This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

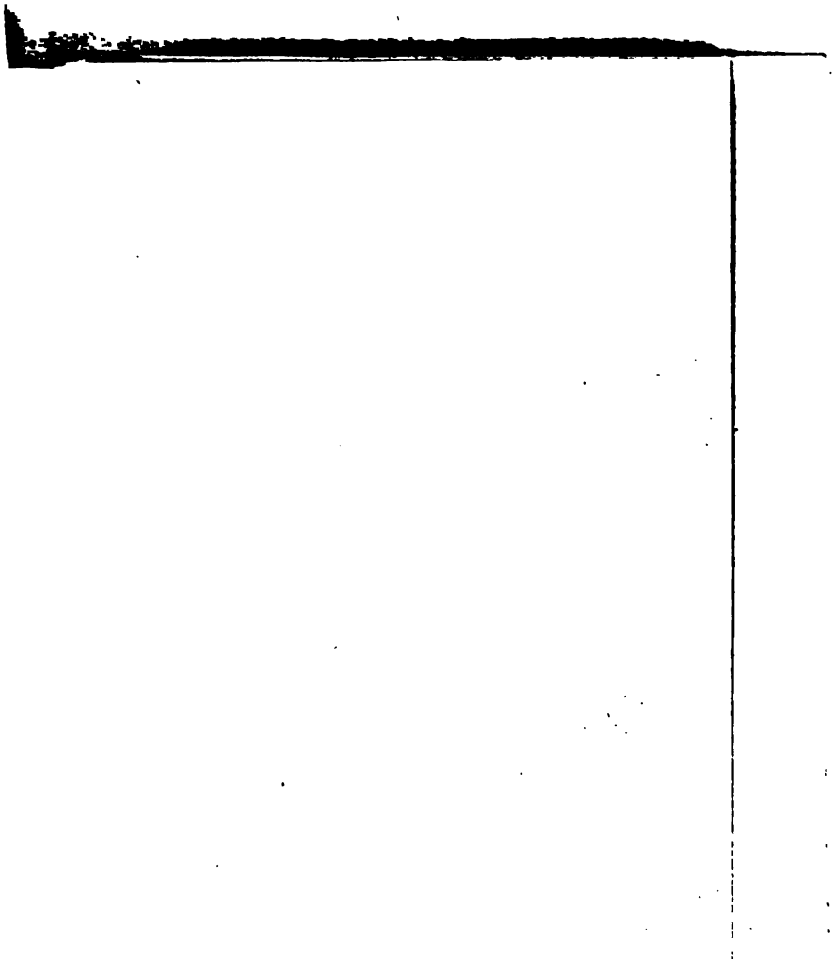
En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

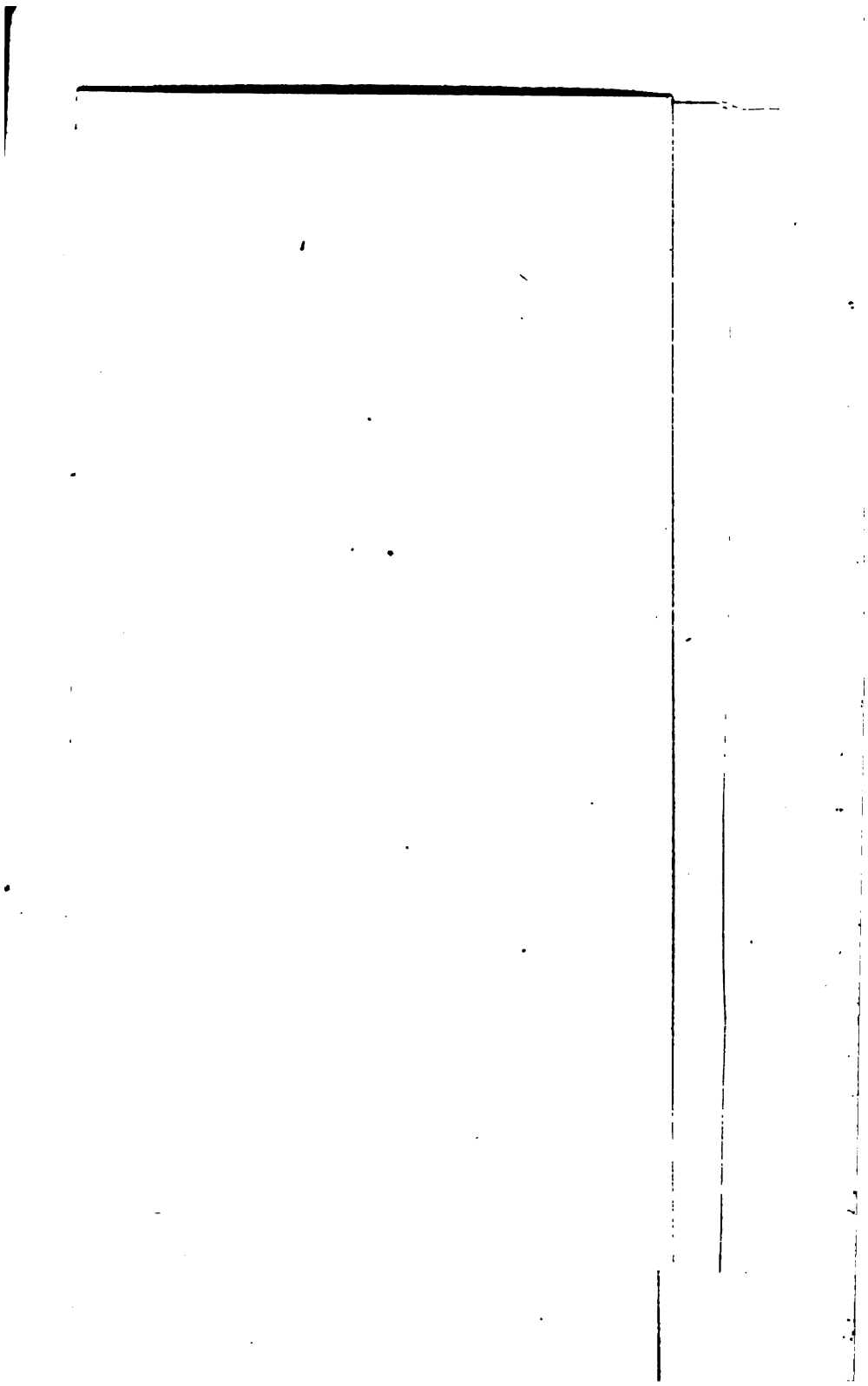
NEDL TRANSFER
HN 72HJ %

15.83

Fr 1405.34.5

A. 2. 2. 11





MÉMOIRES

POUR SERVIR

À L'HISTOIRE DE FRANCE

SOUS NAPOLÉON,

ÉCRITS À SAINTE-HÉLÈNE,

SOUS LA DICTÉE DE L'EMPEREUR,

PAR LES GÉNÉRAUX QUI ONT PARTAGÉ SA CAPTIVITÉ,

ET PUBLIÉS SUR LES MANUSCRITS

ENTIÈREMENT CORRIGÉS DE SA MAIN.

TOME III,

DICTÉ AU COMTE DE MONTHOLON.

LONDRES:

CHEZ MARTIN BOSSANGE ET C°.

14, GREAT MARLBOROUGH STREET, ET 124, REGENT'S STREET;

ET HENRI COLBURN ET C°.

50, CONDUIT STREET, HANOVER SQUARE.

1823.

~~Fr 1419.9~~

~~5536.44~~

Fr 1405.34.5

De l'Imprimerie de G. Schulze, à Londres.

TABLE DES MATIÈRES

DU TROISIÈME VOLUME

DES MÉMOIRES.

NOTICE.....page IX

GUERRE D'ITALIE.—CHAPITRE PREMIER.

I. Observations sur l'état des partis en France en 1793.—II. Circonstances qui occasionnèrent la reddition de Toulon aux Anglais.—III. Conséquences de la réduction de Toulon par les troupes de la convention. Nomination de Napoléon au commandement de l'artillerie de l'armée d'Italie....page 1

PRÉCIS DES ÉVÉNEMENS MILITAIRES DE L'ARMÉE D'ITALIE.—CHAPITRE II.

PENDANT LES ANNÉES 1792, 1793, 1794, ET 1795.

I. Précis des événemens qui ont eu lieu à l'armée d'Italie, depuis le commencement de la guerre et pendant les années 1792, 1793, jusqu'au siége de Toulon.—II. Napoléon dirige l'armée dans la campagne de 1794, prise de Saorgio, d'Oneille, du col de Tende, et de toute la chaîne supérieure des Alpes (avril 1794).—III. Marche de l'armée au travers de Montenotte (octobre 1794).—IV. Expéditions maritimes, combat de Noli (mars 1795).—V. Napoléon apaise plusieurs insurrections à Toulon. Il quitte l'armée d'Italie, il arrive à Paris (juin 1795).—VI. Kellermann battu se rallie dans la ligne de Borghetto (juillet 1795.) VII. Bataille de Loano (décembre 1795).....p. 16

TREIZE VENDÉMIAIRE.—Chapitre III.

I. Constitution de l'an III.—II. Lois additionnelles.—III. Résistance armée des sections de Paris.—IV. Disposition d'attaque et de défense des Tuileries.—V. Combat du 13 Vendémiaire.—VI. Napoléon commandant en chef l'armée de l'intérieur.—VII. Barras.—VIII. La Réveillère-Lépeaux.—IX. Rewbell.—X. Carnot.—XI. Letourneur de la Manche. page 69

DESCRIPTION DE L'ITALIE.—Chapitre IV.

I. De l'Italie.—II. Des Alpes.—III. Des Apennins.—IV. De la grande plaine d'Italie.—V. De la vallée du Pô et des vallées dont les eaux se jettent dans l'Adriatique au nord et au sud du Pô.—VI. Frontières de l'Italie du côté de terre.—VII. Lignes qui couvrent la vallée du Pô.—VIII. Capitales de l'Italie.—IX. Moyens maritimes de l'Italie.—X. Situations des diverses puissances de l'Italie, en 1796.. p. 87

BATAILLE DE MONTENOTTE.—Chapitre V.

I. Plan de campagne.—II. Etat de situation des armées.—III. Napoléon arrive à Nice à la fin de mars 1796.—IV. Bataille de Montenotte (12 avril).—V. Bataille de Millesimo (14 avril).—VI. Combat de Dégo (15 avril).—VII. Combat de Saint-Michel (20 avril); bataille de Mondovi (22 avril).—VIII. Armistice de Cherasco (28 avril).—IX. Convient-il de passer le Pô et de s'éloigner davantage de la France ? p.131

BATAILLE DE LODI.—Chapitre VI.

I. Passage du Pô (7 mai)—II. Combat de Fombio (8 mai).—III. Armistice accordé au duc de Parme (9 mai).—IV. Bataille de Lodi (10 mai).—V. Entrée à Milan (14 mai.)—

VI. Armistice accordé au duc de Modène (20 mai).—VII. Berthier.—VIII. Masséna.—IX. Augereau.—IX. Serrurier. page 163

RÉVOLTE DE PAVIE.—CHAPITRE VII.

I. L'armée quitte ses cantonnemens pour prendre la ligne de l'Adige.—II. Révolte de Pavie (24 mai.)—III. Prise et sac de Pavie (26 mai.)—IV. Causes de cette révolte.—V. L'armée entre sur le territoire de la république de Venise (28 mai). VI. Bataille de Borghetto; passage du Mincio (30 mai). —VII. L'armée arrive sur l'Adige (3 juin).—VIII. Description de Mantoue.—IX. Blocus de Mantoue (4 juin).—X. Armistice avec Naples (5 juin)..... p. 190

MARCHE SUR LA RIVE DROITE DU PO.—CHAPITRE VIII.

I. Motifs de la marche des Français sur l'Apennin.—II. Insurrection des fiefs impériaux.—III. Entrée à Bologne et à Ferrare (19 juin).—IV. Armistice accordé au pape (23 juin). —V. Entrée à Livourne (29 juin).—VI. Napoléon à Florence.—VII. Révolte de Lugo.—VIII. Ouverture de la tranchée devant Mantoue (18 juillet).—IX. Bon état des affaires en Piémont et en Lombardie. .....p. 212

BATAILLE DE CASTIGLIONE.—CHAPITRE IX.

I. Le maréchal Wurmser arrive en Italie, à la tête d'une nouvelle armée.—II. Situation de l'armée française.—III. Plan de campagne.—IV. Wurmser débouche sur trois colonnes (29 juillet), la droite par la chaussée de la Chièse, le centre sur Montebaldo, entre l'Adige et le lac Garda, la gauche par la vallée de l'Adige.—V. Grande et prompte résolution que prend Napoléon; combat de Salo; combat de

Lonato (31 juillet).—VI. Bataille de Lonato (3 août).—VII. Reddition des trois divisions de droite de l'ennemi et d'une partie de son centre.—VIII. Bataille de Castiglione (5 août).—IX. Second blocus de Mantoue (fin d'août).—X. Conduite des différens peuples d'Italie, à la nouvelle des succès des Autrichiens.....page 230

MANŒUVRES ET COMBATS ENTRE LE MINCIO ET LA BRENTA. (SEPTEMBRE.)—CHAPITRE X.

I. Position de l'armée autrichienne dans le Tyrol au 1er septembre.—II. Bataille de Roveredo (4 septembre).—III. Wurmser descend dans les plaines du Bassanais.—IV. Combats de Primolano, de Covolo, de Cismone (7 septembre); l'armée française force les gorges de la Brenta.—V. Combat de Verone (7 septembre).—VI. Bataille de Bassano (8 septembre).—VII. Wurmser passe l'Adige sur le pont de Porto-Legnago (11 septembre).—VIII. Bataille de Saint-George (19 septembre); Wurmser est renfermé dans Mantoue (18 septembre).—IX. Troisième Blocus de Mantoue. p. 255

PRÉCIS DES OPÉRATIONS DES ARMÉES DE SAMBRE-ET-MEUSE ET DU RHIN, EN ALLEMAGNE, PENDANT L'ANNÉE 1796.—CHAPITRE XI.

I. Quartier d'hiver en 1796.—II. Les armées autrichiennes d'Allemagne détachent 30,000 hommes en Italie.—III. Marches et combats pendant juin.—IV. L'armée du Rhin arrive sur le Necker, le 18 juillet.—V. L'armée de Sambre-et-Meuse arrive sur le Mein, le 12 juillet.—VI. Marche de l'armée de Sambre-et-Meuse, du Mein à la Naab; position qu'elle occupe au 21 août.—VII. Marche de l'armée du Rhin, du Necker au Lech; bataille de Néresheim (11 août);

position qu'elle occupe au 23 août.—VIII. Manœuvre du prince Charles contre l'armée de Sambre-et-Meuse ; bataille d'Amberg (24 août) : retraite précipitée de cette armée ; bataille de Wurtzbourg (3 septembre) ; elle campe sur la Lahn (le 10 septembre) ; le 20, elle repasse le Rhin ; marches et contre-marches de l'armée du Rhin, pendant septembre ; sa retraite.—IX. Bataille de Biberach (le 2 octobre). —X. Siége de Kehl et de la tête de pont de Huningue.—XI. Observations..... page 276

BATAILLE D'ARCOLE.—Chapitre XII.

I. Le maréchal Alvinzi arrive en Italie à la tête d'une troisième armée.—II. Bon état de l'armée française; l'opinion de tous les peuples d'Italie appelle ses succès.—III. Bataille de la Brenta (5 novembre) ; Vaubois évacue le Tyrol en désordre.—IV. Bataille de Caldiero (12 novembre).—V. Murmures et sentimens divers qui agitent les soldats français.—VI. Marche de nuit de l'armée sur Ronco ; l'armée y passe l'Adige sur un pont de bateaux (15 novembre) ; elle rentre triomphante dans Vérone, par la porte de Venise, sur la rive droite (18 novembre)..... p. 343

NÉGOCIATIONS PENDANT 1796.—Chapitre XIII.

I. Avec la république de Gênes.—II. Avec le roi de Sardaigne.—III. Avec le duc de Parme.—IV. Avec le duc de Modène.—V. Avec la cour de Rome.—VI. Avec le grand-duc de Toscane.—VII. Avec le roi de Naples.—VIII. Avec l'empereur d'Allemagne.—IX. Congrès lombard ; République cispadane..... p. 373

BATAILLE DE RIVOLI.—CHAPITRE XIV.

I. Affaire de Rome.—II. Situation de l'armée autrichienne.—III. Situation de l'armée française.—IV. Plan d'opérations adopté par la cour de Vienne.—V. Combat de Saint-Michel (12 janvier).—VI. Bataille de Rivoli.—VII. Passage de l'Adige par le général Provera; sa marche sur Mantoue (14 janvier).—VIII. Bataille de la Favorite (16 janvier).—Capitulation de Mantoue (2 février)..... page 403

NOTICE.*

NAPOLÉON a commencé ses Mémoires par le siége de Toulon. Il n'a point considéré comme étant du domaine de l'histoire ce qu'il a fait avant cette époque ; mais la curiosité publique veut être satisfaite sur l'origine et les progrès de l'élévation d'un homme qui a joué un si grand rôle. Nous croyons donc faire une chose convenable en plaçant ici une notice sur sa famille, sur son enfance et ses débuts dans la carrière.

Les Bonaparte sont originaires de Toscane. Dans le moyen âge, on les voit figurer comme sénateurs des républiques de Florence, de San-Miniato, de Bologne, de Sarzane, de Trévise, et comme prélats attachés à la cour de Rome. Ils eurent des alliances avec les Médicis, les Ursins et les Lomellini. Plusieurs furent employés dans les affaires de leur pays ; d'autres

* Cette Notice, comme tout l'ouvrage, a été dictée par Napoléon.

s'occupaient de littérature au moment où les lettres commençaient à renaître en Italie. Un Joseph Bonaparte publia une des premières comédies régulières de cette époque, intitulée *la Veuve*; on en trouve des exemplaires dans les bibliothèques d'Italie et dans la bibliothèque royale de Paris. On y trouve également l'histoire du siége de Rome par le connétable de Bourbon, dont Nicolas Bonaparte, prélat romain, est l'auteur:* sa relation est assez estimée. Les littérateurs, à qui aucun rapport de circonstance n'échappe, remarquèrent, en 1797, que, depuis Charlemagne, Rome avait été menacée deux fois par de grandes armées étrangères; qu'à la tête de l'une était le connétable de Bourbon, et, à la tête de l'autre, un des arrière-neveux de son historien.

---

*Vérifié à la Bibliothèque Royale, où se trouve, en effet, cette relation du sac de Rome, mais par Jacques Bonaparte et non par Nicolas. Jacques était contemporain du sac de Rome, et témoin oculaire; son manuscrit a été imprimé pour la première fois, à Cologne, en 1756, et le volume renferme en effet une généalogie des Bonaparte, que l'on fait remonter très-haut, et que l'on qualifie d'une des plus illustres maisons de la Toscane. L'éditeur de Cologne écrit tantôt *Buonaparte*, et tantôt *Bonaparte*. Ce monsignor Nicolas Bonaparte, donné ci-dessus au texte, comme l'historien, n'en est que l'oncle; il est mentionné, du reste, dans la généalogie, comme un savant très-distingué, et comme ayant fondé la classe de Jurisprudence à l'université de Pise.

Lorsque l'armée française entra à Bologne, le sénat ne manqua pas de faire présenter son livre d'or au général en chef, par les comtes Marescalchi et Caprara, pour attirer son attention sur le nom de plusieurs de ses ancêtres inscrits parmi les sénateurs qui avaient illustré leur ville.

Dans le quinzième siècle, un cadet de la famille s'établit en Corse *. Lors de la campagne d'Italie, il ne restait plus, de toutes les branches italiennes, que l'abbé Grégorio Bonaparte, chevalier de St-Etienne et chanoine de San-Miniato. C'était un vieillard très-considéré et fort riche. Napoléon, dans sa marche sur Livourne, s'arrêta à San Miniato. Il fut reçu dans la maison de son parent avec tout son état-major. Pendant le souper, la conversation roula presque uniquement sur un capucin

---

* *Note de l'éditeur.*—Zopf, dans son Précis de l'Histoire universelle, 20e édition, dit qu'un rejeton de la famille des Comnène, qui avait des droits au trône de Constantinople, se retira en Corse en 1462, et que plusieurs membres de cette famille portèrent le nom de *Calomeros*, parfaitement identique avec celui de Bonaparte, $\frac{\text{καλὸν μέρος}}{\text{bona parte.}}$ Il en résulterait que ce nom a été italianisé.

Nous ne croyons pas que cette circonstance ait jamais été connue de Napoléon.

membre de la famille, qui avait été béatifié, un siècle auparavant, et en faveur duquel le chanoine sollicitait le crédit du général en chef, pour faire prononcer sa canonisation. La proposition en fut faite plusieurs fois à l'empereur Napoléon après le concordat, mais on attachait à ces honneurs pieux moins d'importance à Paris qu'à Rome.

Ceux à qui la langue italienne est familière, savent qu'on écrit *ad libitum, Buona* ou *Bona*. Les membres de la famille de Bonaparte ont employé indifféremment l'une ou l'autre orthographe : des frères même ont écrit leur nom avec *u* et sans *u*. Il paraît que la suppression de l'*u* était en usage dans des temps fort reculés : on voit dans l'église de St-François des frères mineurs de la ville de San-Miniato, à droite de l'autel principal, un tombeau dont l'inscription porte : *Jacques de Bonaparte, mort en* 1421, *le* 23 *septembre. Nicolas Bonaparte fit élever ce monument à son père.*

On a également beaucoup disserté sur le nom de baptême de *Napoléon* ; il était d'usage parmi les Ursins et les Lomellini : c'est d'eux qu'il est venu dans la famille de Bonaparte. On a disputé en Italie sur la manière de l'écrire. Les uns prétendaient qu'il était grec et signifiait *lion du désert* ; les autres qu'il dérivait du

latin. La véritable manière de l'écrire est *Napoleone.* Ce nom ne se trouvait pas sur notre calendrier. Les recherches faites dans les martyrologes, à Rome, au moment du concordat, apprirent que saint Napoléon était un martyr grec.

Le bisaïeul de Napoléon eut trois fils, Joseph Napoléon et Lucien ; le premier n'eut qu'un seul fils unique, Charles ; le second ne laissa qu'une fille, Elisabeth, qui fut mariée au chef de la maison Ornano ; le troisième était prêtre et mourut en 1791, âgé de quatre-vingts ans, archidiacre du chapitre d'Ajaccio. Charles, qui se trouva ainsi unique héritier de son nom, est le père de Napoléon. Il fut élevé à Rome et à Pise, où il reçut ses grades de docteur en droit. Il épousa fort jeune Letitia Ramolino, d'une bonne famille du pays, descendant des Colalto de Naples. Il en eut cinq fils et trois filles. Il avait vingt ans au moment de la guerre de 1768; il était ami chaud de Paoli et fort zélé défenseur de l'indépendance de son pays. La ville d'Ajaccio ayant été tout d'abord occupée par les troupes françaises, il se transporta avec sa famille à Corte, dans le centre de l'île. Sa jeune femme, enceinte de Napoléon, pendant la campagne de 1769, suivait le quartier-général de Paoli et l'armée des patriotes corses

au travers des montagnes, et séjourna longtemps sur le sommet de Monte-Rotondo dans la pieve de Niolo. Cependant sa grossesse avançant, elle obtint du maréchal Devaux un sauf-conduit pour rentrer dans sa maison d'Ajaccio. Napoléon naquit le 15 août jour de l'Assomption.

Charles Bonaparte suivit Paoli dans sa retraite jusqu'à Porto-Vecchio, et voulait s'embarquer avec lui ; mais les instances de sa famille, sa tendresse pour ses enfans et son amour pour sa jeune épouse l'arrêtèrent.

Le gouvernement français donna des états provinciaux à la Corse, et continua la magistrature des douze nobles, qui, comme les élus de Bourgogne, administraient le pays. Charles Bonaparte, fort populaire dans l'île, faisait partie de cette magistrature. Il fut attaché en qualité de conseiller au tribunal d'Ajaccio : c'était un intermédiaire nécessaire pour arriver au conseil suprême du pays. En 1779, les états le nommèrent député de la noblesse à Paris. Le clergé choisit l'évêque de Nebbio, et le tiers-état un Casabianca. Il mena avec lui ses deux fils Joseph et Napoléon, un âgé de onze ans, l'autre de dix ; il mit le premier dans le pensionnat d'Autun, et le second entra comme élève à l'école militaire de Brienne.

Napoléon resta six ans à cette école. En 1783, le chevalier de Kergariou, maréchal-de-camp, inspecteur des écoles militaires, le désigna pour passer l'année suivante à l'école militaire de Paris, où l'on envoyait tous les ans, sur le choix de l'inspecteur, les trois meilleurs sujets de chacune des douze écoles de province. Napoléon ne resta que huit mois à Paris. Au mois d'août 1785, il fut examiné par l'académicien Laplace, et reçut un brevet de lieutenant en second d'artillerie au régiment de la Fère ; il était alors âgé de seize ans. Philipeaux, Pecaduc et Démasis étaient du même examen ; tous les trois émigrèrent au commencement de la révolution : le premier a défendu Saint-Jean-d'Acre, où il a montré du talent et où il est mort ; le second était breton et est parvenu au grade de major dans l'armée autrichienne ; le troisième, rentré en France sous le consulat, a été nommé administrateur du mobilier de la couronne et chambellan.

Le régiment de la Fère se trouvait à Valence en Dauphiné ; ce fut la première garnison de Napoléon. Quelques troubles s'étant manifestés dans la ville de Lyon, il y fut envoyé avec son bataillon ; depuis, ce régiment passa à Douai en Flandre et à Auxonne en Bourgogne. En 1791, Napoléon fut nommé capitaine

au régiment d'artillerie de Grenoble, alors en garnison à Valence, où il retourna. Les idées de la révolution commençaient à agiter les esprits. Une partie des officiers émigra. Gouvion, Vaubois, Galbo-Dufour et Napoléon, étaient les quatre capitaines qui, ayant conservé l'opinion des soldats, les maintenaient dans l'ordre.

Napoléon se trouvait en semestre en Corse, en 1792. Il s'empressa d'aller trouver Paoli, dont son père avait été l'ami ; Paoli lui témoigna beaucoup d'amitié, et ne négligea rien pour le retenir et l'éloigner des troubles qui menaçaient la mère-patrie.

En janvier et février 1793, il fut chargé d'une contre-attaque sur le nord de la Sardaigne, pendant que l'amiral Truguet opérait contre Cagliari.

L'expédition n'ayant pas réussi, il ramena heureusement ses troupes à Bonifacio. Ce fut son premier fait militaire ; il lui mérita déjà des marques de l'attachement du soldat et une réputation locale.

Quelques mois après, Paoli, décrété d'accusation par la convention, jeta le masque et s'insurgea. Avant de se déclarer, il fit part de son projet au jeune officier d'artillerie dont il se plaisait souvent à dire : " Vous voyez ce jeune

" homme : eh bien, c'est un homme de l'his-
" toire de Plutarque." Mais toutes les instances, tout l'ascendant de ce vénérable vieillard, échouèrent. Napoléon convenait avec lui que la France était dans une situation affreuse, mais il lui disait que tout ce qui est violent ne peut durer ; que puisqu'il avait une immense influence sur les habitans et était maître des places et des troupes, il devait maintenir la tranquillité en Corse et laisser la fureur passer en France ; que pour un désordre momentané, il ne fallait pas arracher cette île à des liaisons naturelles ; qu'elle avait tout à perdre dans une pareille convulsion ; que géographiquement elle appartenait à la France ou à l'Italie ; que jamais elle ne pouvait être anglaise, et que l'Italie n'étant pas une seule puissance, la Corse devait constamment rester française ; le vieillard ne put en disconvenir, mais il persista. Napoléon partit, deux heures après, du couvent de Rostino, où s'était tenue cette conférence. Les affaires empirèrent ; Corte déclara l'insurrection ; de tous côtés des rassemblemens d'insurgés se dirigeaient sur Ajaccio, où ne se trouvaient aucune troupe de ligne, aucun moyen de résistance proportionné à l'attaque. La famille Bonaparte se retira à Nice, puis en Provence ; ses biens furent dé-

vastés ; sa maison pillée servit long-temps de caserne à un bataillon anglais. Napoléon, arrivé à Nice, se disposait à rejoindre son régiment, lorsque le général Dugear qui commandait l'artillerie de l'armée d'Italie le mit en réquisition, et l'employa aux opérations les plus délicates. Quelques mois après, Marseille s'insurgea : l'armée marseillaise s'empara d'Avignon ; les communications de l'armée d'Italie se trouvèrent coupées ; on manquait de munitions, un convoi de poudre venait d'être intercepté : le général en chef était fort embarrassé. Le général Dugear envoya Napoléon auprès des insurgés marseillais, pour tâcher d'obtenir qu'ils laissassent passer les convois, et en même temps pour prendre toutes les mesures nécessaires pour assurer et accélérer leur marche. Il se rendit à Marseille et à Avignon, eut des entrevues avec les meneurs, leur fit comprendre qu'il était de leur intérêt de ne pas indisposer l'armée d'Italie, et fit passer les convois. Pendant ce temps, Toulon s'était rendu aux Anglais : Napoléon, nommé chef de bataillon, fut envoyé au siége de Toulon sur la proposition du comité d'artillerie ; il y arriva le 12 septembre 1793.

Pendant le séjour qu'il fit à Marseille, près des insurgés, ayant été à même de voir toute

l'incohérence de leurs moyens de résistance il rédigea une petite brochure qu'il publia avant de quitter cette ville. Il cherchait à dessiller les yeux de ces insensés, et prédisait que leur révolte n'aurait d'autre résultat que de donner des prétextes aux hommes de sang, pour faire périr sur les échafauds les principaux d'entre eux. Cette brochure eut le plus grand effet et contribua à calmer les têtes.

MÉMOIRES

DE

NAPOLÉON.

GUERRE D'ITALIE.

CHAPITRE PREMIER.

I. Observations sur l'état des partis en France en 1793.—II. Circonstances qui occasionnèrent la reddition de Toulon aux Anglais.—III. Conséquences de la réduction de Toulon par les troupes de la convention. Nomination de Napoléon au commandement de l'artillerie de l'armée d'Italie.

§ Ier.

L'ASSEMBLÉE constituante avait fait trop et pas assez ; elle était composée d'hommes doués des plus grands talens, mais n'ayant aucune expérience. Elle fit deux fautes qui pouvaient entraîner la ruine entière de la nation ; la première, de décréter une constitution contraire à l'expérience de tous les siècles et de toutes

les nations, et dont tout le mécanisme était dirigé non pour donner des forces à l'ordre social et à la prospérité, mais pour contenir et annuller la force publique qui est celle du gouvernement. Quelque grande que soit cette faute, elle fut moindre et a eu des effets moins déplorables que celle de s'être obstiné à vouloir rétablir Louis XVI sur le trône, après l'événement de Varennes. Que devait donc faire l'assemblée? envoyer des commissaires extraordinaires à Varennes, non pour ramener le roi à Paris, mais pour lui ouvrir le chemin et le conduire en sûreté au-delà des frontières; décréter, en se fondant sur la constitution, qu'il avait abdiqué; proclamer roi Louis XVII; créer une régence, confier la garde du roi mineur à une princesse de la maison de Condé; composer le conseil de régence et les ministères des principaux membres de l'assemblée constituante. Un gouvernement si conforme aux principes, si national, eût trouvé des remèdes aux inconvéniens de la constitution; la force des choses eût bientôt fait adopter les modifications nécessaires; il est probable que la France eût triomphé de ses ennemis intérieurs et extérieurs, et qu'elle n'eût connu ni l'anarchie, ni le gouvernement révolutionnaire. A la majorité du roi, la révolution au-

rait jeté de telles racines qu'elle eût été à l'abri de toute atteinte. Agir autrement, c'était confier le gouvernement du navire, au milieu de la plus épouvantable tempête, à un pilote qui ne pouvait plus le gouverner ; c'était appeler, au nom du salut public, l'équipage à l'insurrection et à la révolte ; c'était appeler l'anarchie.

Les royalistes avaient formé le côté droit de l'assemblée constituante ; les constitutionnels, le côté gauche, et marché à la tête du peuple ; mais, à l'assemblée législative, les constitutionnels formèrent le côté droit, et les girondins le côté gauche ; ceux-ci, à leur tour, formèrent à la convention le côté droit, et le parti, dit de la Montagne, forma le côté gauche, dirigeant le parti populaire. Les constitutionnels, à la constituante, avaient demandé l'expulsion des troupes de ligne, proclamant le principe que l'assemblée devait être gardée par la garde nationale. A la législative, ils soutinrent une opinion opposée, et réclamèrent, à grands cris, des troupes de ligne ; mais les girondins repoussèrent avec indignation l'emploi de toute armée soldée contre la majorité du peuple. La Gironde, à son tour, réclama la protection d'une armée de ligne contre le parti populaire ; ainsi les partis changèrent

des Alpes et par des bataillons de volontaires levés en Bourgogne et en Auvergne, fit une longue et brillante résistance; sa garde nationale était organisée de longue main; 3,000 réfugiés des provinces du midi, parmi lesquels se trouvait bon nombre d'anciens officiers, s'y étaient enrôlés. Marseille et Toulon firent marcher 6,000 gardes nationaux; Montpellier et Nîmes 4,000. Ces deux divisions devaient se réunir à Orange, et de là se porter au secours de Lyon. Les représentans du peuple à l'armée des Alpes détachèrent de Grenoble 2,000 hommes d'infanterie de ligne, 500 Allobroges à cheval et deux batteries d'artillerie, sous les ordres du colonel Cartaux. Cette petite colonne descendit la rive gauche du Rhône, rencontra l'avant-garde des Marseillais à Orange, la mit en fuite, se porta sur le Pont-Saint-Esprit, dispersa l'avant-garde des Nîmois, occupa le château, et ayant marché sur Avignon, en chassa, le 16 juillet, l'armée marseillaise, qui repassa en toute hâte la Durance. Cartaux s'empara d'Aix le 20 août, attaqua le 24 le camp des fédérés, retranché et armé de vingt pièces de gros canon, le força et entra dans Marseille, qui était en proie à toutes les fureurs de la guerre civile.

Les sections n° 9, 11, 12, 13, 14, s'étaient déclarées pour la Montagne; elles avaient som-

mé la municipalité de reconnaître la convention, ce qui avait été rejeté avec indignation ; on avait couru aux armes. Le combat durait encore, lorsque les fuyards du camp de Septem annoncèrent la perte de la bataille ; au même moment les Allobroges se saisirent de la porte d'Aix ; les chefs des fédéralistes épouvantés, se réfugièrent à Toulon, accompagnés d'un millier d'hommes.

L'on avait su à Toulon, le 22 août, l'entrée de Cartaux à Aix ; à cette nouvelle, les sections ne gardèrent plus de mesure ; elles arrêtèrent et enfermèrent au fort de la Malgue les représentans du peuple Bayle et Beauvais, qui y étaient en mission ; les représentans Fréron, Barras et le général Lapoype, se sauvèrent à Nice, quartier-général de l'armée d'Italie. Les autorités de Toulon étaient toutes compromises; elles avaient également pris part à la révolte ; la municipalité, le directoire du département, l'ordonnateur de la marine, la plupart des employés de l'arsenal, le vice-amiral Trogoff commandant l'escadre, une grande partie des officiers, tous se sentaient également coupables ; et sachant à quels ennemis ils avaient à faire, ils ne virent plus de salut pour eux que dans la trahison. Ils livrèrent l'escadre, le port, l'arsenal, la ville, les forts, aux ennemis de la France.

L'escadre, forte de dix-huit vaisseaux de ligne et de plusieurs frégates, était mouillée en rade ; trahie par son amiral, elle resta fidèle et se défendit contre les flottes anglaise et espagnole ; mais abandonnée par la terre, menacée par ces mêmes batteries de côtes qui devaient la protéger, elle céda. Les amiraux anglais et espagnol occupèrent d'abord Toulon avec 5,000 hommes qu'ils détachèrent de leurs équipages ; ils y arborèrent le pavillon blanc et en prirent possession au nom des Bourbons ; il leur arriva des troupes d'Espagne, de Naples, de Piémont, de Gibraltar : à la fin de septembre la garnison était de 14,000 hommes, 3,000 Anglais, 4,000 Napolitains, 2,000 Sardes et 5,000 Espagnols. Ils désarmèrent alors la garde nationale de Toulon, qui leur était devenue suspecte, licencièrent les équipages de l'escadre française, embarquèrent 5,000 matelots bretons ou normands qui leur donnaient de l'inquiétude, sur quatre vaisseaux de ligne français qu'ils armèrent en flûte et qu'ils envoyèrent à Rochefort et à Brest.*

---

* *Pour la relation du Siége de Toulon, voyez le* 1er *Vol. des* MÉMOIRES, *page* 10.

§ III.

Le 18, à dix heures du soir, le colonel Cervoni jeta une porte à terre et entra à la tête d'une patrouille de 200 hommes. Il parcourut toute la ville, il y régnait le plus grand silence ; le port était encombré de bagage que les habitans n'avaient pas eu le temps d'embarquer. Il courut un bruit que des mêches étaient placées pour faire sauter les magasins à poudre : des piquets de canonniers furent envoyés pour s'en assurer. Immédiatement les troupes destinées à la garde de la ville entrèrent. Le désordre était extrême à l'arsenal de la marine ; 8 ou 900 galériens travaillaient, avec la plus grande ardeur, à éteindre le feu. Ces forçats avaient rendu les plus grands services : ils en avaient imposé à l'officier anglais, Sidney Smith, chargé de brûler les vaisseaux et l'arsenal ; cet officier s'acquitta fort mal de cette tâche ; la république lui dut les trésors bien précieux qu'elle y retrouva. Napoléon s'y rendit avec tout ce qu'il y avait de canonniers et d'ouvriers disponibles ; il réussit, après plusieurs jours, à éteindre le feu et à conserver l'arsenal. Les pertes que la marine avait faites étaient considérables, mais il lui restait encore des

ressources immenses; on sauva tous les magasins, hormis le magasin-général. Il y avait trente-un vaisseaux de guerre à Toulon, lors de la trahison: quatre vaisseaux avaient été employés pour porter 5,000 matelots à Brest et à Rochefort; les coalisés en brûlèrent neuf en rade; ils en laissèrent treize désarmés dans les bassins; ils en emmenèrent quatre, dont un fut brûlé à Livourne. On avait craint qu'ils ne fissent sauter le bassin et plusieurs des jetées; ils n'en eurent pas le temps. Les treize vaisseaux ou frégates qui brulèrent dans la rade formèrent des écueils qui la rétrécirent; on essaya, pendant huit ou dix ans, divers moyens pour les retirer; enfin, des plongeurs napolitains sont venus à bout de tout retirer morceau par morceau, en sciant les carcasses. L'armée fit son entrée le 19; depuis soixante-douze heures elle était sous les armes au milieu de la boue et de la pluie; elle se livra, dans la ville, à des désordres qui semblaient autorisés par les promesses faites aux soldats pendant le siége.

Le général en chef rétablit l'ordre en déclarant que toutes les propriétés de Toulon étaient propriétés de l'armée; il fit vider les magasins particuliers et les meubles des maisons abandonnées, dans des magasins centraux. Depuis,

la république se saisit de tout, moyennant une année de solde en gratification, qui fut accordée à chaque officier ou soldat. L'émigration de Toulon fut très-considérable ; les vaisseaux anglais, napolitains et espagnols en étaient encombrés, ce qui les obligea à mouiller dans la rade d'Hières, et à faire camper les réfugiés dans les îles de Porquerolles et du Levant. Il est dit que le nombre de ces émigrés était de 14,000. Dugommier donna l'ordre de laisser flotter le pavillon blanc sur tous les forts et bastions de la rade, ce qui trompa un grand nombre de bâtimens de guerre et de commerce, chargés pour le compte des ennemis. Pendant les trente jours qui suivirent la prise de la ville, il n'en est pas un où l'on n'ait pris des bâtimens richement chargés. Une frégate anglaise avait déjà mouillé sous la grande tour, elle portait plusieurs millions ; on la considérait comme prise, lorsque deux officiers de marine l'abordèrent avec un petit bateau, en déclarant au capitaine qu'ils amarinaient la frégate comme leur prise ; le capitaine les fit mettre à fond de cale, coupa ses câbles, et eut le bonheur d'échapper sans éprouver aucune avarie majeure. A la fin de décembre, à huit heures du soir, le commandant d'artillerie étant sur le quai, vit aborder un canot anglais, l'officier lui demanda

le logement de lord Hood ; c'était le capitaine d'un beau brick qui venait porter des dépêches et annoncer l'arrivée des renforts ; on prit le bâtiment et on lut ses dépêches.

Les représentans établirent un tribunal révolutionnaire, selon les lois du temps ; mais tous les coupables étaient échappés, ils avaient suivi l'ennemi ; tout ce qui s'était résolu à rester se sentait innocent. Cependant ce tribunal fit arrêter plusieurs personnes qui, par divers accidens, n'avaient pu suivre l'ennemi, et les fit punir en expiation de leurs forfaits. Mais huit ou dix victimes étaient peu ; on eut recours à un moyen affreux qui caractérise l'esprit de cette période : on fit publier que tous ceux qui avaient eu de l'emploi dans l'arsenal du temps des Anglais, eussent à se rendre au Champ-de-Mars, afin de donner leurs noms ; on leur insinua que c'était pour les réemployer ; à peu près deux cents personnes, chefs-ouvriers, petits commis et autres gens subalternes, s'y rendirent de bonne foi ; on prit leurs noms, on constata qu'ils avaient conservé leurs emplois sous le gouvernement anglais, et aussitôt le tribunal révolutionnaire, en plein champ, les condamna à mort. Un bataillon de sans-culottes et de Marseillais, commandé à cet effet, les fusilla. Cette action n'a pas besoin de

commentaire; mais c'est la seule exécution que l'on ait faite à Toulon : il est faux qu'on ait mitraillé qui que ce soit, le commandant d'artillerie et les canonniers de ligne ne s'y fussent pas prêtés. A Lyon, ce furent les canonniers de l'armée révolutionnaire qui commirent ces horreurs. Depuis, un décret de la convention donna au port de Toulon le nom de *Port de la Montagne*, et ordonna que tous les édifices publics fussent démolis, excepté ceux jugés nécessaires pour la marine et le service public. Ce décret extravagant fut mis à exécution, mais avec beaucoup de lenteur; cinq ou six maisons seulement furent démolies, et peu de temps après reconstruites. L'escadre anglaise séjourna un mois ou six semaines dans la rade d'Hières; c'était un objet d'inquiétude : on n'avait aucun mortier dans Toulon qui pût lancer des projectiles au-delà de quinze cents toises, et l'escadre était mouillée à deux mille quatre cents du rivage. Si l'on eût eu alors quelques mortiers à la Villantroys, et tels qu'on s'en est servi depuis, on l'aurait empêchée de mouiller dans la rade. Enfin, après avoir fait sauter les forts de Porquerolles et de Porteros, l'ennemi se retira dans la rade de Porto-Ferrajo, où il débarqua une grande partie des émigrés toulonnais.

La nouvelle de la prise de Toulon, au moment où on s'y attendait le moins, fit un effet prodigieux dans toute la France et dans toute l'Europe. Le 25 décembre, la convention ordonna une fête nationale : la prise de Toulon fut le signal des succès qui ont illustré la campagne de 1794. Peu de temps après, l'armée du Rhin reprit les lignes de Weissembourg et débloqua Landau. Dugommier, avec une partie de l'armée, partit pour les Pyrénées-Orientales, où Doppet ne faisait que des sottises. Une autre partie de cette armée fut envoyée dans la Vendée ; beaucoup de bataillons retournèrent à l'armée d'Italie. Dugommier donna l'ordre à Napoléon de le suivre, mais il arriva d'autres ordres de Paris, qui le chargèrent de réarmer d'abord les côtes de la Méditerranée, spécialement Toulon, et de se rendre ensuite à l'armée d'Italie, pour y commander l'arme de l'artillerie.

A ce siége a commencé la réputation de Napoléon. Tous les généraux, représentans et soldats qui avaient entendu les avis qu'il avait donnés dans les différens conseils, trois mois avant la prise, ceux qui avaient été témoins de son activité, présagèrent la carrière militaire qu'il a depuis remplie. Dès ce moment, la confiance de tous les soldats d'Italie

lui fut acquise. Dugommier écrivit au comité de salut public, en demandant pour lui le grade de général de brigade, ces propres mots : "Récompensez et avancez ce jeune homme, *car si on était ingrat envers lui, il s'avancerait tout seul.*" A l'armée des Pyrénées, Dugommier parlait sans cesse de son commandant d'artillerie de Toulon, et en avait inculqué une haute opinion dans l'esprit des généraux et officiers, qui, depuis, de l'armée d'Espagne se rendirent en Italie. De Perpignan il lui envoyait des courriers à Nice lorsqu'il remportait des succès.

CHAPITRE II.

PRÉCIS DES ÉVÉNEMENS MILITAIRES DE L'ARMÉE D'ITALIE,

PENDANT LES ANNÉES 1792, 1793, 1794, ET 1795.

I. Précis des événemens qui ont eu lieu à l'armée d'Italie, depuis le commencement de la guerre et pendant les années 1792, 1793, jusqu'au siége de Toulon—II. Napoléon dirige l'armée dans la campagne de 1794, prise de Saorgio, d'Oneille, du col de Tende, et de toute la chaîne supérieure des Alpes (avril 1794).—III. Marche de l'armée au travers de Montenotte (octobre 1794).—IV. Expéditions maritimes, combat de Noli (mars 1795.)—V. Napoléon apaise plusieurs insurrections à Toulon.—Il quitte l'armée d'Italie, il arrive à Paris (juin 1795). VI. Kellermann battu se rallie dans la ligne de Borghetto (juillet 1795.)—VII. Bataille de Loano (décembre 1795).

---

§ Ier.

LA guerre de la première coalition commença en 1792. Le général Montesquiou, commandant l'armée du midi, était chargé de la défense de toute la frontière, depuis Genève jusqu'à Antibes. La campagne s'ouvrit en septembre. De son camp de Cessieux, il se

porta sur l'Isère, au fort Barreau, s'empara, en peu de semaines de Chambéry et de toute la Savoie ; les Piémontais se retirèrent au-delà des Alpes. Le lieutenant-général Anselme, commandant une division de 10,000 hommes, était chargé de défendre le Var, depuis le camp de Tournoux, près du col d'Argentière, jusqu'à Antibes ; l'amiral Truguet, avec neuf vaisseaux de guerre portant 2,000 hommes de débarquement, croisait entre Antibes et Monaco. Le Var est une mauvaise ligne de défense : l'escadre française en menaçait les derrières ; cela décida la cour de Turin à faire prendre à son armée une ligne de défense au revers des Alpes maritimes ; la droite appuyée au Var et à ses affluens ; le centre sur Lantosque, et la gauche à la Roya, en avant de Saorgio. Le 23 septembre, le général Anselme instruit par l'amiral français que l'embossement de son escadre devant Nice en avait fait décider l'évacuation, et que l'armée piémontaise avait commencé son mouvement, passa le Var à la tête de 4,000 hommes, s'empara de Nice, du fort Montalban et de Villefranche sans éprouver aucune résistance. Ces deux dernières places étaient parfaitement armées et munies d'une belle artillerie ; leurs garnisons furent faites prisonnières de guerre : il

avait passé le Var à gué ; le surlendemain ce torrent grossit, il se trouva dans Nice, séparé pendant huit ou dix jours du reste de son armée. L'ennemi ignora cette circonstance, ou ne sut point en profiter. Anselme poussa une avant-garde en avant de Lascarène sur la chaussée de Turin. L'escadre se rendit devant Oneille, port qui appartenait au roi de Sardaigne : l'amiral somma le commandant de la rendre ; son parlementaire fut massacré, les troupes de débarquement s'emparèrent de la ville. Le général Anselme n'avait pas su maintenir la discipline parmi les troupes, il fut même accusé d'avoir participé aux désordres dont se plaignait la ville de Nice ; il fut rappelé.

Au commencement de 1793, le gouvernement sépara l'armée des Alpes de l'armée d'Italie, dont il confia le commandement au général Biron, le 15 février 1793. Divers combats eurent lieu sur les hauteurs de Lascarène, de Sospello, de Lantosque ; l'une et l'autre armée s'en emparèrent successivement ; mais enfin Sospello resta pour toujours à l'armée française. L'avant-garde s'établit entre Sospello et Bréglio au camp de Brouis. Le 11 avril, Biron s'empara de Lantosque et des hauteurs

jusqu'à Belvedère; il fit beaucoup de prisonniers, prit quelques pièces de canon. Quelque temps après, il fut appelé au commandement de l'armée de la Vendée; le général Brunet lui succéda. L'armée avait reçu des renforts; elle comptait alors 30,000 hommes sous les armes; ce qui, avec les troupes qui étaient en garnison en Provence, les dépôts et les malades, portait ses états de situation à 68,000 hommes. L'ennemi s'était aussi renforcé de ses propres levées et d'une belle division autrichienne; il avait fortifié sa position par un grand nombre de batteries et d'ouvrages; sa droite était appuyée au camp de Hutel, son centre en avant du col de Raus, et sa gauche en avant de Saorgio, place forte à cheval sur la chaussée de Nice à Turin.

Le général Brunet désira, avec raison, s'emparer de toutes les Alpes maritimes, chasser l'ennemi au-delà du col de Tende, et placer son armée sur le sommet des Alpes au pendant des eaux, ce qui lui donnerait une position beaucoup plus forte, qui exigerait moins de monde pour la garder; ce projet était fort raisonnable; il avait assez de force pour l'exécuter; mais il n'avait pas les talens militaires pour diriger une opération de cette importance. Le 8

juin 1793, il attaqua sur toute la ligne : tout ce qu'il était possible de faire, les soldats français le firent ; toutes les positions qu'il était possible d'enlever, ils les enlevèrent ; mais les camps des Fourches et de Raus qu'occupait l'ennemi étaient imprenables ; Brunet s'entêta en réitérant, le 12 juin, des efforts inutiles qui donnèrent de la gloire à l'armée piémontaise, et firent périr l'élite des grenadiers de l'armée ; les positions des Piémontais passèrent pour inexpugnables ; ils continuèrent à s'y fortifier. Dans le mois d'août la trahison de Toulon nécessita un détachement de l'armée d'Italie pour former l'armée de siége ; mais, quoique affaiblie, elle repoussa toutes les tentatives que firent les Piémontais dans le mois d'octobre, pour entrer en Provence en passant le Var. Une de leurs divisions, forte de 4,000 hommes, fut battue et presque détruite par Dugommier, à Gillette, ce qui les décida à reprendre leurs positions. Brunet, accusé injustement de trahison, et d'avoir favorisé l'insurrection de Marseille, fut traduit au tribunal révolutionnaire de Paris, et périt sur l'échafaud.

Après la prise de Toulon, Napoléon passa les deux premiers mois de 1794 à armer les

côtes de la Méditerranée ; il arriva à Nice, en mars, y prit le commandement en chef de l'artillerie ; le général Dumorbion commandait l'armée. Ce général, vieux capitaine de grenadiers, avait obtenu les grades de colonel, de général de brigade et de division dans la campagne de 1792 et 1793, à l'armée d'Italie ; il en connaissait toutes les positions, et avait commandé une attaque sous Brunet, au mois de juin : c'était un homme de soixante ans, d'un esprit droit, brave de sa personne, assez instruit, mais rongé de goutte et constamment au lit ; il était des mois entiers sans pouvoir bouger. Le général Gautier était son chef d'état-major ; Deyssantier son ordonnateur en chef ; Haller, administrateur des finances et munitionnaire ; le général Déjar, commandant l'artillerie en second ; le colonel Gassendi était directeur du parc ; le général Vial commandait le génie ; les généraux Macquart, Dallemagne, Masséna, &c. commandaient les divers corps ; le quartier-général était à Nice depuis deux ans, où rien ne se ressentait de la guerre, étant éloigné de dix lieues des avant-postes.

§ II.

Napoléon passa une partie de mars à visiter la position qu'occupait l'armée, et à s'instruire des différens combats qui avaient eu lieu en 1792. Il demeura plusieurs jours au camp de Brouis qu'occupait le général Macquart ; il se convainquit de toute la force des positions de l'ennemi et de l'imprudence des attaques des 8 et 12 juin, qui avaient été désastreuses pour l'armée. Dans les montagnes, on trouve partout un grand nombre de positions extrêmement fortes par elles-mêmes, qu'il faut bien se garder d'attaquer. Le génie de cette guerre consiste à occuper des camps, ou sur les flancs ou sur les derrières de ceux de l'ennemi, qui ne lui laissent que l'alternative ou d'évacuer ses positions sans combattre pour en prendre d'autres en arrière, ou d'en sortir pour vous attaquer. Dans la guerre de montagnes, celui qui attaque a du désavantage ; même dans la guerre offensive, l'art consiste à n'avoir que des combats défensifs, et à obliger l'ennemi à attaquer. Les positions de l'ennemi étaient bien liées : la droite était solidement appuyée, mais la gauche l'était mal : de ce côté le pays était beaucoup plus facile. Napoléon

conçut alors un plan d'opérations qui, sans engager l'armée dans des affaires difficiles, devait la rendre maîtresse de la chaîne supérieure des Alpes, et obliger l'ennemi à abandonner lui-même les camps si redoutables de Raus et des Fourches; il consistait à tourner la gauche de l'ennemi en passant la Roya, la Nervia et la Taggia, à occuper le mont Tanardo, Rocca-Barbena, Tanarello; et à intercepter la chaussée de Saorgio, ligne de communication de l'ennemi, derrière le mamelon de Marta.

Un grand nombre de corsaires étaient stationnés à Oneille, d'où ils interceptaient les communications de Nice à Gênes; ce qui nuisait à l'armée et encore plus à l'approvisionnement de la Provence où régnait la disette. La même opération remédiait à ce mal, lorsque l'armée serait sur le Monte-Grande; elle dominerait les sources du Tanaro et toute la vallée d'Oneille; cette ville, Ormea, Garessio et Loano tomberaient en son pouvoir; ainsi ce plan de campagne aurait trois grands résultats; 1° placer la défensive du comté de Nice dans sa position naturelle sur la crête supérieure des Alpes; 2° porter la droite dans un pays où les montagnes, beaucoup moins élevées, offriraient plus d'avantages; 3° couvrir une por-

tion de la rivière de Gênes, et détruire le repaire des corsaires qui empêcheraient les communications entre Gênes, le grand centre du commerce, l'armée et Marseille. On ne pouvait pas craindre que l'ennemi profitât, pour prendre l'offensive, du détachement que l'armée française aurait fait par sa droite : un pareil mouvement dans un pays de mamelons ne serait à redouter qu'autant qu'on perdrait du temps pour frapper les coups décisifs ; car si on a gagné quelques marches sur l'ennemi, on est arrivé sur ses flancs, et alors il n'est plus à temps de prendre l'offensive ; dans la guerre de montagnes, obliger l'ennemi à sortir de ses positions pour attaquer les vôtres, c'est ce que nous avons dit être dans le génie et dans la bonne conduite de cette guerre : en effet, les positions aux cols de Beolet, de Brouis, de Perus, moins fortes peut-être que celles des Piémontais, l'étaient cependant extrêmement ; leur supériorité numérique leur eût été inutile, et enfin, ces positions forcées, l'ennemi qui eût été arrêté aux positions du col de Braous, de Castiglione, et de Luceram, encore assez fortes, pouvait prendre le parti d'attaquer les positions du mont Tanardo et du Tanarelle aus-

sitôt qu'il verrait les Français les occuper; mais ces positions étaient bonnes par elles-mêmes, et on rentrait encore dans les mêmes principes de la guerre de montagnes: on obligeait l'ennemi à attaquer, dans ce cas; d'ailleurs toutes les troupes françaises restées au camp de Brouis pouvaient, en traversant la Roya et le mont Jove, se porter à leur secours; et enfin l'opération sur les sources du Tanaro et sur Ormea était elle-même une seconde diversion qui détournerait l'ennemi de s'engager dans de mauvaises affaires de montagnes, très-hasardeuses, et le déterminerait à faire repasser son armée dans la plaine pour couvrir la capitale.

Ce plan fut renvoyé à un conseil où se trouvèrent les deux représentans du peuple, commissaires à l'armée, le général Dumorbion, le général d'artillerie, le général Masséna, le général Vial, commandant le génie, et le général de brigade Rusca, officier des troupes légères, né dans ces montagnes, dont il avait une connaissance spéciale. La réputation dont jouissait l'auteur lui évita de longues discussions. On se souvenait de ses prédictions de Toulon; son plan fut adopté.

Il y avait une objection politique, il fallait emprunter le territoire de la république de

Gênes ; mais les alliés l'avaient eux-mêmes emprunté six mois avant, lorsque 2,000 Piémontais traversèrent le territoire génois et s'embarquèrent à Oneille pour Toulon ; ils ne devaient le faire que par de petits détachemens désarmés, ils l'avaient fait en masse, armés et tambour battant ; d'ailleurs on se souvenait de la catastrophe de la *Modeste* ; cette frégate était mouillée dans le port de Gênes et amarrée au quai ; le 15 octobre 1793 trois vaisseaux et deux frégates anglaises mouillèrent dans le port. Un vaisseau anglais de 74 se plaça à côté de la *Modeste*. Le maître d'équipage pria honnêtement l'officier de quart de la frégate de déranger une chaloupe qui gênait la manœuvre du vaisseau anglais, ce que les Français firent avec empressement ; une demi-heure après, le capitaine anglais requit le commandant de la *Modeste* d'arborer le pavillon blanc, disant qu'il ne savait pas ce que c'était que le pavillon tricolore ; les coalisés étaient alors maîtres de Toulon. L'officier français répondit à cette insulte comme l'honneur le prescrivait : mais les Anglais avaient trois ponts volans de préparés, ils les jetèrent sur la frégate et l'abordèrent ; au même moment des hunes et du pont, ils commencèrent une vive fusillade : l'équipage de la *Modeste* n'était pré-

paré à rien ; partie se jeta à l'eau, les Anglais poursuivirent les fuyards avec des chaloupes, les tuèrent ou blessèrent. La colère du peuple génois fut alors à son comble ; Drake, cet agent de l'Angleterre fut hué et menacé, il courut quelques dangers, mais Doria était doge ; le sénat fit des excuses, la frégate ne fut pas restituée. Les représentans du peuple à Marseille mirent embargo sur les bâtimens génois ; ils s'attendaient que la convention déclarerait la guerre ; mais la famine désolait la France, et surtout le midi ; le pavillon génois était nécessaire pour approvisionner la Provence ; la convention dissimula, déclara qu'il fallait tout attribuer à la faiblesse des Génois, et que les relations continueraient comme à l'ordinaire. Cependant il n'était pas moins vrai que l'indépendance et la neutralité de cette république avaient été violées.

Le 6 avril une division de 14,000 hommes, formant cinq brigades, passa la Roya, et s'empara du château de Vintimille ; une brigade sous les ordres de Masséna marcha sur le mont Tanardo et y prit position ; la seconde brigade, après avoir passé la Taggia, prit position à Monte-Grande ; les trois autres, sous le commandement immédiat de Napoléon, se portèrent sur Oneille et culbutèrent une division

autrichienne, qui était placée sur les hauteurs de Saint-Agata; le général de brigade français Brulé y fut tué ; le lendemain, l'armée entra dans Oneille où elle trouva douze pièces de canon. Les populations de la ville et de la vallée s'étaient toutes entières sauvées : douze autres pièces furent prises près du col de Saint-Silvestre ; les Piémontais voulaient les évacuer sur Ormea, mais elles tombèrent dans les mains de la deuxième brigade, qui débouchait par le col Mezzaluna ; l'armée marcha sur Ponte-di-Nave : le reste de la division autrichienne y était en position ; elle fut attaquée, battue, précipitée des hauteurs du mont Ariol dans le Tanaro; la place d'Ormea capitula le même jour ; elle avait 400 hommes de garnison, une salle d'armes de plusieurs milliers de fusils et une vingtaine de pièces de canon ; une manufacture de draps, dont les magasins étaient remplis, servit à l'habillement du soldat. Le lendemain 18, l'armée prit possession de Garessio, établit ses communications par les monts Saint-Bernardo et Rocca-Barbena avec Loano, autre petite ville située au bord de la mer et qui appartenait au roi de Sardaigne.

L'alarme fut vive dans tout le Piémont ; l'ennemi, comme on l'avait prévu, se dépêcha d'évacuer tous les revers des Alpes ; mais il le

fit trop tard et ne put emmener son artillerie. Masséna, de Tanarelle, débouche sur les derrières de Saorgio, coupant ainsi la chaussée et la retraite de l'ennemi derrière le mamelon de Marta. Saorgio capitula le 29 avril, ce fort aurait pu tenir plus long-temps ; il avait des magasins considérables en munitions de guerre et de bouche. Le 8 mai, Masséna se porta sur le col de Tende par le col Ardente, dans le temps que le général Macquart attaquait de front ; l'attaque réussit : l'armée fut maîtresse de toute la chaîne supérieure des Alpes maritimes ; sa droite placée en avant d'Ormea communiquait avec le col de Tende par le col de Termini, et, du col de Tende, elle occupait la chaîne des Alpes jusqu'au col d'Argentière, où était le premier poste de l'armée des Alpes. L'exécution de ce plan valut 3 ou 4,000 prisonniers, soixante ou soixante-dix pièces de canon, deux places fortes et la possession de toutes les hautes Alpes jusqu'aux premiers mamelons des Apennins. L'armée couvrait ainsi plus de la moitié de la rivière du Ponent, et quoiqu'elle s'étendît de quinze lieues sur sa droite, sa position en était plus forte et exigeait moins de troupes pour la garder. Rien ne put plus empêcher le cabotage entre Gênes et la Provence. La perte de l'armée fut légère. La chute de

Saorgio et de toutes ces grandes positions pour lesquelles on avait fait tant de projets et versé beaucoup de sang, accrut dans l'armée la réputation de Napoléon, et déjà l'opinion l'appelait au commandement en chef.

§ III.

L'équipage d'artillerie de montagnes avait été perfectionné. Le lieutenant-colonel Faultrier, sous-directeur du parc, officier d'ouvriers, en avait soigné les détails ; les pièces de 3 piémontaises, trouvées dans l'arsenal de Nice et dans les places d'Ormea et de Saorgio ou dans les camps abandonnés par l'ennemi, étaient assez légères pour pouvoir être portées à dos de mulets ; mais ce calibre ne pouvait pas satisfaire à tous les besoins ; il avait été construit, dans la guerre de Corse en 1768, des affûts-traîneaux et des leviers porte-corps, qui avaient servi aux transports des pièces de 4 à la suite des colonnes ; ce moyen fut adopté pour les pièces de 8, de 12 et les obusiers de 6 pouces. On imagina aussi une forge de montagnes, transportable à dos de mulets. Aux expéditions d'Oneille, d'Ormea et de Saorgio, un train d'artillerie de vingt-quatre pièces de canon suivit l'armée dans toutes ses opérations dans les montagnes ; elles furent fort utiles surtout

pour l'effet moral qu'elles produisirent sur les troupes et sur l'ennemi.

Cependant l'armée piémontaise, campée dans les plaines et sur les mamelons du pied des Alpes, était dans la plus grande abondance ; elle se remettait de ses fatigues et réparait ses pertes : elle se renforçait tous les jours par l'arrivée de nouveaux bataillons autrichiens, tandis que les armées françaises, campées sur les crêtes de la chaîne supérieure des Alpes sur une demi-circonférence de soixante lieues d'étendue, depuis le Mont-Blanc jusqu'aux sources du Tanaro, périssaient de misère et de maladies. Les communications étaient difficiles, les vivres rares et fort coûteux, les chevaux souffraient ainsi que tout le matériel de l'armée. L'air, les eaux crues de ces régions élevées occasionnaient beaucoup de maladies ; les pertes qu'éprouvait l'armée dans les hôpitaux, tous les trois mois, auraient pu suffire à la consommation d'une grande bataille ; cette défensive était plus onéreuse pour les finances et plus périlleuse pour les hommes qu'une campagne offensive. La défensive des Alpes, outre ces désavantages, en a qui tiennent à la nature de la topographie du pays. Les divers corps campés sur ces sommités ne peuvent se secourir, ils sont isolés ; pour aller de la droite

à la gauche il faut vingt jours, tandis que l'armée qui défend le Piémont est dans de belles plaines, occupe le diamètre et peut, en peu de jours, se réunir en force sur le point qu'elle veut attaquer. Le comité de salut public désirait qu'on prit l'offensive. Napoléon eut des conférences à ce sujet à Colmar avec des officiers de l'armée des Alpes : mais on ne tomba pas d'accord ; il fallait au préalable que les deux armées fussent soumises à un seul général en chef.

En septembre une division autrichienne se réunit sur la Bormida ; elle forma des magasins à Dego. Une division anglaise devait débarquer à Vado, et les deux armées réunies occuper Savone et forcer la république de Gênes, privée de toutes communications par terre et par mer, de se déclarer contre la France. La rade de Vado avait remplacé celle d'Oneille ; elle était le refuge des croisières anglaises et des corsaires ; ils interceptaient le commerce de Gênes à Marseille. Le général d'artillerie proposa d'occuper les positions de Saint-Jacques, de Montenotte et de Vado, la droite de l'armée serait ainsi aux portes de Gênes. Le général Dumorbion partit lui-même à la tête de trois divisions formant 18,000 hommes, avec un train de vingt pièces d'artillerie de l'équipage de montagnes ;

Napoléon dirigea l'armée, qui déboucha par le col de Bardinetto et pénétra dans le Montferrat par la chaussée qui longe la Bormida; il campa le 4 octobre sur la hauteur de Biestro, et le 5 descendit dans la plaine; il concevait l'espérance de tomber sur les derrières de l'armée autrichienne; mais celle-ci s'en aperçut et opéra sa retraite sur Cairo et Dego; le général Cervoni la poursuivit vivement à la tête de l'avant-garde qu'il commandait; la canonnade dura toute la soirée du 5, elle durait encore à dix heures du soir; l'armée autrichienne se replia sur Acqui, abandonnant ses magasins et ses prisonniers; elle perdit un millier d'hommes.

Le général Dumorbion n'avait ni l'ordre, ni le projet d'entrer en Italie; sa cavalerie était sur le Rhône par défaut de subsistance; en poursuivant l'ennemi il eût fait une pointe; il eût attiré à lui toutes les forces autrichiennes et sardes. Il se contenta donc de cette reconnaissance, se replia par Montenotte sur Savone et prit position sur les hauteurs de Vado, conservant un poste dans la vallée de Savone. L'artillerie arma les côtes de manière que cette rade pût offrir une protection à une escadre française; le génie construisit de fortes redoutes sur les hauteurs de Vado, qui communiquaient

par Saint-Jacques, Melogno, Settepani, Bardinetto, Saint-Bernardo, avec les camps placés sur les hauteurs du Tanaro. Ce prolongement de la droite de l'armée affaiblissait sa position, mais il avait bien des avantages : 1° il la rendait maîtresse de toute la rivière du Ponent, de toutes les côtes, et empêchait l'armée austro-sarde de pouvoir communiquer et agir de concert avec les flottes anglaises ; 2° il assurait la navigation de Gênes avec Marseille, puisque maîtresse de tous les ports de la côte, l'armée pouvait établir des batteries pour protéger le cabotage ; 3° dans cette position, elle était en mesure de soutenir les partisans des Français dans Gênes et de prévenir l'ennemi sous les murs de la ville, s'il voulait s'y porter, comme il pouvait en avoir le projet. Cette opération, qui déjouait les projets des ennemis et assurait de la neutralité de Gênes, retentit dans l'Italie et y causa de vives alarmes. Les avant-postes de l'armée se trouvaient ainsi à dix lieues de Gênes, et quelquefois les reconnaissances et les coureurs s'en approchaient jusqu'à trois lieues.

Napoléon employa le reste de l'automne à faire armer de bonnes batteries de côtes les promontoires depuis Vado jusqu'au Var, afin de protéger la navigation de Gênes à Nice. En janvier, il passa une nuit sur le col de Tende

d'où, au soleil levant, il découvrit ces belles plaines qui déjà étaient l'objet de ses méditations. *Italiam ! Italiam !*

§ IV.

Pendant les années 1792 et 1793, les flottes françaises avaient été maîtresses de la Méditerranée. Après la prise d'Oneille, l'amiral Truguet mouilla dans le port de Gênes, où il séjourna long-temps, et d'où il expédia pour Naples le contre-amiral Latouche-Tréville, avec dix vaisseaux de ligne. Le capitaine du port alla à la rencontre de cette escadre, offrit l'entrée à six vaisseaux, déclarant que le roi ne pouvait pas en recevoir un plus grand nombre sans violer la neutralité. Le contre-amiral passa outre, jeta l'ancre devant les fenêtres du palais, débarqua le 16 décembre 1792 le citoyen Belleville qui, en habit de la garde nationale, fut présenté au roi par le chevalier Acton : il était porteur d'une lettre de l'amiral qui demandait : 1° que le roi proclamât sa neutralité ; 2° qu'il désavouât la note de son ministre à Constantinople qui, pour engager la Porte à ne pas recevoir, comme ambassadeur de France, Sé-

monville, s'était permis des réflexions outrageantes à la nation ; il obtint tout ce qu'il demandait ; la cour de Naples s'estima fort heureuse d'être quitte à si bon marché de cette désagréable visite.

Dans le mois de janvier 1793 l'amiral Truguet appareilla de Gênes et mouilla dans le port d'Ajaccio, île de Corse ; il y embarqua 2,000 hommes de troupes de ligne que Paoli, commandant la 23e division militaire, mit sous ses ordres. Avec ces troupes il se rendit aux îles Saint-Pierre, dont il s'empara, mit garnison dans le fort et mouilla devant Cagliari, capitale de la Sardaigne, le 12 février. Au même moment, 800 hommes partis de Bonifacio, sous les ordres du colonel César Colonne et sous l'escorte d'une corvette, opéraient une contre-attaque dans le nord de la Sardaigne. L'expédition de Sardaigne était annoncée depuis six mois ; les Sardes s'étaient préparés ; ils reçurent à coup de fusil le parlementaire que l'amiral expédia pour sommer Cagliari, le bombardement commença, il durait encore quand l'amiral fut enfin rejoint par le convoi qui portait les troupes de débarquement envoyées de Nice et qui se composaient de la fameuse phalange marseillaise, forte de 3,200 hommes environ. Le débarquement fut immédiatement opéré. Dans ce

temps le contre-amiral Latouche-Tréville rallia l'escadre avec ses dix vaisseaux. Tout présageait un succès complet, mais rien ne put arrêter la déroute de la phalange marseillaise ; elle s'était d'abord refusée à attaquer de jour pour enlever une position importante qui domine la ville. Dans la nuit les colonnes firent feu les unes contre les autres, le désordre fut à son comble, le cri de trahison se fit entendre de toutes parts. Le général Casa-Bianca supplia l'amiral de rembarquer les troupes ; il fallut céder. L'escadre avait obtenu, par le bombardement, des résultats assez importans, mais elle perdit le vaisseau le *Leopard* qui toucha, s'étant trop approché des batteries. L'expédition ayant ainsi échoué, l'amiral renvoya en Italie les diverses troupes qui lui avaient été confiées et se borna à occuper solidement la relâche si importante des îles St.-Pierre. La déclaration de guerre contre l'Angleterre et l'Espagne étant survenue, il reçut l'ordre de rentrer à Toulon, et de renoncer ainsi au deuxième but de son expédition, qui consistait à se présenter devant Constantinople pour raffermir la Porte dans l'alliance de la France et en imposer à la Russie. Les troupes marseillaises étaient des troupes levées à la hâte, dirigées

par des clubs; dans tous les pays amis ou neutres où elles débarquèrent, elles portaient la terreur, cherchaient partout des aristocrates ou des prêtres, avaient soif de sang et de crimes. Les équipages de l'escadre étaient complets et formés de matelots expérimentés; mais constamment réunis en société populaire, occupés à rédiger et signer des pétitions, chaque vaisseau était en proie à l'anarchie la plus épouvantable. Le général Casa-Bianca, qui commandait le débarquement, était un très-brave homme: il s'était distingué à la conquête de la Savoie; mais il n'avait aucune habitude de commandement en chef; d'ailleurs, il avait sous ses ordres de mauvaises troupes et aucun état-major; il ne pouvait pas réussir. C'est le même qui depuis a été sénateur.

Au mois de mars 1793, l'Espagne ayant déclaré la guerre à la France, les flottes combinées anglaise, espagnole, dominèrent dans la Méditerranée et croisèrent sur les côtes de Gênes et de Provence. La trahison de Toulon avait anéanti la marine française de la Méditerranée. Cependant, à la reprise de cette ville, on retrouva dix-huit vaisseaux et partie des magasins. La flotte espagnole, mécontente des Anglais, rentra dans ses ports; le contre-amiral Martin,

avec dix vaisseaux, sortit de Toulon et prit la mer en 1794; poursuivi par une escadre anglaise supérieure, il mouilla dans le golfe Juan, où le général d'artillerie établit de grosses batteries pour le protéger; il profita, peu de temps après, d'un coup de vent pour rentrer dans Toulon. Cette escadre fut successivement augmentée dans l'automne par les armemens qui sortirent de l'arsenal de Toulon.

Au commencement de 1795, l'amiral Hotham, avec quinze vaisseaux de guerre, dont quatre à trois ponts, deux napolitains, croisait entre la Corse et l'Italie. L'amiral Martin, avec une escadre de seize vaisseaux de guerre et cent transports sur lesquels étaient embarqués 10,000 hommes, était mouillé en rade de Toulon; les opinions étaient partagées sur la destination de cet armement, lorsque le conventionnel Letourneur, de la Manche, arriva avec des pouvoirs extraordinaires, et fit connaître que l'intention du comité de salut public était d'occuper Rome, pour punir cette cour des insultes qu'elle commettait tous les jours, et venger le sang de Basseville. Basseville, agent français auprès du pape, avait arboré la cocarde tricolore, ainsi que les artistes de l'école de Rome qui siégeaient à l'académie. Grand nombre d'émigrés français, qui étaient dans cette capitale, agitaient le

peuple. Le 3 janvier 1793, la canaille assaillit à la promenade la voiture de Basseville à coups de pierres ; son cocher change de direction et le ramène à son hôtel ; les portes sont enfoncées, Basseville reçoit un coup de baïonnette dans le bas ventre ; en chemise, tenant ses entrailles dans les mains, il est traîné dans la rue et enfin déposé dans un corps-de-garde sur un lit de camp où il expira le lendemain.

Azara, ambassadeur d'Espagne qui s'était entremis pour protéger les artistes français, courut lui-même des dangers. Cet attentat avait indigné toute la France ; le moment était arrivé d'en tirer vengeance, de débarquer à l'embouchure du Tibre, de s'emparer de Rome, où on avait de nombreux partisans. Un conseil de guerre fut réuni à Toulon dans le courant de février 1795, pour aviser aux moyens d'exécution du projet. Napoléon fut d'opinion que cette expédition compromettrait l'armée d'Italie et se terminerait elle-même par un désastre ; que si cependant on la voulait entreprendre, il fallait en même temps surprendre le mont Argentare, Orbitello, et la place de Civita-Vecchia, et y débarquer l'armée ; mais 10,000 hommes lui paraissaient une force trop faible pour tenter un pareil coup de main : il était d'ailleurs impossible de le faire sans cavalerie ; il fallait au moins embar-

quer 1,500 chevaux de chasseurs ou de hussards, ce qui, avec 500 chevaux d'artillerie et d'état-major, formerait une augmentation considérable au convoi. L'armée, à peine débarquée, aurait à combattre 25 ou 30,000 Napolitains, dont 5,000 de bonne cavalerie; elle aurait aussi à craindre une division autrichienne qui accourrait de la Lombardie; elle ne pouvait pas compter sur des partisans à Rome, puisque cette opération ne pourrait pas être de longue durée, et qu'après avoir vengé le sang de Basseville et mis la ville à contribution, il faudrait songer à se rembarquer; que, maître de la mer, cette opération était hasardeuse entreprise avec 10,000 hommes seulement; mais que, sans être maître de la mer, ce serait conduire ce corps d'armée à une destruction certaine; qu'il fallait donc que l'escadre française sortît seule, qu'elle battît l'escadre anglaise, la chassât de la Méditerranée; qu'alors le convoi prendrait la mer; qu'après avoir débarqué l'armée, l'escadre et le convoi se porteraient devant Naples pour inquiéter cette cour et l'obliger à garder ses forces à sa propre défense. Le représentant du peuple fut d'autant plus mécontent de la désapprobation formelle que donnait à ses projets le général d'artillerie, qu'il entraînait l'avis de tous les officiers généraux. Les marins déclarèrent qu'il était dangereux pour le salut de l'escadre que

le convoi sortît en pleine mer, tant qu'une flotte ennemie croiserait dans ces parages. Il fut résolu que le contre-amiral Martin sortirait seul pour donner chasse aux Anglais.

Il appareilla le 1er mars; arrivé près de Saint-Florent, il captura un vaisseau anglais de 74, le *Berwick*, qui sortait de cette rade. Les escadres française et anglaise se signalèrent le 8 dans le canal de Livourne; à l'aspect de l'ennemi, la résolution de Letourneur faiblit, il ordonna la retraite; l'armée anglaise donna chasse à son tour. Le 13, les deux escadres étaient par le travers du cap Noli, rivière de Gênes; le *Mercure* de 74 et le vaisseau à trois ponts le *Sans-Culotte* se séparèrent dans la nuit. Le lendemain, à la pointe du jour, le vaisseau le *Ça-Ira* de 74, qui avait été démâté par un abordage avec le vaisseau la *Victoire*, tomba sous le vent; le *Censeur* lui donna la remorque. Les deux armées étaient égales en nombre, mais non en force; l'escadre française de quinze vaisseaux était réduite à treize dont aucun de trois ponts; l'escadre anglaise de treize vaisseaux en avait quatre à trois ponts; l'escadre française continua sa retraite; mais elle ne put éviter deux engagemens; le *Censeur* et le *Ça-Ira* se battirent contre un vaisseau à trois ponts et deux vaisseaux de 74 anglais. Le *Tonnant*, le *Du-Quesne* et la *Victoire* furent engagés toute la

journée ; le reste de la ligne française ne le fut pas. Le *Censeur* et le *Ça-Ira* furent pris après une vive résistance. L'escadre mouilla aux îles d'Hyères, où le *Sans-Culotte* et le *Mercure* la rallièrent. Le *Ça-Ira* coula en rade de la Spezzia. Le vaisseau anglais à trois ponts, *l'Illustrious* coula et se perdit par suite du combat. Ainsi des deux côtés, la perte fut de deux vaisseaux. Cet engagement fut le premier de cette guerre, qui eut lieu dans la Méditerranée entre les deux nations. Si l'escadre française se fût battue en ligne dans le canal de Livourne, il est à penser qu'elle aurait soutenu l'honneur du pavillon.

Mais cet événement était fort heureux pour la république : si on avait eu des succès, que les vaisseaux anglais se fussent retirés à Gibraltar, on eût fait sortir le convoi. Cette expédition, sans but raisonnable et mal calculée, ne pouvait avoir que l'issue la plus funeste. Les troupes débarquèrent et se rendirent à Nice où elles furent très-utiles, deux mois après, pour défendre cette frontière contre les attaques du général autrichien Devins. Cet armement coûta quelques millions au trésor, mais il ne fut pas sans procurer de grands avantages. Le grand-duc de Toscane reconnut la république et envoya comme ambassadeur à Pa-

ris le comte Carletti, que la convention reçut le 14 mars 1795. La république de Venise, qui s'était refusée à entrer dans la coalition et avait reçu un agent français, fut stimulée par l'armement d'une escadre française, et envoya pour ambassadeur le noble Quirini ; sa nomination est du 14 mars ; Gênes se raffermit dans ses dispositions de neutralité ; le roi de Naples était entré dans la coalition aussitôt que l'escadre anglaise et espagnole avaient dominé dans la Méditerranée : il avait puissamment concouru à la défense de Toulon ; mais ce prince, ainsi que Rome, le roi de Sardaigne, les ducs de Modène et de Parme, devaient céder à l'ascendant de la république dans la campagne de 1796.

§ V.

Depuis le 9 thermidor (27 juillet 1794), le midi était fort agité. Le tribunal révolutionnaire de Marseille avait fait périr, sur l'échafaud, toute l'élite du commerce de cette ville. Les jacobins composant la société populaire avaient encore la haute main ; ils gémissaient de la ruine de la Montagne et frémissaient des lois modérées qui régnaient alors ; d'un autre côté, le reste du parti des sections, quoique fort affaibli par l'émigration et les pertes de toutes

espèces, l'agitait ; il était animé par un esprit violent de vengeance. La population de Toulon, tous les ouvriers de l'arsenal, les équipages de l'escadre, tenaient au premier parti ; ils voyaient avec défaveur les représentans Mariette et Cambon, qu'ils accusaient d'être du parti des rétracteurs. Dans ces circonstances, un corsaire français amena à Toulon une prise espagnole ; elle avait à bord une vingtaine d'émigrés : la plus grande partie de la famille Chabrillant. Un rassemblement tumultueux eut lieu à l'arsenal et dans les rues ; on se porta aux prisons pour égorger ces malheureux. Les représentans se rendirent à l'arsenal ; après avoir harangué dans une salle les officiers de l'administration, ils haranguèrent les ouvriers dans les chantiers, leur promirent de traduire les émigrés à une commission extraordinaire et de les faire juger dans les vingt-quatre heures ; mais ils étaient eux-mêmes suspects, ils n'avaient aucune influence sur l'opinion, leurs discours furent mal interprétés. Une voix se fit entendre : *A la lanterne les protecteurs des émigrés.* La journée était avancée, on commençait à allumer les reverbères. Le tapage devenait horrible, la foule tumultueuse ; la garde accourut et fut repoussée. Dans cette circonstance, Napoléon reconnut parmi les chefs du tumulte plusieurs canonniers qui

avaient servi sous lui au siége de Toulon; il monta sur un chantier, les canonniers firent respecter leur général et imposèrent silence: il eut le bonheur de faire effet, de calmer les passions de cette aveugle multitude; les représentans sortirent sains et saufs de l'arsenal: mais le désordre était plus grand encore dans les rues. Aux portes des prisons, la résistance de la garde commençait à mollir; il s'y rendit, le peuple fut contenu; il promit que le lendemain au jour les émigrés seraient traduits et jugés; il n'eût pas été aise de persuader ce qui cependant, était de toute évidence, que ces émigrés n'étaient pas dans le cas de la loi, puisqu'ils n'avaient pas violé leur ban. Dans la nuit, il les fit placer dans des caissons de parc et les fit sortir de la ville comme un convoi d'artillerie; un bateau les attendait dans la rade d'Hyères où ils s'embarquèrent et furent ainsi sauvés. La fermentation alla à Toulon en augmentant, et enfin le 30 mai on y courut aux armes; la canaille se déclara en insurrection, arrêta ou mit en fuite les représentans qui se trouvaient dans la ville. Mais ceux-ci prirent le dessus à Marseille et marchèrent contre Toulon. Les Toulonnais sortirent avec 3,000 hommes et deux pièces de canon à leur rencontre. Le combat eut lieu sur les hauteurs de Cuges. La victoire se déclarait pour les Toulonnais,

lorsque le général Pacthod arriva avec un corps de troupes de ligne; quelques jours après Toulon fut soumis. Lors de cet événement, Napoléon avait quitté la Provence depuis un mois.

§ VI.

Les comités de gouvernement présentèrent le tableau des officiers-généraux qui devaient être employés pendant la campagne de 1795. Un grand nombre d'officiers, qui avaient été éloignés depuis la fin de 1792 pendant 1793 et 1794, reçurent du service; il se trouva beaucoup de généraux d'artillerie qu'on ne pouvait employer. Napoléon, âgé alors de vingt-cinq ans, était le plus jeune de tous; il fut porté sur le tableau des généraux d'infanterie pour être employé dans l'artillerie lorsqu'il y aurait des inspections vacantes. Il dut quitter l'armée d'Italie, comme Kellermann venait d'en prendre le commandement. Il conféra avec ce général à Marseille, lui donna tous les renseignemens qu'il pouvait désirer et partit pour Paris. Il apprit à Châtillon-sur-Seine, chez le père du capitaine Marmont, son aide-de-camp, la journée du premier prairial, ce qui le décida à y séjourner quelques jours pour attendre que la tranquillité fût rétablie dans la capitale. Arrivé à Paris, il se présenta chez Aubry, membre

du comité de salut public, qui avait fait le rapport sur le travail militaire; lui observa qu'il avait commandé l'artillerie du siége de Toulon et celle de l'armée d'Italie depuis deux ans; qu'il avait armé les côtes de la Méditerranée, et qu'il lui était pénible de quitter un corps où il servait depuis son enfance. Ce représentant objecta qu'il y avait un grand nombre de généraux d'artillerie et qu'il était le plus jeune; qu'aussitôt qu'il y aurait des places vacantes il y serait appelé. Mais Aubry, six mois avant, était encore capitaine d'artillerie; il n'avait pas fait la guerre depuis la révolution, et cependant il s'était porté sur le travail comme général de division inspecteur d'artillerie. Peu de jours après, le comité de salut public fit expédier à Napoléon l'ordre de se rendre à l'armée de la Vendée pour y commander une brigade d'infanterie; en réponse, il donna sa démission. Cependant le travail d'Aubry excitait beaucoup de réclamations; les officiers déplacés se rendaient en foule à Paris: beaucoup étaient des officiers distingués, le plus grand nombre étaient sans mérite et s'étaient avancés par les clubs; mais tous trouvant dans Napoléon un homme qui jouissait d'une réputation intacte, s'attachaient dans leurs réclamations et pétitions à le nommer comme une preuve de l'injustice et de la partialité de ce travail.

Huit jours après que Napoléon eût donné sa démission, et pendant qu'il attendait la réponse du comité de salut public, Kellermann se fit battre, perdit sa position de Saint-Jacques, et écrivit que si on ne lui envoyait pas de prompts renforts, il serait obligé de quitter même Nice. L'alarme fut grande, le comité de salut public convoqua tous les députés qui avaient été à l'armée d'Italie pour avoir des renseignemens; ceux-ci unanimement désignèrent Napoléon comme connaissant mieux les positions qu'occupait l'armée et comme le plus capable d'indiquer le parti à prendre; il reçut une réquisition de se rendre au comité; il eut plusieurs conférences avec Siéyès et Doulcet-Pontécoulant, Letourneur, Jean-de-Brie. Il rédigea les instructions que le comité adopta; il fut requis par un décret spécial, en qualité de général de brigade d'artillerie, pour être spécialement attaché, jusqu'à nouvel ordre, à la direction des opérations militaires. C'est dans cette position qu'il passa deux ou trois mois jusqu'au 13 vendémiaire.

§ VII.

Lorsque Kellermann avait pris, le 19 mai 1795, le commandement de l'armée d'Italie, l'armée était dans les positions où l'avait mise Napoléon au mois d'octobre de l'année précé-

dente, après le combat de Cairo ; cette position était la suivante : la gauche, forte de 5,000 hommes, depuis le col d'Argentière jusqu'au col de Sabion ; le centre, commandé par le général Macquart, occupait le col de Sabion, le col de Tende, le Monte Bertrando, le Tanarelle ; il était de 8,000 hommes : la droite occupait le col de Termini, les hauteurs d'Ormea, le col Saint-Bernardo, de Bardinetto, de Sette-Pani, de Melogno, de Saint-Jacques, de la Madone, de Vado ; elle était de 25,000 hommes, sous les ordres des généraux de division Serrurier, Laharpe, Masséna.

La cour de Vienne avait été vivement alarmée du résultat de l'affaire de Cairo et de la position que l'armée française avait prise à la fin de 1794. Elle menaçait Gênes, dont la perte eût ouvert la porte du Milanais : le conseil aulique réunit, pour la campagne de 1795, sous les ordres du général Devins, une armée de 30,000 Autrichiens, pour agir de concert avec l'armée piémontaise. L'escadre anglaise croisa sur les côtes de Savone et Vado pour seconder les opérations du général autrichien, qui porta successivement son quartier-général à Acqui, à Dego, et de là manœuvra contre les hauteurs de Savone dont il s'empara le 23, ce qui le mit en communication avec l'escadre anglaise.

Le général Devins partagea son armée en

trois corps qui débouchèrent le 23 juin; la droite divisée en cinq colonnes attaqua la gauche de l'armée française, depuis le col de Termini jusqu'aux hauteurs d'Ormea; le centre marcha sur trois colonnes principales qui se subdivisèrent en un grand nombre d'autres, et attaqua toutes les positions, de Bardinetto à Saint-Jacques; la gauche attaqua la droite aux positions de Vado. Le 25 et le 26, on se battit partout avec acharnement. L'armée française conserva ses positions, hormis la redoute de Melogno, le col de Spinardo et la crête de Saint-Jacques; par la possession de la redoute de Melogno, l'ennemi menaçait le centre de l'armée. Cette position n'est éloignée de Finale, sur le bord de la mer, que de deux lieues. Le 27, Kellermann fit attaquer, sentant toute l'importance de la reprendre, mais il échoua. Le 28, il battit en retraite, évacua Saint-Jacques, Vado, Finale, et prit une position provisoire. Enfin, le 7 juillet, aussitôt qu'il eut reçu les ordres du comité de salut public qui répondait à ses courriers des 24, 25, 26, 27 et 28; il s'établit à la position de Borghetto.

Kellermann était brave soldat, extrêmement actif, avait beaucoup de bonnes qualités; mais il était tout-à-fait privé de moyens nécessaires pour la direction d'une armée en chef. Dans la

conduite de cette guerre, il ne fit que des fautes; le comité lui observa: " que l'armée ne s'était " étendue en 1794 au-delà des hauteurs du Ta- " naro et n'avait prolongé sa droite par Bardi- " netto, Melogno, Saint-Jacques, que pour em- " pêcher l'armée autrichienne de se concerter " avec l'escadre anglaise et pour pouvoir ac- " courir au secours de Gênes, si l'ennemi se " portait sur cette ville, soit par mer, soit par " le col de la Bocchetta; qu'elle n'occupait pas " Vado comme une position défensive, mais " comme une position offensive, mais pour être " à portée de déboucher sur l'ennemi s'il se " présentait dans la rivière; qu'aussitôt que " les Autrichiens s'étaient portés sur Savone, il " aurait dû marcher pour les combattre, " pour empêcher qu'ils ne s'emparassent de " cette ville et ne lui interceptassent sa com- " munication avec Gênes; mais que puis- " qu'il ne l'avait pas pu faire, 1° il eût dû " évacuer Vado pour appuyer sa droite sur " Saint-Jacques; 2° que lorsque, par le résul- " tat de la journée du 25, l'ennemi s'était emparé " de Melogno et de la crête de Saint-Jacques, " il devait dans la nuit profiter de l'avantage " qu'avait obtenu à sa droite le général Laharpe, " pour évacuer Vado, et se servir des troupes de " Laharpe pour renforcer l'attaque sur Saint-

" Jacques et Melogno ; elle eût été couronnée " d'un plein succès ; 3° que lorsque, le 27, il " avait résolu d'attaquer Melogno, il était en- " core temps de ployer sa droite, pour qu'elle " se trouvât à cette attaque, profitant du nou- " vel avantage qu'elle avait obtenu le 26 sur la " gauche de l'ennemi ; cette manœuvre eût en- " core décidé de la victoire." Ces dépêches, qui étaient écrites de main de maître, étonnèrent beaucoup l'état-major, qui cependant devina bientôt qui les avait dictées.

Il y a dans la rivière du Ponent trois lignes qui couvrent le comté de Nice et barrent la rivière ; la droite appuyée à la mer et la gauche à la crête supérieure des montagnes. La première de ces lignes est celle de Borghetto, la deuxième est celle de Monte-Grande, la troisième est celle de la Taggia. Napoléon avait reconnu depuis long-temps ces trois lignes, accompagné de l'adjudant-général Saint-Hilaire, brave et excellent officier qui, depuis, s'est couvert de gloire dans cent batailles, et est mort général de division sur les champs d'Essling. La ligne de Borghetto appuie sa droite sur la mer, au village de Borghetto, à une lieue de Loano, sur un mamelon qui domine toute la plaine de Léoano ; et sa gauche à un grand rocher isolé. Masséna fit construire sur ce rocher une re-

doute que l'armée appela le Petit-Gibraltar, en mémoire du fort Murgrave à Toulon. Elle était vis-à-vis le Champ-des-Prêtres; de là on communique par des montagnes escarpées jusqu'aux hauteurs qui dominent Ormea, Loano, Rocca-Barbene; le Monte Saint-Bernardo, Garessio, sont hors de cette ligne et appartiennent naturellement à l'ennemi; mais Ormea est couvert: cette ligne est extrêmement forte, son étendue est considérable, cinq ou six lieues; mais presque partout elle est inabordable: elle ne peut être attaquée que par la gorge de Sucarello où est le château de ce nom, qu'on arma; ce fut un excellent poste de bataille. Dans le courant de juillet, août et septembre, Devins projeta plusieurs fois d'attaquer cette ligne; il ne l'osa jamais sérieusement. De Sucarello, une ligne aboutit à Albenga, passant derrière le petit ruisseau de l'Arosoia; c'est une bonne position dans le cas où la partie de la ligne de Sucarello à Borghetto serait forcée.

La position de Monte-Grande, qui s'attache au col de Pizzo et au col de Mezza-Luna et s'appuie à la mer derrière Saint-Lorenzo, est une ligne beaucoup moins bonne, mais encore très-forte. Celle qui appuie sa droite à l'embouchure de la Taggia, son centre à Monte-Ceppo, et sa gauche à Monte Tanarda et au col Ar-

dente, d'où elle communique avec le col de Tende, est moins forte que celle de Borghetto, mais plus forte que celle de Monte Grande. La première ligne couvre Oneille et toutes les positions de la rivière, d'Oneille à Borghetto. La deuxième découvre Oneille et Ormea et tous les débouchés du Tanaro. La troisième découvre toute la partie de la rivière du Ponent, d'Oneille à Saint-Rémo: cette ligne a cela de particulier qu'elle peut défendre Saint-Remo, et que, si on y est forcé, on peut évacuer cette ville, et s'appuyer à Ospitaletto entre elle et Bordeghera, sans que la ligne soit moins bonne. L'ennemi peut tourner la première ligne en débouchant par la vallée du Tanaro, et en s'emparant du Monte Ariol et menaçant alors de tomber sur le Monte Grande et sur Oneille; mais Ormea et le Monte Ariol sont si près de la ligne, que les réserves peuvent servir à la défense de ces positions. Elle peut aussi être tournée par le col de Tende; mais ce serait changer le théâtre de la guerre; l'ennemi ne pourrait faire un si grand mouvement sans qu'on en fût instruit, ce qui indiquerait de choisir le moment où ses troupes seraient en marche, pour attaquer et détruire ce qu'il aurait laissé devant la ligne de Borghetto. La deuxième

ligne et surtout la troisième ont cela d'avantageux qu'elles ne peuvent pas être tournées par la vallée du Tanaro qui est en dehors ; qu'elles se rattachent au col Ardente, c'est-à-dire, jusqu'au col de Tende ; que le col Ardente et la Tanarda, non-seulement concourent à la défense du col de Tende, mais même, le col de Tende forcé, prennent de revers, avant le défilé de Saorgio, la route qui conduit à Nice. A ne considérer donc que la seule défense du comté de Nice, la ligne de la Taggia serait la meilleure, parce que toutes les troupes seraient concentrées et à portée de défendre le col de Tende.

§ VIII.

Le gouvernement jugea le commandement de l'armée d'Italie au-dessus des forces de Kellermann ; il l'envoya en septembre commander l'armée des Alpes, et confia l'armée d'Italie au général Schérer qui commandait l'armée des Pyrénées-Orientales, devenue inutile par la paix conclue avec l'Espagne. Schérer mena en Italie un renfort de deux divisions de bonnes troupes. L'armée autrichienne avait été également renforcée ; elle n'avait pas rempli dans la cam-

pagne de 1795 l'espérance de sa cour : mais cependant elle avait eu des succès importans ; elle s'était emparée de la position de Saint-Jacques et de Vado, interceptait Gênes et était en communication avec l'escadre anglaise. Au commencement de novembre, l'armée française occupait toujours la ligne de Borghetto avec cinq divisions ; celle de gauche, sous les ordres du général Serrurier, était à Ormea ; deux, sous les ordres des généraux Masséna et Laharpe, étaient à Sucarello et à Castel-Vecchio ; et deux, sous les ordres des généraux Augereau et Soret, étaient vis-à-vis de Borghetto, ce qui formait une force active de 35 à 36,000 hommes. L'armée autrichienne avait son quartier-général à Finale ; sa droite, composée de Piémontais, était à Garessio ; son centre, commandé par Argenteau, à Rocca-Barbene, et sa gauche, toute composée d'Autrichiens, en avant de Loano, où elle avait construit beaucoup de redoutes pour défendre la plaine. Ses forces en ligne étaient de 45,000 hommes ; les maladies de l'automne lui faisaient éprouver des pertes considérables, ainsi qu'à l'armée piémontaise. L'armée française avait beaucoup de peine à vivre ; la saison déjà avancée lui faisait désirer de prendre ses quartiers d'hiver. Schérer se décida à risquer une bataille qui les rendît

sûrs et rétablit la communication avec Gênes, en obligeant l'ennemi à hiverner au-delà des montagnes.

Le 21 novembre au soir, Masséna se mit en mouvement avec sa division et celle de Laharpe ; à la pointe du jour, il attaqua le centre de l'ennemi placé à Rocca-Barbene, le culbuta, le poursuivit l'épée dans les reins, le jeta dans la Bormida, s'empara de Melogno et vint finir la journée en bivouaquant son avant-garde sur les hauteurs de Saint-Jacques ; le 22 à la pointe du jour, il escarmoucha avec la droite de l'ennemi et tint en respect toute l'armée piémontaise ; Augereau déboucha par Borghetto, attaqua la gauche, et s'empara de toutes les positions. L'ennemi précipita sa retraite sur Finale, et la continua sur Savone en toute hâte, lorsqu'il se vit prévenu par Masséna sur le sommet de Saint-Jacques. Serrurier, qui, par ses bonnes manœuvres avait contenu des troupes doubles des siennes sans éprouver d'échecs notables, fut renforcé de deux brigades dans la journée du 23. Le 24, il attaqua sérieusement à son tour et rejeta l'armée piémontaise dans le camp retranché de Ceva. Les armées autrichienne et sarde firent des pertes très-considérables ; la plus grande partie de leur artillerie, des magasins,

des bagages et 4,000 prisonniers. L'armée française se couvrit de gloire dans cette journée. L'armée autrichienne abandonna toute la rivière de Gênes et alla prendre ses quartiers d'hiver au-delà de l'Apennin. L'une et l'autre armée entrèrent dans leurs quartiers d'hiver. Les communications des Français furent libres. Le quartier-général retourna à Nice. Ainsi finit l'année 1795.

CHAPITRE III.

TREIZE VENDÉMIAIRE.

I. Constitution de l'an III.—II. Lois additionnelles.—III. Résistance armée des sections de Paris.—IV. Disposition d'attaque et de défense des Tuileries.—V. Combat du 13 Vendémiaire.—VI. Napoléon commandant en chef l'armée de l'intérieur.—VII. Barras.—VIII. La Réveillère-Lépeaux.—IX. Rewbell.—X. Carnot.—XI. Letourneur de la Manche.

---

§ 1er.

LA chûte de la municipalité du 31 mai, de Danton, de Robespierre, amena la fin du gouvernement révolutionnaire. Depuis, la convention fut successivement gouvernée par des factions qui ne surent acquérir aucune prépondérance; ses principes varièrent chaque mois. Une épouvantable réaction affligea l'intérieur de la république; les domaines cessèrent de se vendre, et le discrédit des assignats s'accrut chaque jour; les armées se trouvèrent sans solde, les réquisitions et le maximum y avaient seuls maintenu l'abondance; le pain

même du soldat ne fut plus assuré : le recrutement, dont les lois avaient été exécutées avec la plus grande rigueur sous le gouvernement révolutionnaire cessa ; les armées continuèrent d'obtenir de grands succès, parce que jamais elles n'avaient été plus nombreuses ; mais elles éprouvaient des pertes journalières qu'il n'y eut plus de moyen de réparer.

Le parti de l'étranger, qui s'étayait du prétexte du rétablissement des Bourbons, acquérait chaque jour de nouvelles forces, les communications étaient devenues plus faciles à l'extérieur ; la perte de la république se tramait publiquement ; la révolution était vieille ; elle avait froissé bien des intérêts ; une main de fer avait pesé sur les individus ; bien des crimes avaient été commis : ils furent tous relevés avec acharnement pour exciter tous les jours davantage l'animadversion publique contre ceux qui avaient gouverné, administré ou participé d'une manière quelconque aux succès de la révolution. Pichegru s'était vendu ; les prosélytes des ennemis de la république ne furent cependant pas nombreux dans l'armée ; elle resta fidèle aux principes pour lesquels elle avait versé tant de sang et remporté tant de victoires. Tous les partis étaient fatigués

de la convention ; elle l'était d'elle-même ; elle vit enfin que le salut de la patrie, le sien propre, exigeaient que, sans délais, elle remplît sa mission. Elle décréta, le 21 juin 1795, la constitution connue sous le nom de constitution de l'an III, qui confiait le gouvernement à cinq personnes, sous le nom de *Directoire ;* la législature à deux conseils dits des *Cinq-cents* et des *Anciens*. Cette constitution fut soumise à l'acceptation du peuple réuni en assemblées primaires.

§ II.

L'opinion était généralement répandue qu'il fallait attribuer le peu de durée de la constitution de 91 à la loi de la constituante, qui avait exclu ses membres de la législature. La convention ne tomba pas dans la même faute ; elle joignit à la constitution deux lois additionnelles, par lesquelles elle prescrivit que les deux tiers de la législation nouvelle seraient composés des membres de la convention, et que les assemblées électorales des départemens n'auraient à nommer, pour cette fois, qu'un tiers seulemcnt des deux conseils. Ces deux lois additionnelles furent soumises à l'ac-

ceptation du peuple. Le mécontentement fut général ; le parti de l'étranger voyait tous ses projets déjoués : il s'était flatté que les deux conseils seraient composés en majorité, d'hommes mal disposés pour la révolution, ou même par ceux qui en avaient été victimes ; il se flattait d'arriver à la contre-révolution par l'influence même de la législature. Ce parti ne manquait pas de très-bonnes raisons pour déguiser les véritables motifs de son mécontentement. Il alléguait que les droits du peuple étaient méconnus, puisque la convention, qui n'avait eu de mission que pour proposer une consitution, usurpait les pouvoirs d'un corps électoral. Quant à la constitution en elle-même, elle était préférable sans doute à ce qui existait, et sur ce point, tous les partis étaient d'accord. Les uns, il est vrai, eussent voulu un président au lieu de cinq directeurs ; les autres auraient désiré un conseil plus populaire ; mais en général, on vit cette nouvelle constitution avec plaisir. Les comités secrets que dirigeait le parti de l'étranger n'attachaient aucune importance à des formes de gouvernement qu'ils ne voulaient pas maintenir ; ils n'étudiaient dans la constitution que les moyens d'en profiter pour opérer la contre-révolution, et tout ce

qui tendait à ôter l'autorité des mains de la convention et des conventionnels conduisait à ce but. Les quarante-huit sections de Paris se réunirent ; ce furent quarante-huit tribunes qu'occupèrent les orateurs les plus virulens, la Harpe, Serizi, Lacretelle jeune, Vaublanc, Regnault de Saint-Jean-d'Angely. Il fallait peu de talens pour exciter les esprits contre la convention, et plusieurs de ces orateurs en montrèrent beaucoup. La capitale fut mise en fermentation.

Après le 9 thermidor, la ville de Paris avait organisé sa garde nationale ; elle avait eu en vue d'en éloigner les jacobins ; elle était combée dans l'excès contraire, et les contre-révolutionnaires s'y trouvaient en assez grand nombre. Cette garde nationale était de 40,000 hommes armés et habillés ; elle partagea toute l'exaspération des sections contre la convention. Celles-ci ayant rejeté les lois additionnelles, se succédaient à la barre de la convention pour y déclarer hautement leur opinion. La convention cependant croyait encore que toute cette agitation se calmerait aussitôt que les provinces auraient manifesté leur opinion par l'acceptation de la constitution et des lois additionnelles ; elle compa-

rait à tort cette agitation de la capitale à ces commotions si communes à Londres, et dont Rome avait si souvent donné l'exemple au temps des comices. Elle proclama, le 23 septembre, l'acceptation de la constitution et des lois additionnelles, par la majorité des assemblées primaires de la république; mais, dès le lendemain, les sections de Paris, sans tenir compte de cette acceptation, nommèrent des députés pour former une assemblée centrale d'électeurs qui se réunit à l'Odéon.

§ III.

Les sections de Paris avaient mesuré leurs forces; elles méprisaient la faiblesse de la convention. Cette assemblée de l'Odéon était un comité d'insurrection. La convention se réveilla; elle annulla l'assemblée de l'Odéon, la déclara illégale, et ordonna à ses comités de la dissoudre par la force. Le 10 vendémiaire, la force armée se porta à l'Odéon, et exécuta cet ordre. Quelques hommes rassemblés sur la place de l'Odéon firent entendre des murmures, se permirent quelques injures, mais n'opposèrent aucune résistance. Cependant le décret qui fermait l'Odéon excita l'indignation

des sections : celle *Lepelletier*, dont le chef-lieu était au couvent des filles Saint-Thomas, était la plus animée. Un décret de la convention ordonna que le lieu de ses séances fût fermé, l'assemblée dissoute, et la section désarmée. Le 12 vendémiaire (3 octobre) à sept ou huit heures du soir, le général Menou, accompagné des représentans du peuple, commissaires près de l'armée de l'intérieur, se rendit avec un corps nombreux de troupes au lieu des séances de la section Lepelletier, pour y faire exécuter le décret de la convention ; infanterie, cavalerie, artillerie, tout fut entassé dans la rue Vivienne, à l'extrémité de laquelle est le couvent des filles Saint-Thomas. Les sectionnaires occupaient les fenêtres des maisons de cette rue. Plusieurs de leurs bataillons se rangèrent en bataille dans la cour du couvent, et la force militaire que commandait le général Menou se trouva compromise. Le comité de la section s'était déclaré représentant du peuple souverain dans l'exercice de ses fonctions ; il refusa d'obéir aux ordres de la convention, et après une heure d'inutiles pourparlers, le général Menou et les commissaires de la convention se retirèrent, par une espèce de capitulation, sans avoir désarmé ni dissous

ce rassemblement. La section, demeurée victorieuse, se constitua en permanence, envoya des députations à toutes les autres sections, vanta ses succès, et pressa l'organisation qui pourrait assurer sa résistance. Elle prépara ainsi la journée du 13 vendémiaire.

Napoléon, attaché depuis quelques mois à la direction du mouvement des armées de la république, était au spectacle au théâtre Feydeau, lorsque, instruit de la scène singulière qui se passait si près de lui, il fut curieux d'en observer les circonstances ; voyant les troupes conventionnelles repoussées, il courut aux tribunes de la convention pour juger de l'effet de cette nouvelle, et suivre les développemens et la couleur qu'on y donnerait. La convention était dans la plus grande agitation. Les représentans auprès de l'armée, voulant se disculper, se hâtèrent d'accuser Menou ; ils attribuèrent à la trahison ce qui n'était dû qu'à la malhabileté ; Menou fut décrété d'arrestation : alors divers représentans se montrèrent successivement à la tribune ; ils peignirent l'étendue du danger. Les nouvelles qui à chaque instant arrivaient des sections, ne faisaient voir que trop combien il était grand : chacun proposa le général qui avait sa confiance pour remplacer Menou ; les thermidoriens propo-

saient Barras ; mais il était peu agréable aux autres partis. Ceux qui avaient été à Toulon, à l'armée d'Italie, et les membres du comité de salut public, qui avaient des relations journalières avec Napoléon, le proposèrent comme plus capable que personne de les tirer de ce pas dangereux, par la promptitude de son coup d'œil, l'énergie et la modération de son caractère. Mariette, qui était du parti des modérés et un des membres les plus influens du comité des quarante, approuva ce choix. Napoléon qui entendait tout du milieu de la foule où il se trouvait, délibéra près d'une demi-heure avec lui-même sur ce qu'il avait à faire. Il se décida enfin et se rendit au comité, auquel il peignit vivement l'impossibilité de pouvoir diriger une opération aussi importante avec trois représentans qui, dans le fait, exerçaient le pouvoir et gênaient toutes les opérations du général ; il ajouta qu'il avait été témoin de l'événement de la rue Vivienne, que les commissaires avaient été les plus coupables, et s'étaient pourtant montrés au sein de l'assemblée des accusateurs triomphans. Frappé de ces raisons, mais dans l'impossibilité de destituer les commissaires sans une longue discussion dans l'assemblée, le comité, pour tout concilier, car il n'avait pas de temps à perdre, prit

le parti de proposer, pour général en chef, Barras, en donnant le commandement en second à Napoléon. Par là on se trouva débarrassé des trois commissaires sans qu'ils eussent à se plaindre. Aussitôt que Napoléon se vit chargé du commandement des forces qui devaient protéger l'assemblée, il se transporta dans un des cabinets des Tuileries où était Menou, afin d'obtenir de lui les renseignemens nécessaires sur les forces, la position des troupes et de l'artillerie. L'armée n'était que de 5,000 hommes de toutes armes. Le parc était de quarante pièces de canon, alors parquées aux Sablons, sous la garde de vingt-cinq hommes. Il était une heure après minuit ; le général expédia aussitôt un chef d'escadron du 21e de chasseurs (Murat) avec trois cents chevaux, en toute diligence aux Sablons, pour en ramener l'artillerie dans le jardin des Tuileries ; un moment plus tard il n'eût plus été temps. Cet officier arriva à trois heures aux Sablons, il s'y rencontra avec la tête d'une colonne de la section Lepelletier, qui venait saisir le parc ; mais il était à cheval et en plaine ; les sectionnaires jugèrent toute résistance inutile ; ils se retirèrent ; et à cinq heures du matin, les quarante pièces de canon entrèrent aux Tuileries.

§ IV.

De six heures à neuf heures, Napoléon plaça son artillerie à la tête du pont Louis XVI, du Pont-Royal et de la rue de Rohan, au cul-de-sac Dauphin, dans la rue Saint-Honoré, au pont Tournant, etc., etc.; il en confia la garde à des officiers sûrs. La mêche était allumée et la petite armée distribuée aux différens postes, ou en réserve au jardin et au carrousel. La générale battit dans tous les quartiers; dans ce temps les bataillons de garde nationale prenaient position aux débouchés des rues, cernant le palais et le jardin des Tuileries; leurs tambours portaient l'audace jusqu'à venir battre la générale sur le carrousel et sur la place Louis XV: le danger était imminent; 40,000 gardes nationaux bien armés, organisés depuis long-temps, étaient sous les armes, fort animés contre la convention; les troupes de ligne chargées de la défendre étaient peu nombreuses, et pouvaient facilement être entraînées par le sentiment de la population qui les environnait. La convention, pour accroître ses forces, donna des armes à 1500 individus, dits les patriotes de 89; c'étaient des hommes, qui, depuis le 9

thermidor, avaient perdu leurs emplois et quitté leurs départemens où ils étaient poursuivis par l'opinion ; elle en forma trois bataillons sous les ordres du général Berruyer. Ces hommes se battirent avec la plus grande valeur; ils entraînèrent la troupe de ligne, et furent pour beaucoup dans le succès de la journée. Un comité de quarante membres, composé des comités de salut public et de sûreté générale, dirigeait toutes les affaires, discutait beaucoup, ne décidait rien, pendant que le danger devenait à chaque instant plus pressant. Les uns voulaient qu'on posât les armes, et qu'on reçut les sectionnaires, comme les sénateurs romains avaient reçu les Gaulois ; d'autres voulaient qu'on se retirât sur les hauteurs de Saint Cloud au camp de César, pour y être joints par l'armée des côtes de l'océan ; d'autres proposaient qu'on envoyât des députations aux quarante-huit sections, pour leur faire diverses propositions. Pendant ces vaines discussions, un nommé Lafond débouche sur le Pont-Neuf, venant de la section Lepelletier, à deux heures après midi, à la tête de trois ou quatre bataillons dans le temps qu'une autre colonne de même force venait de l'Odéon à sa rencontre. Ces colonnes se réunirent sur la place Dauphine. Le général Cartaux, qui était

placé au Pont-Neuf avec 400 hommes et quatre pièces de canon, ayant l'ordre de défendre les deux côtés du pont, quitta son poste et se replia sous les guichets du Louvre. En même temps un bataillon de garde nationale occupa le jardin des Infans. Il se disait fidèle à la convention, et pourtant saisissait ce poste sans ordres; d'un autre côté, Saint-Roch, le Théâtre-Français et l'hôtel de Noailles, étaient occupés en forces par les gardes nationales. Les postes conventionnels n'en étaient séparés que de douze à quinze pas. Les sectionnaires envoyaient des femmes pour corrompre les soldats; les chefs mêmes se présentèrent plusieurs fois sans armes et les chapeaux en l'air, pour fraterniser disaient-ils ! !

§ V.

Les affaires empiraient d'une manière étrange; Danican, général des sections, envoya un parlementaire sommer la convention d'éloigner les troupes qui menaçaient le peuple et de désarmer les terroristes. Ce parlementaire traversa, à trois heures après midi, les postes, les yeux bandés, avec toutes les formes de la guerre; il fut introduit ainsi au milieu du comité des quarante qu'il émut beaucoup par ses menaces;

mais il n'obtint rien. La nuit approchait, les sectionnaires en auraient profité pour se faufiler de maison en maison jusqu'aux Tuileries déjà étroitement bloquées : à peu près à la même heure, Napoléon fit apporter dans la salle de la convention huit cents fusils, des gibernes et des cartouches pour armer les conventionnels eux-mêmes et les bureaux, comme corps de réserve ; cette mesure en alarma plusieurs qui comprirent alors la grandeur du danger. Enfin, à quatre heures un quart des coups de fusil, furent tirés de l'hôtel de Noailles, des balles tombèrent sur le perron des Tuileries et blessèrent une femme qui entrait dans le jardin. Au moment même, la colonne de Lafond déboucha par le quai Voltaire, marchant sur le pont-royal en battant la charge ; alors les batteries tirèrent ; une pièce de 8 au cul-de-sac Dauphin commença le feu et servit de signal. Après plusieurs décharges Saint-Roch fut enlevé. La colonne Lafond, prise en tête et en écharpe par l'artillerie, placée sur le quai à la hauteur du guichet du Louvre et à la tête du pont-royal, fut mise en déroute ; la rue Saint-Honoré, la rue Saint-Florentin et les lieux adjacens furent balayés. Une centaine d'hommes essayèrent de résister au Théâtre de la république, quelques obus les délogèrent ; à six heures du soir tout

était fini. Si l'on entendit de loin en loin quelques coups de canon pendant la nuit, ce fut pour empêcher les barricades que quelques habitans avaient cherché à établir avec des tonneaux. Il y eut environ 200 tués ou blessés du côté des sectionnaires et presque autant du côté des conventionnels, la plus grande partie de ceux-ci aux portes de Saint-Roch. Trois représentans, Fréron, Louvet et Siéyès, montrèrent de la résolution ; la section des Quinze-Vingts, faubourg Saint-Antoine, est la seule qui ait fourni 250 hommes à la convention, tant ses dernières oscillations politiques lui avaient indisposé le peuple. Toutefois, si les faubourgs ne se levèrent pas en sa faveur, ils n'agirent pas non plus contre elle. La force de l'armée de la convention était de 8,500 hommes, en y comprenant les représentans eux-mêmes.

Il existait encore des rassemblemens dans la section Lepelletier. Le 14 au matin, des colonnes débouchèrent contre eux par les boulevards, la rue de Richelieu et le Palais-Royal ; des canons avaient été placés aux principales avenues ; les sectionnaires furent promptement délogés et le reste de la journée fut employé à parcourir la ville, à visiter les chefs-lieux de section, ramasser les armes et lire des proclamations ; le soir, tout était rentré dans l'ordre, et Paris se

trouvait parfaitement tranquille. Lorsque après ce grand événement, les officiers de l'armée de l'intérieur furent présentés en corps à la convention, elle nomma, par acclamation, Napoléon général en chef de l'armée de l'intérieur, Barras ne pouvant cumuler plus long-temps le titre de représentant avec des fonctions militaires. Le général Menou fut traduit à un conseil de guerre; les comités voulaient sa mort. Le général en chef le sauva en disant aux juges que si Menou méritait la mort, les trois représentans qui avaient dirigé les opérations et parlementé avec les sectionnaires, la méritaient aussi; que la convention n'avait qu'à mettre en jugement les trois députés, et qu'alors on condamnerait Menou; l'esprit de corps fut plus puissant que la voix des ennemis de ce général; il fut acquitté. La commission condamna plusieurs individus à mort par contumace entre autres Vaublanc; Lafond fut seul exécuté. Ce jeune homme avait montré beaucoup de courage dans l'action; la tête de sa colonne sur le Pont-Royal se reforma trois fois sous la mitraille, avant de se disperser tout-à-fait. C'était un émigré, il n'y eut pas moyen de le sauver, quelque désir qu'en eussent les officiers; l'imprudence de ses réponses déjoua constamment leurs bonnes intentions. Il est faux qu'on ait fait tirer à poudre

au commencement de l'action ; cela n'eût servi qu'à enhardir les sectionnaires et à compromettre les troupes ; mais il est vrai que le combat, une fois engagé, le succès n'étant plus douteux, alors, en effet, on ne tira plus qu'à poudre.

§ VI.

Après le 13 vendémiaire, Napoléon eut à réorganiser la garde nationale, qui était un objet de la plus haute importance, comptant alors 104 bataillons. Il forma en même temps la garde du directoire et réorganisa celle du corps législatif. Ces mêmes élémens se trouvèrent précisément, dans la suite, une des causes de son succès, à la fameuse journée du 18 brumaire. Il avait laissé de tels souvenirs parmi ces corps, qu'à son retour d'Egypte, bien que le directoire eût recommandé à sa garde de ne point lui rendre d'honneurs militaires, il ne put l'obtenir et empêcher de battre au champ dès qu'il paraissait.

Le peu de mois qu'il commanda l'armée de l'intérieur se trouvèrent remplis de difficultés et d'embarras, attachés à l'installation d'un gouvernement nouveau, dont les membres étaient divisés entre eux, et souvent en opposition avec

les conseils ; cette fermentation sourde parmi les anciens sectionnaires, qui étaient encore puissans dans Paris, la turbulence active des jacobins, qui s'étaient réunis en assemblée patriotique sous le nom de société du Panthéon, les agens des étrangers qui fomentaient partout la discorde, le discrédit des finances et du papier-monnaie qui mécontentait les troupes à l'extrême ; mais plus que tout cela encore, l'horrible famine qui, à cette époque, désola la capitale ; dix ou douze fois les faibles distributions journalières, que le gouvernement faisait, manquèrent. Il fallait une activité, une dextérité peu communes pour surmonter tant d'obstacles et maintenir le calme dans la capitale en dépit de circonstances si fâcheuses et si graves. La société du Panthéon donnait chaque jour plus d'inquiétudes au gouvernement ; la police n'osait aborder cette société de front ; le général en chef fit mettre le scellé sur le lieu où elle tenait ses séances ; les membres ne bougèrent plus, tant qu'il demeura présent ; ce ne fut qu'après son départ, qu'ils parurent sous l'influence de Babœuf, Antonelle et autres, et éclatèrent au camp de Grenelle. Il eut souvent à haranguer à la halle, dans les rues, aux sections et dans les faubourgs ; et une remarque curieuse, c'est que, de toutes les parties de la capitale, le

faubourg Saint-Antoine est celui qu'il a toujours trouvé le plus facile à entendre raison et à recevoir des impulsions généreuses.

Ce fut pendant qu'il commandait à Paris, que Napoléon fit la connaissance de madame de Beauharnais. On avait exécuté le désarmement général. Il se présenta à l'état-major un jeune homme de dix ou douze ans, qui vint le supplier de lui rendre l'épée de son père, qui avait été général de la république. Ce jeune homme était Eugène de Beauharnais, depuis vice-roi d'Italie. Napoléon, touché de la nature de sa demande et des grâces de son âge, lui accorda ce qu'il demandait ; Eugène se mit à pleurer en voyant l'épée de son père ; le général en fut touché et lui témoigna tant de bienveillance, que madame de Beauharnais se crut obligée de se rendre chez lui le lendemain, pour lui en faire des remercîmens. Chacun connaît la grâce extrême de l'impératrice Joséphine, ses manières douces et attrayantes. La connaissance devint bientôt intime et tendre, et ils ne tardèrent pas à se marier.

On avait reproché à Schérer, commandant l'armée d'Italie, de ne pas avoir su profiter de la bataille de Loano ; on était peu satisfait de sa conduite. Son quartier-général de Nice comptait beaucoup plus d'employés que de mi-

litaires. Il demandait sans cesse de l'argent pour solder ses troupes et réorganiser les différens services, ainsi que des chevaux pour remplacer ceux qui étaient morts faute de fourrage. Le gouvernement ne pouvant donner ni l'un ni l'autre, faisait des réponses dilatoires, et l'amusait par de vaines promesses. Schérer s'en aperçut et fit connaître que si l'on tardait davantage, il serait obligé d'évacuer la rivière de Gênes, de revenir sur la Roya et peut-être de repasser le Var. Le directoire consulta le général de l'armée de l'intérieur, qui lui remit un mémoire sur cet objet.

Un jeune homme de vingt-cinq ans ne pouvait rester plus long-temps à la tête de l'armée de Paris; le sentiment de ses talens et la confiance que l'armée d'Italie avait en lui, le désignèrent comme le seul capable de la tirer de la fâcheuse situation où elle se trouvait; tout cela décida le gouvernement à nommer Napoléon général en chef de l'armée d'Italie; il quitta Paris le 4 mars 1796. Le général Hatry, âgé de soixante ans, employé à l'armée de Sambre-et-Meuse, le remplaça à l'armée de Paris, qui avait perdu son importance depuis que la crise des subsistances était passée et que le gouvernement se trouvait assis.

§ VII.

Barras était officier au régiment de l'Ile-de-France à la révolution ; il fut élu député à la convention nationale par son département, celui du Var ; après le 31 mai, il fut, ainsi que Fréron, nommé commissaire en Provence, foyer de la guerre civile. De retour à Paris, il se jeta dans le parti thermidorien ; menacé par Robespierre, ainsi que Tallien, ils se réunirent à ce qui restait des amis de Danton, et firent la journée du 9 thermidor. Au moment de la crise, la convention le nomma pour marcher à la commune qui s'était insurgée pour Robespierre, il réussit ; cet événement lui donna une grande célébrité. Les thermidoriens, après la chûte de Robespierre devinrent les hommes de la France. Le 12 vendémiaire, lors de l'arrestation de Menou, les comités imaginèrent, pour se défaire des trois commissaires près l'armée de l'intérieur, de réunir dans sa personne les pouvoirs des commissaires et ceux de commandant de cette armée. Mais les circonstances étaient trop graves pour lui ; il n'avait point fait la guerre. Les événemens de thermidor et de vendémiaire le portèrent au directoire. Il avait peu l'habitude du travail ; cependant il fit mieux

que l'on ne s'y était attendu. On lui reprocha sa dépense, ses liaisons avec des hommes d'affaire, la fortune qu'il fit pendant les quatre ans qu'il fut en place, qu'il ne prenait pas la peine de dissimuler, ce qui contribua à la corruption de l'administration à cette époque. Barras était d'une haute stature ; il parla quelquefois dans des momens d'orage, et sa voix couvrait alors toute la salle ; ses facultés morales ne lui permettaient pas d'aller au-delà de quelques phrases, la passion avec laquelle il parlait l'aurait fait prendre pour un homme de résolution. En fructidor, il forma avec Rewbell et la Réveillère la majorité contre Carnot et Barthélemy. Après cette journée, il fut en apparence l'homme le plus considérable du directoire, mais en réalité c'était Rewbell qui faisait les affaires ; il soutint toujours, depuis le 13 vendémiaire, en public, le rôle d'un ami chaud de Napoléon, quoiqu'ils fussent brouillés, Napoléon ayant amèrement critiqué les mesures qui suivirent le 18 fructidor, et spécialement la loi du 19. Il montra de la dextérité au 30 prairial, an VII, et ne partagea pas la disgrace de ses collègues.

§ VIII.

La Réveillère-Lépeaux, député de Maine-et-Loire à la convention, fut un des soixante-treize

arrêtés au 31 mai ; bossu, de l'extérieur le plus désagréable qu'il soit possible, il avait le corps d'Ésope ; il écrivait passablement ; son esprit était de peu d'étendue ; il n'avait ni l'habitude des affaires, ni la connaissance des hommes ; il fut alternativement dominé, selon les temps, par Carnot et Rewbell ; le jardin des plantes et la théophilantropie faisaient toute son occupation ; il était fanatique par tempérament, du reste, patriote chaud et sincère, citoyen probe, bien intentionné ; il entra pauvre au directoire et en sortit pauvre. La nature ne lui avait accordé que les qualités d'un magistrat subalterne.

§ IX.

Rewbell était un des meilleurs avocats de Colmar ; il avait beaucoup de cet esprit qui caractérise un bon praticien ; il prenait facilement des préventions contre les individus, croyait peu à la vertu, était d'un patriotisme assez exalté. Quoi que l'on en ait dit, il ne s'est point enrichi au directoire ; il était, il est vrai, environné de fournisseurs, mais par la tournure de son esprit, il se plaisait dans la conversation d'hommes actifs et entreprenans ; il jouissait de leurs flatteries sans leur faire payer les complaisances qu'il avait pour eux ; il avait une

haine particulière contre le système germanique et la noblesse immédiate de l'empire. Il a montré de l'énergie dans les assemblées, soit avant soit après sa magistrature ; il aimait à faire : il avait été membre de la constituante et de la convention ; commissaire à Mayence pendant le siége, il ne fit pas ce qu'on devait attendre de lui ; il ne s'opposa pas à la reddition de la place qui pouvait encore se défendre ; il avait, comme les praticiens, un préjugé d'état contre les militaires, qu'il ne pouvait pas dissimuler.

§ X.

Carnot était entré très-jeune dans le génie ; il soutint dans le corps le système de Montalembert ; il passait pour original parmi ses camarades ; il était chevalier de Saint-Louis lors la révolution qu'il embrassa chaudement ; il fut nommé à la convention et membre du comité de salut public avec Robespierre, Barrère, Couton, Saint-Just, Billaud-Varennes, Collot-d'Herbois ; il montra constamment une grande exaltation contre les nobles, ce qui occasionna plusieurs querelles singulières avec Robespierre qui, sur les derniers temps, en protégeait un grand nombre. Il était travailleur, sincère dans

tout ce qu'il faisait, sans intrigue et facile à tromper. Il était près de Jourdan, comme commissaire de la convention au déblocus de Maubeuge ; il y rendit des services importans. Au comité de salut public, il dirigea les opérations de la guerre, il y fut utile, sans mériter les éloges qu'on lui a donnés. Il n'avait aucune expérience de la guerre ; ses idées étaient fausses sur toutes les parties de l'art militaire, même sur l'attaque et la défense des places et sur les principes des fortifications qu'il avait étudiés dès son enfance. Il a imprimé sur ces matières des ouvrages qui ne peuvent être avoués que par un homme qui n'a aucune pratique de la guerre ; il montra du courage moral. Après thermidor, lorsque la convention mit en arrestation tous les membres du comité de salut public, excepté lui, il voulut partager leur sort. Cette conduite fut d'autant plus noble, que l'opinion publique était violemment prononcée contre le comité, et qu'effectivement Collot-d'Herbois et Billaud-Varennes, avec qui il voulait s'associer, étaient des hommes affreux. Il fut nommé membre du directoire après vendémiaire ; mais, depuis le 9 thermidor, il avait l'âme déchirée par les reproches de l'opinion publique qui attribuait au comité tout le sang qui avait coulé sur les échafauds ; il sentit le besoin de plaire :

il se laissa entraîner par les meneurs du parti de l'étranger ; alors il fut porté aux nues, mais il ne mérita pas les éloges des ennemis de la France ; il se trouva placé dans une fausse position et succomba au 18 fructidor. Après le 18 brumaire, il fut rappelé et mis au ministère de la guerre par le premier consul ; il y montra peu de talens, et eut avec le ministre des finances et le directeur du trésor, Dufresne, beaucoup de querelles dans lesquelles il avait le plus souvent tort ; enfin il quitta le ministère, persuadé qu'il ne pouvait plus aller faute d'argent. Membre du tribunat, il vota et parla contre l'empire ; mais sa conduite toujours droite ne donna point d'ombrage au gouvernement. L'empereur lui accorda une retraite de 20,000 francs ; tant que les choses prospérèrent, il ne dit mot et se tint dans son cabinet ; mais après la campagne de Russie, lors des malheurs de la France, il demanda du service ; la ville d'Anvers lui fut confiée ; il s'y comporta bien.

§ XI.

Letourneur, député du département de la Manche, avait été officier du génie. On a peine à expliquer comment il fut nommé au direc-

taire ; ce ne peut être que par une de ces bizarreries attachées aux grandes assemblées ; il avait peu d'esprit, était d'un petit caractère. Il y avait à la convention cent députés qui valaient mieux que lui. Du reste, il était probe et honnête homme, et bien intentionné.

CHAPITRE IV.

DESCRIPTION DE L'ITALIE.

I. De l'Italie.—II. Des Alpes.—III. Des Apennins.—IV. De la grande plaine d'Italie.—V. De la vallée du Pô et des vallées dont les eaux se jettent dans l'Adriatique, au nord et au sud du Pô.—VI. Frontières de l'Italie du côté de terre.—VII. Lignes qui couvrent la vallée du Pô.—VIII. Capitales de l'Italie.—IX. Moyens maritimes de l'Italie.—X. Situations des diverses puissances de l'Italie, en 1796.

---

§ 1er.

L'Italie est environnée par les Alpes et par la mer. Ses limites naturelles sont déterminées avec autant de précision que si c'était une île. Elle est comprise entre le 36e et le 46e degré de latitude ; le 4e et le 16e de longitude de Paris ; elle se divise naturellement en trois parties, la continentale, la presqu'île et les îles. La première est séparée de la seconde par l'isthme de Parme. Si de Parme, comme centre, vous tracez une demi-circonférence du côté du nord avec un rayon égal à la distance de Parme aux bouches du Var, ou aux bouches de l'Isonzo

(60 lieues), vous aurez tracé le développement de la chaîne supérieure des Alpes qui sépare l'Italie du continent. Ce demi-cercle forme le territoire de la partie dite continentale, dont la surface est de cinq mille lieues carrées. La presqu'île est un trapèze compris entre la partie continentale au nord, la Méditerranée à l'ouest, l'Adriatique à l'est, la mer d'Ionie au sud ; dont les deux côtés latéraux ont deux cents à deux cent dix lieues de longueur, et les deux autres côtés de soixante à quatre-vingts lieues. La surface de ce trapèze est de six mille lieues carrées. La troisième partie ou les îles, savoir : la Sicile, la Sardaigne, la Corse qui, géographiquement, appartient plus à l'Italie qu'à la France, forme une surface de quatre mille lieues carrées, ce qui porte à quinze mille lieues carrées la surface de toute l'Italie. On a considéré ici les limites naturelles sans entrer dans aucune division politique. Ainsi on n'a compris ni la Savoie qui est au-delà des Alpes, ni la Dalmatie, ni l'Istrie, et l'on a compris la partie des bailliages suisses, italiens, qui sont en-deça des Alpes, et toute la partie du Tyrol qui verse ses eaux dans l'Adige, et est en-deça du Brenner ; tout cela d'ailleurs forme peu de changement. Du côté de l'est, on a placé la borne à l'Isonzo,

quoique la division naturelle des montagnes passerait entre Laybach et l'Isonzo, comprendrait une partie de la Carniole et de l'Istrie, et joindrait l'Adriatique à Fiume. Mais à l'Isonzo les montagnes des Alpes s'abaissent et deviennent d'une moindre considération.

L'Italie n'a que cent cinquante lieues de frontières avec le continent de l'Europe, et ces cent cinquante lieues sont fortifiées par la plus forte barrière que l'on puisse opposer aux hommes, les plus hautes montagnes de l'Europe, que défendent des neiges éternelles et des roches escarpées. La population de la continentale est de 7,000,000 d'âmes; celle de la presqu'île de 8,000,000; et celle des îles est 2,300,000. La population totale de l'Italie est de 17 à 18 millons d'habitans. Les anciens divisaient l'Italie en trois parties : la Gaule cisalpine, qui comprenait toute la partie continentale; elle était bornée par le Rubicon du côté de l'est, et par la Magra du côté de l'ouest. L'Italie, proprement dite, qui contenait la Toscane, les états romains et une partie du royaume de Naples. Enfin la Grande-Grèce, ou la partie méridionale de la presqu'île. La première partie a été habitée par les Gaulois : ceux d'Autun ont fondé Milan six cents ans avant Jésus-Christ; ceux de la Loire,

Crémone et Mantoue. La deuxième partie était habité par les Italiens proprement dits, et la troisième par les colonies grecques; sous Auguste, on comptait 4,600,000 citoyens romains habitans de l'Italie.

§ II.

Les Alpes sont les plus grandes montagnes de l'Europe; elles séparent l'Italie du continent. Grand nombre de cols les traversent. Cependant un petit nombre sont seuls pratiqués par les armées, les voyageurs et le commerce. A quatorze cents toises d'élévation, on ne trouve plus de trace de végétation; à une plus grande élévation les hommes respirent et vivent péniblement; au-dessus de seize cents toises, sont les glaciers et les montagnes de neiges éternelles d'où sortent des rivières dans toutes les directions, qui se rendent dans le Pô, le Rhône, le Rhin, le Danube ou l'Adriatique. La partie des Alpes qui verse ses eaux dans le Pô, et l'Adriatique appartient à l'Italie; celle qui les verse dans le Rhône appartient à la France; celle qui les verse dans le Rhin et le Danube appartient à l'Allemagne. Le Rhône reçoit les

eaux de tous les versans des Alpes du côté de la France et de la Suisse, depuis le Saint-Gothard jusqu'au col d'Argentière, et les porte dans la Méditerranée. La Cagna et l'Arce, qui s'y jettent près d'Hyères, ne prennent pas leurs sources dans les Alpes, mais dans les collines de la Provence. Toutes les eaux des Alpes sont arrêtées par la Durance et ses affluens, qui se jettent dans le Rhône.

La Suisse est tout entière dans les Alpes, entre le Rhin, le Rhône et le Jura ; c'est une surface de deux mille six cents lieues couverte de grandes montagnes, remplie de lacs et de vallées, dont les deux principales sont celles de l'Aar et de la Limma. Les eaux de la Suisse coulent dans le Rhin ou le Rhône, aucune d'elles dans le Danube. La Suisse est séparée de la vallée du Pô par deux chaînes, celle qui sépare la vallée du Pô de la vallée du Rhône, qui est la haute chaîne, et celle qui sépare cette dernière de la vallée du Rhin.

Les eaux des Alpes cadoriques, juliennes et noriques coulent dans le Danube, soit par des vallées perpendiculaires, telles que celles de l'Ill, du Lech, de l'Iser, de l'Inn et de l'Ens, soit par des vallées transversales : après avoir coulé parallèlement au Danube, elles finissent

par s'y jeter, telles que la Drave et la Muer; il s'ensuit que, les plaines de l'Allemagne sont séparées des plaines de l'Italie, ou la vallée du Danube de la vallée du Pô, 1° par les hautes chaînes des Alpes qui dominent l'Italie et d'où s'écoulent les eaux qui coulent d'un côté dans le Pô et l'Adriatique, et de l'autre dans la Drave; 2° par la chaîne qui sépare la vallée de Drave de la vallée de la Muer; 3° par la chaîne qui sépare la vallée de la Muer de la vallée du Danube.

Toutes les vallées tombent perpendiculairement du sommet des Alpes dans le Pô ou l'Adriatique, et sans qu'il y ait aucune vallée transversale ou parallèle; d'où il résulte que les Alpes du côté de l'Italie forment un amphithéâtre qui se termine à la chaîne supérieure. En gardant le débouché de toutes ces vallées, on garde toute la frontière. Le mont qui domine le col de Tende est élevé de quatorze cents toises; le Mont-Viso de quinze cent quarante-cinq toises, le Mont-Genèvre de dix-sept cents toises; le pic de Gletscherberg sur le Saint-Gothard de dix-neuf cents toises et le mont Brenner de douze cent cinquante toises. Ces sommités dominent la demi-circonférence de la haute chaîne des Alpes, et vues de près, elles se présentent comme des géants de glace

placés pour défendre l'entrée de cette belle contrée.

Les Alpes se divisent en Alpes maritimes, cottiennes, grecques, pennines, rhétiennes, cadoriennes, cadoriques, noriques, juliennes. Les Alpes maritimes séparent la vallée du Pô de la mer. C'est une deuxième barrière de ce côté; le Var et les Alpes cottiennes et grecques séparent l'Italie de la France; les Alpes pennines de la Suisse; les Alpes rhétiennes du Tyrol; les Alpes cadoriennes et juliennes de l'Autriche. Les Alpes noriques sont une seconde ligne et dominent la Drave et la Muer.

Les Alpes maritimes commencent au Mont Ariol, à huit lieues de la Méditerranée près de Savone; elles longent parallèlement la mer jusqu'au col d'Argentières où commencent les Alpes cottiennes. Le comté de Nice est assis sur leur revers du côté de la mer. Leurs cols principaux et les plus fréquentés sont le col Ardente et le col de Tende. Ce dernier est élevé de huit cent quatre-vingt-dix-sept toises au-dessus de la mer. Les torrens qui découlent des Alpes maritimes sont l'Aroscica qui descend de Monte Grande, et se jette dans la mer près d'Albenga; la Taggia qui descend du col Ardente et a son embouchure près de San-Remo; la Roya qui

descend du col de Tende et finit à Ventimille, après douze lieues de cours ; et le Var qui descend du Mont Pélouse, près le col d'Argentières, serpente vingt-deux lieues et arrive à la mer entre Nice et Antibes, formant la limite de la France et de l'Italie. Les cols d'Argentières, du Mont Genèvre, du Mont Cénis, sont dans les Alpes cottiennes ; celui du petit Saint-Bernard, dans les Alpes grecques ; ceux du grand Saint-Bernard, du Simplon, du Saint-Gothard, dans les Alpes pennines ; le Splugen, le Brenner, dans les Alpes rhétiennes ; Tarvis, dans les Alpes carniques, qu'on appelle aussi Alpes juliennes.

Le Mont Blanc est le point le plus élevé ; il domine toute l'Europe. De ce point central, les Alpes vont toujours en diminuant d'élévation, soit du côté de l'Adriatique, soit du côté de la Méditerranée. Dans le système de montagnes qui dominent le Mont Viso, prennent leurs sources : le Var qui se jette dans la Méditerranée ; la Durance qui se jette dans le Rhône, et le Pô qui traverse toutes les plaines de l'Italie en recueillant toutes les eaux de cette pente des Alpes et d'une portion de l'Apennin ; dans le système de montagnes qui dominent le Saint-Gothard, prennent leurs sources : le Rhin, le Rhône, l'Inn un des plus gros affluens du Danube, et le Tésin un des

plus gros affluens du Pô. Dans le système de montagnes qui dominent le mont Brenner, prennent leurs sources : l'Adda qui se jette dans le Pô, et l'Adige qui va à l'Adriatique. Enfin dans les Alpes cadoriennes, la Piave, le Tagliamento et l'Isonzo, la Brenta et la Livensa ont leurs sources au pied de ces montagnes. Le Pô, le Rhône et le Rhin ont cent vingt à deux cents lieues de cours; ce sont, pour la largeur, la profondeur et la rapidité de leurs eaux, de très-gros fleuves; mais le Danube qui a cinq cent cinquante-cinq lieues de cours, et reçoit cent vingt rivières navigables, est le premier fleuve de l'Europe. Le Nil en Afrique est plus considérable encore. Il a huit cents lieues de cours.

§ III.

Les Apennins sont des montagnes du second ordre beaucoup inférieures aux Alpes; ils traversent l'Italie et séparent les eaux qui se jettent dans l'Adriatique, de celles qui se jettent dans la Méditerranée. Ils commencent où finissent les Alpes, aux collines de Saint-Jacques, près du Mont-Ariol, le dernier des Alpes. Saint-Jacques et le col de Cadibone, près de Savone, sont plus bas encore, de sorte que ce point est à la fois la partie la plus basse des

Alpes, et la partie la plus basse des Apennins. Depuis le premier col, celui de Cadibone, les Apennins vont toujours en s'élevant par un mouvement inverse à celui des Alpes, jusqu'au centre de l'Italie. Ils se divisent en Apennins liguriens, Apennins étrusques, Apennins romains, et Apennins napolitains.

Les Apennins liguriens commencent aux monts Saint-Jacques à la source de la Bormida, près Savone ; ils finissent au mont Saint-Pellegrino sur les confins de la Toscane. Ils ont cinquante lieues : ils séparent les états de Gênes du Montferrat et du duché de Parme. La crête supérieure est éloignée de trois à douze lieues de la mer, et de douze à vingt du Pô. Le mont Saint-Pellegrino s'élève à huit cent toises au-dessus de la mer. Les eaux des Apennins liguriens descendent d'un côté dans la Méditerranée par des torrens extrêmement rapides, qui forment un grand nombre de petites vallées ; et de l'autre côté dans la vallée du Pô par des torrens dont la rapidité est moindre. De ceux qui vont à la Méditerranée, la Magra est le plus considérable ; il s'y jette près de la Spezia, et a douze lieues de cours. Lors de la campagne de 1796, il n'y avait, pour suivre le bord de la mer, aucun chemin praticable à l'artillerie ; pour se rendre de Nice à Gênes,

on fut obligé de transporter les pièces sur affûts de montagnes, et lors de l'ouverture de la campagne, les équipages durent arriver par mer à Savone, d'où ils pénétrèrent en Italie par le col de Cadibone qu'on rendit facilement praticable aux voitures. Il n'y avait alors qu'une seule chaussée qui permît de se rendre de la mer dans l'intérieur de l'Italie : c'était celle de Gênes, dite de la Bocchetta. Mais en 1812 le chemin de Nice à Gênes, appelé chemin de la Corniche, était ouvert pendant trente lieues ; il permet aux voituriers une facile communication entre ces deux villes. La chaussée de Savone à Alexandrie par Cadibone, et celle de la Spezia à Parme ont ouvert deux autres débouchés des ports de Savone et de la Spezia au Pô ; Savone est à vingt lieues du Pô, Gênes à quinze, et la Spezia à vingt-quatre.

Les Apennins étrusques commencent à la montagne de Saint-Pellegrino et se terminent au Mont Cornaro ; ils ont trente lieues d'étendue ; ils s'élèvent graduellement et s'approchent de l'Adriatique. Le Mont Cornaro est à dix lieues de Rimini, port de l'Adriatique, et à quarante lieues d'Orbitello, port de la Méditerranée. Ces montagnes séparent la Toscane des duchés de Parme et de Modène, des léga-

tions de Bologne et de la Romagne. L'Arno et l'Ombrone sont les principales rivières qui coulent du haut de ses montagnes dans la Méditerranée. Elles ne coulent pas perpendiculairement à la mer, elles serpentent et sont considérables ; de l'autre côté, les eaux se versent dans l'Adriatique par des torrens rapides et de peu de cours. Lors de la campagne d'Italie, en 1796, il y avait deux chaussées qui traversaient les Apennins et communiquaient de la Méditerranée à l'Adriatique : celle de Modène appelée la Grafignana, débouchait sur Lucques et traversait le Mont-Cimone, élevé de mille toises au-dessus de la mer. En 1812, on avait tracé et commencé les travaux d'une chaussée de Florence à Rimini.

Les Apennins romains commencent au Mont Cornaro et se terminent au Mont Vellino ; leur étendue est de soixante lieues ; ils partagent la péninsule par le milieu entre les deux mers. Leur distance n'en est jamais de plus de douze à quinze lieues, la presqu'île en ayant alors trente de large. Le Mont Vellino est le point le plus élevé des Apennins, il a treize cents toises au-dessus de la mer. Arrivés à ce point, les Apennins vont en baissant jusqu'à l'extrémité du royaume de Naples ; ce mont est couvert de neige tout l'été. Ainsi dans l'espace de

cent trente lieues, depuis le col de Cadibone, les Apennins se sont élevés progressivement jusqu'à treize cents toises. Le Mont Vellino est le point culminant et central de la presqu'île de l'Italie. Il est situé à dix-huit lieues de Rome et à dix-huit lieues de Pescara, point opposé sur l'Adriatique. Le mont Saint-Genèvre, près Rome, a six cents soixante-quinze toises d'élévation; le mont Reticosa quatre cents cinquante-cinq toises. Des eaux des Apennins romains qui coulent dans la Méditerranée, la principale rivière est le Tibre, qui reçoit quarante-deux torrens, et dont le cours est de cinquante lieues. Il serpente parallèlement aux Apennins et prend sa source sur le sommet des Apennins étrusques. Les Apennins romains versent leurs eaux dans l'Adriatique par de petites vallées perpendiculaires à la mer. Trois chaussées traversent les Apennins romains et communiquent de la Méditerranée à l'Adriatique: 1° celle de Fano à Perrugia et à Rome; 2° celle d'Ancône à Foligno, à Spoleto et à Rome; 3° celle de Pescara à Terni et à Rome.

Les Apennins napolitains ou du Vésuve courent soixante-dix lieues entre l'Adriatique et la Méditerranée et partagent presque également la presqu'île depuis le Mont Vellino jusqu'au Mont Caruso. Le Vésuve a cinq cent quatre-

vingt-quatre toises. Ces montagnes vont toujours en s'abaissant. La crête supérieure des Apennins napolitains passe à quinze lieues de Naples et à dix-huit de l'Adriatique. Les vallées serpentent ; les principales rivières sont le Socco et le Volturno. Depuis le Mont Caruso, les Apennins se divisent en deux branches ; l'une entre en Calabre, et les eaux de leurs sommets coulent d'un côté dans la Méditerranée et de l'autre dans le golfe de Tarente. La sommité de cette chaîne s'approche de la Méditerranée et vient mourir près de Reggio, après avoir parcouru un espace de cinquante lieues. L'autre branche entre dans les pays de Bari et d'Otrante, elle sépare les eaux qui coulent dans l'Adriatique de celles qui coulent dans le golfe de Tarente, et parcourt trente lieues. Toutes ces montagnes suivent la loi constante et vont toujours en s'abaissant ; ainsi on peut parcourir pendant l'espace de deux cent quatre-vingts lieues la crête supérieure des Apennins, depuis Cadibone jusqu'à la mer de Sicile. Ceci est le tracé de la chaîne supérieure des Apennins, ou pentes qui versent les eaux d'un côté dans la Méditerranée, et de l'autre dans l'Adriatique. Différentes ramifications courent et rencontrent les deux mers, mais elles sont toutes subordonnées à la chaîne principale.

§ IV.

La grande plaine de l'Italie septentrionale est comprise entre les Alpes, les Apennins et l'Adriatique. Elle est composée de la vallée du Pô et des vallées qui débouchent dans l'Adriatique au nord et au midi du Pô. Les eaux de toutes ces vallées communiquent ou peuvent communiquer entre elles. Cette plaine comprend le Piémont, la Lombardie, les duchés de Parme et de Modène, les légations de Bologne, Ferrare et la Romagne et tous les états de la république de Venise. Elle est une des plus riches du monde; couverte de grandes et nombreuses villes, elle nourrit une population de cinq à six millions d'habitans.

Le Pô, appelé Eridan par les Grecs, est une mer par le grand nombre de rivières dont il reçoit les eaux. Sur la rive gauche, toutes celles qui tombent de la crête des Alpes rhétiennes, pennines et cottiennes; sur la rive droite toutes celles qui coulent des Alpes maritimes et des Apennins liguriens. A Turin la Doria qui prend sa source au Mont-Genèvre; à Chivasso, la Dora-Baltea qui descend du mont Saint-Bernard; entre Casal et Valenza la Sesia qui descend du Simplon; à Pavie, le Tésin qui sort du Saint-Gothard; entre Plaisance

et Crémone, l'Adda qui descend du Brenner ; près de Borgo-Forte, l'Oglio ; un peu plus loin, le Mincio. Sur la rive droite, il reçoit le Tanaro qui prend sa source au col de Tende et qui avant d'arriver près de Bassignana entre Valenza et Alexandrie a reçu la Stura, qui descend du col d'Argentières, et la Bormida qui descend des hauteurs de Bardinetto et de Saint-Jacques ; il reçoit au-dessus de Castel-Novo la Scrivia qui descend du col de la Borghetta ; près de Plaisance, la Trébia qui prend sa source au col de Toriglio à trois lieues de Gênes ; près de Colorno, le Tarro ; près de Guastala, le Crostolo ; près de la Mirandola, le Panaro ; vis-à-vis Mantoue, la Secchia ; près de Ferrare, le Reno ; rivières qui toutes ont leurs sources dans les Apennins liguriens. Le Pô se jette dans l'Adriatique par sept bouches à dix lieues de Ferrare, à dix lieues de Venise, à deux lieues des bouches de l'Adige, à huit lieues de Ravennes ; il a cent trente à cent trente cinq lieues de cours ; sa largeur est de cent trente toises vis-à-vis Turin, de deux cents toises vis-à-vis Plaisance, de trois cents toises à Borgo-Forte, de six cents toises à Ponte-de-Lagoscuro, vis-à-vis Ferrare. Elevé au-dessus du sol, sa pente est d'un pied sur mille toises. Il est encaissé par des digues qui, à certains endroits, ont jusqu'à trente pieds

d'élévation : cette belle plaine qu'il traverse est menacée comme la Hollande d'être submergée par ses eaux. Les rivières qui entrent dans le Pô par la rive droite, surtout depuis le Tarro, y causent de fréquentes inondations, et occasionnent grand nombre d'accidens et de désordres, ce qui donne lieu à de grandes questions d'hydraulique, et a rendu les ingénieurs italiens plus experts dans cette science que tous les autres savans de l'Europe. Le système des eaux a souvent donné lieu à des guerres entre Parme, Modène, Bologne et Ferrare. Lorsque les eaux du Pô s'élèvent rapidement à plus de trois pieds de leur niveau ordinaire, des populations toutes entières se portent sur les digues pour veiller à leur conservation. Ces alertes ont souvent lieu deux ou trois fois par année, et par fois plusieurs années se passent sans qu'il y en ait. Les affluens des deux rives du Pô diffèrent en ce que ceux de la rive gauche sont des rivières, et ceux de la rive droite torrens, parce que ceux de la rive gauche descendent des Alpes, où il y a des glaciers, et dès-lors qu'ils ne tarissent jamais, et que ceux de la rive droite descendent des Apennins, montagnes du second ordre très-inclinées, d'où les eaux coulent rapidement pendant la saison des pluies.

Les rivières au nord du Pô, qui se jettent dans l'Adriatique, sont : l'Adige, qui prend sa source au pied du Brenner ; la Brenta, qui prend sa source dans les derniers mamelons des Alpes, du côté de Trente ; la Piave, la Livenza et le Tagliamento, qui prennent leurs sources dans les Alpes cadoriennes, et enfin l'Isonzo, qui prend sa source au pied du col de Tarvis. Toutes ces rivières se jettent dans l'Adriatique ou dans les lagunes de Venise. L'Adige seule demeure constamment une rivière, tandis que les autres sont des torrens.

Les vallées du midi du Pô comprennent successivement du nord au midi : le Senio, le Ronco, le Savio, le Luzo ou Rubicon, et forment dans leur réunion les provinces de la Romagne. Ces torrens de peu d'importance sont guéables presque toute l'année, hormis la saison des grandes eaux : ils prennent leurs sources dans les Apennins étrusques, et se jettent dans l'Adriatique aux environs de Fusignano, Ravenne, Faenza, Césène et Rimini. Tous les lacs du Comacchio, sur la rive droite du Pô, sont des déversemens et filtrations du Pô, dont les eaux s'étendent jusqu'à Ravenne.

§ V.

La France borne l'Italie depuis l'embouchure du Var sur la Méditerranée jusqu'au petit Saint-Bernard. Depuis le pied du Saint-Bernard du côté de la France, au village de Scez : jusqu'à la vallée de Barcelonnette, il y a trente lieues ; du côté de l'Italie il n'y en a que dix-huit, mesurées de la vallée d'Aoste à la vallée de la Stura, vis-à-vis le col Argentières. Mais de la Stura il faut franchir la haute chaîne des Alpes pour descendre dans le comté de Nice et suivre les bords de la rive gauche du Var. Une armée, qui, d'Italie, franchit le Var, est entrée en France ; mais une armée qui, de France, franchit le Var, n'est pas entrée en Italie : elle n'est que sur le revers des Alpes maritimes. Aussi long-temps qu'elle n'a pas franchi la haute crête des Alpes pour descendre en Italie, l'obstacle reste tout entier.

Le Var est un torrent guéable une partie de l'année. Il coule dans des montagnes où tous les chemins sont impraticables à l'artillerie. Une armée ne pourrait donc entrer en Italie, en passant le Var, que par le bas de cette rivière pour s'emparer d'abord de Nice. Pour que le Var fût une ligne de quelque considé-

ration, il faudrait un fort à l'embouchure, qui barrât les eaux, détruisît les gués ou donnât des inondations. Le Var passé, et l'armée maîtresse du comté de Nice, il faut pour entrer en Italie passer le col de Tende, ou continuer à longer la mer jusqu'à Oneille, pour passer les Alpes à Ponte-di-Navo et gagner le Tanaro, ou longer la mer jusqu'à Savone et Gênes, pour les passer à Cadibone et à la Bochetta. Pour s'opposer à tous ces projets, la meilleure ligne à prendre est celle de la Roya : la droite de cette ligne s'étend du col de Tende à Saorgio ; le centre de Saorgio, à Briglio, et la gauche, de Briglio à la mer. La place de Saorgio et un petit fort sur les hauteurs de Briglio serviraient d'appui à cette ligne et garderaient la chaussée qui conduit à Tende. Cette ligne forcée, la rivière de Gênes en offre plusieurs autres, telles que les rameaux du Monte Grande, qui couvrent San-Remo. Mais alors le col de Tende reste en-dehors de la ligne et doit être défendu par la place de Coni et par un corps placé en Piémont. La place de Gênes est importante comme point d'appui de cette frontière, et comme grand port maritime.

Si une armée française veut entrer en Italie par les Alpes cottiennes et grecques, elle doit passer par un des cinq cols, d'Argentières, élevé

de neuf cents toises de la Croix, du Mont Genèvre, du Mont-Cénis, élevé de mille soixante toises, ou du petit Saint-Bernard, élevé de onze cent cinquante toises. Si cette crête supérieure appartient au roi d'Italie, des tours casematées doivent être construites sur les pitons pour protéger les petites places qui défendraient ces cols. Du col d'Argentières, une armée française doit déboucher dans les trois vallées de la Stura, de la Maira et de Blino ; du col de la Croix, dans les vallées de Saint-Martin, de Pragelato ; du col du Mont Genèvre, dans les vallées de Pragelato et de Suze ; du Mont Cénis, dans la vallée de Suze ; du petit Saint-Bernard, dans la vallée d'Aoste. Le roi de Sardaigne avait les forts de Démonte, Château-Dauphin, Exilles, Fenestrelles, la Brunette et de Bard, qui fermaient en seconde ligne tous ces débouchés, tout comme les places de Coni, d'Ormea, de Ceva, fermaient les débouchés des Alpes maritimes. Les frontières des états sont, ou des chaînes de montagnes, ou de grands fleuves, ou d'arides et grands déserts. La France est ainsi défendue par le Rhin ; l'Italie par la chaîne des Alpes ; l'Egypte par les déserts de la Libie, de la Nubie et de l'Arabie. De tous ces obstacles, les déserts sont sans doute les plus difficiles à franchir, les monta-

gnes tiennent le second rang, les larges fleuves n'ont que le troisième.

Sur les frontières de la Suisse, quatre cols principaux servent de communication aux deux états : ceux du Saint-Bernard, élevé de douze cents quarante toises, du Simplon, élevé de mille cinquante toises, du Saint-Gothard, élevé de mille soixante toises, et du Splugen, élevé de neuf cents quatre-vingt-huit toises. Le Simplon débouche sur la rive droite du lac Majeur et du Tésin. De Domo-d'Ossola au lac Majeur, il est plusieurs positions faciles à fortifier, entre autres le château d'Arona : le Tésin forme une dernière ligne contre les agressions de la France, et aussi contre une armée qui déboucherait par le Simplon ; la droite s'appuie au lac Majeur et aux montagnes, la gauche au Pô et aux défilés de la Stradella, qui communiquent sans interruption avec l'Apennin ligurien. Le Tésin est rapide, large ; le pont de Pavie, retranché et bien gardé, et un bon fort au défilé de la Stradella, couvriraient l'Italie du côté de la France. Le col du Saint-Gothard est impraticable à l'artillerie. Du Saint-Gothard au lac de Lugano, et entre les lacs Majeur et de Como, il est un grand nombre de positions qui offrent de bonnes lignes, et où quelques forts de peu

de valeur seraient d'un grand effet ; ils ont jadis existé. Dans tous les cas, on doit être maître par des barques armées de tous les lacs. Le quatrième col, celui du Splugen, débouche dans la Valteline ; la Valteline appartient, sans doute géographiquement, à l'Italie ; ses eaux appartenant à la vallée du Pô où elles coulent par l'Adda ; l'Adda forme le lac de Como, mais ce lac est environné de montagnes impraticables, comme toutes celles du Bergamasque et du Brescian.

Du côté de l'Autriche, l'Italie confine avec le Tyrol, la Carinthie et la Carniole ; cette frontière est la plus faible, elle est aussi la plus étendue. Du côté du Tyrol est le col du Brenner, élevé de sept cent trente toises, qui conduit à Trente. De Trente, trois chaussées débouchent en Italie, une sur la Chièse, le lac d'Idro, et arrive sur Brescia ; la place de la Rocca-d'Anfo la ferme parfaitement : l'autre longe la rive gauche de l'Adige, et débouche sur Vérone ; l'Adige sert de ligne contre ce débouché : la troisième suit la Brenta, et débouche à Bassano, sur la rive gauche de la Brenta. Du côté de la Carinthie est le col de Tarvis ; enfin, du côté de la Carniole, se trouve la ligne de l'Isonzo.

En 1796, on pouvait de la France traverser les Alpes pour entrer en Italie, 1° par la chaus-

sée du col de Tende ; on trouvait à son débouché la place forte de Coni ; 2° par le col d'Argentières, mais aucun chemin n'était praticable pour l'artillerie ; la position du pas de Suze et le fort Demonte défendaient la vallée de la Stura ; 3° de Grenoble et de Briançon, par le Mont Genèvre, mais ce chemin était impraticable à l'artillerie, et à son débouché en Piémont étaient Fenestrelles et Exilles ; 4° par la Savoie, Chambéry et le Mont Cénis, mais de Lansbourg à la Novalèse, les routes étaient impraticables aux voitures, et la vallée était fermée par les forteresses de Suze et de la Brunette ; 5° par la Tarentaise, on arrivait au pied du petit Saint-Bernard ; 6° par le Valais, à celui du grand Saint-Bernard ; mais le passage de ces deux montagnes n'était pas praticable aux voitures et le fort de Bard qui fermait la vallée, interceptait le passage dans la plaine ; 7° par le Valais une route arrivait jusqu'à Brig, où elle cessait d'être praticable aux charrois. Le passage du Simplon n'était pas possible, non plus que celui du Saint-Gothard, ni du Splugen. En 1812, toutes ces forteresses étaient démolies, Coni, le Demonte, la Brunette, Suze, Bard, Exilles ; et quatre grandes chaussées avaient ouvert les Alpes à toute espèce de voitures, sans qu'elles fussent mêmes obligées d'enrayer : savoir celle

de la Corniche, du Mont-Genèvre, du Mont Cénis, du Simplon; ces chaussées, qui ont coûté tant de millions et d'années de travaux, sont considérées comme les plus beaux ouvrages de ce genre qui soient sortis de la main des hommes.

Les lignes qu'une armée italienne ou française doit prendre pour s'opposer à une invasion du côté de l'Allemagne, sont celles qui suivent la rive droite des rivières qui se jettent dans l'Adriatique, au nord du Pô; ces lignes couvrent toute la vallée du Pô, et dès-lors ferment la péninsule, et couvrent la haute, moyenne et basse Italie. Ce sont les meilleures lignes de défense: celles qui suivent les rivières qui se jettent dans le Pô, coupent la vallée du Pô, découvrent la moyenne et la basse Italie, et dès-lors nécessitent deux armées manœuvrant sur les deux rives du Pô.

Les lignes de défense qui couvrent la vallée du Pô, sont celles de l'Isonzo, du Tagliamento, de la Livenza, de la Piave, de la Brenta et de l'Adige. La ligne de l'Isonzo couvre toute l'Italie, puisqu'elle en est la limite. De Tarvis à Caporetto, cette rivière coule dans des montagnes impraticables. A Caporetto est la chaussée qui, par Cividal, se rend à Udine: dans la troisième partie de cette ligne de Gorizia à l'embouchure de l'Isonzo, dans la mer, on compte les dé-

bouchés de Gradisca, de Gorizia, de Monte Falcone ; la place vénitienne de Palma-Nova sert de dépôt et de réserve à la défense de cette ligne : mais cette ligne est tournée par la chaussée de la Ponteba, qui descend sur Osopo et le Tagliamento : il faut donc occuper, par une bonne place, une position près de Tarvis, qui intercepterait les deux chaussées, celle de la Ponteba et celle de l'Isonzo. La ligne de Livenza peut être tournée par sa gauche de Sacile, aux montagnes : la Livenza n'est pas guéable, quoique peu large, elle est marécageuse ; la ligne de la Piave est défendue par la forêt de Montello, d'où, jusqu'à la mer, elle est couverte par des marais impraticables ; mais elle est fréquemment guéable. Pour rendre cette ligne de quelque importance, il faudrait resserrer le lit de la Piave de manière qu'elle ne fût jamais guéable et y pratiquer des inondations ; cette ligne a l'avantage de couvrir Venise. La ligne de la Brenta, sur la gauche de Bassano, est fermée par des gorges faciles à défendre ; de Bassano à Brontolo, la Brenta est guéable. La grande chaussée de Munich à Vérone, qui traverse le Brenner, et passe l'Adige, tourne ces cinq lignes ; de sorte que si l'ennemi avait un corps d'armée dans la Bavière et le Tyrol, il arriverait par cette route sur la rive droite de

l'Adige, et couperait de l'Italie, l'armée occupant une de ces lignes.

L'Adige est la sixième et dernière ligne qui couvre la vallée du Pô ; c'est sans comparaison la meilleure. Cette rivière est large, rapide et profonde, jamais guéable ; elle a soixante toises de largeur à Vérone. Cependant cette ligne laisse à découvert le pays vénitien et la ville de Venise; en occupant le lac de Garda par quelques chaloupes cannonières, et la chaussée de la Chiese, par le fort de la Roccha-d'Anfo, la ligne de l'Adige couvre parfaitement le reste de l'Italie. Les montagnes du Brescian, du Bergamasque, du Milanais, sont impraticables : l'ennemi ne pourrait pénétrer que par le Simplon, s'il était maître de la Suisse. Cette ligne se divise en trois parties: la première, entre le lac de Garda et le plateau de Rivoli ; la deuxième, depuis Rivoli jusqu'à Legnago ; la troisième, depuis Legnago jusqu'à la mer. La première est défendue par les hauteurs de Montebaldo et la position de la Corona ; l'ennemi ne peut y pénétrer avec de l'artillerie, il faut qu'il soit maître du plateau de Rivoli, pour pouvoir recevoir son artillerie, que, dans ce cas, il ferait descendre par la chaussée qui longe la rive gauche de l'Adige. Depuis Roverdo, les forts de Vérone, et la partie de la ville sur la rive gauche, doi-

vent nécessairement être occupés comme têtes de pont. La petite place de Legnago sert de tête de pont au centre de la ligne. De Legnago à la mer, il y a beaucoup de marais ; on peut, en profitant des eaux de l'Adige, de la Brenta et du Pô, se ménager un moyen de communiquer avec la place de Venise. En coupant une digue de l'Adige, plus bas que Porto-Legnago, on inonde tout le terrain entre cette rivière et le Pô : on réunit leurs eaux à celles de la Molinella ; alors tout le pays de Legnago à la mer est impraticable. En ouvrant l'écluse de Castagnaro, le canal Blanc se remplit par les eaux de l'Adige ; ce canal se jette dans le Pô ; il forme alors une seconde ligne. En cas que l'ennemi ait passé l'Adige, entre Castagnaro et la mer, la meilleure manière de défendre l'Adige est de camper sur la rive gauche, sur les hauteurs de Caldero, derrière l'Alpon, la droite appuyée aux marais d'Arcole, avec deux ponts à Ronco ; la gauche appuyée à de belles hauteurs qu'il serait facile de retrancher en peu de semaines : alors toute la partie de la ligne de Rivoli à Ronco est couverte, et si l'ennemi veut passer l'Adige entre Arcole et la mer, on est en position de tomber sur ses derrières.

Le Mincio est la première ligne qui coupe

la vallée du Pô; cette ligne exige que l'on soit maître du lac de Garda et de la forteresse de la Rocca-d'Anfo. Le Mincio est une rivière de très-peu de largeur, c'est un léger obstacle en lui-même; mais en bouchant tous les canaux d'irrigation qui l'appauvrissent, il cesse d'être guéable. Les places de Peschiera et de Mantoue font la principale force de cette ligne. Mantoue défend le Serraglio et la partie du Mincio jusqu'au Pô. Les collines de Monzambano et de la Volta, sur la rive droite, dominent la rive gauche; celles de Salionze et de Valeggio, sur la rive gauche, dominent la rive droite. Une petite citadelle sur la rive gauche au mamelon de Valeggio, une autre sur le mamelon de Salionze, le rétablissement de la petite place de Goïto, couverte par des inondations, rendraient cette ligne assez bonne; cependant l'armée qui l'occuperait serait obligée d'avoir un corps détaché sur la rive droite du Pô.

L'Oglio est souvent guéable; il a l'inconvénient, du côté de sa source et de sa gauche, de s'approcher de l'Adda; de sorte qu'une armée qui serait placée sur la rive droite de cette rivière, serait facilement coupée de Milan, ce qui est fréquemment arrivé dans les guerres de Venise et des Visconti. Mais si la retraite de cette armée pouvait se faire par la rive droite

du Pô, cette ligne pourrait être dans ce cas de quelque utilité. L'Adda est quelquefois guéable; des fortifications permanentes ou de campagne sont nécessaires à Lecco, à Trezzo, à Cassano, à Lodi, ainsi que des barques armées sur le lac de Como. La place de Pizzighettone appuie le bas de la ligne; une place à Plaisance avec un pont sur le Pô, serait le complément de cette ligne; au défaut de cette place il faut une deuxième armée sur la rive droite du Pô.

Le Tésin est une bonne ligne; ce fleuve est large, profond, rapide, mais il est nécessaire d'occuper Pavie comme tête de pont: une place à la Stradella serait le complément de cette ligne pour arrêter l'ennemi sur la rive droite du Pô; au défaut de cette place il faut une armée sur la rive droite du Pô. La Stradella est le point le plus étroit de la vallée du Pô; un fort la boucherait en entier. Là viennent aboutir les derniers mamelons des Apennins liguriens. La vallée n'a pas la largeur d'une portée de canon; le Pô coule jusqu'à leurs pieds. Le canon de la Stradella battrait partout; plus haut, plus bas que ce point, la vallée a deux ou trois lieues de large, et un fort tel que celui de la Stradella ne la fermerait pas.

§ VI.

L'Italie, isolée dans ses limites naturelles, séparée par la mer et par de très-hautes montagnes du reste de l'Europe, semble être appelée à former une grande et puissante nation; mais elle a dans sa configuration géographique un vice capital, que l'on peut considérer comme la cause des malheurs qu'elle a essuyés, et du morcellement de ce beau pays en plusieurs monarchies ou républiques indépendantes : sa longueur est sans proportion avec sa largeur. Si l'Italie eût été bornée par le Mont-Vellino, c'est-à-dire à peu près à la hauteur de Rome, et que toute la partie du terrain comprise entre le Mont Vellino et la mer d'Ionie, y compris la Sicile, eût été jetée entre la Sardaigne, la Corse, Gênes et la Toscane, elle eût eu un centre, près de tous les points de la circonférence, elle eût eu unité de rivières, de climat, et d'intérêts locaux. Mais d'un côté, les trois grandes îles qui sont un tiers de sa surface, et, qui ont des intérêts, des positions, et sont dans des circonstances isolées; d'un autre côté, cette partie de la péninsule au sud du Mont Vellino, et qui forme le royaume de Naples, est étrangère aux intérêts, au climat, aux besoins de toute

la vallée du Pô. Ainsi, pendant que les Gaulois passaient les Alpes cottiennes, 600 avant Jésus-Christ, et s'établissaient dans la vallée du Pô, les Grecs débarquaient sur les côtes méridionales par la mer Ionienne, et fondaient les colonies de Tarente, de Salente, de Crotone, de Sabargte, états qui furent connus sous le nom générique de Grande-Grèce. Rome, qui subjugua et la Gaule et la Grèce, rangea toute l'Italie sous ses lois. Quelques siècles après Jésus-Christ, lorsque le siége des empereurs fut transporté à Constantinople, les barbares passèrent l'Isonzo et l'Adige et fondèrent divers états ; le trône de la puissante monarchie des Lombards s'établit à Pavie. Les flottes de Constantinople, maintinrent la domination impériale sur les côtes de la partie méridionale. Plus tard, les rois de France pénétrèrent souvent en Italie par les Alpes cottiennes ; et les empereurs d'Allemagne, par les Alpes cottiennes et rhétiennes ; les papes opposèrent ces princes les uns aux autres et se maintinrent par cette politique dans une espèce d'indépendance, et aussi à la faveur des divisions et de l'anarchie qui s'établirent dans les villes. Mais quoique le sud de l'Italie soit, par sa situation, séparé du nord, l'Italie est une seule nation ; l'unité de mœurs, de langage, de littérature doit, dans un avenir plus ou moins

éloigné, réunir enfin ses habitans dans un seul gouvernement. Pour exister, la première condition de cette monarchie sera d'être puissance maritime, afin de maintenir la suprématie sur ses îles et de défendre ses côtes.

Les opinions sont partagées sur le lieu qui serait le plus propre à être sa capitale. Les uns désignent Venise, parce que le premier besoin de l'Italie c'est d'être puissance maritime: Venise, par sa situation à l'abri de toute attaque, est le dépôt naturel du commerce du Levant de l'Allemagne: c'est commercialement parlant le point le plus près de Turin, de Milan, plus que Gênes même; la mer la rapproche de tous les points des côtes: d'autres sont conduits par l'histoire et d'anciens souvenirs, à Rome; ils disent que Rome est plus centrale, qu'elle est à portée des trois grandes îles de Sicile, de Sardaigne et de Corse; qu'elle est à portée de Naples, la plus grande population de l'Italie; qu'elle est dans un juste éloignement de tous les points de la frontière attaquable: soit que l'ennemi se présente par la frontière française, la frontière suisse, ou la frontière autrichienne, Rome est à une distance de cent vingt à cent quarante lieues; que la frontière des Alpes forcée, elle est garantie par la frontière du Pô, et enfin par la frontière des Apennins; que la France et l'Es-

pagne sont de grandes puissances maritimes, qu'elles n'ont pas leur capitale placée dans un port ; que Rome, près des côtes de la Méditerranée et de l'Adriatique, est à même de pourvoir rapidement avec économie par l'Adriatique, et, partant d'Ancône et de Venise, à l'approvisionnement et à la défense de la frontière de l'Isonzo et de l'Adige ; que par le Tibre, Gênes et Ville-Franche, elle peut pourvoir aux besoins de la frontière du Var et des Alpes cottiennes ; qu'elle est heureusement située pour inquiéter, par l'Adriatique et la Méditerranée, les flancs d'une armée qui passerait le Pô et s'engagerait dans l'Apennin sans être maîtresse de la mer ; que de Rome, les dépôts que contient une grande capitale pourraient être transportés sur Naples et Tarente pour les soustraire à un ennemi vainqueur ; qu'enfin Rome existe ; qu'elle offre beaucoup plus de ressources pour les besoins d'une grande capitale qu'aucune ville du monde ; qu'elle a surtout pour elle la magie et la noblesse de son nom : nous pensons aussi, quoiqu'elle n'ait pas toutes les qualités désirables, que Rome est, sans contredit, la capitale que les Italiens choisiront un jour.

L'Italie par sa population et ses richesses peut entretenir 400,000 hommes de toutes armes ; indépendamment de la marine. La guerre d'I-

talie exige moins de cavalerie que celle d'Allemagne; 30,000 chevaux lui seraient suffisans; l'arme de l'artillerie devrait être nombreuse pour pourvoir à la défense des côtes et des établissemens maritimes. Les chevaux sont rares en Italie, cependant Naples, la Toscane et Rome en fournissent de très-estimés; l'Albanie, la Suisse, l'Allemagne, l'Afrique, devraient y pourvoir; on rétablirait les haras qui ont été sacrifiés au bien de l'agriculture et au profit que donnent les bêtes à cornes; dans le douzième et treizième siècle, les diverses puissances de l'Italie entretenaient cent mille chevaux; à cette époque, la Toscane seule avait une armée de 100,000 hommes, parce que les armées ne s'éloignaient jamais à plus de quelques marches de leurs villes. Une armée de 400,000 hommes suffirait à l'Italie pour fournir trois armées de 100,000 hommes pour la défense de ses frontières de France, de Suisse et d'Allemagne.

§ VII.

Aucune partie de l'Europe n'est située d'une manière aussi avantageuse que cette péninsule pour devenir une grande puissance maritime; elle a, depuis les bouches du Var jusqu'au détroit de la Sicile, deux cent trente lieues de

côtes ; du détroit de la Sicile au cap d'Otrante sur la mer d'Ionie, cent trente lieues ; du cap d'Otrante à l'embouchure de l'Isonzo sur l'Adriatique, deux cent trente lieues ; les trois îles de Sicile, de Corse et de Sardaigne ont cinq cent trente lieues de côtes ; l'Italie, compris ses grandes et petites îles, a donc douze cents lieues de côtes ; et ne sont pas comprises dans ce calcul celles de la Dalmatie, de l'Istrie, des bouches du Cattaro, des îles Ioniennes, qui sous l'empire dépendaient de l'Italie. La France a sur la Méditerranée cent trente lieues de côtes, sur l'Océan quatre cent soixante-dix, en tout six cents lieues ; l'Espagne, compris ses îles, a sur la Méditerranée cinq cents lieues de côtes trois cents sur l'Océan ; ainsi l'Italie a un tiers de côtes de plus que l'Espagne et moitié de plus que la France ; la France a trois ports dont les villes ont 100,000 âmes de population ; l'Italie a Gênes, Naples, Palerme et Venise, dont la population est supérieure ; Naples a 400,000 habitans. Les côtes opposées de la Méditerranée et de l'Adriatique étant peu éloignées l'une de l'autre, presque toute la population de l'Italie est à portée des côtes ; Lucques, Pise, Rome, Ravennes, éloignées de trois à quatre lieues de la mer, sont susceptibles de jouir de tous les avantages d'une ville maritime, et de

fournir de nombreux matelots ; ses trois grands ports militaires d'armement et de construction, sont : la Spezia pour les mers liguriennes, Tarente pour les mers d'Ionie et Venise pour l'Adriatique. L'Italie a toutes les ressources en bois, chanvre, et généralement tout ce qui est nécessaire aux constructions navales ; la Spezia est le plus beau port de l'univers, sa rade est même supérieure à celle de Toulon ; sa défense par terre et par mer est facile ; les projets rédigés sous l'empire, et dont on avait commencé l'exécution, ont prouvé qu'avec des dépenses médiocres les établissemens maritimes seraient à l'abri, et renfermés dans une place susceptible de la plus grande résistance ; ses chantiers seraient à portée de recevoir les bois de Corse, de la Ligurie, de la Toscane, les fers de l'île d'Elbe, des Alpes et de tout l'Apennin ; ses escadres domineraient les mers de Corse et de Sardaigne, et auraient pour réfuge les rades de Porto-Ferrajo, de Saint-Florent, d'Ajacio, de Porto-Vecchio, de Saint-Pierre de Sardaigne, de Vado et de Ville-Franche. Tarente est merveilleusement située pour dominer la Sicile, la Grèce, le Levant et les côtes d'Egypte et de Syrie ; il a été fait, sous l'empire, des projets pour ses fortifications de terre et ses établissemens maritimes : les plus grandes flottes y sont à

l'abri des vents et de toute attaque d'un ennemi supérieur. Enfin, à Venise tout ce qui est nécessaire existe déjà. Les Vénitiens n'avaient que des vaisseaux d'un tirant dix-huit pieds d'eau ; mais, sous l'empire, grand nombre de vaisseaux, du modèle français, y ont été construits, et moyennant les travaux faits au canal de Malamoco, et par le secours des chameaux, des vaisseaux tout armés, du modèle français de 74, en sont sortis et se sont battus avec gloire peu d'instans après leur sortie. Une commission d'ingénieurs des ponts-et chaussées, présidée par Proni, avait arrêté un plan, qui moyennant quelques millions et quelques années de travaux, permettait aux vaisseaux de sortir tout armés sans le secours des chameaux. La Sicile, Malte, Corfou, l'Istrie, la Dalmatie, et spécialement Raguse, offrent des ports et des réfuges aux plus grandes escadres. Les ports de Gênes, de Castelmare, de Bari, d'Ancône, où peuvent entrer des vaisseaux du premier rang, seraient quatre ports secondaires, soit pour construire, soit pour armer et réparer ou ravitailler de petites escadres. L'Italie peut lever et avoir pour le service de sa marine, même en la prenant dans une époque de décadence, 120,000 matelots ; les marins génois, pisans, vénitiens ont été célèbres pendant plusieurs

siècles. L'Italie pourrait entretenir trois à quatre cents bâtimens de guerre, dont 100 à 120 vaisseaux de ligne de 74 ; son pavillon lutterait avec avantage contre ceux de France, d'Espagne, de Constantinople et des quatre puissances barbaresques.

§ VIII.

Le roi de Sardaigne possédait la Savoie, le comté de Nice, le Piémont, le Montferrat. La Savoie et le comté de Nice lui avaient été enlevés dans les campagnes de 1792, 1793, 1794 et 1795, et l'armée française occupait la crête supérieure des Alpes. Le Piémont et le Montferrat compris entre Tésin, les états de Parme, la république de Gênes et les Alpes, formaient une population de 2,000,000 d'habitans, qui avec les 500,000 de la Sardaigne, et les 400,000 de la Savoie et du comté de Nice, portaient le nombre de ses sujets à environ 3,000,000. En temps de paix, le roi de Sardaigne entretenait 25,000 hommes sous les armes ; il avait vingt-cinq millions de revenu. Au moment de la campagne de 1796, il avait, moyennant les subsides d'Angleterre, et des efforts extraordinaires, 60,000 hommes sous les armes, de troupes nationales aguerries par une longue

guerre ; les places de la Brunette, de Suze, de Fenestrelles, de Bard, de Tortone, de Chérasco, d'Alexandrie, de Turin, étaient en bon état, bien armées et parfaitement approvisionnées ; ces forteresses, situées aux défilés de toutes les montagnes, faisaient considérer sa frontière comme inexpugnable.

La république de Gênes, au midi du Piémont, et composée des rivières du ponent qui a trente lieues de côtes, et du levant qui en a vingt-cinq, comptait 500,000 habitans. Elle ne mettait que 3 à 4,000 hommes sous les armes ; mais en cas de besoin, tous les citoyens génois devenaient soldats, et 8 à 10,000 hommes des fiefs impériaux et des vallées de la Fontana-Bona étaient enrégimentés pour la défense de la capitale. La ville de Gênes est très-bien fortifiée. L'enceinte a quatre lieues d'étendue, mais un petit nombre de points seulement sont attaquables. La petite forteresse de Gavi défend le défilé de la Bocchetta.

La république de Lucques, petit pays qui s'étend le long de la mer de Toscane, avait 140,000 âmes de population, et deux millions de revenu. Le duché de Parme, Plaisance et Guastalla comptait 500,000 habitans. Il confinait à la république de Gênes, au Pô, aux états de Modène ; son état militaire

était de 3,000 hommes, ses revenus de quatre millions.

La Lombardie autrichienne séparée des états du roi de Sardaigne par le Tésin, de la Suisse par les Alpes, du duché de Parme par le Pô, et confinant, à l'est, aux états de la république de Venise, formait une population de 1,200,000 âmes. Milan était la capitale, et avait une citadelle en bon état. Cette partie de l'Italie appartenant à l'Autriche, n'avait aucun état militaire, et payait même un impôt pour être exempte de recrutement. L'Autriche n'avait qu'un régiment italien, le régiment de Strasoldo. Pavie, Milan, Como, Lodi, Crémone, Mantoue, formaient les subdivisions de la Lombardie autrichienne; les fortifications de Pizzighettone sur l'Adda étaient en mauvais état; Mantoue, quoique négligée, était une bonne place.

La république de Venise avait, à l'ouest, la Lombardie autrichienne; au nord, les Alpes cadoriennes qui la séparaient du Tyrol et de la Carynthie; à l'est, la Carynthie, la Carniole, l'Istrie, la Dalmatie; sa population était de 3,000,000 d'habitans. Elle pouvait mettre 50,000 hommes sous les armes; sa flotte dominait l'Adriatique. Elle avait treize régimens d'esclavons; bons soldats. Le Bergamasque,

le Brescian le Crémasque, la Polesina, le Véronais, le Vicentin, le Padouan, le Bassanais, le Trévisin, le Cadorin, le Feltrin, le Bellunais, le Frioul, formaient ses états sur la rive droite de l'Isonzo; l'Istrie et la Dalmatie ceux sur les bords de l'Adriatique.

Le duché de Modène comprenait les duchés de Reggio, Modène et la Mirandola. Il confinait au Pô, au duché de Parme, à la légation de Bologne et aux Apennins toscans. Il était gouverné par le dernier rejeton de la maison d'Est; la femme de l'Archiduc Ferdinand d'Autriche, sa fille, était son héritière. Le duc de Modène était tout autrichien; son état militaire était de 6,000 hommes : il avait un arsenal, un dépôt d'artillerie et un grand trésor. La population de ses états s'élevait à 400,000 âmes.

La Toscane, bornée par la Méditerranée, les Apennins, les républiques de Gênes et de Lucques et les états du Pape, avait un million de population ; l'archiduc Ferdinand, frère de l'empereur, y régnait; son état militaire était de 6,000 hommes, ses revenus de quinze millions de francs. Il avait un port de grand commerce, Livourne. Le grand duc de Toscane avait reconnu la république en 1795 ; il était neutre et en paix ; la Toscane et la république

de Venise étaient les seules puissances d'Italie qui fussent en paix avec la France.

Les états du pape étaient bornés par le Pô, la Toscane, l'Adriatique et la Méditerranée et le royaume de Naples. Ils avaient 2,500,000 âmes de population, dont les trois légations de Bologne, Ferrare et la Romagne 900,000 âmes, les Marches et le patrimoine de Saint-Pierre, y compris Rome, 1,600,000 âmes. Le port d'Ancône sur l'Adriatique avait une mauvaise forteresse; Civita-Vecchia sur la Méditerranée était régulièrement fortifiée. Le pape entretenait 4 à 5,000 hommes de troupes.

Le royaume de Naples, borné par les états du pape et par la mer, avait une population de 6,000,000 d'âmes, dont 4,500,000 sur le continent, et 1,500,000 âmes en Sicile. L'armée napolitaine était de 60,000 hommes. La cavalerie était excellente: la marine se composait de trois vaisseaux de ligne et quelques frégates.

La Corse appartenait à la France depuis le milieu du siècle dernier : sa population était de 180,000 âmes ; elle était alors au pouvoir des Anglais. L'île de Malte avait une population de 100,000 âmes ; elle était à l'ordre de Saint-Jean de Jérusalem.

Ainsi l'état militaire des puissances de l'Italie était de 160,000 hommes sous les armes, et

en peu de temps il pouvait être porté facilement à 300,000. L'armée italienne était beaucoup plus forte en infanterie qu'en cavalerie. Tout ce qui n'était pas Piémontais ou Esclavon était de peu de valeur.

CHAPITRE V.

BATAILLE DE MONTENOTTE.

I. Plan de campagne.—II. État de situation des armées.—III. Napoléon arrive à Nice à la fin de mars 1796.—IV. Bataille de Montenotte (12 avril).—V. Bataille de Millesimo (14 avril).—VI. Combat de Dégo (15 avril).—VII. Combat de Saint-Michel (20 avril); bataille de Mondovi (22 avril).—VIII. Armistice de Cherasco (28 avril).—IX. Convient-il de passer le Pô et de s'éloigner davantage de la France?

---

§ Ier.

LE roi de Sardaigne, que sa position géographique et militaire a fait appeler le portier des Alpes, avait en 1796 des forteresses à l'issue de toutes les gorges qui conduisent en Piémont. Pour pénétrer en Italie en forçant les Alpes, il fallait s'emparer d'une ou plusieurs de ces forteresses; les routes ne permettaient pas le transport de l'artillerie de siége; les montagnes sont couvertes de neige, les trois quarts de l'année, ce qui ne laisse que très-peu de temps pour le siége des

places. Napoléon conçut l'idée de tourner toutes les Alpes et d'entrer en Italie précisément au point où cessent ces hautes montagnes, et où les Apennins commencent, comme on l'a vu dans le chapitre IV. Le Mont-Blanc est le point le plus élevé des Alpes, d'où la chaîne de ces montagnes va en s'abaissant du côté de l'Adriatique, comme du côté de la Méditerranée jusqu'au mont Saint-Jacques où elles finissent, et où commencent les Apennins, qui s'élèvent graduellement jusqu'au mont Velino près de Rome. Le mont Saint-Jacques est donc tout à la fois le point le plus abaissé des Alpes et des Apennins, celui où finissent les unes et où commencent les autres. Savone, port de mer et place forte, se trouvait placée pour servir de dépôt et de point d'appui : de cette ville à la Madone, il y a trois milles ; une chaussée ferrée y conduisait, et de la Madone à Carcare il y a six milles, qu'on pouvait rendre praticables à l'artillerie en peu de jours. A Carcare on trouve des chemins pour les voitures, qui conduisent dans l'intérieur du Piémont et du Montferrat ; ce point était le seul par où l'on pût entrer en Italie sans trouver de montagnes : les élévations du terrain y sont si peu de chose, qu'on

a conçu plus tard, sous l'empire, le projet d'un canal qui aurait joint l'Adriatique à la Méditerranée par le Pô, le Tanaro, la Bormida, et un système d'écluses depuis cette rivière jusqu'à Savone. En pénétrant en Italie par Savone, Cadibone, Carcare et la Bormida, on pouvait se flatter de séparer les armées sardes et autrichiennes, puisque de là on menacerait également la Lombardie et le Piémont ; on pourrait marcher sur Milan, comme sur Turin. Les Piémontais avaient intérêt à couvrir Turin et les Autrichiens intérêt à couvrir Milan.

§ II.

L'armée ennemie était commandée par le général Beaulieu, officier distingué qui avait acquis de la réputation dans les campagnes du Nord. Elle était munie de tout ce qui pouvait la rendre redoutable. Elle se composait d'Autrichiens, de Sardes, de Napolitains. Elle était double en nombre de l'armée française ; et devait s'accroître successivement des contingens de Naples, du Pape, de Modène et de Parme. Elle se divisait en deux grands corps : l'armée active autrichienne, composée de quatre divisions d'infanterie de quarante-deux

bataillons, quarante-quatre escadrons et cent-quarante pièces de canon, forte de 45,000 hommes, sous les lieutenans-généraux d'Argenteau, Mélas, Wukassowich, Liptay, Sebattendorf. L'armée active de Sardaigne, composée de trois divisions d'infanterie et d'une division de cavalerie, en tout 25,000 hommes et soixante pièces de canon, était commandée par le général autrichien Colli, et par les généraux Provera et Latour; le reste des forces sardes tenait garnison dans les places, ou défendait la frontière opposée à l'armée française des Alpes, sous le commandement du duc d'Aoste. L'armée française était composée de quatre divisions actives d'infanterie et deux de cavalerie, sous les généraux Masséna, Augereau, Laharpe, Serrurier, Stengel et Kilmaine; en tout 25,000 hommes d'infanterie, 2,500 de cavalerie, 2,500 d'artillerie, sapeurs, administration, etc. Total 30,000 hommes présens sous les armes. L'effectif de l'armée se montait sur les états du ministère à 106,000 hommes, mais 36,000 étaient prisonniers, morts ou désertés. Depuis long-temps on attendait de passer une revue régulière pour les effacer des états de situation : 20,000 étaient dans la 8e division militaire à Toulon, Marseille, Avignon, depuis les

bouches du Rhône jusqu'à celles du Var ; ils ne pouvaient être employés qu'à la défense de la Provence dépendant du ministère. Il restait un effectif de 50,000 hommes sur la rive gauche du Var, dont 5,000 aux hôpitaux, 7000 formaient les dépôts des corps d'infanterie, de cavalerie (celui-ci était de 2,500 hommes non montés) et d'artillerie ; il restait 33,000 hommes présens sous les armes, prêts à entrer en campagne : 8000 hommes d'infanterie et d'artillerie, étaient employés aux garnisons de Nice, Ville-Franche, Monaco, des côtes de Gênes, de Saorgio, et à la garde de la crête supérieure des Alpes, du col d'Argentière au Tanaro. La cavalerie était dans le plus mauvais état, quoiqu'elle eût été long-temps sur le Rhône pour se refaire ; mais elle y avait manqué de subsistances. Les arsenaux de Nice et d'Antibes étaient bien pourvus en artillerie, mais manquaient de moyens de transport ; tous les chevaux de trait avaient péri de misère. La pénurie des finances était telle que malgré tous ses efforts, le gouvernement ne put donner que deux mille louis en espèces au trésor de l'armée pour l'ouverture de la campagne, et un million en traites qui furent en partie protestées. L'armée manquait de tout et ne pouvait rien espérer de la France ; elle devait tout at-

tendre de la victoire; ce n'était que dans les plaines d'Italie qu'elle pouvait organiser ses transports, atteler son artillerie, habiller ses soldats, monter sa cavalerie. Cependant elle ne comptait que 30,000 hommes présens sous les armes et trente pièces de canon; on lui en opposait 80,000 et deux cents pièces de canon. Si elle eût eu à lutter dans une bataille générale, sans doute l'infériorité du nombre, son infériorité en artillerie et cavalerie, ne lui eussent pas permis de résister; elle dut donc suppléer au nombre par la rapidité des marches, au manque d'artillerie par la nature des manœuvres, à l'infériorité de sa cavalerie par le choix des positions : car le moral des soldats français était excellent; ils s'étaient signalés et aguerris sur le sommet des Alpes et des Pyrénées; les privations, la pauvreté, la misère, sont l'école du bon soldat.

§ III.

Napoléon arriva à Nice le 27 mars; le tableau de l'armée, qui lui fut présenté par le général Schérer, se trouva pire encore que tout ce qu'il avait pu s'imaginer. Le pain était mal assuré; depuis long-temps on ne faisait

plus de distributions de viande. Il n'y avait que 500 mulets pour les transports ; on ne devait pas songer à conduire plus de trente pièces de canon ; chaque jour la position empirait, il ne fallait pas perdre un instant ; l'armée ne pouvait plus vivre où elle était ; il fallait avancer ou reculer. Il donna des ordres pour qu'elle avançât et pour surprendre l'ennemi dès le début de la campagne, l'étourdir par des succès éclatans et décisifs. Le quartier-général n'avait jamais quitté Nice depuis le commencement de la guerre ; il le fit mettre en marche pour se rendre à Albenga. Depuis long-temps toutes les administrations se regardaient comme à poste fixe, et s'occupaient bien plus des commodités de la vie que des besoins de l'armée. En passant la revue des troupes, il leur dit :

" Soldats, vous êtes nus, mal nourris ; le gou-
" vernement vous doit beaucoup, il ne peut
" rien vous donner. Votre patience, le cou-
" rage que vous montriez au milieu de ces
" rochers, sont admirables ; mais ils ne vous
" procurent aucune gloire, aucun éclat ne
" rejaillit sur vous. Je veux vous conduire
" dans les plus fertiles plaines du monde. De
" riches provinces, de grandes villes seront en
" votre pouvoir ; vous y trouverez honneur,

" gloire et richesses. Soldats d'Italie, manque-
" riez-vous de courage ou de constance ?" Ce discours d'un jeune général de vingt-six ans sur lequel rejaillissait le souvenir des opérations de Toulon, de Saorgio, de Cairo, fut accueilli par de vives acclamations.

En voulant tourner les Alpes et entrer en Italie par le col de Cadibone, il fallait que toute l'armée se rassemblât sur son extrême droite ; opération dangereuse si les neiges n'eussent pas alors couvert les débouchés des Alpes. Le passage de l'ordre défensif à l'ordre offensif est une des opérations les plus délicates. Serrurier prit position à Garessio avec sa division, pour observer les camps de Colli, près de Ceva ; Masséna et Augereau à Loano, Finale et Savone. Laharpe était placé pour menacer Gênes ; son avant-garde, commandée par le général de brigade Cervoni, occupait Voltri. Le ministre de France demanda au sénat de Gênes le passage par la Bocchetta, et les clefs de Gavi, annonçant que les Français voulaient pénétrer en Lombardie, et appuyer leurs opérations sur Gênes. La rumeur fut extrême dans cette ville ; le sénat, les conseils se mirent en permanence. Le contre-coup s'en fit ressentir à Milan.

§ IV.

Beaulieu, alarmé accourut en toute hâte, au secours de Gênes. Il porta son quartier-général à Novi, partagea son armée en trois corps; la droite composée de Piémontais, et commandée par Colli, ayant son quartier-général à Ceva, fut chargée de défendre la Stura et le Tanaro. Le centre sous les ordres de d'Argenteau établit son quartier-général à Sasello, et marcha sur Montenotte pour couper l'armée française, pendant sa marche sur Gênes, en tombant sur son flanc gauche, et lui intercepter à Savone la route de la Corniche. De sa personne Beaulieu, avec sa gauche, marcha par la Bocchetta sur Voltri pour couvrir Gênes.

Au premier aspect, ces dispositions paraissaient bien entendues ; mais en étudiant mieux les circonstances du pays, on découvrit que Beaulieu divisait ses forces, puisque toute communication était impraticable entre son centre et sa gauche, autrement que par derrière les montagnes, tandis que l'armée française, au contraire, était placée de manière à pouvoir se réunir en peu d'heures, et tomber en masse sur l'un ou l'autre des corps ennemis,

et l'un d'eux défait, l'autre était dans l'absolue nécessité de se retirer. Le général d'Argenteau, commandant le centre de l'armée ennemie campa à Montenotte inférieur, le 10 avril ; le 11 il marcha sur Montelegino pour déboucher par la Madone sur Savone. Le colonel Rampon, qui était chargé de la garde des trois redoutes de Montelegino, ayant eu avis de la marche de l'ennemi, poussa une forte reconnaissance à sa rencontre ; elle fut ramenée depuis midi jusqu'à deux heures, qu'elle rentra dans les redoutes ; d'Argenteau essaya de les enlever d'emblée. Il fut repoussé dans trois attaques consécutives par Rampon ; et comme ses troupes étaient fatiguées, il prit position, ayant le projet de tourner les redoutes le lendemain pour les faire tomber. Beaulieu de son côté déboucha le 10 sur Gênes ; le même jour il attaqua le général Cervoni en avant de Voltri ; celui-ci défendit sa position toute la journée, prit position le 11 sur le mont de la Fourche, se réploya dans la soirée et la nuit, et rejoignit sa division, celle de Laharpe, qui le 12, avant le jour, était en position derrière Rampon sur Montelegino. Dans la nuit, Napoléon marcha avec les divisions Augereau et Masséna, celle-ci par le col de Cadibone, et par Castellazzo, déboucha par derrière Montenotte. A la pointe du jour du 12, d'Argenteau, en-

veloppé de tous côtés, fut attaqué en tête par Rampon et Laharpe, en queue et en flanc par la division Masséna ; la déroute fut complète ; tout fut tué, pris, ou se débanda ; quatre drapeaux, cinq pièces de canon, 2,000 prisonniers furent les trophées de cette journée. Dans le même temps Beaulieu se présentait à Voltri, mais il n'y trouvait plus personne ; il s'y aboucha, sans obstacle, avec Nelson, amiral anglais ; ce ne fut que dans la journée du 13 qu'il apprit la perte de la bataille de Montenotte et l'entrée des Français dans le Piémont. Il lui fallut alors replier, en toute hâte, ses troupes sur elles-mêmes et repasser les mauvais chemins où les dispositions de son plan l'avaient forcé de se jeter. Ce détour fut tel, qu'une partie seule de ses troupes put arriver à Millesimo deux jours après, et qu'il lui fallut douze jours pour évacuer ses magasins de Voltri et de la Bocchetta, ce qui l'obligea à laisser des troupes pour les protéger.

§ V.

Le 12, le quartier général de l'armée arriva à Carcare ; les Piémontais s'étaient retirés sur Millesimo et les Autrichiens sur Dégo. Ces deux positions étaient liées par une brigade piémon-

taise, qui occupait les hauteurs de Biestro ; à Millesimo les Piémontais étaient à cheval sur le chemin qui couvre le Piémont ; ils furent rejoints par Colli, avec tout ce qu'il put tirer de la droite. A Dégo les Autrichiens occupaient la position qui défend le chemin d'Acqui, route directe du Milanais : ils y furent rejoints par Beaulieu avec tout ce qu'il put ramener de Voltri. Dans cette position, ce général se trouvait en mesure de recevoir tous les renforts que pourrait lui fournir la Lombardie : ainsi les deux grands débouchés du Piémont et du Milanais étaient couverts ; l'ennemi se flattait d'avoir le temps de s'y établir et de s'y retrancher ; quelque avantageuse qu'eût été la bataille de Montenotte pour les Français, il avait trouvé dans la supériorité du nombre de quoi réparer ses pertes ; mais le surlendemain 14, la bataille de Millesimo ouvrit les deux routes de Turin et de Milan. Augereau, formant la gauche, marcha sur Millesimo, Masséna avec le centre se porta sur Biestro et Dégo, et Laharpe avec la droite chemina sur les hauteurs de Cairo : l'armée française occupait ainsi quatre lieues de terrain de la droite à la gauche, l'ennemi avait appuyé sa droite en faisant occuper le mamelon de Cossaria, qui domine les deux branches de la Bormida. Mais le 13, le général Augereau, dont

les troupes n'avaient pas donné à la bataille de Montenotte, poussa la droite de l'ennemi avec tant d'impétuosité, qu'il lui enleva les gorges de Millesimo et cerna le mamelon de Cossaria. Le général autrichien Provéra, avec son arrière-garde forte de 2,000 hommes, fut coupé : dans une position aussi désespérée, il paya d'audace. Ce général se réfugia dans un vieux castel ruiné et s'y barricada. De cette hauteur, il voyait la droite de l'armée sarde qui faisait des dispositions pour la bataille du lendemain ; il espérait être dégagé. Napoléon sentait l'importance de s'emparer, dans la journée même du 13, du château de Cossaria ; mais ce poste était trop fort, plusieurs attaques échouèrent ; le lendemain, les deux armées furent aux mains : Masséna et Laharpe enlevèrent Dégo, après un combat opiniâtre, Menard et Joubert les hauteurs de Biestro. Toutes les attaques de Colli pour dégager Cossaria furent vaines ; dans toutes il fut battu et poursuivi l'épée dans les reins ; Provéra désespéré posa les armes. L'ennemi vivement poursuivi dans les gorges de Spigno sur la route d'Acqui, par 400 hommes des 22e de chasseur, 7e hussards et 15e de dragons, y laissa une trentaine de pièces de canon attelées et soixante caissons, quinze drapeaux et 6,000 prisonniers parmi lesquels deux généraux et vingt-quatre officiers supérieurs. Le

général en chef se trouva partout dans les momens les plus importans.

La séparation des deux armées autrichiennes et sardes, fut dès lors bien marquée : Beaulieu porta son quartier-général à Acqui, route du Milanais ; et Colli se porta à Céva pour s'opposer à la jonction de Serrurier et couvrir Turin.

§ VI.

Cependant la division de grenadiers autrichiens de Wukassowich, qui avait été dirigée de Voltri par Sasselo, arriva le 15 avril à trois heures du matin à Dégo. La position n'était plus occupée que par quelques bataillons français : ces grenadiers enlevèrent facilement ce village et l'alarme fut grande au quartier-général français, où l'on avait peine à comprendre comment les ennemis pouvaient être à Dégo, lorsque les avant-postes, placés sur la route d'Aqui, n'étaient pas inquiétés. Napoléon y marcha ; après deux heures d'un combat très-chaud, Dégo fut repris, et la division ennemie fut presque entièrement prisonnière ou tuée. L'adjudant général Lanusse, depuis général de division, mort sur le champ de bataille d'Alexandrie en Egypte (en 1801), décida de la victoire un moment incertaine, à la tête de deux bataillons de troupes légères ; il gravissait la gauche du mamelon de Dégo ; des bataillons de

grenadiers hongrois accoururent pour les empêcher de monter; les deux colonnes avancèrent et rétrogradèrent trois fois ; mais, à la troisième, Lanusse mettant son chapeau au bout de son épée, s'avança audacieusement et décida de la victoire. Cette action qui se passa sous les yeux du général en chef, lui valut le grade de général de brigade : les généraux Causse et Bonnel furent tués, ils venaient des Pyrénées-Orientales ; les officiers qui avaient servi dans cette armée, montraient une impétuosité et un courage distingués. C'est dans le village de Dégo que Napoléon remarqua pour la première fois un chef de bataillon qu'il fit colonel ; c'était Lannes, qui depuis fut maréchal de l'empire, duc de Montebello, et déploya les plus grands talens ; on le verra constamment dans la suite prendre la plus grande part à tous les événemens.

Après le combat de Dégo, les opérations furent dirigées contre les Piémontais ; l'on se contenta de tenir les Autrichiens en échec. Laharpe fut placé en observation au camp de San-Benedetto sur le Belbo ; Beaulieu affaibli, ne s'occupa plus qu'à rallier et organiser les débris de son armée. La division Laharpe, obligée de demeurer plusieurs jours dans cette position, souffrit par le défaut de subsistances, le manque de transports et l'épuisement d'un pays, où avaient sé-

journé tant de troupes ; elle se livra à quelques désordres.

Serrurier, instruit à Garessio des batailles de Montenotte et de Millesimo, s'empara de la hauteur de Saint-Jean de Murialto, entra dans Ceva le même jour qu'Augereau arrivait sur les hauteurs de Montezemoto. Le 17, après une vaine résistance, Colli évacua le camp retranché de Ceva, repassa le Tanaro, et se retira derrière la Corsaglia, occupant par sa droite la Madona-de-Vico. Le même jour, le quartier-général fut porté à Ceva : l'ennemi y avait laissé l'artillerie du camp, qu'il n'avait pas eu le temps d'emmener, et s'était contenté de mettre garnison dans le fort.

Ce fut un spectacle sublime que l'arrivée de l'armée sur les hauteurs de Montezemoto : de là elle découvrit les immenses et fertiles plaines du Piémont ; le Pô, le Tanaro, une foule d'autres rivières serpentaient au loin ; cette ceinture blanche de neige et de glace, d'une prodigieuse élévation, cernait à l'horizon ce riche bassin de la terre promise. Ces gigantesques barrières qui paraissaient les limites d'un autre monde, que la nature s'était plu à rendre si formidables, auxquelles l'art n'avait rien épargné, venaient de tomber comme par enchantement : " Anni-" bal a forcé les Alpes, dit Napoléon en fixant

" ses regards sur ces montagnes, nous, nous " les avons tournées !" Phrase heureuse qui exprimait en deux mots la pensée et l'esprit de la campagne. L'armée passa le Tanaro ; pour la première fois elle se trouvait en plaine, la cavalerie devenait nécessaire ; le général Stengel, qui la commandait, passa la Corsaglia à Lezegno, et battit la plaine pour éclairer le pays. Le quartier-général arriva au château de Lezegno sur la rive droite de cette rivière, près de l'endroit où elle se jette dans le Tanaro.

§ VII.

Le général Serrurier, le 20, passa le pont de Saint-Michel pour attaquer la droite de l'armée de Colli, en même temps que Masséna passait le Tanaro pour tourner sa gauche ; mais Colli, jugeant le danger de sa position, l'avait abandonnée pendant la nuit, et marchait lui-même sur sa droite pour prendre position à Mondovi. Il se trouva, par une circonstance fortuite, avec ses forces, précisément devant Saint-Michel, comme le général Serrurier débouchait du pont ; il fit halte, lui opposa des forces supérieures et le força de se replier. Serrurier se fût pourtant maintenu dans Saint-Michel, si un de ses régimens d'infanterie légère ne se fût livré au pillage. Serrurier déboucha le 22 par le pont

de Torre, Masséna par celui de Saint-Michel, le général en chef par Lezegno. Ces trois colonnes se portèrent sur Mondovi : Colli y avait déjà élevé quelques redoutes et y avait pris position, sa droite à Notre-Dame de Vico et sa gauche à la Bicoque. Serrurier enleva la redoute de la Bicoque et décida de la bataille de Mondovi. Cette ville et tous ses magasins tombèrent au pouvoir du vainqueur. Le général Stengel, qui s'était trop éloigné en plaine avec un millier de chevaux, à la poursuite de l'ennemi, fut attaqué par la cavalerie piémontaise qui était brave et en très-bon état.

Il fit toutes les dispositions qu'on devait attendre d'un général consommé ; il opérait sa retraite sur ses renforts lorsque, dans une charge, il tomba blessé à mort d'un coup de pointe. Le colonel Murat, à la tête de trois régimens de cavalerie, repoussa les Piémontais, les poursuivit à son tour pendant quelques heures. Le général Stengel, alsacien, était un excellent officier de hussards ; il avait servi sous Dumouriez et aux autres campagnes du nord, il était adroit, intelligent, alerte ; il réunissait les qualités de la jeunesse à celles de l'âge mur : c'était un vrai général d'avant-poste ; deux ou trois jours avant sa mort, lorsqu'il était entré le premier dans Lezegno, le général en chef y arriva quelques heures après, et quelque chose dont

il eût besoin, tout était prêt : les défilés, les gués avaient été reconnus, des guides étaient assurés, le curé et le maître de poste avaient été interrogés, des intelligences étaient déjà liées avec les habitans, des espions étaient envoyés dans plusieurs directions, les lettres de la poste saisies, et celles qui pouvaient donner des renseignemens militaires, traduites et analysées ; toutes les mesures étaient prises pour former des magasins de subsistances pour rafraîchir les troupes ; malheureusement Stengel avait la vue basse, défaut essentiel dans sa position, et qui lui fut funeste.

La perte des Piémontais fut de 3,000 hommes à cette bataille, huit pièces de canon, dix drapeaux, 1,500 prisonniers, dont trois généraux. Après la bataille de Mondovi, le général en chef marcha sur Cherasco ; Serrurier se porta sur Fossano et Augereau sur Alba. Beaulieu avait d'Acqui marché sur Nezza-della-Paglia avec la moitié de son armée pour faire une diversion favorable aux Piémontais, mais trop tard ; il se replia sur le Pô, aussitôt qu'il apprit le traité de Cherasco.

§ VIII.

Ces trois colonnes entrèrent à la fois dans Cherasco, Fossano et Alba. Le quartier-général

de Colli était à Fossano ; Serrurier l'en délogea. Cherasco, à l'embouchure de la Stura et du Tanaro, était une place forte, mais mal armée et point approvisionnée, parce qu'elle n'était pas frontière. Cette acquisition était importante ; on ne perdit pas un moment pour la mettre en état de défense ; ses magasins d'artillerie étaient remplis de tout ce qui était nécessaire pour en compléter l'armement. L'armée française passa la Stura et se porta en avant de la petite ville de Bra. La jonction de Serrurier avait permis de communiquer avec Nice par Ponte-di-Nave, il en arriva des renforts d'artillerie et tout le matériel qu'on avait pu y organiser. L'armée s'était enrichie dans tous ces combats de beaucoup de canons et de chevaux, on en leva grand nombre dans la plaine de Mondovi : peu de jours après l'entrée à Cherasco, l'artillerie put fournir soixante bouches à feu approvisionnées et bien attelées. Les soldats qui avaient été sans distribution durant les dix jours de cette campagne, en reçurent de régulières : le pillage et le désordre, suite ordinaire de la rapidité des mouvemens, cessèrent ; on rétablit la discipline ; l'armée changea promptement de face au milieu de l'abondance et des ressources qu'offrait ce beau pays ; les pertes d'ailleurs n'avaient pas été aussi grandes que l'on pourrait

le croire. La rapidité des mouvemens, l'impétuosité des troupes et surtout l'art de les opposer à l'ennemi au moins en nombre égal, et souvent en nombre supérieur, joint aux succès constans qu'on avait obtenus, avaient épargné bien des hommes. D'ailleurs, ces pertes étaient réparées, les soldats arrivaient par tous les débouchés de tous les dépôts et de tous les hôpitaux de la rivière de Gênes au seul bruit de la victoire et de l'abondance qui régnait. La misère avait été telle jusque-là dans l'armée française, qu'on oserait à peine le décrire; les officiers, depuis plusieurs années, ne recevaient que huit francs par mois de solde, et l'état-major était entièrement à pied. Le maréchal Berthier a conservé dans ses papiers un ordre du jour d'Albenga, qui accordait une gratification de trois louis à chaque général de division. Cherasco est à dix lieues de Turin, quinze d'Alexandrie, dix-huit de Tortone, vingt-cinq de Gênes, vingt de Savone. La cour de Sardaigne ne savait plus à quoi se résoudre; son armée était découragée et en partie détruite; l'armée autrichienne n'avait plus d'autre pensée que de couvrir Milan. Les esprits étaient fort agités dans tout le Piémont; la cour ne jouissait nullement de la confiance publique; elle se mit à la discrétion de Napoléon et sollicita un armis-

tice ; bien des personnes eussent préféré que l'armée eût marché sur Turin ; mais Turin était une place forte, il fallait du gros canon pour en enfoncer les portes. Le roi avait encore un grand nombre de forteresses, et malgré les victoires qu'on venait de remporter, le moindre échec, le plus léger caprice de la fortune pouvait tout renverser ; les deux armées ennemies réunies étaient encore, malgré leurs revers, supérieures à l'armée française ; elles avaient une artillerie considérable et surtout une cavalerie qui n'avait pas souffert. L'armée française, en dépit de ses victoires, avait de l'étonnement ; elle était frappée de la grandeur de l'entreprise ; le succès paraissait problématique quand on considérait la faiblesse des moyens, les esprits se fussent exagéré le moindre revers. Des officiers, même des généraux, ne concevaient pas qu'on osât songer à la conquête de l'Italie, avec aussi peu d'artillerie, une si mauvaise cavalerie, et une armée aussi faible que les maladies et l'éloignement de la France affaibliraient tous les jours. On trouve des traces de ces sentimens de l'armée dans la proclamation que le général en chef adressa à ses soldats à Cherasco : " Soldats, vous " avez remporté en quinze jours six victoires, " pris vingt-et-un drapeaux, cinquante-cinq

" pièces de canon, plusieurs places fortes, et con-
" quis la partie la plus riche du Piémont ; vous
" avez fait 15,000 prisonniers, tué ou blessé plus
" de 10,000 hommes. Vous vous étiez jusque ici
" battus pour des rochers stériles, illustrés
" par votre courage, mais inutiles à la patrie ;
" vous égalez, aujourd'hui, par vos services,
" l'armée de Hollande et du Rhin. Dénués de
" tout, vous avez suppléé à tout. Vous avez
" gagné des batailles sans canons, passé des
" rivières sans ponts, fait des marches forcées
" sans souliers, bivouaqué sans eau-de-vie et
" souvent sans pain. Les phalanges républi-
" caines, les soldats de la liberté étaient seuls
" capables de souffrir ce que vous avez souffert ;
" grâces vous en soient rendues, soldats ! La
" patrie reconnaissante vous devra sa prospé-
" rité, et si, vainqueurs de Toulon, vous pré-
" sageâtes l'immortelle campagne de 1793, vos
" victoires actuelles en présagent une plus belle
" encore. Les deux armées qui naguères vous
" attaquaient avec audace, fuient épouvantées
" devant vous ; les hommes pervers qui riaient
" de votre misère et se réjouissaient dans leurs
" pensées des triomphes de vos ennemis, sont
" confondus et tremblans. Mais, soldats, vous
" n'avez rien fait puisqu'il vous reste à faire.
" Ni Turin, ni Milan, ne sont à vous ; les cen-

" dres des vainqueurs de Tarquin sont encore " foulées par les assassins de Basseville ! On " dit qu'il en est parmi vous dont le courage " mollit, qui préféreraient retourner sur les " sommets de l'Apennin et des Alpes ? Non, " je ne puis le croire. Les vainqueurs de Mon- " tenotte, de Millesimo, de Dégo, de Mondovi, " brûlent de porter au loin la gloire du peuple " français ! .....

Des conférences pour une suspension d'armes se tinrent au quartier-général dans la maison de Salmatoris, alors maître-d'hôtel du roi de Sardaigne, et qui depuis a été préfet du palais de Napoléon. Le général piémontais Latour et le colonel Lascoste étaient chargés des pouvoirs du roi. Le comte Latour était un vieux soldat, lieutenant-général au service de Sardaigne, très-opposé à toutes les nouvelles idées, de peu d'instruction et d'une capacité médiocre. Le colonel Lascoste, natif de Savoie, était dans la force de l'âge ; il s'exprimait avec facilité, avait de l'esprit et se montra sous des rapports avantageux. Les conditions furent : Que le roi quitterait la coalition, et enverrait un plénipotentiaire à Paris pour y traiter de la paix définitive ; que jusque là il y aurait armistice ; que Ceva, Coni, Tortone ou à son défaut Alexandrie, seraient remis sur-le-champ à l'ar-

mée française avec toute l'artillerie et les magasins ; que l'armée continuerait d'occuper tout le terrain qui se trouvait en ce moment en sa possession ; que les routes militaires dans toutes les directions permettraient sa libre communication avec la France, et de la France avec l'armée ; que Valence serait immédiatement évacué par les Napolitains et remis au général français jusqu'à ce qu'il eût effectué le passage du Pô ; enfin que les milices du pays seraient licenciées et que les troupes régulières seraient disséminées dans les garnisons de manière à ce qu'elles ne donnassent aucun ombrage à l'armée française.

Désormais les Autrichiens isolés pouvaient être poursuivis jusque dans l'intérieur de la Lombardie. Les troupes de l'armée des Alpes, devenues disponibles, allaient en partie descendre en Italie. La ligne de communication avec Paris était raccourcie de moitié ; enfin on avait des points d'appui et de grands dépôts d'artillerie pour former des équipages de siége et pour assiéger Turin même, si le directoire n'agréait pas la paix.

§ IX.

L'armistice conclu, et les places de Coni, Tortone et Ceva occupées, on se demanda s'il

fallait aller en avant, et jusqu'où ? On concevait que l'armistice qui avait fait tomber toutes les places fortes et séparé l'armée piémontaise de l'armée autrichienne était utile ; " mais ne se-
" rait-il pas désormais plus avantageux de pro-
" fiter des moyens acquis pour révolutionner
" entièrement le Piémont et Gênes avant d'aller
" plus loin ? Le gouvernement français avait le
" droit de refuser les négociations proposées et
" de déclarer sa volonté par un *ultimatum*. Ne
" serait-il pas impolitique de s'éloigner de la
" France, de passer le Tésin, sans être sûr de
" ses derrières ? Les rois de Sardaigne qui ont
" été si utiles à la France, tant qu'ils ont été
" fidèles, ont le plus contribué à ses revers dès
" qu'ils ont changé de politique. Aujourd'hui
" la disposition des ennemis de cette cour ne
" saurait permettre la moindre illusion. Les
" nobles et les prêtres la dominent ; ils sont
" ennemis irréconciliables de la république. Si
" on avance et qu'on éprouve une défaite, que
" n'aura-t-on pas à redouter de leur haine et de
" leur vengeance ? Gênes même devra donner de
" grandes inquiétudes. Le système de l'oligar-
" chie y domine toujours, et quelque nom-
" breux que puissent s'y trouver les partisans
" de la France, ils demeurent sans influence
" dans leurs décisions politiques. Les bourgeois

" de Gênes peuvent bien déclamer, mais là se
" borne tout leur pouvoir. Les oligarques gou-
" vernent, ils commandent aux troupes et dis-
" posent de 8 à 10,000 paysans des vallées de
" Fontana-Bona et autres, qu'ils appellent à
" leur secours quand ils en ont besoin. Enfin
" doit-on s'arrêter après avoir passé le Tésin ?
" doit-on passer l'Adda, l'Oglio, le Mincio,
" l'Adige, la Brenta, la Piave, le Tagliamento,
" l'Isonzo ? Est-il sage de laisser sur ses der-
" rières de si nombreuses populations si mal
" disposées ? Le moyen d'aller vîte n'est-il pas
" d'aller doucement et de se faire des appuis
" dans tous les pays que l'on occupe, en chan-
" geant le gouvernement et confiant l'adminis-
" tration à des personnes de mêmes principes
" et de mêmes intérêts que nous ? Si l'on se
" portait dans le pays de Venise, n'obligerait-
" on pas cette république, qui peut disposer de
" 50,000 hommes, à prendre parti pour l'en-
" nemi ? On répondait à cela : L'armée fran-
" çaise doit profiter de sa victoire, elle ne doit
" s'arrêter qu'à la meilleure ligne de défense
" contre les armées autrichiennes qui ne tarde-
" ront pas à déboucher du Tyrol et du Frioul.
" Cette ligne c'est l'Adige : elle couvre toutes
" les vallées du Pô ; elle intercepte la moyenne
" et la basse Italie ; elle isole la place de Man-

" toue ; et probablement cette place sera prise
" avant que l'armée ennemie ne soit refaite et
" en position de la secourir. C'est pour avoir
" méconnu ce principe que le maréchal de
" Villars manqua tout le but de la guerre en
" 1733. Il était à la tête de 50,000 hommes
" réunis au camp de Vigevano en octobre ;
" n'ayant pas d'armée devant lui, il pouvait se
" porter où il voulait. Il se borna à se tenir en
" observation sur l'Oglio à cheval sur le Pô ;
" ayant ainsi perdu l'occasion, il ne la retrouva
" plus. Trois mois après, Mercy arriva dans
" le Seraglio avec une armée. Le maréchal de
" Coigny, quoique à la tête d'une armée très-
" supérieure pendant toute la campagne de
" 1734, et victorieux dans deux batailles ran-
" gées, celles de Parme et de Guastalla, ne sut
" tirer aucun parti de tant d'avantages ; il ma-
" nœuvra alternativement sur les deux rives du
" Pô. Si ces généraux avaient bien connu
" la topographie de l'Italie, dès le mois de no-
" vembre, Villars eût pris position sur l'Adige,
" interceptant ainsi toute l'Italie ; et Coigny
" eût profité de ses victoires pour s'y porter à
" tire-d'aile.

" Sur l'Adige on a le moyen de pourvoir à
" toutes les dépenses de l'armée, parce qu'on
" en fait partager le poids à une grande popu-

" lation; à celles du Piémont, de la Lombardie,
" aux légations de Bologne et de Ferrare, aux
" duchés de Parme et de Modène. On craint de
" voir Venise se déclarer contre la France? Le
" meilleur moyen de l'empêcher, c'est de por-
" ter en peu de jours la guerre au milieu de ses
" états; elle n'est point préparée à un pareil
" événement; elle n'a point eu le temps de faire
" des levées et de prendre des résolutions; il
" faut empêcher le sénat de délibérer. Si l'armée
" reste sur la rive droite du Tésin, les Autri-
" chiens forceront cette république de faire
" cause commune avec eux, ou elle-même se
" jettera dans leurs bras, influencée par l'esprit
" de parti. Le roi de Sardaigne n'est plus à
" craindre; ses milices sont congédiées; les
" Anglais vont cesser leurs subsides; les affaires
" intérieures y sont dans le plus mauvais
" état. Quelque parti que prenne la cour, les
" mécontens s'accroîtront; après la fièvre vient
" la faiblesse. Quinze à dix-huit mille hommes
" sont toutes les forces qui lui restent; dissé-
" minés dans un grand nombre de villes, ils
" suffiront à peine à maintenir la tranquillité
" intérieure. D'un autre côté, le mécontente-
" ment de la cour de Vienne contre le cabinet
" de Turin ira en croissant; elle lui reprochera
" qu'à la première bataille perdue, il a déses-

" péré de la cause commune. Ce n'est pas ainsi " qu'en avait agi, en 1705, Victor-Amédée, " après la victoire que Vendôme remporta à " Cassano, où le prince Eugène fut acculé sur " les bords du lac d'Iseo, où trois armées fran- " çaises envahirent tous ses états, même le " comté de Nice ; il ne lui restait plus que Tu- " rin, et cependant il tint ferme, persista dans " son alliance avec l'Autriche. Il en fut récom- " pensé l'année suivante par la bataille de Tu- " rin, où il reconquit tous ses états, en consé- " quence de cette marche si audacieuse du " prince Eugène que la fortune se plut à cou- " ronner d'un si grand succès.

" Les oligarques de Gênes ne sont pas à " craindre ; la meilleure garantie contre eux, " ce sont les profits immenses qu'ils recueillent " de leur neutralité. On veut protéger les prin- " cipes de la liberté en Piémont et à Gênes, " mais pour cela il faut allumer la guerre civile, " soulever le peuple contre les nobles et les " prêtres ; et c'est devenir responsable des excès " qui accompagnent toujours une pareille lutte. " Arrivée au contraire sur l'Adige, l'armée sera " maîtresse de tous les états de la maison d'Au- " triche en Italie et de tous ceux du pape en- " deça de l'Apennin ; elle sera en position de " proclamer les principes de la liberté et d'ex-

" citer le patriotisme italien contre la domina-
" tion étrangère. On n'aura pas besoin d'exciter
" les divisions parmi les diverses classes des
" citoyens ; nobles, bourgeois, paysans, tous
" seront appelés à marcher d'accord pour le
" rétablissement de la patrie italienne. Le mot
" *Italiam ! Italiam !* proclamé à Milan, à Bolo-
" gne, à Vérone produira un effet magique.
" Proclamé sur la droite du Tésin, les Italiens
" diront : *Pourquoi n'avancez-vous pas?*"

Le colonel Murat, premier aide-de-camp, fut expédié pour Paris avec vingt-un drapeaux et le traité d'armistice de Cherasco. Son arrivée à Paris, par le Mont Cenis, avec tant de trophées et l'acte de soumission du roi de Sardaigne causa une grande joie dans la capitale et y excita le plus vif enthousiasme. L'aide-de-camp Junot, qui avait été expédié, après la bataille de Millesimo, par la route de Nice, arriva après Murat.

La province d'Alba, que les Français occupèrent en entier, était, de tout le Piémont, le pays le plus opposé à l'autorité royale, celui qui contenait le plus de germes révolutionnaires ; il y avait déjà éclaté des troubles ; plus tard encore il en éclata de nouveaux. Si on eût voulu continuer la guerre avec le roi de Sardaigne, c'est là que l'on eût trouvé le plus

de secours et le plus de disposition à l'insurrection. Ainsi au bout de quinze jours, le premier point du plan de campagne était atteint. De grands résultats étaient obtenus ; les forteresses piémontaises des Alpes étaient tombées ; la coalition était affaiblie d'une puissance qui lui fournissait 60 à 70,000 hommes, plus importante encore par sa position. Depuis le commencement de cette campagne, dans le courant d'un mois, la législature décréta cinq fois que l'armée d'Italie avait bien mérité de la patrie, dans les séances des 21, 22, 24, 25 et 26 avril et chaque fois pour de nouvelles victoires.

Conformément aux conditions de l'armistice de Cherasco, le roi de Sardaigne envoya à Paris le comte de Revel pour traiter de la paix définitive. Il la conclut et la signa le 15 mai 1796. Par ce traité, les places d'Alexandrie et de Coni furent remises à l'armée d'Italie ; Suse, la Brunette, Exilles, démolies et les Alpes ouvertes ; ce qui mit le roi à la disposition de la république, n'ayant plus d'autres points fortifiés que Turin et le fort de Bard.

CHAPITRE VI.

BATAILLE DE LODI.

I. Passage du Pô (7 mai).—II. Combat de Fombio (8 mai).—III. Armistice accordé au duc de Parme (9 mai).—IV. Bataille de Lodi (10 mai).—V. Entrée à Milan (14 mai).—VI. Armistice accordé au duc de Modène (20 mai).—VII. Berthier.—VIII. Masséna.—IX. Augereau.—X. Serrurier.

---

§ 1er.

LES portes des places de Coni, Tortone et Ceva furent ouvertes aux Français dans les premiers jours de mai. Masséna marcha avec sa division à Alexandrie, et y prit de nombreux magasins appartenant à l'armée autrichienne. Le quartier-général arriva à Tortone, en passant par Alba, Nizza-della-Paglia et le couvent de Bosco. Tortone était une très-belle forteresse; elle se trouvait abondamment pourvue d'artillerie et de toutes sortes de munitions de guerre. Beaulieu, consterné, s'était retiré au-delà du Pô, pour couvrir Milan ; il comptait défendre le passage du Pô,

vis-à-vis de Valence, et celui-ci forcé, celui de la Sessia et du Tésin. Il plaça ses troupes sur la rive gauche de la Cogna, au camp de Valleggio ; il y fut renforcé par une division de réserve de dix bataillons, ce qui lui donnait une armée égale à l'armée française. Dans toutes les dispositions politiques et militaires, Valenza avait été désigné comme le lieu où les Français devaient opérer le passage du Pô. Dans les conférences de Cherasco, on avait laissé percer mystérieusement cette intention. Dans la conclusion de l'armistice, un article prescrivait la remise de cette ville aux Français, pour qu'ils y effectuassent le passage du fleuve. Masséna, à peine arrivé à Alexandrie, poussa des partis dans la direction de Valenza. Augereau partit d'Alba, et campa à l'embouchure de la Scrivia. Serrurier se rendit à Tortone où Laharpe était arrivé par la route d'Acqui. Les grenadiers de l'armée y avaient été rassemblés au nombre de 3,500 ; ils formaient dix bataillons : avec ces troupes d'élite, la cavalerie et vingt-quatre pièces de canon, Napoléon se porta à marches forcées sur Plaisance, pour y surprendre le passage du Pô ; le passage une fois démasqué, toutes les divisions françaises abandonnèrent leurs positions, et marchèrent, en toute hâte, sur Plaisance. Le 7 mai,

à neuf heures du matin, il arriva devant cette ville, ayant fait seize lieues en trente-six heures. Il se rendit au bord de la rivière, où il demeura jusqu'à ce que le passage fût effectué, et l'avant-garde sur la rive gauche. Le bac de Plaisance portait 500 hommes, ou cinquante chevaux, et faisait la traversée en une demi-heure. Le colonel d'artillerie, Andréossy, directeur des ponts, et l'adjudant-général Frontin avaient pris sur le Pô, de Castel-Saint-Joane à Plaisance, dix bateaux chargés de 500 blessés et de la pharmacie de l'armée autrichienne. Le colonel Lannes passa le premier avec 900 grenadiers. Deux escadrons de hussards ennemis tentèrent vainement d'empêcher le débarquement. Peu d'heures après, toute l'avant-garde était de l'autre côté. Dans la nuit du 7 au 8, toute l'armée arriva ; le 9, le pont fut achevé. Le soir même du 7, le général Laharpe, commandant les grenadiers, établit son quartier-général à Emetri, entre Fombio et le Pô. Ce fleuve à Plaisance est très-rapide ; sa largeur est de deux cent-cinquante toises. Les passages des rivières de cette importance sont les opérations les plus critiques de la guerre.

§ II.

La division autrichienne de Liptay, forte de huit bataillons et huit escadrons, partie de Pavie, arriva dans la nuit à Fombio, à une lieue du pont de Plaisance. Le 8, après midi, on s'aperçut que les clochers et les maisons du village étaient crénelés et remplis de troupes ; que les chaussées, qui traversaient des risières, étaient occupées par du canon : il devenait de la plus haute importance de déloger l'ennemi de Fombio. Il pouvait recevoir de grands renforts ; il eût été par trop dangereux d'être obligé de livrer bataille avec une aussi grande rivière à dos. Napoléon ordonna les dispositions qu'exigeait la nature du terrain. Lannes attaqua par la gauche ; Lanusse sur le centre ; Dallemagne sur la droite : en une heure de temps le village fut enlevé ; la division autrichienne, qui le défendait, fut culbutée ; elle perdit ses canons, 2,500 prisonniers, trois drapeaux. Les débris se jetèrent dans Pizzighittone, et y passèrent l'Adda. La forteresse de Pizzighittone n'était pas armée peu de jours auparavant, elle était encore si loin du théâtre de la guerre et de tout danger, que

l'ennemi n'y avait pas songé ; mais Liptay eut le temps de lever les ponts-levis, de placer du canon de campagne sur les remparts. L'avant-garde française s'arrêta au rivage de Malleo, à la nuit close, à une demi-portée de canon de Pizzighittone. Laharpe rétrograda pour se placer en avant de Codogno, couvrant les routes de Pavie et de Lodi. On savait, par les prisonniers faits à Fombio, que Beaulieu était en marche, pour camper avec son armée derrière Fombio. Il se pouvait donc que quelques-uns de ses corps, ignorant ce qui s'était passé dans l'après-midi, se portassent sur Codogno, pour y cantonner ; les troupes en furent prévenues. Après avoir ordonné la plus grande surveillance, le général en chef retourna à Plaisance, où était son quartier-général. Pendant la nuit, Masséna passa le Pô, et se plaça en réserve à la tête du pont, pour soutenir Laharpe, en cas de besoin. Ce qui avait été prévu arriva ; la marche des troupes depuis Tortone à Plaisance, quelque rapide qu'elle eût été, n'avait pas été assez secrète pour que Beaulieu n'en eût eu connaissance. Il mit toutes ses troupes en marche pour occuper le pays entre le Tésin et l'Adda, espérant arriver à temps vis-à-vis Plaisance, pour empêcher le passage du fleuve ; il savait que les Français

n'avaient point d'équipages de pontons. Un des régimens de cavalerie qui précédaient la colonne où il était, se présenta aux avant-postes du général Laharpe, venant par la route de Pavie ; il y donna l'alarme. Les bivouacs prirent les armes ; après quelques décharges, il n'entendirent plus rien : cependant Laharpe, suivi d'un piquet et de quelques officiers, se porta en avant pour vérifier ce que cela pouvait être, et interroger lui-même les habitans des premières métairies sur la route, qui lui dirent que cette alarme avait été donnée par un régiment de cavalerie, qui ignorait que les Français eussent passé le Pô, et qu'il avait pris à gauche pour gagner Lodi. Laharpe retourna dans son camp. Mais au lieu de revenir par la chaussée d'où les troupes l'avaient vu partir, il prit malheureusement un sentier voisin. Les soldats étaient au guet ; ils accueillirent leur général par un feu de file très-vif ; Laharpe tomba mort ; il fut tué par ses propres soldats ! il était Suisse, du canton de Vaud. Sa haine contre le gouvernement de Berne, lui ayant attiré des persécutions, il s'était réfugié en France ; c'était un officier d'une bravoure distinguée. Grenadier par la taille et par le cœur, conduisant avec intelligence ses troupes, dont il était fort aimé, quoique d'un ca-

ractère inquiet. On a remarqué que, pendant le combat de Fombio, tout le soir qui a précédé sa mort, il avait été fort préoccupé, très-abattu, ne donnant point d'ordres, privé, en quelque sorte, de ses facultés ordinaires, tout-à-fait dominé par un pressentiment funeste. Ce triste événement parvint à quatre heures du matin au quartier-général. Berthier fut sur-le-champ envoyé à cette division d'avant-garde; il y trouva les troupes désolées.

§ III.

En entrant dans les états de Parme, Napoléon reçut, au passage de la Trébia, des envoyés du prince, pour lui demander la paix et sa protection. Le duc de Parme n'était d'aucune importance politique ; il n'y avait aucun avantage à saisir ses états. Il lui laissa le soin de les administrer, en lui imposant, pour condition de l'armistice, tous les sacrifices dont ils étaient susceptibles. On recueillit ainsi tous les avantages, et on se délivra de tous les embarras du gouvernement. Ce parti était le plus sage, le plus simple. Le 9 au matin, l'armistice fut signé à Plaisance. Le duc paya deux millions en argent, versa dans les magasins de l'armée une grande quantité de bled,

d'avoine, etc.; fournit seize cents chevaux d'artillerie ou de cavalerie, et s'engagea à défrayer toutes les routes militaires et les hôpitaux qui seraient établis dans ses états. C'est dans cette occasion que Napoléon imposa une contribution d'objets d'art pour le Musée de Paris. C'est le premier exemple de ce genre, qu'on rencontre dans l'histoire moderne. Parme fournit vingt tableaux, au choix des commissaires français ; parmi eux se trouva le fameux Saint-Jérôme. Le duc fit proposer deux millions pour conserver ce tableau ; les agens de l'armée étaient fort de cette opinion. Le général en chef dit qu'il ne resterait bientôt plus rien des deux millions qu'on lui donnerait, tandis que la possession d'un pareil chef-d'œuvre, à Paris, ornerait cette capitale pendant des siècles, et enfanterait d'autres chefs-d'œuvre.

La ville de Parme est située à trente lieues du golf de Rapalo sur la Méditerranée, à même distance des bouches du Pô sur l'Adriatique ; à soixante lieues des bouches du Var, frontière ouest de l'Italie du côté de la France ; à soixante lieues de l'Isonzo, frontière est de l'Italie et sa limite avec l'Allemagne ; et à soixante lieues sud du col du Saint-Gothard, limite de la Suisse ; à deux cent dix lieues de la mer d'Ionie ; à vingt

lieues de la Spezia ; à quatre lieues du Pô. Sa population était de 40,000 âmes. Sa citadelle était en mauvais état. Les duchés de Parme, Plaisance, Guastalla, furent possédés par la maison de Farnèse. Elisabeth, femme de Philippe V, héritière de cette maison, porta ces duchés dans la maison d'Espagne. Dom Carlos, son fils, les possédait en 1714 ; depuis, ayant été appelé au trône de Naples, ces duchés passèrent à la maison d'Autriche en 1748 par le traité d'Aix-la-Chapelle ; l'infant dom Philippe en fut investi ; depuis, son fils Ferdinand lui succéda en 1762. C'est le fameux élève de Condillac ; il est mort en 1802. Il habitait le château de Colorno, environné de moines et livré à toutes les pratiques les plus minutieuses de la religion.

§ IV.

L'armée leva dans la ville de Plaisance quatre cents chevaux d'artillerie. Le 10, elle marcha de Casal-Pusterlengo sur Lodi, où Beaulieu avait réuni les divisions de Sebottendorf et Roselmini, et avait dirigé sur Milan et Cassano, Colli et Wukassowich. La destinée de ces dernières troupes dépendait désormais de la rapidité des marches. On pouvait les couper de l'Oglio et les faire

prisonnières, mais à une lieue de Casal l'armée française trouva une forte arrière-garde de grenadiers autrichiens avantageusement postée, défendant la chaussée de Lodi. Il fallut manœuvrer ; on y mit toute l'ardeur, et elle, toute l'opiniâtreté que requéraient les circonstances ; enfin, le désordre se mit dans ses rangs ; elle fut poursuivie l'épée dans les reins jusque dans Lodi. Cette place avait des murailles ; l'ennemi voulut en fermer les portes, mais les soldats français y entrèrent pêle-mêle avec les fuyards qui se rallièrent derrière la ligne de bataille que Beaulieu avait prise sur la rive gauche de l'Adda. Ce général démasqua vingt-cinq à trente pièces de canon pour défendre le pont ; les Français lui en opposèrent sur-le-champ un pareil nombre. La ligne autrichienne était de 12,000 hommes d'infanterie et de 4,000 de cavalerie, ce qui joint aux 10,000 qui se retiraient sur Cassano, à 8,000 qui avaient été battus à Fombio, et dont les débris étaient retirés à Pizzighittone, et aux 2,000 de la garnison du château de Milan, formaient 35, à 36,000 hommes, seuls restes de son armée.

Napoléon, dans l'espoir de couper la division qui marchait par Cassano, résolut de passer le pont de l'Adda ce même jour sous le feu des ennemis, et de les étonner par une opéra-

tion si hardie. En conséquence, après quelques heures de repos dans Lodi, sur les cinq heures du soir, il ordonna au général Beaumont, commandant la cavalerie, de passer l'Adda à une demi-lieue au-dessus, où se trouvait un gué praticable en ce moment, et aussitôt qu'il serait sur l'autre rive, d'engager la canonnade avec une batterie d'artillerie légère sur le flanc droit de l'ennemi ; en même temps il plaça au débouché du pont et sur la rive droite toute l'artillerie disponible de l'armée, la dirigeant sur les pièces ennemies qui enfilaient le pont ; il forma les grenadiers en colonne serrée derrière le rempart de la ville qui borde l'Adda, où elle se trouvait plus près des batteries ennemies que la ligne même de l'infanterie autrichienne, qui s'était éloignée de la rivière pour profiter d'un pli de terrain qui la mettait en partie à l'abri des boulets des batteries françaises, et dès qu'il vit le feu de l'artillerie de l'ennemi se rallentir, que la tête de la cavalerie française commençait à se former sur la rive gauche, que cette manœuvre inquiétait l'ennemi, il fit battre la charge ; la tête de la colonne par un simple à gauche se trouva sur le pont, qu'elle traversa en peu de secondes au pas de course, et s'empara sur-le-champ du canon de l'ennemi ; la colonne n'était exposée au feu de

l'ennemi qu'au moment où elle convergeait, par un à gauche, pour passer le pont. Aussi en un clin d'œil fut-elle à l'autre bord, sans essuyer de perte sensible ; elle tomba sur la ligne ennemie, l'enfonça, la contraignit de se retirer sur Crema dans le plus grand désordre avec la perte de son artillerie, de plusieurs drapeaux, et 2,500 prisonniers. Une action si vigoureuse exécutée sous un feu si meurtrier, mais conduite avec toute la prudence convenable, a été regardée par les militaires comme une des actions les plus brillantes de la guerre. Les Français ne perdirent pas plus de 200 hommes ; les ennemis furent écrasés. Mais Colli et Wukassowich avaient passé l'Adda à Cassano, et se retiraient par la chaussée de Brescia, ce qui décida la marche des Français sur Pizzighittone ; ils mettaient de l'importance à chasser de suite l'ennemi de cette forteresse pour qu'il n'eût pas le temps de l'armer et de l'approvisionner ; à peine fut-elle cernée qu'elle se rendit ; il y avait 300 hommes, que l'ennemi sacrifia pour favoriser sa retraite. Napoléon, dans sa ronde de nuit, rencontra un bivouac de prisonniers où était un vieux officier hongrois, bavard ; il lui demanda comment allaient leurs affaires : le vieux capitaine ne pouvait disconvenir que cela n'allât très-mal ; " mais, ajouta-t-il, il n'y a

plus moyen d'y rien comprendre, nous avons à faire à un jeune général, qui est tantôt devant nous, tantôt sur notre queue, tantôt sur nos flancs ; on ne sait jamais comment il faut se placer. Cette manière de faire la guerre est insupportable, et viole tous les usages." La cavalerie française entra à Crémone après une assez brillante charge, et poursuivit l'arrière-garde autrichienne jusqu'à l'Oglio.

§ V.

Aucune troupe française n'était encore entrée à Milan, quoique cette capitale fût à plusieurs journées sur les derrières de l'armée qui avait des postes à Crémone. Mais les administrations autrichiennes l'avaient évacuée, et s'étaient réfugiées dans Mantoue. La ville était gardée par les gardes nationales. La municipalité et les états de Lombardie envoyèrent à Lodi une députation, à la tête de laquelle était Melzi, pour protester de leur soumission et implorer la clémence du vainqueur. C'est en souvenir de cette mission que le roi d'Italie institua depuis le duché de Lodi en faveur de Melzi. Le 15 mai, le vainqueur fit son entrée dans Milan sous un arc de triomphe, au milieu d'un peuple immense, et de la nombreuse

garde nationale de la ville, habillée aux trois couleurs, vert, rouge et blanc. A sa tête était le duc de Serbelloni qu'elle s'était choisi pour chef. Augereau rétrograda pour occuper Pavie; Serrurier occupa Lodi et Crémone; la division Laharpe, Como, Cassano, Lucco, et Pizzighittone, qui fut armée et approvisionnée.

Napoléon dit à ses soldats, par l'ordre du jour: " Soldats, vous vous êtes précipités " comme un torrent du haut de l'Apennin. " Vous avez culbuté, dispersé tout ce qui " s'opposait à votre marche. Le Piémont, dé- " livré de la tyrannie autrichienne, s'est livré à " ses sentimens naturels de paix et d'amitié " pour la France. Milan est à vous et le pavil- " lon républicain flotte dans toute la Lombar- " die. Les ducs de Parme et de Modène ne doi- " vent leur existence politique qu'à votre " générosité. L'armée qui vous menaçait avec " orgueil ne trouve plus de barrière qui la " rassure contre votre courage; le Pô, le Té- " sin, l'Adda, n'ont pu vous arrêter un seul " jour; ces boulevards vantés de l'Italie ont été " insuffisans; vous les avez franchis aussi rapi- " dement que l'Apennin. Tant de succès ont " porté la joie dans le sein de la patrie, vos " représentans ont ordonné une fête dédiée à " vos victoires, célébrée dans toute les com-

" munes de la république. Là vos pères, vos
" mères, vos épouses, vos sœurs, vos amantes
" se réjouissent de vos succès et se vantent
" avec orgueil de vous appartenir. Oui, sol-
" dats, vous avez beaucoup fait..... Mais ne
" vous reste-t-il donc plus rien à faire?.....
" Dira-t-on de nous que nous avons su vaincre,
" mais que nous n'avons pas su profiter de la
" victoire? la postérité nous reprochera-t-elle
" d'avoir trouvé Capoue dans la Lombardie?..
" Mais je vous vois déjà courir aux armes, un
" lâche repos vous fatigue, les journées per-
" dues pour la gloire le sont pour votre bonheur
" ...Eh bien! partons, nous avons encore des
" marches forcées à faire, des ennemis à sou-
" mettre, des lauriers à cueillir, des injures à
" venger. Que ceux qui ont aiguisé les poignards
" de la guerre civile en France, qui ont lâche-
" ment assassiné nos ministres, incendié nos
" vaisseaux à Toulon, tremblent.... L'heure de
" la vengeance a sonné: mais que les peuples
" soient sans inquiétude; nous sommes amis
" de tous les peuples, et plus particulièrement
" des descendans des Brutus, des Scipion,
" et des grands hommes que nous avons pris
" pour modèles. Rétablir le Capitole, y pla-
" cer avec honneur les statues des héros qui le
" rendirent célèbre, réveiller le peuple romain

" engourdi par plusieurs siècles d'esclavage, " tel sera le fruit de nos victoires; elles feront " époque dans la postérité; vous aurez la gloire " immortelle de changer la face de la plus belle " partie de l'Europe. Le peuple français libre, " respecté du monde entier, donnera à l'Europe " une paix glorieuse, qui l'indemnisera des sa- " crifices de toute espèce qu'il a faits depuis " six ans. Vous rentrerez alors dans vos foyers, " et vos concitoyens diront, en vous montrant: " *Il était de l'armée d'Italie.*" L'armée employa six jours de repos à l'amélioration de son matériel; rien ne fut épargné pour compléter les équipages d'artillerie. Le Piémont, le Parmésan, avaient fourni de grandes ressources, mais il s'en trouva de bien plus considérables en Lombardie, ce qui mit à même de faire la solde, de pourvoir à tous les besoins, de régulariser les services.

Milan est situé au milieu d'une des plus riches plaines du monde, entre les Alpes, le Pô et l'Adda; à trente-deux lieues du sommet des Alpes au col du Saint-Gothard; à huit lieues du Pô, à six du Tésin, à six de l'Adda, à quarante-trois du Mont Cenis, à vingt-huit de Gênes, à vingt-huit de Turin, à vingt-neuf de Parme, à cinquante-six de Venise. Sa population était de 120,000 âmes; l'enceinte de dix

mille toises; elle avait dix portes; cent quarante couvens d'hommes ou de femmes, et cent confréries. La cathédrale est la plus belle et la plus vantée de l'Italie, après Saint-Pierre de Rome; elle est revêtue en marbre blanc; commencée par Galéasse en 1300, elle fut terminée en 1810 par Napoléon. L'hôpital, la bibliothèque ambroisienne et grand nombre de beaux palais embellissent cette ville. Le Raviglio sert à sa communication avec le Tésin et l'Adda; leurs eaux se réunissent dans Milan par six écluses. Un autre canal a été construit, pendant le royaume d'Italie, pour joindre Pavie et Milan, établir une communication directe avec le Pô, et favoriser les communications avec Gênes. Le transport des marchandises de Gênes se faisait par roulage jusqu'à Cambio sur le Pô, où, embarquées sur ce fleuve, elles arrivaient par le bas Tésin à Pavie, et y étaient déchargées pour Milan; moyennant le nouveau canal, elles continuent leur navigation jusqu'à Milan, et de là partent sur l'Adda.

Milan a été fondé par les Gaulois d'Autun, l'an 580 avant Jésus-Christ. Cette ville a été assiégée quarante fois, prise vingt fois, entièrement détruite quatre fois. Sa citadelle a été construite sur les ruines du palais des Visconti; tout y est plein du souvenir des archevêques saint Am-

broise, et saint Charles Borromée. Sous l'empire romain, Milan était la capitale de la Gaule-Cisalpine. Elle a été depuis, la capitale du royaume des Ostrogoths ; elle a été à la tête de la ligue des républiques lombardes, dans le XI^e^ siècle ; depuis, le chef-lieu du parti des Guelfes pendant les XII^e^ et XIII^e^ siècles. Othon Visconti un de ses archevêques, favorisé par les Gibelins, usurpa la souveraineté ; les Visconti la conservèrent jusqu'en 1450, que cette maison s'éteignit. L'héritière naturelle Valentine Visconti, épouse du duc d'Orléans qui fut assassiné par le duc de Bourgogne, aïeul de Louis XII, porta ce duché dans la maison de France. Le condotiere François Sforce succéda aux Visconti. Louis XII s'empara de Milan en 1508, qui resta sous la domination de la France jusqu'en 1526, que Charles-Quint s'en saisit et en investit Philippe II. Les rois d'Espagne la possédèrent jusqu'en 1714 qu'elle passa à la maison d'Autriche, à qui elle appartenait encore en 1796.

Milan était la capitale de la Lombardie autrichienne, qui se divisait en sept provinces : celles de Milan, Pavie, Varèse, Como, Lodi, Crémone et Mantoue. La Lombardie avait ses priviléges particuliers : l'empereur d'Autriche y tenait un prince du sang comme gouverneur-général, et

confiait les principales affaires à son ministre dirigeant. Elle avait des états composés des députés des sept provinces; ces états étaient assez souvent opposés au gouverneur-général et au ministre autrichien. Le comte de Melzi était, parmi ces députés, le plus accrédité par ses lumières, son patriotisme et sa probité. Il a été depuis président de la république italienne, et chancelier du royaume d'Italie; il était plein d'amour de son pays, et tout dévoué à l'idée de l'indépendance de l'Italie. Il comptait à Milan parmi les familles nobles et aisées du pays. Les couleurs verte, blanche et rouge devinrent les couleurs nationales de l'Italie libre; ses gardes nationales se formèrent dans toutes les villes. Serbelloni, le premier colonel de celle de Milan, était le plus grand seigneur du pays, jouissant d'une très-grande popularité, et d'une grande fortune. Il a été, depuis, fort connu à Paris, où il a demeuré long-temps en qualité d'ambassadeur de la république cisalpine. A Milan, comme dans toutes les grandes villes d'Italie, et peut-être dans toutes celles de l'Europe, la révolution française avait excité d'abord le plus vif enthousiasme et parlé à tous les sentimens; mais plus tard, les hideuses scènes de la terreur avaient changé ces bonnes dispositions. Toutefois les idées de la révolution conservaient en-

core à Milan de chauds partisans; la masse du peuple était remuée par l'attrait de l'égalité. Les Autrichiens, malgré leur longue domination, n'avaient pas inspiré d'attachement à ces peuples, hormis quelques familles nobles; ils déplaisaient à cause de leur morgue et de la brutalité de leurs manières. Le gouverneur-général, l'archiduc Ferdinand, n'était ni aimé ni estimé; on l'accusait d'aimer l'argent, d'influer sur l'administration pour favoriser les déprédations, de spéculer sur les bleds, et autres reproches de ce genre, toujours très-impopulaires. Il était marié à la princesse Béatrix d'Est, fille héritière du dernier duc de Modène, alors régnant. La citadelle de Milan était bien armée et bien approvisionnée; Beaulieu y avait laissé 2,500 hommes de garnison. Le général français Despinois fut chargé du commandement de Milan, et du blocus de la citadelle. L'artillerie forma l'équipage de siége, en tirant les pièces et les munitions de guerre des places du Piémont qui avaient garnison française, Tortone, Alexandrie, Coni, Ceva, Cherasco.

§ VI.

Les trois duchés de Modène, Reggio, et la Mirandola, sur la rive droite du Pô inférieur,

étaient gouvernés par le dernier prince de la maison d'Est, vieillard avare, dont l'unique plaisir était d'entasser l'or. Il était méprisé de ses sujets ; à l'approche de l'armée, il dépêcha le commandeur d'Est, son frère naturel, pour solliciter un armistice et la protection de Napoléon. La ville de Modène avait une enceinte bastionnée, un arsenal bien pourvu ; son état militaire était de 4,000 hommes. Ce prince n'était, du reste, d'aucune considération politique ; il fut traité comme le duc de Parme, sans égard, d'ailleurs, à ses liaisons de sang avec la maison d'Autriche. L'armistice fut conclu et signé à Milan, le 20 mai. Il paya dix millions, donna des chevaux, des subsistances de toute espèce, et un certain nombre de chefs-d'œuvre. Il envoya des plénipotentiaires à Paris, pour traiter de la paix ; mais elle ne fut point conclue, les négociations languirent, et enfin furent rompues. Voulant mettre son trésor à l'abri, il se réfugia à Venise, où il mourut en 1798. En lui s'éteignit la maison d'Est, si célèbre dans le moyen âge, et chantée avec tant de grace et de génie par l'Arioste et le Tasse. Sa fille, la princesse Béatrix, épouse de l'archiduc Ferdinand, était la mère de l'impératrice d'Autriche, morte en 1816.

Les nouvelles successives du passage du Pô,

de la bataille de Lodi, de l'occupation de la Lombardie, des armistices des ducs de Parme et de Modène, enivrèrent le directoire, qui adopta le plan funeste de diviser l'armée d'Italie en deux armées. Napoléon, avec 20,000 hommes, devait passer le Pô, marcher sur Rome et Naples ; et Kellermann, avec les 20,000 autres, commanderait sur la rive gauche du Pô, et couvrirait le siége de Mantoue. Napoléon, indigné d'une telle ingratitude, envoya sa démission, se refusant à être l'instrument de la perte de l'armée d'Italie, et de ses frères d'armes; il dit que tous les hommes qui s'enfonceraient dans le fond de la presqu'île seraient perdus ; que l'armée principale, confiée à Kellermann, serait insuffisante pour se maintenir, et serait obligée de repasser les Alpes en peu de semaines. Un mauvais général, disait-il, vaut mieux que deux bons. Le gouvernement ouvrit les yeux et rapporta ses mesures liberticides. Il ne s'occupa plus de l'armée d'Italie que pour approuver ce que Napoléon avait fait ou projeté.

§ VII.

Berthier était âgé d'environ quarante-deux ans. Son père, ingénieur-géographe, avait eu

l'honneur de voir quelquefois Louis XV et Louis XVI, parce qu'il était chargé de lever les plans des chasses, et que ces princes, à leur retour de la chasse, aimaient à relever les fautes qu'ils y avaient aperçues. Berthier, jeune encore, fit la guerre d'Amérique comme lieutenant, adjoint à l'état-major de Rochambeau ; il était colonel à l'époque de la révolution, et commanda la garde nationale de Versailles, où il se montra fort opposé au parti de Lecointre ; employé dans la Vendée comme chef d'état-major des armées révolutionnaires, il y fut blessé. Après le 9 thermidor, il fut chef d'état-major du général Kellermann, à l'armée des Alpes, et le suivit à l'armée d'Italie. C'est lui qui fit prendre à l'armée la ligne de Borghetto qui arrêta l'ennemi. Lorsque Kellermann retourna à l'armée des Alpes, il l'emmena ; mais lorsque Napoléon prit le commandement de l'armée d'Italie, Berthier demanda et obtint la place de son chef d'état-major ; il l'a toujours suivi en cette qualité dans les campagnes d'Italie et d'Egypte ; depuis, il a été ministre de la guerre, major-général de la grande armée, prince de Neuchâtel et de Wagram. Il a épousé une princesse de Bavière, et a été comblé des bienfaits de Napoléon. Il avait une grande activité ; il suivait son général dans toutes ses reconnais-

sinnés et dans toutes ses courses, sans que cela ralentît en rien son travail des bureaux. Il était d'un caractère indécis, peu propre à commander en chef, mais possédant toutes les qualités d'un bon chef d'état-major. Il connaissait bien la carte, entendait bien la partie des reconnaissances, soignait lui-même l'expédition des ordres; était rompu à présenter, avec simplicité, les mouvemens les plus composés d'une armée. Au commencement, on voulut lui attirer la disgrâce de son chef, en le désignant comme son mentor, et publiant que c'était lui qui dirigeait les opérations; on ne réussit pas. Il fit tout ce qui dépendait de lui pour faire cesser des bruits qui le rendaient ridicule dans l'armée. Après la campagne d'Italie, il eut le commandement de l'armée chargée d'aller s'emparer de Rome, et y proclama la république romaine.

§ VIII.

Masséna, né à Nice, était entré au service de France, dans le régiment de Royal-Italien; il était officier au moment de la révolution. Il avança rapidement et devint général de division. A l'armée d'Italie, il servit sous les généraux en chef Dugommier, Dumorbion, Kel-

lermann et Schérer. Il était fortement constitué, infatigable, nuit et jour à cheval parmi les rochers et dans les montagnes ; c'était le genre de guerre qu'il entendait spécialement. Il était décidé, brave, intrépide, plein d'ambition et d'amour-propre ; son caractère distinctif était l'opiniâtreté ; il n'était jamais découragé. Il négligeait la discipline, soignait mal l'administration, et, par cette raison, était peu aimé du soldat. Il faisait assez mal les dispositions d'une attaque. Sa conversation était peu intéressante ; mais au premier coup de canon, au milieu des boulets et des dangers, sa pensée acquérait de la force et de la clarté. Etait-il battu, il recommençait comme s'il eût été vainqueur. A la fin de la campagne d'Italie, il reçut la commission d'aller porter au directoire les préliminaires de Léoben. Lors de la campagne d'Egypte, il eut le commandement en chef de l'armée d'Helvétie, et sauva la république par le gain de la bataille de Zurich. Depuis il a été maréchal, duc de Rivoli et prince d'Essling.

§ IX.

Augereau, né au faubourg Saint-Marceau, était sergent au moment de la révolution. Ce devait être un sous-officier distingué, puis-

qu'il fut choisi pour aller à Naples instruire les troupes napolitaines. Il servit d'abord dans la Vendée. Il fut fait général dans l'armée des Pyrénées-Orientales, où il commanda une des principales divisions. A la paix avec l'Espagne, il conduisit sa division à l'armée d'Italie, et y fit toutes les campagnes sous Napoléon, qui l'envoya, pour le 18 fructidor, à Paris. Le directoire ensuite lui donna le commandement en chef de l'armée du Rhin. Il était incapable de se conduire, il n'avait point d'instruction, peu d'étendue dans l'esprit, peu d'éducation, mais il maintenait l'ordre et la discipline parmi ses soldats, il en était aimé. Ses attaques étaient régulières et faites avec ordre ; il divisait bien ses colonnes, plaçait bien ses réserves, se battait avec intrépidité : mais tout cela ne durait qu'un jour ; vainqueur ou vaincu, il était le plus souvent découragé le soir, soit que cela tînt à la nature de son caractère, ou au peu de calcul et de pénétration de son esprit. Ses opinions politiques l'attachaient au parti de Babœuf, à celui des anarchistes les plus prononcés. Il était entouré d'un bon nombre d'entre-eux. Il fut nommé député au corps-législatif en 1798, se mit dans les intrigues du manége, il y fut souvent ridicule. Les gens de ce parti n'étaient point sans ins-

truction; personne n'était moins propre que lui aux discussions politiques et aux affaires civiles dont il aimait à se mêler. Il fut, sous l'empire, duc de Castiglione et maréchal de France.

§ X.

Serrurier, né dans le département de l'Aisne, était major d'infanterie au commencement de la révolution ; il avait conservé toutes les formes et la rigidité d'un major : il était fort sévère sur la discipline, et passait pour aristocrate, ce qui lui a fait courir bien des dangers au milieu des camps, surtout dans les premières années. Il a gagné la bataille de Mondovi et pris Mantoue : il a eu l'honneur de voir défiler devant lui le maréchal Wurmser. Il était brave, intrépide de sa personne, mais peu heureux. Il avait moins d'élan que les deux autres, mais il les dépassait par la moralité de son caractère, la sagesse de ses opinions politiques, et la sûreté de son commerce. Il eut l'honorable mission de porter au directoire les drapeaux pris au prince Charles. Il a depuis été fait maréchal de France, gouverneur des Invalides et sénateur.

CHAPITRE VII.

RÉVOLTE DE PAVIE.

I. L'armée quitte ses cantonnemens pour prendre la ligne de l'Adige.—II. Révolte de Pavie (24 mai).—III. Prise et sac de Pavie (26 mai).—IV. Causes de cette révolte.—V. L'armée entre sur le territoire de la république de Venise (28 mai).—VI. Bataille de Borghetto; passage du Mincio (30 mai).—VII. L'armée arrive sur l'Adige (3 juin).—VIII. Description de Mantoue.—IX. Blocus de Mantoue (4 juin).—X. Armistice avec Naples (5 juin).

§ Ier.

A L'OUVERTURE de la campagne, la ville de Mantoue était désarmée. La cour de Vienne espérait que son armée prendrait et conserverait l'offensive : elle comptait sur des victoires et non sur des défaites : ce ne fut qu'après le traité de Cherasco qu'elle ordonna l'armement et l'approvisionnement de Mantoue et des places de la Lombardie. Des militaires ont pensé que si, au lieu de prendre des cantonnemens dans le Milanais, l'armée française eût conti-

nué sa marche pour rejeter Beaulieu au-delà de l'Adige, Mantoue aurait été surprise : mais il était contre tout principe de laisser derrière soi un si grand nombre de grandes villes et une population de plus d'un million d'habitans sans en avoir pris possession et s'être assuré de leurs dispositions. Les Français ne séjournèrent que sept à huit jours dans la Lombardie. Dès le 22 mai, tous les cantonnemens étaient levés ; ce peu de jours furent bien employés : les gardes nationales formées dans toutes les villes de la Lombardie, les autorités renouvelées et le pays organisé, assurèrent la domination française. Le général Despinois prit le commandement de Milan ; une brigade investit la citadelle ; les divisions d'infanterie et de cavalerie formèrent de petits dépôts de convalescens et d'hommes fatigués qui tinrent garnison dans les points les plus importans ; le dépôt de la division Augereau, fort de 300 hommes, se réunit dans la citadelle de Pavie, ce qui paraissait suffisant pour sa garde et celle du pont du Tésin.

§ II.

Le quartier-général arriva le 24 à Lodi. Il y

avait deux heures que le général en chef y était, lorsqu'il apprit l'insurrection de Pavie et de tous les villages de cette province, que la division Augereau avait quittée depuis le 20. Une légère commotion s'était même fait sentir à Milan. Il repartit aussitôt pour cette capitale avec 300 chevaux, six pièces d'artillerie et un bataillon de grenadiers ; il y arriva le soir même et trouva le calme rétabli : la garnison de la citadelle qui avait fait une sortie pour favoriser cette révolte était rentrée dans ses remparts ; les groupes étaient entièrement dissipés. Il continua sa route sur Pavie ; se faisant précéder par l'archevêque de Milan, et envoyant des agens dans toutes les directions avec des proclamations, pour éclairer les paysans. Cet archevêque était un vieillard de quatre-vingts ans, de la maison Visconti, respectable par son âge et son caractère, mais sans esprit ni réputation ; sa mission n'eut aucun succès : il ne persuada personne.

Les insurgés de Pavie qui devaient se joindre à la garnison du château de Milan, avaient poussé une avant-garde de 800 hommes jusqu'à Binasco. Lannes l'attaque : Binasco fut pris, pillé, brûlé ; on espérait que l'incendie, qui pouvait se voir des murs de Pavie, en im-

10,000 paysans s'y étaient jetés et s'en étaient rendus maîtres ; ils étaient conduits par des hommes turbulens et des agens de l'Autriche, auxquels les maux du pays importaient peu ; en cas de non-succès, ils s'étaient ménagé les moyens de gagner la Suisse.

Le soir on publia la proclamation suivante dans Milan ; elle fut affichée dans la nuit aux portes de Pavie :

" Une multitude égarée, sans moyens réels " de résistance, se porte aux derniers excès " ans plusieurs communes, méconnaît la répu- " blique et brave l'armée, triomphante, des rois ; " ce délire inconcevable est digne de pitié ; l'on " égare ce pauvre peuple pour le conduire à sa " perte.

" Le général en chef, fidèle aux principes " qu'a adoptés sa nation de ne pas faire la " guerre aux peuples, veut bien laisser une " porte ouverte au repentir ; mais ceux qui, " sous vingt-quatre heures n'auront pas posé " les armes, seront traités comme rebelles ; " leurs villages seront brûlés. Que l'exemple " terrible de Binasco leur fasse ouvrir les yeux ! " son sort sera celui de toutes les communes " qui s'obstineront à la révolte."

§ III.

Le 26, la colonne française quitta Binasco, arriva à Pavie à quatre heures de l'après-midi ; les portes étaient fermées. La garnison française avait capitulé ; depuis plusieurs heures les insurgés étaient les maîtres de la citadelle ; ce succès les avait enhardis. Il paraissait difficile de s'emparer d'une ville de 30,000 âmes en insurrection, fermée d'un mur et même d'une ancienne enceinte bastionnée, en très-mauvais état, il est vrai, mais à l'abri d'un coup de main, avec seulement 1,500 hommes et six pièces de campagne. Le tocsin sonnait dans toutes les campagnes environnantes ; le moindre pas rétrograde eût augmenté le mal et obligé à rappeler l'armée, déjà sur l'Oglio. Dans une pareille circonstance, la prudence prescrivait la témérité ; Napoléon brusqua l'attaque. Les six pièces d'artillerie tirèrent long-temps pour enfoncer les portes, elles ne purent y parvenir ; mais du moins la mitraille et les obus débusquèrent les paysans postés sur la muraille, et permirent aux grenadiers d'enfoncer les portes à coups de hache. Ils entrèrent au pas de charge, débouchèrent sur la place, et se logèrent dans les maisons qui faisaient la tête des rues. Un

peloton de cavalerie se porta sur le pont du Tésin et fit une charge heureuse ; les paysans craignirent d'être coupés, ils quittèrent la ville, gagnèrent la campagne ; la cavalerie les poursuivit et en sabra un grand nombre. Alors les magistrats, les notables, ayant à leur tête l'archevêque de Milan et l'évêque de Pavie vinrent demander grâce. Les 300 Français qui avaient été faits prisonniers dans la citadelle se délivrèrent eux-mêmes pendant ce tumulte et arrivèrent sur la place, désarmés, en mauvais état. Le premier mouvement du général fut de faire décimer cette garnison. " Lâches, leur " dit-il, je vous avais confié un poste essentiel " au salut de l'armée, vous l'avez abandonné " à de misérables paysans, sans opposer la " moindre résistance !" Le capitaine commandant ce détachement fut arrêté. C'était un homme sans esprit, qui voulait se justifier sur un ordre du général Haquin. Celui-ci venait de Paris ; il avait été arrêté par les insurgés comme il changeait de chevaux à la poste ; ils lui avaient mis le pistolet sous la gorge, le menaçant de la mort s'il ne faisait rendre la citadelle ; il persuada à la garnison du fort de se rendre. Mais quelque coupable que fût le général Haquin, cela ne pouvait justifier le commandant du fort qui n'était nullement sous

ses ordres, et y eût-il été, ne le devait plus reconnaître dès l'instant qu'il était prisonnier ; aussi ce capitaine fut-il livré à un conseil de guerre et passé par les armes. Le désordre était extrême dans la ville. Des feux étaient allumés pour incendier divers quartiers ; la compassion l'emporta. Toutefois le pillage dura quelques heures et fit plus de peur que de mal ; il ne s'exerça que sur quelques boutiques d'orfévrerie ; mais la renommée se plut à accroître les pertes de la ville, ce qui fut une leçon salutaire pour toute l'Italie. Des colonnes mobiles envoyées dans les campagnes, opérèrent un désarmement général. On prit des ôtages dans toute la Lombardie ; le choix tomba sur les principales familles, même sans qu'elles fussent suspectes. On jugea que le voyage en France des personnes les plus influentes, serait utile. Elles revinrent en effet peu de mois après ; plusieurs avaient voyagé dans toutes nos provinces, elles s'y étaient francisées.

La ville de Pavie est située à sept lieues de Milan, sur le Tésin, à deux lieues de son embouchure dans le Pô. Elle a huit cent cinquante toises de large et deux mille cinq cents de tour ; elle a un pont de pierre sur le Tésin, le seul qui existe sur ce fleuve ; elle est fermée par une enceinte bastionnée, en ruine ; elle fut

la capitale de la monarchie des Lombards ; très-puissante et rivale de Milan, dans les X I et XII[e] siècles, elle était le centre du parti des gibelins, c'est-à-dire, des empereurs et des nobles, dans le temps que Milan était guelfe, du parti des papes et du peuple. En 1517, François 1[er] perdit, par sa faute, la célèbre bataille de Pavie où il fut fait prisonnier ; l'université de Pavie est renommée ; les Volta, les Spallanzani, les Marcotti, les Fontana, y ont professé.

§ IV.

On attribua ce soulèvement à la contribution extraordinaire de vingt millions qui venait d'être frappée; aux réquisitions nécessaires à l'armée; peut-être à quelques vexations particulières. Les troupes étaient nues, ce qui justifiait le titre de bandits et de brigands que leur donnaient les ennemis. Les Lombards, les Italiens ne se regardaient pas comme vaincus ; c'était l'armée autrichienne qui avait été battue ; aucun corps italien n'était au service de l'Autriche ; le pays payait même une contribution pour être exempt du recrutement ; c'était un principe reconnu par la cour de Vienne, qu'il était impossible de faire de bons soldats des

Italiens. Cette circonstance, d'être obligé de vivre des ressources locales, retarda beaucoup l'esprit public d'Italie. Si, au contraire, l'armée française avait pu être entretenue des deniers de la France, dès les premiers jours on eût pu lever des corps nombreux d'Italiens. Mais vouloir appeler une nation à la liberté, à l'indépendance, vouloir que l'esprit se forme au milieu d'elle, qu'elle lève des troupes, et lui enlever en même temps ses principales ressources, sont deux idées contradictoires, et c'est dans leur conciliation que consiste le talent. Néanmoins, dans le commencement, il y eut mécontentement, murmures, conjurations. La conduite d'un général dans un pays conquis est environnée d'écueils : s'il est dur, il irrite et accroît le nombre de ses ennemis ; s'il est doux, il donne des espérances qui font ensuite ressortir davantage les abus et les vexations inévitablement attachées à l'état de guerre. Quoi qu'il en soit, si une sédition dans ces circonstances est calmée à temps, et que le conquérant sache y employer un mélange de sévérité, de justice et de douceur, elle n'aura eu qu'un bon effet, elle aura été avantageuse et sera une nouvelle garantie pour l'avenir.

§ V.

Pendant ce temps, l'armée avait continué de marcher sur l'Oglio, sous les ordres de Berthier ; son général la rejoignit à Soncino, et le 28 il entra avec elle à Brescia, une des plus grandes villes de la terre-ferme vénitienne ; ses habitans étaient mécontens de la domination des nobles vénitiens. Brescia est à onze lieues de Crémone, quinze de Mantoue et vingt-huit de Venise, vingt-quatre de Trente, quatorze de Milan ; elle fut soumise à la république de Venise en 1526. Elle a 50,000 habitans, toute la province compte 500,000 âmes, partie habitant les montagnes, partie de riches plaines. La proclamation suivante fut affichée : " C'est pour " délivrer la plus belle contrée de l'Europe du " joug de fer de l'orgueilleuse maison d'Au- " triche, que l'armée française a bravé les obs- " tacles les plus difficiles à surmonter. La vic- " toire, d'accord avec la justice, a couronné " ses efforts ; les débris de l'armée ennemie se " sont retirés au-delà du Mincio. L'armée fran " çaise passe, pour les poursuivre, sur le ter- " ritoire de la république de Venise ; mais " elle n'oubliera pas qu'une longue amitié unit " les deux républiques. La religion, le gou-

" vernement, les usages, les propriétés seront " respectés. Que les peuples soient sans in- " quiétude, la plus sévère discipline sera main- " tenue ; tout ce qui sera fourni à l'armée sera " exactement payé en argent. Le général en " chef engage les officiers de la république de " Venise, les magistrats et les prêtres à faire " connaître ses sentimens aux peuples, afin " que la confiance cimente l'amitié qui, depuis " long-temps, unit les deux nations. Fidèle dans " le chemin de l'honneur comme dans celui de " la victoire, le soldat français n'est terrible " que pour les ennemis de sa liberté et de son " gouvernement."

Le sénat envoya des proyéditeurs au-devant de l'armée pour protester de sa neutralité. Il fut convenu qu'il fournirait toutes les subsistances nécessaires, sauf à en compter par la suite. Beaulieu avait reçu, sur le Mincio, beaucoup de renforts; à la première nouvelle des mouvemens de l'armée, il avait porté son quartier-général derrière le Mincio, qu'il voulait défendre pour empêcher l'investissement de Mantoue qui, chaque jour, augmentait ses fortifications et ses approvisionnemens. Sans avoir égard aux protestations des Vénitiens, il força les portes de la forteresse de Peschiera, et y appuya sa droite que commandait le gé-

néral Liptay ; il appuya son centre à Valeggio et Borghetto, où il plaça la division Pittony ; la division Sebottendorf prit position à Pozzoulo, Colli à Goïto ; la garnison de Mantoue établit des postes dans le Séraglio. La réserve sous Mélas, forte de 15,000 hommes, campa à Villa-Franca pour se porter sur le point qui serait menacé.

§ VI.

Le 29 mai, l'armée française était placée, la gauche à Dezenzano, le centre à Montechiaro, la droite à Castiglione, négligeant tout-à-fait Mantoue qu'elle laissa sur sa droite. Le 30 à la pointe du jour, elle déboucha sur Borghetto, après avoir trompé l'ennemi par divers mouvemens qui lui firent croire qu'elle passerait le Mincio à Peschiera et y avoir attiré la réserve de Villa-Franca ; aux approches de Borghetto, l'avant-garde française trouva 3,000 hommes de cavalerie autrichienne et napolitaine dans la plaine, et 4,000 hommes d'infanterie retranchés dans le village de Borghetto et sur les hauteurs de Valeggio. Le général Murat chargea la cavalerie ennemie ; il obtint dans ce combat des succès importans : c'était la première fois que la cavalerie française, vu le mauvais état où elle avait été, se mesurait avec

avantage avec la cavalerie autrichienne ; elle prit neuf pièces de canon, deux étendards et 2,000 hommes, parmi lesquels le prince de Cuto, commandant la cavalerie napolitaine. Depuis ce temps, la cavalerie française rivalisa avec l'infanterie. Le colonel Gardane, qui marchait à la tête des grenadiers, entra au pas de charge dans Borghetto ; l'ennemi en brûla le pont, qu'il était impossible de rétablir sous le feu de la hauteur de Valeggio. Gardane se jeta à l'eau. Les Autrichiens crurent voir la terrible colonne de Lodi ; ils battirent en retraite : Valeggio fut enlevé ; il était dix heures du matin. A midi le pont étant rétabli, les divisions françaises passèrent le Mincio. Augereau remonta la rive gauche, se portant sur Peschiera, occupa les hauteurs de Castel-Novo ; Serrurier suivit les troupes qui évacuaient Valeggio sur Villa-Franca. Le général en chef marcha avec cette division tant que l'ennemi fut en vue ; mais comme celui-ci évitait de combattre, il rentra à Valeggio où avait été marqué le quartier-général. La division Masséna qui devait le couvrir, faisait la soupe sur la rive droite du Mincio et n'avait pas encore passé le pont. La division Sebottendorf ayant entendu la canonnade de Valeggio, s'était mis en marche, remontant la rive gauche de la rivière. Ses coureurs arrivè-

rent près de Valeggio sans rencontrer aucune troupe ; ils entrèrent dans le bourg, et parvinrent jusqu'au logement où était le général en chef ; son piquet d'escorte n'eut que le temps de fermer la porte cochère et de crier aux armes, ce qui lui donna le temps de monter à cheval et de sortir par les jardins de derrière. Les soldats de Masséna culbutèrent leurs marmites, passèrent le pont. Le bruit des tambours mit en fuite les hussards autrichiens. Sebottendorf fut suivi et mené battant toute la soirée ; il perdit beaucoup de monde.

Le danger qu'avait couru Napoléon lui fit sentir la nécessité d'avoir une garde d'hommes d'élite stylés à ce service, et chargés de veiller spécialement à sa sûreté. Il forma un corps auquel il donna le nom de Guides. Le chef d'escadron Bessières fut chargé de l'organiser. Ce corps eut, dès ce moment, l'uniforme qu'on a connu aux chasseurs de la garde dont il a été le noyau ; il était composé d'hommes d'élite de dix ans de service au moins, et a rendu de grands services dans les batailles : 30 ou 40 de ces braves, lancés à propos, ont toujours amené les plus grands résultats. Les Guides étaient alors pour une bataille, ce que les escadrons de service ont été depuis sous l'empereur ; ce qui s'explique facilement, parce que les uns

et les autres étaient sous sa main, et qu'il les lançait à propos dans les momens importans. Bessières, né en Languedoc, commença à servir dans le 22ᵉ de chasseurs, à l'armée des Pyrénées orientales. Il était d'une bravoure froide, calme au milieu du feu ; il avait de très-bons yeux ; il était fort habitué aux manœuvres de cavalerie, et propre surtout à commander une réserve. On le verra, dans toutes les grandes batailles, rendre les plus grands services. Lui et Murat étaient les premiers officiers de cavalerie de l'armée, mais de qualités bien opposées : Murat était un officier d'avant-garde, aventureux et bouillant ; Bessières était un officier de réserve, plein de vigueur, mais prudent et circonspect. Il fut, dès le moment de la création des guides, chargé exclusivement de la garde du général en chef et de celle du quartier-général. Il a été, depuis, duc d'Istrie, maréchal de l'empire, et l'un des maréchaux de la garde.

§ VII.

Pour couvrir le siége de Mantoue et l'Italie, il était nécessaire que l'armée française occupât la ligne de l'Adige et les ponts de Vérone et de Legnago. Toutes les insinuations du pro-

véditeur Foscarelli pour s'opposer à la marche sur Vérone furent vaines. Le 3 juin, Masséna s'empara de cette ville, située à trente-deux lieues de Milan, vingt-cinq de Venise, seize de Trente ; elle a trois ponts de pierre sur l'Adige. Le Ponte-Vecchio a soixante toises de long et trois arches ; cette ville a 60,000 habitans, elle est belle, grande, riche, très-saine. Elle fut soumise aux Vénitiens en 1405 : son enceinte à cheval sur la rivière a six mille toises ; ses forts sont situés sur les hauteurs qui dominent la rive gauche. Porto-Legnago fut armé, et l'armée d'observation occupa Montebaldo par sa gauche, Vérone par son centre, la basse Adige par sa droite ; elle couvrait ainsi le siége de Mantoue. On avait atteint le but ; le drapeau tricolore flottait sur les débouchés du Tyrol ; il fallait actuellement forcer Mantoue et enlever ce boulevard à l'Autriche ; on se flattait de réussir avant l'arrivée de la nouvelle armée autrichienne ; mais que de combats, que d'événemens, que de dangers on devait surmonter !

§ VIII.

Mantoue est située au milieu de trois lacs formés par les eaux du Mincio, qui sort du lac de Garda à Peschiera et se jette dans le Pô,

près de Governolo. Elle communiquait à la terre-ferme par cinq digues ; la première, celle de la Favorite, qui séparait le lac supérieur du lac du milieu, a cent toises de long ; elle est en pierre, les moulins de la ville y sont adossés ; elle a des vannes pour le déchargement des eaux : au débouché est la citadelle de la Favorite, pentagone régulier assez fort et dont plusieurs fronts sont favorisés par des inondations; c'est par cette chaussée que l'on sort de Mantoue pour aller à Roverbella et de là à Vérone ou Peschiera. La chaussée de Saint-George a soixante toises de long ; elle débouche dans le faubourg de Saint-George ; c'est le chemin de Porto-Legnago : cette chaussée était fermée par une porte en pierre, et au milieu du lac par des ponts-levis. La troisième digue est la chaussée de Pietoli ; le lac inférieur n'a là que quatre-vingts toises de large ; mais le terrain qui existe entre le lac et la place, est occupé par un camp retranché sous la place avec des fossés pleins d'eau. La quatrième digue est celle de la porte de Cérèse, qui conduit à Modène ; elle était fermée par une porte en pierre : le lac, là, était assez large. Enfin, la cinquième digue ou chaussée était celle de Pradella ; elle a deux cents toises de long ; c'est la route de Crémone, défendue par un ouvrage à cornes placé au mi-

lieu du lac. Ainsi des cinq chaussées celle de la Favorite ou de Roverbella était seule défendue par une citadelle; les quatre autres étaient sans défense, de sorte que l'assiégeant, venant se placer sur l'extrémité de ces chaussées, pouvait avec une poignée de monde bloquer la garnison. Sous le royaume d'Italie voulant perfectionner cette grande place, on sentit l'importance d'occuper par des ouvrages les débouchés de toutes les digues; l'ingénieur Chasseloup fit construire un fort permanent en avant de la chaussée de Pradella; de sorte que pour bloquer Mantoue aujourd'hui, il faut bloquer les quatre forts placés aux quatre débouchés.

Le Serraglio est l'espace compris entre le Mincio, Mantoue, le Pô et la Fossa à Maestra, canal qui, du lac de Mantoue se jette dans le Pô près de Borgo-Forte: c'est un triangle de cinq à six lieues quarrées; c'est une île. Mantoue exige une garnison d'au moins 12,000 hommes; cette garnison doit se maintenir le plus longtemps possible dans le Séraglio pour jouir des ressources qui s'y trouvent, son territoire étant très-fertile, pour se maintenir maîtresse du cours du Pô, et tirer des ressources de la rive droite de ce fleuve; Governolo était jadis fortifié. L'abbaye de Saint Benedetto, chef-lieu des Bénédictins, est sur la rive droite du Pô vis-à-vis

l'embouchure du Mincio; les garnisons de Mantoue s'en servent en temps de paix pour y établir un hôpital de convalescence; l'air y est meilleur.

§ IX.

L'assiégé qui sentait toute l'importance de se maintenir à la tête des cinq chaussées, travaillait avec une très-grande activité à y élever des retranchemens; mais on ne lui en donna pas le temps. Le 4 juin, le général en chef se porta lui-même au faubourg de Saint-George, l'enleva après un combat assez vif, et rejeta l'ennemi dans la place; l'ennemi n'eut pas le temps de relever les ponts-levis de la digue; s'il eût tardé quelques minutes le salut de la place était compromis. Augereau s'empara de la porte de Cérèse après une vive résistance; l'ennemi évacua Pietoli et se retira dans l'ouvrage à cornes. L'assiégeant maître ainsi des têtes de quatre digues, l'assiégé ne pouvait plus faire de sortie que par la citadelle de la Favorite, de sorte que la garnison fut contenue par une armée assiégeante d'une force inférieure. Serrurier fut chargé du blocus; il établit son quartier-général à Roverbella, comme au point le plus près de la citadelle de la Favorite, qu'il fit observer par 3,600 hommes; 600 hommes pri-

rent position à Saint-George, 600 à Pietoli, 600 à Cérèse, 1,000 à Pradella ; 2,000 hommes artillerie, cavalerie, infanterie, formèrent des colonnes mobiles autour des lacs, une douzaine de barques armées de canons et montées par des marins français, croisèrent dans les lacs. Avec 8,000 hommes de toutes armes, présens sous les armes, Serrurier bloquait ainsi une garnison, qui comptait 14,000 hommes effectifs et plus de 10,000 sous les armes. On ne jugea pas devoir établir des lignes de circonvallation, et l'on fit une faute ; mais les ingénieurs donnaient l'espérance que la place serait rendue avant que l'armée autrichienne fût en position de venir la secourir ; sans doute que ces lignes n'eussent été d'aucune utilité contre Wurmser, lorsqu'il ravitailla la place, la veille de la bataille de Castiglione : Napoléon, qui alors leva le blocus et abandonna son équipage de siége, eût également abandonné les lignes de circonvallation ; mais lorsque Wurmser fut jeté dans Mantoue après la bataille de Bassano ; il est probable que s'il y eût eu des lignes de circonvallation, il n'eût pas pu les forcer et aurait été obligé de poser les armes, c'était le troisième blocus. Lorsque l'on travailla à des lignes de circonvallation autour de Saint-George ; on leur dut la reddition du corps du

général, le succès de la bataille de la Favorite, en janvier 1797.

§ X.

Le roi de Naples voyant l'Italie supérieure au pouvoir des Français, envoya le prince Belmonte au quartier-général demander un armistice, qui fut signé le 5 janvier. La division de cavalerie napolitaine de 2,400 chevaux quitta l'armée autrichienne. Un plénipotentiaire napolitain se rendit à Paris pour conclure la paix définitive avec la république. Comme le roi de Naples pouvait mettre 60,000 hommes sur pied, cet armistice était un événement important, d'autant plus que ce prince, éloigné du théâtre de la guerre, est, par sa position géographique, hors de l'influence de l'armée qui domine l'Italie supérieure; du Pô à l'extrémité de la presqu'île il y a deux cents lieues.

Ce ne fut pas sans peine que le général en chef parvint à faire adopter sa politique au gouvernement français qui, sans calculer les distances, les chances, et les forces, voulait révolutionner Rome, Naples et la Toscane. Il s'était fait de fausses idées sur les localités, l'esprit de ces peuples et la puissance des révolutionnaires. Les principes de guerre qui diri-

geaient le cabinet étaient mauvais et contraires aux règles.

Le colonel Chasseloup commandait le génie à l'armée d'Italie, il fut fait général ; c'était un des meilleurs officiers de son corps, d'un caractère inégal, mais connaissant bien toutes les ressources de son art.

Lespinasse, commandant l'artillerie, était un vieil officier, brave de sa personne et fort zélé.

Dammartin, Sugny, Songis, étaient des officiers de mérite. Le général d'artillerie Dujard, envoyé pour armer les côtes de Nice et de Provence, fut assassiné au col de Tende par les Barbets.

Beaulieu, après tant de désastres, tomba dans la disgrâce de son maître ; il fut rappelé, et Mélas prit par intérim le commandement de l'armée autrichienne, dont le quartier-général était à Trente. Le maréchal Wurmser fut appelé du commandement de l'armée du Haut-Rhin à celui de l'armée d'Italie.

CHAPITRE VIII.

MARCHE SUR LA RIVE DROITE DU PO.

I. Motifs de la marche des Français sur l'Apennin.—II. Insurrection des fiefs impériaux.—III. Entrée à Bologne et à Ferrare (19 juin).—IV. Armistice accordé au pape (23 juin).—V. Entrée à Livourne (29 juin).—VI. Napoléon à Florence.—VII. Révolte de Lugo.—VIII. Ouverture de la tranchée devant Mantoue (18 juillet).—IX. Bon état des affaires en Piémont et en Lombardie.

---

§ Ier.

L'Armée avait atteint sa destination. Elle occupait la ligne de l'Adige, elle couvrait le siége de Mantoue et la moyenne et basse Italie; elle était en mesure de s'opposer aux armées autrichiennes, soit qu'elles débouchassent par le Tyrol, soit qu'elles débouchassent par le Frioul; elle ne pouvait plus avancer sans avoir pris Mantoue, et désarmé les princes de la rive droite du Pô. Mais pour assiéger Mantoue, il fallait un équipage de siége; celui de l'armée avait été laissé à Antibes; celui qui avait été

formé avec les gros canons tirés des places de Tortone, de Coni et de Ceva, était occupé au siége de la citadelle de Milan. Il fallait donc avant tout activer la reddition de cette forteresse.

Le ministre d'Autriche à Gênes, Gérola, avait insurgé les fiefs impériaux, organisé des compagnies franches, composées des prisonniers autrichiens qui s'étaient échappés et s'échappaient tous les jours, des déserteurs piémontais et de Piémontais devenus contrebandiers par le licenciement des troupes légères de l'armée piémontaise. L'oligarchie de Gênes voyait avec plaisir tout ce que ce ministre tramait contre la sûreté de l'armée. Le mal n'était plus tolérable, les routes de l'armée par Gênes, Savone et Nice, étaient presque interceptées, au point qu'un bataillon de 600 hommes avait dû se battre plusieurs fois pour arriver à l'armée. Il fallait un remède prompt et efficace.

La cour de Rome armait ; si son corps de troupes venait à être renforcé de 6,000 Anglais qui étaient en Corse, cela opérerait une diversion fâcheuse sur la rive droite du Pô, au moment où l'armée autrichienne serait en mesure de reprendre l'offensive. Il fallait donc

repasser le Pô, jeter l'armée du pape au-delà de l'Apennin, forcer cette cour à signer un armistice, passer l'Apennin, occuper Livourne, en chasser la factorerie anglaise, réunir les 500 à 600 réfugiés corses dans cette ville, les envoyer insurger la Corse, ce qui retiendrait la division anglaise à sa propre défense. Le maréchal Wurmser, qui avait quitté le Rhin avec 30,000 hommes d'élite, était en marche pour l'Italie. Il ne pouvait pas y être arrivé avant le 15 juillet, il y avait donc trente ou quarante jours pendant lesquels on pouvait faire sans inconvéniens les détachemens nécessaires pour qu'ils fussent de retour sur l'Adige avant la mi-juillet.

§ II.

Napoléon se rendit à Milan, fit ouvrir la tranchée devant la citadelle, de là se rendit à Tortone, dirigea une colonne de 1200 hommes, sous les ordres du colonel Lannes, sur les fiefs impériaux. Le colonel Lannes entra de vive force dans Arquata, fit passer par les armes les brigands qui avaient égorgé un détachement de 150 Français, fit raser le château du marquis de Spinola, sénateur génois, prin-

cipal moteur de ces rassemblemens. En même temps l'aide-de-camp Murat se rendit à Gênes, fut introduit dans le sénat par le ministre de la république Faypoult, demanda et obtint la destitution du gouverneur de Novi, l'expulsion de Gênes des agens autrichiens et de l'ambassadeur Gérola, l'établissement de colonnes de troupes génoises aux diverses étapes, chargées de purger les routes, d'escorter les convois français et de rétablir la sûreté des communications.

Le général Augereau, avec sa division, passa le Pô, le 14 juin à Borgo-Forte, se rendit en quatre marches à Bologne et à Ferrare, et s'empara de ces deux légations qui appartenaient au pape. Le général Vaubois réunit à Modène une brigade de 4,000 hommes et 700 chevaux. De Tortone, Napoléon traversa Plaisance, Parme, Reggio, et arriva le 19 à Modène. Sa présence électrisa le peuple de ces deux villes qui appelaient à grands cris la liberté: mais l'armistice était scrupuleusement exécuté par la régence. Il employa toute son influence pour maintenir ces peuples dans l'obéissance qu'ils devaient à leur souverain, et comprimer leur effervescence. Il reçut à Modène les fêtes que la régence lui offrit, s'étudia à lui inspirer de la confiance et à

la revêtir aux yeux des peuples de toute la considération dont elle avait besoin ; depuis long-temps le vieux duc s'était réfugié à Venise avec ses trésors. La chaussée de Modène à Bologne passe sous les glacis du fort Urbin, appartenant au pape ; ce fort avait d'anciens bastions et des ouvrages avancés ; il était armé, approvisionné et défendu par une garnison de 800 hommes. Les troupes de la division Augereau, entrées le même jour à Bologne, n'avaient pas eu le temps de s'en emparer ou de le bloquer. Le colonel Vignoles, sous-chef d'état-major, s'y porta avec 200 guides et fit capituler la garnison ; elle se rendit prisonnière de guerre. Le fort était armé de soixante pièces de canon ; la moitié fut mis en chemin pour Borgo-Forte, où était le parc de siége.

§ III.

La division Augereau trouva à Bologne un cardinal et 400 hommes qu'elle fit prisonniers. Le cardinal obtint la permission de se rendre à Rome sur sa parole ; quelques mois après, comme il se comportait fort mal, le général Berthier lui signifia l'ordre de revenir au quartier-général ; il répondit, dans un style

très-spécieux, qu'un bref du saint-père le dégageait de sa parole, ce qui fit rire beaucoup l'armée. On trouva dans la citadelle de Ferrare cent quatorze bouches à feu bien approvisionnées, dont quarante furent envoyées au parc de Borgo-Forte.

Bologne est surnommée la *Dotta*. Elle est située au pied de l'Apennin, sur le Reno ; elle a 50 à 60,000 habitans. Son académie, dite Institut des sciences, est la plus renommée de l'Italie ; ses belles rues sont ornées de portiques en arceaux pour le service des piétons ; un canal lui sert à communiquer avec Venise ; elle exerce une grande influence sur les trois légations qui étaient mécontentes de la domination des papes, domination bâtarde, déshonorante pour tous les séculiers. Quoi de pis, disaient-ils, que d'être gouvernés par des prêtres ? Nous n'avons aucune patrie, nous sommes régis par des célibataires qui appartiennent à la chrétienté, et considèrent les affaires sous un point de vue faux ; ils sont accoutumés dès l'enfance aux études théologiques qui n'apprennent rien moins qu'à juger des affaires du monde. Bologne surtout brûlait du désir de la liberté ; elle renfermait, avec Brescia, les partisans les plus ardens et les plus disposés à

faire triompher la cause de l'Italie. Dans aucun lieu on ne témoigna aux Français une affection plus sincère. Cette ville a persisté dans ces sentimens ; l'entrée de l'armée fut un triomphe ; Caprara, Marescalchi et Aldini, députés du sénat, en firent les honneurs ; les deux premiers étaient des meilleures familles du pays ; Caprara, alors sénateur, a été depuis grand écuyer du roi d'Italie, et Marescalchi ministre des relations extérieures ; Aldini était le meilleur avocat de Bologne ; c'était l'homme de confiance du sénat ; il a été ministre secrétaire d'état du royaume d'Italie. Il y avait alors à Bologne 3 ou 400 jésuites espagnols ; ils étaient dans la crainte ; les plus aisés et les plus jeunes s'étaient réfugiés à Rome ; l'état-major les rassura et ordonna qu'on eût pour eux tous les égards convenables. Il y avait parmi eux des hommes d'un mérite distingué. Pendant le peu de jours que Napoléon s'arrêta à Bologne, cette ville changea entièrement de physionomie. Jamais une révolution générale ne s'opéra plus promptement sur les mœurs et les habitudes d'un peuple. Tout ce qui n'était pas prêtre endossa l'habit militaire et l'épée : bon nombre de ceux-ci même furent entraînés par l'esprit qui animait le peuple. La ville et les

particuliers donnèrent un grand nombre de fêtes qui portaient un caractère de popularité et de grandeur qu'on voyait pour la première fois en Italie. Le général français se montra constamment au milieu du peuple, sans garde, et affecta d'aller tous les soirs au théâtre sans autre escorte que les Bolonais.

§ IV.

Cependant l'alarme gagna le Vatican. Azara, ministre d'Espagne, muni des pouvoirs du pape, accourut en toute hâte pour signer le 23 juin un armistice qui rassura le pape. Le saint-père s'engagea à envoyer un ministre à Paris pour y traiter de la paix définitive avec la république; que l'armistice durerait jusqu'à la conclusion de la paix; que Bologne et Ferrare resteraient à l'armée française; qu'elle mettrait garnison à Ancône; que le pape paierait vingt-un millions en argent, chevaux et denrées nécessaires à l'armée; qu'il livrerait cent objets d'art au choix des commissaires français pour être envoyés au musée de Paris. Les circonstances militaires étaient telles qu'il ne pouvait entrer dans l'esprit de Napoléon de marcher sur Rome. Toutefois les philosophes et les ennemis du saint-siége virent avec peine cette suspen-

sion d'armes ; les peuples de Bologne surtout s'inquiétaient de retourner sous la domination du pape ; mais il fut facile de leur faire comprendre que, maître désormais des conditions de la paix, elle ne se ferait pas sans garantir leur liberté ; ils en requirent la promesse et armèrent aussitôt des gardes nationales.

§ V.

Cette importante affaire, qui assurait la tranquillité des flancs de l'armée et contribuait à nous concilier l'esprit des peuples, terminée, Napoléon passa l'Apennin et rejoignit à Pistoia, le 26 juin, la division Vaubois. Il logea chez l'évêque ; c'était celui qui avait fait tant de bruit pour des opinions religieuses conformes à celles des prêtres constitutionnels. Manfredini, premier ministre du grand duc de Toscane, alarmé du bruit que les troupes françaises devaient traverser Florence, accourut au quartier-général ; il y fut rassuré, et se convainquit que les Français avaient à cœur de cultiver l'amitié du grand-duc, et qu'elles ne passaient sur son territoire que pour se rendre à Sienne. Le 29 juin, en sortant de Firenzuola, Murat, commandant l'avant-garde, tourna brusquement sur Livourne, et y arriva huit heures après, espérant

surprendre les négocians anglais qui avaient dans le port cent bâtimens chargés ; mais ils furent prévenus à temps et se réfugièrent dans les ports de Corse.

L'enceinte de Livourne a été tracée pour 8 à 10,000 habitans ; le commerce a fait de tels progrès que la population s'est accrue jusqu'à plus de 60,000 âmes, ce qui a obligé de bâtir d'immenses faubourgs qui obstruent les glacis. On entre dans le port avec difficulté. La rade est éloignée de terre et peu sûre ; tous les ans il y arrive quelque accident. Elle a succédé au port de Pise, qui était situé à l'embouchure de l'Arno, principale rivière de la Toscane. C'est le port de Florence ; il est très-fréquenté par les Anglais, qui y ont établi une factorerie pour l'entrepôt des produits de leurs manufactures, des marchandises des Indes et de leurs colonies. L'occupation de Livourne et la destruction de la factorerie fut très-sensible au commerce de Londres. Les réfugiés corses qui étaient en France au nombre de 600 s'y réunirent. La communication avec la Corse, par les plages de Fiumborbo et de la Rocca, ne pouvait être interceptée. Une foule d'agens avec des proclamations pénétrèrent dans l'intérieur de l'île. Le vice-roi Elliot ne tarda pas à s'en ressentir. Plusieurs insurrections eurent lieu;

les réfugiés étaient des personnes considérables : leur voisinage et leur correspondance remuèrent la population guerrière des montagnes. Des affaires sanglantes se succédèrent ; les Anglais perdaient beaucoup de monde chaque jour ; ils ne furent plus assez nombreux pour se maintenir dans le pays ; on n'eut plus à craindre qu'ils inquiétassent les côtes de l'Italie. Enfin, dans le mois d'octobre, Gentili et les réfugiés corses débarquèrent en masse dans l'île, la soulevèrent, et en chassèrent les Anglais. Spannocchi, commandant toscan de Livourne, était connu pour son extrême partialité pour les Anglais ; quelques inconvenances qu'il se permit comblèrent la mesure : il fut arrêté et conduit à Florence, où il fut mis à la disposition du grand-duc. Le consul français Belleville eut le maniement des affaires contentieuses des marchandises anglaises. Le trésor de l'armée, malgré une nuée de voleurs qui accoururent de Marseille et de Gênes, en reçut douze millions. Vaubois fut laissé pour commander la ville avec 2,000 hommes de garnison, le reste des troupes repassa l'Apennin et le Pô pour rejoindre l'armée sur l'Adige.

§ VI.

Le général en chef se rendit de Livourne à Florence pour répondre à l'invitation du grand-duc. Il y arriva sans aucune escorte et descendit chez le ministre de France, où l'attendait un bataillon des gardes du prince comme garde d'honneur ; il fut très-satisfait de l'archiduc, et visita avec curiosité tout ce qui mérita de fixer son attention dans cette ancienne et importante capitale. Les troupes françaises traversèrent deux fois le grand-duché, mais elles passèrent loin de Florence, observèrent la plus exacte discipline et ne donnèrent lieu à aucune réclamation. Le ministère toscan convenait que les Anglais étaient plus maître que lui à Livourne, et se plaignait de l'arrogance du général anglais.

C'est en dînant chez le grand-duc que Napoléon reçut la nouvelle de la prise du château de Milan, qui avait capitulé le 29 juin. De grosses tours, restes du palais des Visconti, dominaient la campagne ; quelques pièces plongeaient sur les tranchées, et avaient retardé le cheminement de quelques jours. La garnison, forte de 2,500 hommes, fut faite prisonnière de guerre ; on trouva dans ce château cent bouches à feu. L'équipage de siége fut embar-

qué immédiatement sur le Pô pour Mantoue, ce qui compléta, avec les pièces tirées du château d'Urbin et de Ferrare, deux cents bouches à feu bien approvisionnées, jugées suffisantes pour le siége de cette place. Après le dîner, le grand-duc conduisit son hôte dans la célèbre galerie de Florence, pour y considérer les chefs-d'œuvre des arts ; il admira la Vénus de Médicis. L'anatomiste Fontana lui fit voir de superbes modèles en cire ; il en commanda de pareils pour Paris. Manfrédini, majordome et premier ministre du grand-duc, avait été précepteur de ce prince ainsi que de l'archiduc Charles ; il était de Padoue dans l'état de Venise ; il était propriétaire du régiment autrichien de Manfrédini. C'était un homme éclairé, qui était aussi près de toutes les idées philosophiques de la révolution, qu'il était éloigné de leurs excès ; il avait constamment résisté aux prétentions de la cour de Rome, qui, après la mort de Léopold, avait cherché à faire revenir, sur les actes de ce prince. C'était un homme d'un sens droit, généralement estimé, qui avait d'ailleurs un secret penchant pour l'indépendance de l'Italie. Il n'était point dans ce pays de cœurs généreux ou d'âmes bien nées qui ne se sentissent involontairement entraînés, quel que fût d'ailleurs leur rang et leur position dans le monde, à sacrifier leurs

plus chères affections à l'indépendance et à la restauration de la belle Italie.

§ VII.

Après un court séjour à Florence, Napoléon se rendit à Bologne, où il employa quelques jours à régulariser l'élan public vers la liberté. Lugo s'était révolté, des excès y avaient été commis contre de faibles détachemens français ; le général Bérand y marcha avec sa brigade ; il y trouva de la résistance, 4 à 5,000 paysans s'y étaient jetés ; il les attaqua, les battit, et prit la ville de vive force ; elle fut pillée. L'évêque d'Imola, depuis Pie VII, dans le diocèse duquel se trouvait l'insurrection, fit un mandement pour ouvrir les yeux à la populace égarée ; *rendez à César ce qui est à César, disait-il, Jésus-Christ ordonne d'obeir à celui qui a la force ;* il envoya même, à Lugo, l'évêque d'Édessa, alors son grand-vicaire, et depuis son aumônier ; il échoua dans sa mission ; les rebelles l'accueillirent avec respect, mais n'obéirent point à ses ordres. Ils ne se soumirent qu'à la force. L'armée passa le Pô ; il ne fut laissé sur la rive droite que quelques piquets de gendarmerie et quelques dépôts. Le pays était si bien disposé que les gardes nationales étaient suffi-

santes ; si la régence de Modène était toute dévouée à l'ennemi, elle était impuissante ; les patriotes de Reggio et de Modène étaient de beaucoup les plus forts.

§ VIII.

Mantoue était commandée par le général Canto d'Irlès, qui avait sous lui les généraux Roccavina, Roselmini et Wukassowich, 12,000 hommes d'infanterie, 500 de cavalerie, 600 d'artillerie, 150 mineurs, 100 marins, total, 14,000 hommes. Le grand quartier-général se porta de Bologne à Roverbella, où était Serrurier qui commandait le blocus ; plusieurs chaloupes françaises étaient sur le lac inférieur. Le colonel Andréossy avait réuni un assez grand nombre de bateaux ; il espérait surprendre la place. Déjà 100 grenadiers étaient embarqués ; ils devaient débarquer à deux heures du matin sous la batterie et le bastion du palais, s'emparer de la porte de la poterne, baisser les ponts-levis de la chaussée de Saint-George, par où l'armée fût entrée dans la ville ; ce projet semblait immanquable. Le colonel Lahoz, natif de Mantoue, devait marcher à la tête de la colonne, ainsi que plusieurs patriotes du pays. Mais le Pô ayant considérablement diminué,

et les eaux du lac inférieur s'étant écoulées avec rapidité, il ne se trouva plus assez d'eau pour les bateaux, obligés de prendre au milieu des roseaux, pour n'être point aperçus de la place ; ils s'y engravèrent dans la nuit ; il fut impossible de les dégager. La nuit suivante, les eaux diminuèrent encore ; cette expédition fut abandonnée. Il fut agité alors si l'on ouvrirait la tranchée ou non. L'orage du Tyrol paraissait prêt à crever. Mais Chasseloup promit de prendre la place en quinze jours de tranchée ; elle était mal armée, et la garnison était fort affaiblie ; le général en chef s'y résolut. Les généraux Murat et Dallemagne passèrent le bras du lac inférieur à Pietoli, où il est très-étroit, et s'emparèrent, après un combat assez vif, du terrain non inondé, de Pietoli au palais du T et du camp retranché de Migliazetto ; le 18 juillet, tous les obstacles naturels étant franchis, on n'avait devant soi qu'un simple bastion et un large fossé plein d'eau. Le général de génie Chasseloup ouvrit la tranchée ; le siége n'était plus qu'un siége ordinaire. Le 22 la tranchée était à cinquante toises du chemin couvert ; l'ennemi tenta plusieurs sorties pour retarder l'acheminement ; les escarmouches furent meurtrières, mais il fut toujours repoussé avec perte. Le colonel Dupont à la tête d'un

bataillon de grenadiers se distingua; c'est le même qui depuis se fit remarquer lors de la reddition du Caire en Egypte.

§ IX.

Le moment approchait où les Autrichiens seraient en mesure de reprendre l'offensive. Napoléon, tranquille sur les travaux du siége de Mantoue, voulut donner une nouvelle activité à l'organisation intérieure de la Lombardie, afin d'être assuré sur ses derrières pendant la lutte qui allait commencer; il se rendit à Milan afin d'être de retour pour le moment de l'offensive. Le roi de Sardaigne s'était mis absolument à la disposition de la république; il avait livré toutes ses places; Suze, Exilles, Demonte, étaient en démolition; Alexandrie était entre les mains de l'armée d'Italie. Le chevalier Borgues résidait à Milan, comme chargé des affaires courantes de Sardaigne; mais le roi envoyait fréquemment au quartier-général le comte de Saint-Marsan, soit pour donner des explications particulières, soit pour demander l'assistance nécessaire pour maintenir la paix dans le pays; ses affaires ne pouvaient pas être en de meilleures mains; son caractère et sa personne plaisaient au général en chef. Le comte

de Saint-Marsan, d'une des meilleures familles du Piémont, avait vingt-cinq à trente ans ; homme froid, doux, éclairé, il ne se laissait dominer par aucun préjugé, voyait par conséquent les choses telles qu'elles étaient. Il était personnellement prévenu contre la politique autrichienne, sentiment qu'il tenait de ses ancêtres et de sa propre expérience.

CHAPITRE IX.

BATAILLE DE CASTIGLIONE.

I. Le maréchal Wurmser arrive en Italie, à la tête d'une nouvelle armée.—II. Situation de l'armée française.—III. Plan de campagne.—IV. Wurmser débouche sur trois colonnes (29 juillet), la droite par la chaussée de la Chièse, le centre sur Montebaldo, entre l'Adige et le lac Garda, la gauche par la vallée de l'Adige.—V. Grande et prompte résolution que prend Napoléon; combat de Salo; combat de Lonato (31 juillet).—VI. Bataille de Lonato (3 août)—VII. Reddition des trois divisions de droite de l'ennemi et d'une partie de son centre.—VIII. Bataille de Castiglione (5 août).—IX. Second blocus de Mantoue (fin d'août).—X. Conduite des différens peuples d'Italie, à la nouvelle des succès des Autrichiens.

---

§ 1^er^.

Lorsque la cour de Vienne apprit l'arrivée des Français sur les confins du Tyrol, et le blocus de Mantoue, elle renonça à l'offensive qu'elle avait projeté de prendre en Alsace, détacha le maréchal Wurmser à la tête de 30,000 hommes de l'armée du Haut-Rhin pour l'envoyer en Italie, ce qui, réuni à l'armée de Beaulieu que l'on avait recrutée pendant deux mois, et à la garnison de Mantoue, porta cette

armée à 80,000 hommes, sans compter les malades de Mantoue. L'armée française avait rempli sa tâche en détruisant celle de Beaulieu ; si les armées du Rhin en eussent fait autant, cette grande lutte eût été terminée : cependant le bruit des préparatifs de la maison d'Autriche retentissait dans le pays vénitien ; les lettres du commerce se plaisaient à les exagérer encore ; avant la fin d'août elle serait maîtresse de Milan ; les Français perdraient la péninsule ; ils ne pourraient gagner les Alpes, le proverbe se vérifierait de nouveau cette année, que *l'Italie était leur tombeau*.

§ II.

Napoléon suivait attentivement tous ces préparatifs, et en concevait de vives alarmes. Il faisait sentir au directoire qu'il était impossible que 40,000 hommes pussent soutenir seuls l'effort de toute la puissance autrichienne ; il demandait qu'on lui envoyât des renforts, ou que les armées du Rhin entrassent en campagne sans délai. Il rappelait la promesse qu'on lui avait donnée à son départ de Paris, qu'elles commenceraient à opérer le 15 avril ; cependant deux mois s'étaient écoulés

sans qu'elles fussent encore sorties de leurs quartiers d'hiver : elles ouvrirent enfin la campagne au mois de juin ; mais alors cette diversion n'était plus utile à l'armée d'Italie. Les 30,000 hommes de Wurmser étaient en marche et sur le point d'arriver. Dans cette position, réduit à ses seules forces il réunit sur l'Adige et sur la Chièse toute son armée, ne laissa qu'un bataillon dans la citadelle de Ferrare, deux à Livourne ; seulement des dépôts à Coni, Tortone, Alexandrie, Milan, Pizzighittone ; le siége de Mantoue commençait à donner des maladies ; quoiqu'il ne tînt devant cette place malsaine que 7 à 8,000 hommes, les deux tiers de la garnison, les pertes ne laissaient pas d'être considérables ; il ne put réunir à l'armée d'observation sur l'Adige que 30,000 hommes présens sous les armes ; et c'est avec ce petit nombre de braves qu'il fallait lutter avec la principale armée de la maison d'Autriche. La correspondance était très-active entre l'Italie et le Tyrol où se réunissait l'ennemi ; on pouvait s'apercevoir chaque jour de l'influence funeste de ces grands préparatifs sur les esprits des peuples. Les partisans des Français tremblaient, ceux de l'Autriche étaient fiers et menaçans ; mais tous s'étonnaient qu'une puis-

sance comme la France laissât une armée qui avait si bien mérité de la patrie, sans secours et sans appui ; ces observations pénétraient jusqu'aux soldats mêmes, par leurs communications journalières avec les habitans.

La division Soret en position à Salo couvrait le pays entre les lacs d'Idro et de Garda, interceptant la route de Trente à Brescia par la vallée de la Chièse ; Masséna placé à Bussalengo occupait la Corona et Montebaldo par la brigade Joubert ; le reste de sa division campait sur le plateau de Rivoli ; la brigade Dallemagne de la division Despinois gardait les ponts de Vérone ; l'autre brigade de cette division, l'Adige jusqu'à Porto-Legnago ; la division Augereau, Porto-Legnago et le bas Adige. Le général Guillaume commandait à Peschiera, où six galères sous les ordres du capitaine de vaisseau Lallemand maîtrisaient le lac de Garda ; Serrurier était au siége de Mantoue ; Kilmaine commandait la cavalerie de l'armée, Dammartin l'artillerie ; le quartier-général fut porté à Castel-Novo, à portée de l'Adige, de la Chièse et de Mantoue.

§ III.

Wurmser porta son quartier-général à Trente, et réunit toute son armée dans le Tyrol italien ; il la divisa en trois corps, celui de gauche sous les ordres des généraux Davidowich, Mezaros et Metroski, fort de 20,000 hommes, était destiné à déboucher par la vallée de l'Adige ; Mezaros devait suivre la chaussée de la rive gauche et pénétrer dans Vérone par les hauteurs ; Davidowich et Metroski, la cavalerie et l'artillerie, devaient passer l'Adige sur un pont construit vis-à-vis de la Dolce, et se porter sur Cassario ; le centre fort de 30,000 hommes, sous Wurmser, formant quatre divisions sous les généraux Melas, Sebottendorf, Bayalitsch, Liptay, devait pénétrer par Montebaldo, et le pays entre l'Adige et le lac de Garda ; la droite de 20,000 hommes, sous Quasdanowich, le prince de Reuss et Ocskay, devait pénétrer par la Chièse, se porter sur Brescia et tourner toute l'armée française qui, séparée de Milan, aurait sa retraite coupée ; son entière destruction devait être l'effet de cette savante combinaison. Fier de sa grande supériorité, Wurmser ne

songeait pas à vaincre, mais à profiter de la victoire et à la rendre décisive et fatale à son ennemi.

§ IV.

Il y avait à peine quelques jours que Napoléon était arrivé à Milan, qu'il apprit les mouvemens du Tyrol ; il se rendit en toute hâte à Castel-Novo, où il plaça son quartier-général ; dans ce petit bourg, il était à portée des montagnes, de Monte Baldo et de Vérone. Le 29 au matin il apprit que la Corona était attaquée par une armée ; que les troupes légères de la division Mezaros débouchaient sur les hauteurs de Vérone sur la rive gauche de l'Adige ; que des colonnes nombreuses descendaient par la Rocca d'Anfo. Dans le courant de la nuit les nouvelles se succédèrent à toutes les heures : on sut que Joubert, attaqué à la Corona, avait résisté tout le jour, mais que le soir il s'était replié sur le plateau de Rivoli que Masséna occupait en force ; que les lignes nombreuses des feux des bivouacs autrichiens couvraient le pays entre le lac de Garda et l'Adige ; que sur les hauteurs de Vérone, toute la division de Mezaros avait rejoint ses troupes légères ; que du côté de Brescia, Quasdanowich, qui avait

débouché par la vallée de la Chièse, s'était partagé en trois colonnes ; qu'une couvrait les hauteurs de Saint-Ozetto, paraissant se diriger sur Brescia ; qu'une autre avait pris position à Gavardo et menaçait de se porter sur Ponte-di-St.-Marco et Lonato ; que la troisième avait marché sur Salo, où elle se battait depuis trois heures du soir. Le 30, à la pointe du jour, on fut instruit que la colonne de St.-Ozetto avait pénétré à Brescia où elle n'avait trouvé aucune résistance, y avait fait prisonnières quatre compagnies laissées pour la garde des hôpitaux. Une des communications de l'armée avec Milan se trouvait ainsi interceptée ; il ne restait plus que celle de Crémone. Des coureurs se faisaient déjà voir sur toutes les routes de Bres cia à Milan, Crémone, Mantoue, annonçant qu'une armée de 80,000 hommes avait débouché par Brescia, et qu'en même temps une autre de 100,000 débouchait par Vérone ; que Soret ayant craint de se trouver coupé de Brescia et de l'armée avait fait sa retraite sur les hauteurs de Dezenzano, ayant laissé le général Guyeux à Salo, avec 1,500 hommes, dans un antique château, espèce de forteresse à l'abri d'un coup de main ; que la colonne ennemie de Gavardo avait envoyé quelques coureurs sur Ponte-di-St.-Marco, mais qu'ils y avaient été contenus

par une compagnie de chasseurs qui était chargée de la garde de ce pont.

§ V.

Le plan de Wurmser se trouva alors dévoilé; il avait pris et comptait garder l'initiative: il supposait l'armée fixée autour de Mantoue, et qu'en cernant ce point fixe, il cernerait l'armée française. Pour déconcerter ses projets il fallait de soi-même reprendre cette initiative, rendre l'armée mobile en levant le siége de Mantoue, sacrifiant les tranchées et l'équipage du siége, pour se porter rapidement avec toute l'armée réunie sur un des corps de l'ennemi, et successivement contre les deux autres. Les Autrichiens étaient deux et demi contre un; mais si les trois corps étaient attaqués séparément par toute l'armée française, celle-ci aurait, sur le champ de bataille, l'avantage du nombre; la droite sous Quasdanowich, qui avait débouché sur Brescia, était la plus engagée. Napoléon marcha d'abord contre elle. La division Serrurier brûla ses affûts de siége, ses plates-formes, et jeta ses poudres à l'eau, enterra les projectiles, encloua les pièces, et leva le siége de Mantoue dans la nuit du 31 juillet au premier d'août. La division Augereau

se porta de Legnago sur le Mincio, à Borghetto ; les troupes de Masséna défendirent, toute la journée du 30, les hauteurs entre l'Adige et le lac de Garda. La brigade Dallemagne se dirigea sur Lonato ; Napoléon se rendit sur les hauteurs en arrière de Dezenzano, fit remarcher Soret sur Salo pour dégager le général Guyeux, compromis dans le mauvais poste où ce général l'avait laissé ; cependant il s'y était battu quarante-huit heures contre toute une division ennemie, qui cinq fois lui avait livré l'assaut, et cinq fois avait été repoussée ; Soret arriva au moment même où l'ennemi tentait un dernier effort ; il tomba sur ses flancs, le défit entièrement, lui prit des drapeaux, des canons et des prisonniers. Dans le même moment, la division autrichienne du général Oskay s'était portée de Gavardo sur Lonato, pour prendre position sur les hauteurs, et opérer sa jonction avec Wurmser sur le Mincio. Napoléon mena lui-même contre elle la brigade Dallemagne. Elle fit des prodiges de valeur ; la 32e en faisait partie. Oskay fut mis en déroute et éprouva une grande perte ; les débris de ces deux divisions, battues par Soret et Dallemagne, se rallièrent à Gavardo. Soret craignit de se compromettre ; il revint prendre une position intermédiaire entre Salo et Dezenzano.

Pendant ce temps, Wurmser avait fait passer l'Adige à son artillerie et à sa cavalerie. Maître de tout le pays entre l'Adige et le lac de Garda, il plaça une de ses divisions sur les hauteurs de Peschiera pour masquer cette place et garder ses communications ; il en dirigea deux autres avec une partie de sa cavalerie sur Borghetto, pour s'emparer du pont du Mincio et déboucher sur la Chièse, afin de se mettre en communication avec sa droite. Enfin, avec ses deux dernières divisions d'infanterie et le reste de sa cavalerie, il marcha sur Mantoue pour faire lever le siége de cette place ; mais déjà depuis vingt-quatre heures il était levé ; il trouva les tranchées et les batteries encore entières, les pièces renversées et enclouées ; partout des débris d'affûts, de plates-formes et de munitions de toute espèce. La précipitation qui semblait avoir présidé à ces mesures dut le réjouir ; tout ce qu'il voyait autour de lui semblait bien plus le résultat de l'épouvante, que les suites d'un plan calculé.

Masséna, après avoir contenu l'ennemi toute la journée du 30, passa dans la nuit le Mincio à Peschiera, et continua sa marche sur Brescia. La division autrichienne qui se présenta devant Peschiera trouva la rive droite du Mincio garnie de tirailleurs, fournis par la garnison

et par l'arrière-garde de Masséna, commandée par Pigeon, qui avait ordre de disputer le passage de ce fleuve, et, lorsqu'il y serait forcé, de se concentrer sur Lonato. Augereau, en se portant sur Brescia, avait passé à Borghetto, coupé le pont, et laissé une arrière-garde pour border la rive droite, avec ordre de se concentrer à Castiglione, lorsqu'elle serait forcée. Toute la nuit du 31 juillet au premier août Napoléon marcha avec les divisions Augereau et Masséna sur Brescia, où il arriva à dix heures du matin. La division ennemie, instruite que l'armée française débouchait sur elle par toutes les routes, se retira en toute hâte. En entrant dans Brescia, elle y avait trouvé 500 malades, mais elle y resta si peu et fut contrainte d'en sortir si précipitamment, qu'elle n'eut pas le temps de reconnaître ses prisonniers ni d'en disposer. Le général Despinois et l'adjudant-général Herbin, chacun avec quelques bataillons, se mirent à la poursuite de l'ennemi sur St.-Ozetto et les débouchés de la Chièse ; alors Napoléon avec les deux divisions Augereau et Masséna retourna, par une contre-marche rapide, du côté du Mincio sur la Chièse d'où ces deux divisions étaient parties pour soutenir leurs arrière-gardes qui, par cette contre-marche, devinrent leurs avant-gardes.

§ VI.

Le 2 août, Augereau, à la droite, occupa Montechiaro ; Masséna, au centre, campa à Ponte-di-St.-Marco, se liant avec Soret qui, à la gauche, occupa une hauteur entre Salo et Dezenzano, faisant face en arrière pour contenir la droite de Quasdanowich déjà désorganisée ; cependant les arrière-gardes qu'Augereau et que Masséna avaient laissées sur le Mincio s'étaient retirées devant les divisions ennemies, qui avaient forcé le passage de cette rivière. Celle d'Augereau, qui avait ordre de se réunir à Castiglione, quitta ce poste avant le temps, et revint en désordre joindre son corps. Le général Valette, qui la commandait, fut destitué devant les troupes, pour n'avoir pas montré plus de fermeté dans cette occasion. Quant au général Pigeon, avec l'arrière-garde de Masséna, il gagna en bon ordre Lonato et s'y établit. L'ennemi, profitant de la faute du général Valette, s'empara de Castiglione le 2 et s'y retrancha. Le 3, eut lieu la bataille de Lonato ; elle fut donnée par les deux divisions de Wurmser qui passèrent le Mincio sur le pont de Borghetto, celle de Liptay en était, et par la division de Bayalitsch qu'il avait laissée de-

vant Peschiera, ce qui, avec la cavalerie, formait un corps de 30,000 hommes; les Français en avaient 20 à 23,000. Le succès ne fut pas douteux. Wurmser avec les deux divisions d'infanterie et la cavalerie qu'il avait conduite à Mantoue, non plus que Quasdanowich, qui était déjà en retraite, ne purent s'y trouver.

A l'aube du jour l'ennemi se porta sur Lonato qu'il attaqua vivement; c'est par là qu'il prétendait faire sa jonction avec sa droite sur laquelle, du reste, il commençait à concevoir des inquiétudes. L'avant-garde de Masséna fut culbutée, Lonato pris. Le général en chef qui était à Ponte-di-St.-Marco, se mit à la tête des troupes. Le général autrichien s'étant trop étendu, toujours dans l'intention de gagner sur la droite, afin d'ouvrir ses communications avec Salo, fut enfoncé par le centre, Lonato repris au pas de charge, et la ligne ennemie coupée. Une partie se replia sur le Mincio, l'autre se jeta sur Salo; mais prise en front par le général Soret, qu'elle rencontra, et en queue par le général St.-Hilaire, tournée de tout côté, elle fut obligée de mettre bas les armes. Si les Français furent attaqués au centre, ils attaquèrent à la droite, Augereau aborda la division Liptay qui couvrait Castiglione, et l'enfonça après un combât opiniâtre, où la

valeur des troupes suppléa au nombre. L'ennemi, éprouva beaucoup de mal, perdit Castiglione et se retira sur Mantoue, d'où lui arrivèrent les premiers renforts, mais seulement quand la journée fut finie. La division Augereau perdit beaucoup de braves dans cette affaire opiniâtre ; l'armée regretta particulièrement le général Beyrand et le colonel Pourailles, officiers très-distingués.

§ VII.

Quasdanowich eut nouvelle, dans la nuit, de l'issue de la bataille de Lonato ; il en avait entendu tout le jour le canon : sa position en était très-embarrassante ; sa jonction avec le corps principal de l'armée devenait impossible. Il croyait d'ailleurs que les divisions françaises qui avaient manœuvré contre lui, le 2, étaient toujours à sa suite, ce qui lui faisait paraître l'armée française immense, il la voyait partout. Wurmser avait, de Mantoue, dirigé une partie de ses troupes vers Marcaria, à la poursuite de Serrurier ; il lui fallut perdre du temps pour les faire revenir sur Castiglione. Le 4, il n'était pas en mesure : il employa toute la journée à rassembler ses corps, à réorganiser ce qui avait combattu à Lonato, et à réapprovisionner son

artillerie. Napoléon, sur les deux ou trois heures après-midi, reconnut la ligne de bataille que prenait l'armée autrichienne : il la trouva formidable ; elle présentait encore 25 ou 30,000 combattans. Il ordonna de retrancher Castiglione ; il rectifia la position qu'avait prise Augereau, qui était vicieuse, et partit pour Lonato, afin de veiller en personne au mouvement de toutes ses troupes qu'il devenait de la plus haute importance de réunir dans la nuit autour de Castiglione. Toute la journée, Soret et Herbin d'un côté, Dallemagne et St.-Hilaire de l'autre, avaient marché à la suite des trois divisions ennemies de la droite, et de celles coupées du centre à la journée de Lonato, et les avaient poursuivies sans relâche, faisant des prisonniers à chaque pas ; des bataillons entiers avaient posé les armes à St.-Ozetto, d'autres à Gavardo, d'autres enfin erraient incertains dans les vallées voisines. Quatre à 5,000 hommes instruits par des paysans qu'il n'y avait que 1,200 Français dans Lonato, y marchèrent dans l'espoir de s'ouvrir un chemin vers le Mincio. Il était cinq heures du soir, Napoléon y entrait de son côté, venant de Castiglione ; on lui amena un parlementaire ; il apprit en même temps que des colonnes ennemies débouchaient par Ponte-di-St.-Marco, qu'elles

voulaient rentrer dans Lonato et sommaient cette ville de se rendre ; cependant il était toujours maître de Salo et de Gavardo ; dès-lors il était évident que ce ne pouvait être que des colonnes perdues qui cherchaient à se frayer un passage. Il fit monter à cheval son nombreux état-major, se fit amener l'officier parlementaire, et lui fit débander les yeux au milieu de tout le mouvement d'un grand quartier-général. " Allez dire à votre général, lui " dit-il, que je lui donne huit minutes pour " poser les armes ; il se trouve au milieu de " l'armée française, passé ce temps, il n'au- " rait rien à espérer." Harassés depuis trois jours, errans, incertains, ne sachant que devenir, persuadés qu'ils avaient été trompés par les paysans, ces 4 ou 5,000 hommes posèrent les armes. Ce seul trait peut donner une idée du désordre et de la confusion de ces divisions autrichiennes qui, battues à Salo, à Lonato, à Gavardo, poursuivies dans toutes les directions, étaient à peu près détruites. Tout le reste du 4 et la nuit entière se passèrent à rallier la totalité des colonnes et à les concentrer sur Castiglione.

§ VIII.

Le 5, avant le jour, l'armée française, forte de 20,000 hommes, occupa les hauteurs de Castiglione: excellente position. La division Serrurier, forte de 5,000 hommes, avait reçu ordre de partir de Marcaria, de marcher toute la nuit, et de tomber, au jour, sur les derrières de la gauche de Wurmser; son feu devait être le signal de la bataille: on attendait un grand succès moral de cette attaque inopinée, et, pour la rendre plus sensible, l'armée française feignit de reculer; mais aussitôt qu'elle entendit les premiers coups de canon du corps de Serrurier, qui, étant malade, était remplacé par le général Fiorella; elle marcha vivement à l'ennemi, et tomba sur des troupes déjà ébranlées dans leur confiance, et n'ayant plus leur première ardeur. Le mamelon de Medole, au milieu de la plaine, était l'appui de la gauche ennemie. L'adjudant général Verdier, fut chargé de l'attaquer. L'aide-de-camp Marmont y dirigea plusieurs batteries d'artillerie. Le poste fut enlevé; Masséna attaqua la droite; Augereau le centre; Fiorella prit la gauche en revers; la cavalerie légère surprit le quartier-général, et faillit de prendre Wurmser. Partout

l'ennemi se mit en retraite ; l'excessive fatigue des troupes françaises pût seule sauver l'armée de Wurmser, qui gagna en désordre la rive gauche du Mincio, espérant s'y rallier et s'y maintenir ; il y trouvait l'avantage de rester en communication avec Mantoue : mais la division Augereau marcha sur Borghetto et celle de Masséna sur Peschiera. Le général Guillaume, commandant de cette place, n'ayant que 400 hommes, avait muré les portes ; il fallut perdre quelques heures pour les désencombrer. Les troupes autrichiennes, qui bloquaient Peschiera, étaient fraîches ; elles soutinrent long-temps le combat contre la 18e de ligne, que commandait le colonel Suchet ; elles furent enfin enfoncées, perdirent dix-huit pièces de canon et beaucoup de prisonniers. Le général en chef marcha avec la division Serrurier, sur Vérone, où il arriva le 7, dans la nuit. Wurmser en avait fait fermer les portes, voulant gagner la nuit pour faire filer ses bagages ; mais elles furent enfoncées à coups de canon, et l'on s'empara de la ville. Les Autrichiens perdirent beaucoup de monde. La division Augereau, éprouvant des difficultés à opérer son passage à Borghetto, passa sur le pont de Peschiera. Wurmser, ayant perdu la ligne du Mincio, essaya de conserver la position im-

portante de Montebaldo et de la Rocca d'Anfo. Le général Saint-Hilaire attaqua Quasdanowich, par la vallée de l'Ydro, le 12, s'empara de la Rocca d'Anfo, de Lodrone, de Riva, et lui fit beaucoup de prisonniers, ce qui obligea les Autrichiens à brûler la flottille du lac. Masséna marcha sur Montebaldo, et reprit la Corona, le 11. Augereau remonta la rive gauche de l'Adige, en suivant les crêtes des montagnes, et arriva jusqu'à la hauteur d'Alla. Les combats et les manœuvres de ces trois divisions valurent 200 prisonniers et quelques pièces de canon. Après la perte de deux batailles, comme celles de Lonato et de Castiglione, Wurmser dut comprendre qu'il ne pouvait plus disputer ce qu'il convenait aux Français d'occuper ; il se retira à Roveredo et à Trente. L'armée française avait elle-même besoin de repos ; l'armée autrichienne, après sa défaite, était encore de 40,000 hommes, mais avec cette différence, que désormais un bataillon de l'armée d'Italie, en mettait quatre des ennemis en fuite, et que partout elle ramassait du canon, des prisonniers et des effets militaires.

Wurmser avait, il est vrai, ravitaillé la garnison de Mantoue ; il en avait retiré les brigades de Rocca Vina et de Wukassowich ; mais il ne ramenait que la moitié de sa belle armée.

Du reste, rien ne saurait être comparable au découragement et à la démoralisation de cette armée, après ses revers, si ce n'est l'extrême confiance dont elle était animée au commencement de la campagne. Le plan du général autrichien, qui pouvait réussir dans d'autres circonstances, ou contre un autre homme que son adversaire, devait avoir l'issue funeste qu'il a eue ; et bien qu'au premier coup d'œil, la défaite de cette grande et belle armée, en si peu de jours, semble ne devoir être attribuée qu'à l'habileté de Napoléon, qui improvisa sans cesse des manœuvres contre un plan général arrêté à l'avance, on doit convenir que ce plan reposait sur de mauvaises bases ; c'était une faute que de faire agir séparément des corps qui n'avaient entre eux aucune communication, vis-à-vis d'une armée centralisée, et dont les communications étaient faciles ; la droite ne pouvait communiquer au centre que par Roveredo et Ledro. Ce fut une seconde faute encore de subdiviser le corps de la droite, et de donner des buts différens à ses différentes divisions. Celle qui fut à Brescia ne trouva personne contre elle, et celle qui atteignit Lonato eut affaire aux troupes qui, la veille, étaient à Vérone, devant la gauche, laquelle dans ce moment entrait en

Véronais, et n'avait plus personne devant elle. L'armée autrichienne comptait de très-bonnes troupes, mais elle en avait aussi de médiocres : tout ce qui était venu du Rhin, avec Wurmser, était excellent ; mais les cadres de l'ancienne armée de Beaulieu, battus dans tant de circonstances, étaient découragés. Aux combats et batailles, depuis le 29 juillet au 12 août, l'armée française fit 15,000 prisonniers, prit soixante-dix pièces de canon et neuf drapeaux, tua ou blessa 25,000 hommes ; la perte de l'armée française a été de 7,000 hommes, dont 1,400 prisonniers ; 600 tués, 5000 blessés, dont la moitié légèrement.

§ IX.

La garnison de Mantoue employa les premiers jours de la levée du siége, à défaire les ouvrages des assiégeans, à faire entrer les pièces et les munitions qu'ils avaient abandonnées ; mais les prompts revers de Wurmser ramenèrent bientôt les Français devant la place. La perte de leur équipage d'artillerie ne laissait plus de moyens d'en reprendre le siége. Cet équipage formé à grande peine de pièces recueillies dans les différentes places de l'Italie, était une perte bien sensible. D'ailleurs

l'ouverture et le service de la tranchée, eussent été trop dangereux pour les troupes, au moment où la malignité du climat allait exercer tous ses ravages pendant la canicule ; Napoléon ne songea pas à rassembler un second équipage qui n'eût été prêt qu'au moment même où de nouveaux événemens pouvaient l'exposer à le perdre de nouveau, en le forçant de lever le siége une seconde fois : Il se contenta d'un simple blocus. Le général Sahuguet en fut chargé ; il attaqua Governolo et fit attaquer Borgo-Forte par le général Dallemagne ; le vingt-quatre août il était maître de tout le Serraglio, avait rejeté l'ennemi dans la place, et resserré étroitement le blocus. Il s'occupa de multiplier les redoutes et les ouvrages sur la ligne de contrevallation. Tous les jours les troupes diminuaient par le ravage de la fièvre, et l'on prévoyait avec effroi que ce ravage ne ferait que s'accroître pendant l'automne. Il est vrai que la garnison était soumise aux mêmes maux ; cependant elle était mieux abritée dans les maisons et jouissait de plus de commodités que les assiégeans.

§ X.

Aux premiers bruits des revers de l'armée française, les peuples d'Italie démasquèrent leurs dispositions secrètes. Le parti ennemi se montra le plus fort à Crémone, à Casal-Major, à Pavie; mais en général la Lombardie conserva un bon esprit: à Milan surtout, le peuple témoigna une grande constance, ce qui lui mérita dès lors la confiance de Napoléon, qui lui donna des armes qu'il ne cessait de demander avec instance et dont il fit depuis un bon usage. Il écrivit peu après aux Milanais: " Lorsque l'armée française battait en retraite, " que les partisans de l'Autriche et les ennemis " de la liberté de l'Italie la croyaient perdue sans " ressource, lorsqu'il était impossible à vous- " mêmes de soupçonner que cette retraite n'é- " tait qu'une ruse, vous avez montré de l'attache- " ment pour la France, de l'amour pour la li- " berté; vous avez déployé un zèle et un carac- " tère qui vous ont mérité l'estime de l'armée et " vous mériteront la protection de la république. " Chaque jour votre peuple se rend davantage " digne de la liberté; il acquiert chaque jour " de l'énergie, il paraîtra sans doute un jour " avec gloire sur la scène du monde. Recevez

" le témoignage de ma satisfaction, et du vœu " sincère que fait le peuple français pour vous " voir libres et heureux." Les peuples de Bologne, Ferrare, Reggio, Modène montrèrent un vif intérêt pour la cause des Français ; les nouvelles de leurs défaites étaient mal reçues, celles de leurs victoires, au contraire, étaient accueillies avec enthousiasme. Parme demeura fidèle ; la régence de Modène se mit en hostilité. A Rome, les Français furent insultés dans les rues, on suspendit l'exécution des conditions de l'armistice. Le cardinal Mattei, archevêque de Ferrare, témoigna sa joie à la levée du siége de Mantoue, et appela les peuples à l'insurrection. Il prit possession de la citadelle de Ferrare et y arbora les couleurs de l'église; le pape y envoya aussitôt un légat ; on croyait déjà les Français au-delà des Alpes. Après la bataille de Castiglione, le cardinal Mattei fut mandé à Brescia ; introduit devant le général en chef, il ne répondit que par ce seul mot *peccavi*, ce qui désarma le vainqueur qui se contenta de le tenir trois mois dans un séminaire. Depuis, ce cardinal a été plénipotentiaire du pape à Tolentino. Il était d'une famille princière de Rome ; c'était un homme borné, de peu de talent, mais qui passait pour être d'une dévotion sincère ; il était minutieusement attaché aux pra-

tiques du culte. Après la mort du pape Pie VI, la cour de Vienne s'agita beaucoup au conclave de Venise, pour le faire nommer pape ; elle ne réussit pas : Chiaramonti, évêque d'Imola, l'emporta et prit le nom Pie VII.

C'est en récompense de la bonne conduite qu'Augereau tint à la bataille de Lonato, où il commanda la droite et fut chargé de l'attaque de Castiglione, qu'il fut depuis duc de ce nom. Cette journée est la plus belle de la vie de ce général. Napoléon n'a jamais voulu depuis l'oublier.

CHAPITRE X.

MANŒUVRES ET COMBATS ENTRE LE MINCIO ET LA BRENTA. (SEPTEMBRE.)

I. Position de l'armée autrichienne dans le Tyrol au 1er septembre.—II. Bataille de Roveredo (4 septembre). —III. Wurmser descend dans les plaines du Bassanais. —IV. Combats de Primolano, de Covolo, de Cismone (7 septembre); l'armée française force les gorges de la Brenta.—V. Combat de Vérone (7 septembre).—VI. Bataille de Bassano (8 septembre).—VII. Wurmser passe l'Adige sur le pont de Porto-Legnago (11 septembre).—VIII. Bataille de Saint-George (19 septembre); Wurmser est renfermé dans Mantoue (18 septembre).—IX. Troisième blocus de Mantoue.

---

§ Ier.

L'armée de Sambre-et-Meuse, celle du Rhin-et-Moselle, avaient enfin passé le Rhin; elles s'avancèrent rapidement dans le cœur de l'Allemagne; la première était arrivée sur la Rednitz, la seconde sur le Lech. Wurmser, recruté de 20,000 hommes, était dans le Tyrol; il commençait son mouvement pour se porter avec 30,000 hommes, de Trente au secours de Mantoue, en marchant par les gorges de la Brenta,

Bassano et le bas Adige, et laissant Davidowich avec 25,000 hommes à la garde du Tyrol. Napoléon sentait l'importance d'occuper l'armée autrichienne, afin de l'empêcher de faire aucun détachement contre l'armée du Rhin, qui s'approchait des plaines de Bavière ; aussitôt qu'il eût pénétré le projet de Wurmser, il résolut de prendre l'offensive, de battre Wurmser en détail, en le surprenant en flagrant délit, et d'achever la destruction de cette armée, qui lui avait donné tant de soucis, qu'elle n'avait pas suffisamment expiés par ses désastres de Lonato et de Castiglione.

Le général Kilmaine, avec un corps de 2,500 à 3,000 hommes de toutes armes, fut chargé de garder l'Adige, pour couvrir le blocus de Mantoue, qui était commandé par le général Sahuguet. Kilmaine occupait les plaines de Vérone et de Porto-Legnago ; la partie de l'enceinte de Vérone, sur la rive gauche de l'Adige, avait été relevée et les forts mis en état de soutenir un siége ; dans les instructions qu'il reçut, tous les événemens qui ont eu lieu étaient prévus *.

* Ces instructions, qui doivent se trouver dans les mains des héritiers de Kilmaine, sont un vrai monument historique.

Au premier septembre, Wurmser avec son quartier-général était encore à Trente ; Davidowich avait le sien à Roveredo, couvrant le Tyrol par la division Wukassowich, qui était campée à Saint-Marc, ayant son avant-garde à Serravalle et ses avant-postes à Alla, par la division Reuss, campée à Mori, sur la rive droite de l'Adige, ayant son avant-garde au pont de Séréa et ses avant-postes sur Lodrone, sa réserve dans l'excellente position de Calliano, derrière Roveredo ; les trois divisions et les réserves de cavalerie avec lesquelles Wurmser voulait agir sur l'Adige, étaient en marche entre Trente et Bassano ; la division Mézaros, près cette ville ; la division Sebottendorf, à Rovigo et Magano ; la division Quasdanowich, à Lavis. La division Vaubois, formant la gauche française, partit le même jour, 1^er^ septembre, de Lodrone et remonta la Chièse, suivant la chaussée qui conduit à Trente. La division Masséna, la réserve de cavalerie et le quartier-général passèrent l'Adige sur le pont de Pola, se dirigeant par la chaussée de la rive gauche. La division Augereau, partie de Vérone, marcha en seconde ligne sur cette même chaussée, occupant par son infanterie légère la crête supérieure des montagnes qui dominent la vallée sur la rive gauche de l'Adige.

Le Tyrol est une des plus anciennes possessions de la maison d'Autriche; le peuple lui est entièrement affectionné. Le Trentin, qui est la partie méridionale appelée le Tyrol italien, était sous la domination d'un évêque, souverain de Trente.

Trois chaussées conduisent de Trente en Italie; une à Bassano, suivant la Brenta; une à Vérone par Roveredo, suivant la rive gauche de l'Adige; une à Brescia en traversant la Sarca, doublant le lac de Garda, suivant la Chièse et passant la Rocca-d'Anfo. Une route de traverse joint la chaussée de Vérone à celle de Bassano, sans qu'il soit besoin de remonter jusqu'à Trente, embranchement commun.

§ II.

Le prince de Reuss voulut défendre le pont de la Sarca; mais le général Saint-Hilaire, commandant l'avant-garde de la division Vaubois, l'attaqua avec furie, enleva le pont au pas de charge, fit un bon nombre de prisonniers et le poussa l'épée dans les reins, jusque sur son camp de Mori; de son côté le général Pigeon, commandant l'avant-garde de Masséna, culbuta l'avant-garde Wukassowich à Serravale, la poursuivit jusqu'au camp Saint-Marc et lui fit quel-

ques centaines de prisonniers. Les deux armées se trouvèrent en présence à cheval sur les deux rives de l'Adige, le 4 septembre, à la pointe du jour. L'attaque fut impétueuse, la résistance fut opiniâtre ; aussitôt que Napoléon vit de l'hésitation dans la ligne autrichienne, il fit charger le général Dubois avec 500 chevaux ; la charge fut heureuse, mais Dubois tomba mort percé de trois balles. C'était un brave officier qui s'était distingué dans les campagnes précédentes sur le Rhin.

L'armée entra dans Roveredo pêle-mêle avec l'ennemi, qui ne put se rallier qu'au défilé en avant de Calliano, position très-forte ; l'Adige y est encaissée entre des montagnes à pic. Le défilé n'a pas quatre cents toises de largeur, des fortifications et une muraille soutenue par plusieurs batteries, en barraient l'entrée ; le général Davidowich avec une réserve y était en position ; le général Dommartin plaça une batterie d'artillerie légère qui prenait la gorge en écharpe. Les tirailleurs s'engagèrent et obtinrent quelques avantages sur les montagnes. Neuf bataillons en colonne serrée se précipitèrent dans le défilé, abordèrent l'ennemi, le culbutèrent ; artillerie, cavalerie, infanterie, tout se trouva pêle-mêle. Quinze pièces

de canon, sept drapeaux, sept cents hommes furent pris. De son côté, le général Vaubois força le camp de Mori et poursuivit vivement l'ennemi, en remontant la rive droite de la rivière dans la direction de Trente. Lemarrois, aide-de-camp du général en chef, fut blessé grièvement dans une charge audacieuse et brillante à Roveredo. Ce jeune homme s'était distingué en vendémiaire à Paris, et avait beaucoup d'ardeur; il était du département de la Manche. L'armée continua de marcher une partie de la nuit. Le 5 au jour, elle entra dans Trente. Le soir la division Vaubois, continuant sa marche, prit position sur le Lavis, à trois lieues de Trente; les débris de Davidowich étaient en position derrière cette rivière. Napoléon ordonna au général de cavalerie de passer au gué avec trois escadrons, de couper la ligne ennemie et de prendre à dos les troupes qui défendaient le pont, en même temps qu'il les faisait aborder au pas de charge. L'ennemi, mis dans le plus grand désordre, abandonna sa position, et le général Vaubois s'établit sur les rives du Lavis.

§ III.

La perte de la bataille de Roveredo, au lieu d'arrêter le mouvement de Wurmser sur Bassano, ne fit que l'accélérer ; en effet, coupé de Trente et du Tyrol, il devait se hâter de sortir des gorges et de réunir son armée à Bassano, pour prendre sa ligne d'opérations par le Frioul ; mais un autre motif le détermina ; il se laissa persuader que Napoléon voulait se porter à Inspruck, pour se joindre à l'armée du Rhin arrivée alors en Bavière, et sur cette fausse donnée, il fit marcher la division Mezaros sur Mantoue. Le 7 Septembre, elle était déjà arrivée devant Vérone, dans le temps que son quartier-général, avec les divisions Sebottendorf et Quasdanowich et ses réserves, arrivait à Bassano ; et que son arrière-garde prenait position à Primolano, pour défendre les gorges de la Brenta. Dans la nuit du 5 au 6 septembre, on reçut à Trente la nouvelle que donnait le général Kilmaine de Vérone, que la division Mezaros avait passé la Brenta et marchait sur l'Adige, et qu'il était probable qu'elle attaquerait, le 7 septembre, Vérone. Napoléon conçut, sur-le-champ, le projet de renfermer Wurmser entre la Brenta et l'Adige, ou, si à son approche il se re-

pliait sur la Piave, de cerner et prendre la division Mezaros, qui déjà était compromise et trop avancée pour se retirer. Il confia la garde du Tyrol italien au général Vaubois qui, de sa position du Lavis, était à même de se porter jusqu'au Brenner, à la rencontre du général de Mezaros, si sa droite arrivait sur Inspruck. Il organisa, dans la nuit, l'administration du pays et fit afficher la proclamation suivante :

" Tyroliens ! vous sollicitez la protection de " l'armée française ; il faut vous en rendre di- " gnes : puisque la majorité d'entre vous est bien " intentionnée, contraignez ce petit nombre " d'hommes opiniâtres à se soumettre. Leur " conduite insensée tend à attirer sur leur pa- " trie les fureurs de la guerre ; la supériorité de " mes armes est aujourd'hui constatée. Les mi- " nistres de l'empereur, achetés par l'or de l'An- " gleterre, le trahissent. Ce malheureux prince " ne fait pas un pas qui ne soit une faute. Vous " voulez la paix ? Les Français combattent pour " elle. Nous ne passons sur votre territoire que " pour obliger la cour de Vienne de se rendre " au vœu de l'Europe désolée, et d'entendre le " cri de ses peuples ! nous ne venons pas ici pour " nous agrandir ; la nature a tracé nos limites " au Rhin et aux Alpes, dans le même temps " qu'elle a posé au Tyrol les limites de la mai-

" son d'Autriche. Tyroliens, quelle qu'ait été " votre conduite passée, rentrez dans vos foyers, " quittez des drapeaux tant de fois battus et " impuissans pour vous défendre ; ce n'est pas " quelques ennemis de plus que peuvent re- " douter les vainqueurs des Alpes et de l'Italie, " mais c'est quelques victimes de moins que la " générosité de ma nation m'ordonne de cher- " cher à épargner. Nous nous sommes rendus " redoutables dans les combats ; mais nous " sommes les amis de ceux qui nous reçoivent " avec hospitalité. La religion, les habitudes, " les propriétés des communes qui se soumet- " tront, seront respectées ; etc."

Le 6, à la pointe du jour, Napoléon se mit en marche avec les divisions Augereau en tête, Masséna et la réserve, par les gorges de la Brenta, pour se porter à tire-d'ailes sur Bassano. Il fallait faire ces vingt lieues, de chemin difficile, en deux jours au plus. Le soir, le quartier-général et l'armée occupèrent Borgo-Val-Sugagna.

§ IV.

Le 7, à l'aube du jour, il se remit en marche ; son avant-garde ne tarda pas à se rencontrer avec celle de Wurmser, en position derrière Pri-

molano ; il paraissait impossible de l'en déposter ; rien ne résista à l'armée française ; la 5e d'infanterie légère en tirailleurs, soutenue par les trois bataillons de la 4e de ligne en trois colonnes serrées, enfonça la double ligne autrichienne. Le 5e de dragons, commandé par le colonel Milhaud, coupa la chaussée. L'avant-garde ennemie presque entière posa les armes ; artillerie, drapeaux, équipages, tout fut pris. Le petit fort de Covolo, qui est une espèce de Chiusa, voulut en vain résister ; il fut tourné, pris. A la nuit, l'armée française bivouaqua au village de Cismone ; Napoléon y prit son quartier-général sans suite, sans bagages, mourant de faim et de lassitude, il passa la nuit. Un soldat (qui l'en fit ressouvenir, au camp de Boulogne, en 1805 lorsqu'il était empereur), partagea avec lui sa ration de pain. Des parcs de caissons, douze pièces de canon, cinq drapeaux, 4,200 hommes furent pris.

§ V.

Ce même soir la division Mezaros attaquait Vérone qu'elle espérait occuper sans résistance. Mais tout le terrain en avant de Vérone avait été mis en défense, une forte demi-lune avait été construite en avant de la porte de Vicence.

Le général Kilmaine attendait Mezaros. Il défendit les approches de la ville par quelques escadrons de cavalerie qui, se reployant derrière les fortifications, permirent à trente bouches à feu des remparts de mitrailler la colonne autrichienne. Après quelques vaines tentatives, Mezaros jugeant impossible de prendre la ville de vive force, se campa à St-Michel, demanda du renfort et un équipage de pont pour passer l'Adige et cerner la ville ; mais Wurmser se trouvant dans ce moment surpris et menacé dans Bassano même, lui ordonna de se replier sur lui en toute hâte. Il espérait réunir l'armée à temps pour arrêter l'armée française devant Bassano. Il était trop tard. La division Mezaros n'était encore qu'à Montebello le 8, jour que se donnait la bataille de Bassano.

§ VI.

Le 8 septembre, avant le jour, Napoléon était aux avant-postes ; à six heures, l'avant-garde attaqua et culbuta six bataillons qui étaient en position dans les gorges sur les deux rives de la Brenta ; leurs débris se reployèrent sur la ligne de bataille qui était d'environ 20,000 hommes, mais qui ne fit qu'une faible résistance. La division Augereau attaqua la gauche, la division Masséna la droite ; l'ennemi

fut enfoncé sur tous les points et rejeté sur Bassano. La 4e de ligne, en colonne serrée, passa le pont comme à Lodi. A trois heures, l'armée entra à Bassano et prit 6,000 prisonniers, huit drapeaux, deux équipages de pont, deux cents voitures de bagages, trente-deux pièces de canon, cent voitures de parcs de toute espèce, toutes ces voitures attelées à quatre chevaux. Wurmser se retira en désordre sur Vicence, ne pouvant plus se retirer sur la Piave; il y rallia la division Mezaros. Il se trouvait ainsi coupé des états héréditaires et de ses communications avec l'Autriche. Le général Quasdanowich avec 3,000 hommes, coupé de Bassano, se replia sur le Frioul. Le 9 la division Masséna marcha sur Vicence, celle d'Augereau sur Padoue, interceptant ces deux grandes routes, dans le cas où Wurmser essaierait de revenir sur la Brenta pour gagner la Piave. Battu à Roveredo, dans les gorges de la Brenta, à Bassano et devant Vérone, il n'avait plus sous ses ordres que des troupes découragées; il en avait perdu l'élite; il lui restait, d'une armée de 60,000 hommes, 16,000 hommes réunis sous ses ordres. Jamais position ne fut plus critique; il désespérait de son salut. Les Français se flattaient à chaque instant de le voir poser les armes.

§ VII.

De ces 16,000 hommes, 6,000 étaient de cavalerie, bonne et non démoralisée, qui n'avait point éprouvé de pertes, n'avait pas été battue ; elle inonda tout le pays pour chercher un passage sur l'Adige ; deux escadrons passèrent sur la rive droite de l'Adige au bac d'Albarado, pour connaître la position des Français et obtenir quelques nouvelles de Mantoue. Il était impossible à Wurmser de passer l'Adige sur ce bac, talonné comme il l'était par l'armée française et ayant perdu à Bassano son équipage de pont. Sa position était désespérée, lorsque les Français évacuèrent Legnago sans rompre le pont. Cette faute d'un chef de bataillon le sauva. Kilmaine, lorsqu'il fut attaqué à Vérone par la division Mezaros, avait appelé à lui les 400 hommes qui gardaient Legnago, et ordonné à Sahuguet de les remplacer par un détachement tiré du blocus de Mantoue. Le chef de bataillon qui commandait ce détachement ayant eu quelques hommes sabrés sur la route de Legnago à Mantoue, se laissa persuader que toute l'armée autrichienne avait passé à Albarado et allait lui couper la retraite. Il ajouta foi au bruit répandu par l'ennemi des

désastres de l'armée française, qui aurait péri dans le Tyrol. Il se crut coupé, perdit la tête et évacua la place, se retirant vers Mantoue. Wurmser, instruit de cette heureuse circonstance, se dirigea à l'heure même sur Legnago, y entra sans tirer un coup de fusil, profita du pont pour passer l'Adige. Au même moment le général en chef arrivait à Arcole. A cette fâcheuse nouvelle il s'empara du bac de Ronco, fit passer de suite Masséna sur la rive droite, et ordonna à Augereau de marcher de Padoue sur Legnago ; il concevait encore l'espoir de cerner de nouveau le maréchal en arrivant avant lui sur la Molinella. Kilmaine, avec tout ce qu'il avait pu trouver de disponible, s'était placé sur cette rivière, interceptant la route de Mantoue ; mais il était faible, il fallait arriver à lui avant l'ennemi. Wurmser perdit un temps précieux à Legnago ; soit que l'excès des fatigues l'obligeât de donner quelque repos à ses troupes, soit que, croyant les Français sur le chemin de Vicence à Ronco, il hésitât, dans l'espérance de rouvrir ses communications naturelles par la route de Padoue. Comme il avait beaucoup de cavalerie, il pouvait s'éclairer très au loin. Ses coureurs lui apprirent que les Français étaient à Montagnana déjà devant lui, venant par le chemin de Padoue, et qu'ils

s'approchaient de Legnago par les deux chaussées. Il se mit alors en route sur Mantoue.

De Ronco deux chemins conduisent vers Sanguinetto où on voulait intercepter l'ennemi : l'un à gauche en suivant l'Adige et allant couper à Céréa le chemin de Legnago à Mantoue ; l'autre conduisant directement de Ronco à Sanguinetto. Le général Pigeon, avec l'avant-garde de Masséna, marcha droit sur Sanguinetto ; mais Murat, envoyé en reconnaissance avec la cavalerie légère avait pris la route de Céréa comme le rapprochant davantage de l'ennemi. Il engagea bientôt la canonnade. Pigeon entendant le cannon, appuya sa gauche sur Céréa, y arriva, et rangea la 4e légère en bataille derrière le ruisseau pour barrer le chemin. Wurmser était coupé, il était perdu s'il ne parvenait à s'ouvrir un passage. Il attaqua Céréa, déploya toute son armée et cerna cette faible avant-garde ; elle fut bientôt rompue ; 3 à 400 hommes demeurèrent entre ses mains. Maître du champ de bataille, il continua en toute hâte sa marche sur Sanguinetto. Ce fut à l'échaufourée de Céréa que le général en chef arrivant au galop dans le village au moment où son avant-garde était mise en déroute, n'eût que le temps de tourner bride et de se sauver en toute hâte. Wurmser arriva quelques mi-

nutes après à la place même où il s'était trouvé; instruit de cette circonstance par une vieille femme, il le fit poursuivre dans toutes les directions, recommandant surtout qu'on l'amenât vivant. Arrivé à Sanguinetto, Wurmser marche toute la nuit. Instruit qu'il était attendu à la Molinella par les réserves de Sahuguet et de Kilmaine, il quitta la grande route, prit sur la gauche et arriva le 12 à Villa Impenta, où se trouvait un petit pont faiblement gardé ; sa cavalerie le surprit. Le général Charton, qui accourut du blocus de Mantoue avec 500 hommes de la 12e légère pour défendre ce pont, ne put arriver à temps ; il se plaça alors en quarré sur le chemin et fit une vigoureuse résistance ; mais il fut sabré par les cuirassiers autrichiens et resta mort sur le champ de bataille. Ce détachement fut perdu.

Le 14, à Due-Castelli, un autre succès semblable à ceux de Céréa et de Villa-Impenta vint jeter quelque adoucissement sur les désastres du vieux maréchal : un bataillon d'infanterie légère y fut coupé et rompu par deux régimens de cuirassiers et perdit 300 hommes. L'armée était extrêmement fatiguée, elle mettait de la négligence dans le service.

§ VIII.

Les petits succès obtenus par l'armée autrichienne aux combats de Céréa, de Villa-Impenta, de Due-Castelli, l'encouragèrent à tenir la campagne. La garnison de Mantoue sortit, et Wurmser campa son armée entre Saint-Georges et la citadelle ; il avait alors 33,000 hommes sous ses ordres : 5,000 étaient aux hôpitaux ; il laissa 5,000 hommes à la garde de la place, et il fit camper 25,000 hommes dont 5,000 de cavalerie ; il espérait, occupant ainsi la campagne, trouver l'occasion de gagner Legnago et de repasser l'Adige ; mais le général Bon, qui commandait la division Augereau, entra dans Legnago le 13 septembre, fit 1,700 prisonniers, prit vingt-quatre pièces de canon attelées, et y délivra 500 Français qui avaient été pris à Céréa et dans d'autres petites rencontres. Le 16 il arriva à Governolo, formant la gauche de l'armée ; Masséna, qui était à Due-Castelli, formait le centre ; Sahuguet, avec les troupes du blocus, était à la Favorite, formant la droite ; Kilmaine avait réuni toute la cavalerie. Les marches forcées faites pendant ces derniers quinze jours avaient fort affaibli les régimens : l'armée, le 16 au soir, comptait 24,000 hom-

mes sous les armes, dont 3,000 de cavalerie. Les armées étaient égales en force, mais leur moral était bien différent. La cavalerie ennemie avait seule conservé le sien.

Le 19 septembre le général Bon se mit en marche de Governolo, appuya sa gauche au Mincio, se dirigeant sur St.-Georges. Le combat devint fort vif; les Autrichiens y envoyèrent leur réserve. Bon fut non-seulement arrêté, mais même perdit un peu de terrain. Sahuguet s'engagea de son côté sur la droite; l'ennemi croyait que toute la ligne était aux prises, quand Masséna déboucha en colonne sur le centre et porta le désordre dans l'armée ennemie qui se jeta en toute hâte dans la ville, après avoir perdu 3,000 prisonniers, dont un régiment de cuirassiers tout monté, trois drapeaux, onze pièces de canon.

Après la bataille de St.-Georges, Wurmser se répandit dans le Serraglio; jeta un pont sur le Pô et fit entrer des vivres dans la place. Le 21 septembre il attaqua Governolo; il fut repoussé avec perte de 1,000 hommes et six pièces de canon; s'il se fût emparé de ce point, il voulait essayer de se porter sur l'Adige. Enfin, le premier octobre Kilmaine, qui commandait le blocus, entra dans le Séraglio, s'empara de Pradella, de Cérèse, et bloqua entièrement la

place. Cette opération, qui donna lieu à des combats très-vifs, faite avec peu de monde, fit honneur au général. Depuis le premier juin jusqu'au 18 septembre, l'ennemi avait perdu 27,000 hommes, dont 18,000 prisonniers, 3,000 tués, 6,000 blessés, soixante-quinze pièces de canon, vingt-deux drapeaux et étendards, trente généraux, quatre-vingts employés du quartier-général, 6,000 chevaux; 16,000 hommes avec le maréchal avaient été obligés de se jeter dans Mantoue: 10,000 hommes de cette armée se sauvèrent sous Davidowich, dans le Tyrol, et sous Quasdanowich dans le Frioul. L'armée française avait perdu 7,500 hommes, dont 1,400 prisonniers, 1,800 tués, 4,300 blessés.

Marmont, que le général en chef envoya porter à Paris les drapeaux pris aux batailles de Roveredo, de Bassano, de St.-Georges, aux combats de Primolano et de Cismone, était un de ses aides-de-camp : il l'avait trouvé sous-lieutenant d'artillerie à Toulon et se l'était attaché. Il a été depuis duc de Raguse et maréchal de France. Il est du département de la Côte-d'Or.

§ IX.

L'armée n'ayant plus pour le moment aucun ennemi devant elle, les troupes prirent quelque repos. Vaubois occupa Trente et se retrancha sur les bords du Lavis ; la division Masséna occupa Bassano, observant le passage de la Piave. La division Augereau occupa Vérone ; Kilmaine commanda le blocus de Mantoue. Les batailles de Roveredo, de Bassano et de St.-Georges, les combats intermédiaires, les maladies du blocus, avaient affaibli l'armée. La garnison de Mantoue fit d'abord de nombreuses et fortes sorties ; mais les échecs et les maladies calmèrent bientôt son ardeur. A la fin d'octobre elle comptait encore 17,000 hommes sous les armes, 10,000 aux hôpitaux ; trente mille bouches à nourrir, ce qui donnait l'espoir qu'elle ne tarderait pas à rendre la place ; mais le vieux maréchal fit saler la plus grande partie des chevaux de sa cavalerie, ce qui, joint aux vivres de toute espèce qu'il avait recueillis des lieux voisins et surtout de la régence de Modène qui, pendant les deux levées du siége, avait fait entrer des convois préparés à l'avance, mirent la place en état de résister plus long-temps qu'on ne

le croyait. Contre toute probabilité, contre la croyance de toute l'Italie, l'armée française était encore destinée à remporter des victoires plus sanglantes et plus glorieuses, et l'Autriche devait lever encore et perdre deux armées nouvelles avant que les destins de ce boulevard de l'Italie ne fussent accomplis.

Kilmaine, d'origine irlandaise, était un excellent officier de cavalerie : il avait du sang-froid, du coup d'œil ; il était très-propre à commander des corps d'observation détachés, à toutes les commissions délicates qui exigent du discernement, de l'esprit et une tête saine. Il avait été employé, en prairial, contre le faubourg Saint-Antoine. Lors de la campagne d'Italie il avait environ cinquante ans. Il rendit des services importans à l'armée dont il eût été un des principaux généraux sans la faiblesse de sa santé. Il avait une grande connaissance des troupes autrichiennes ; familier avec leur tactique, il ne s'en laissait point imposer par les faux bruits qu'elles sont dans l'habitude de répandre sur les derrières d'une armée, ni par ces têtes de colonnes qu'elles jettent sur les communications dans toutes les directions, pour faire croire à la présence de grandes forces où elles ne sont pas. Ses opinions politiques étaient très-modérées.

CHAPITRE XI.

PRÉCIS

DES OPÉRATIONS DES ARMÉES DE SAMBRE-ET-MEUSE ET DU RHIN, EN ALLEMAGNE, PENDANT L'ANNÉE 1796.

I. Quartier d'hiver en 1796.—II. Les armées autrichiennes d'Allemagne détachent 30,000 hommes en Italie.—III. Marches et combats pendant juin.—IV. L'armée du Rhin arrive sur le Necker, le 18 juillet.—V. L'armée de Sambre-et-Meuse arrive sur le Mein, le 12 juillet.—VI. Marche de l'armée de Sambre-et-Meuse, du Mein à la Naab; position qu'elle occupe au 21 août.—VII. Marche de l'armée du Rhin, du Necker au Lech; bataille de Néresheim (11 août); position qu'elle occupe au 23 août.—VIII. Manœuvre du prince Charles contre l'armée de Sambre-et-Meuse; bataille d'Amberg (24 août): retraite précipitée de cette armée; bataille de Wurtzbourg (3 septembre); elle campe sur le Lahn (le 10 septembre); le 20, elle repasse le Rhin; marches et contre-marches de l'armée du Rhin, pendant septembre; sa retraite.—IX. Bataille de Biberach (le 2 octobre).—X. Siége de Kehl et de la tête de pont de Huningue.—XI. Observations.

---

§ Ier.

LA Prusse avait conclu sa paix avec la république, en avril 1795. Une convention, signée le 17 mai suivant, avait réglé la conduite que

les armées belligérantes tiendraient dans les provinces prussiennes qu'elles seraient obligées de traverser. Mais cette convention ayant donné lieu à beaucoup de discussions, il fut stipulé, le 5 août 1796, à Berlin, que partant de Wesel sur le Rhin, une ligne suivrait les frontières des montagnes de la Thuringe ; qu'aucune armée belligérante ne pourrait la traverser ; que les pays du roi de Prusse et des princes allemands qui auraient adhéré à cette confédération prussienne, et qui étaient situés au sud de cette ligne, seraient neutres ; que cependant les armées belligérantes pourraient les traverser en payant les fournitures qu'elles exigeraient, mais sans qu'elles pussent y construire aucun retranchement.

Pendant l'été de 1795, les Autrichiens agirent sur le Rhin avec deux armées : l'une dite du Bas-Rhin, sous le commandement du feld-maréchal Clairfaith ; l'autre dite du Haut-Rhin, sous le commandement du maréchal Wurmser. A la première, les Français opposèrent l'armée de Sambre-et-Meuse, commandée par le général Jourdan. A la deuxième, ils opposèrent l'armée du Rhin, commandée par Pichegru, qui occupait des lignes de circonvallation autour de Mayence. Malgré la défection de la Prusse,

cette campagne se termina à l'avantage des Autrichiens. En octobre, ils forcèrent les lignes de contrevallation de Mayence, y prirent une grande quantité d'artillerie de campagne, et repoussèrent Pichegru dans les lignes de Weissembourg. Les hostilités se terminèrent par une suspension d'armes, signée le 23 décembre 1795, par laquelle il fut stipulé : 1° que l'armée de Sambre-et-Meuse occuperait la place de Dusseldorf, ayant ses avant-postes trois lieues en avant sur la rive gauche de la Wipper; que de là sa ligne suivrait la rive gauche du Rhin jusqu'à l'embouchure de la Nahe, près de Bingen, d'où elle remonterait la rive gauche de la Nahe jusqu'aux montagnes, gagnerait les frontières de l'Alsace, suivrait les lignes de Weissembourg, d'où le Rhin formerait la limite jusqu'à Bâle ; 2° que les Autrichiens auraient leurs avant-postes sur la rive gauche de la Sieg, rivière qui débouche dans le Rhin vis-à-vis Bonn ; que les pays entre la Wipper et la Sieg seraient neutres ; que de l'embouchure de la Sieg, la ligne autrichienne suivrait la rive droite du Rhin jusqu'à l'embouchure de la Nahe, d'où elle passerait le Rhin près de Bingen, et remonterait la rive gauche de la Nahe jusqu'aux montagnes; les Autrichiens occupant aussi Mayence

et tous les pays sur la rive gauche du Rhin jusqu'à Weissemboûrg, d'où leur ligne repasserait sur la rive droite et la suivrait jusqu'à Bâle. Ces arrangemens convenus, Jourdan porta son quartier-général dans le Hundsruck ; Pichegru à Strasbourg ; Clairfaith à Mayence, et Wurmser à Manheim.

La France et l'Autriche n'oublièrent, pendant l'hiver, rien de ce qu'il fallait faire, pour recruter, habiller et mettre dans le meilleur état possible leurs armées. Les succès de la campagne passée avaient fait naître de grandes espérances au cabinet de Vienne. Il rappela Clairfaith et le remplaça par l'archiduc Charles. Le général Pichegru donnait des inquiétudes au gouvernement Français : les opérations qui avaient causé les malheurs de la fin de la campagne étaient si fausses, qu'on les attribuait à la trahison ; cependant le directoire n'en avait pas de preuves ; il n'osait se fixer sur une pensée si affligeante, mais il saisit la première occasion pour ôter ce général de l'armée, il le nomma ambassadeur en Suède ; Pichegru refusa cette mission diplomatique et se retira dans ses terres. Moreau fut nommé général en chef de l'armée du Rhin et en prit le commandement le 23 mai 1796.

§ II.

Cependant la campagne s'était ouverte en Italie dès le mois d'avril ; les batailles de Montenotte, de Millesimo, de Mondovi, avaient décidé le roi de Sardaigne à signer la convention de Cherasco, et à quitter la coalition. Ces nouvelles étonnèrent d'autant plus le conseil aulique, qu'il avait plus compté sur les talens et la réputation du général Beaulieu. Il ordonna alors à l'archiduc de dénoncer l'armistice et de commencer les hostilités sur le Rhin, soit pour empêcher les Français de renforcer leur armée au-delà des Alpes, soit pour faire dans l'esprit des peuples une diversion qui détournât l'attention des désastres d'Italie. En partant de Paris, à la fin de février, Napoléon avait reçu la promesse que, dans le courant d'avril, les armées de Sambre-et-Meuse entreraient en campagne ; cependant, à la fin de mai, elles étaient encore dans leurs quartiers d'hiver. Toutes les victoires que remportait l'armée d'Italie, tous les pas en avant qu'elle faisait, rendaient plus urgente et faisaient sentir davantage la nécessité que les armées françaises du Rhin entrassent en action. Sous divers prétextes, on en

éloignait le moment ; mais enfin l'imprudence de l'ennemi fit ce que le gouvernement français n'avait pas eu la sagesse d'ordonner. Moreau, qui était à Paris, n'eut que le temps de se porter à Strasbourg. Toutes les troupes cantonnées sur la Moselle, la Sarre et la Meuse, se mirent en mouvement, et le premier juin, les hostilités recommencèrent. Sur ces entrefaites, les nouvelles de la bataille de Lodi, du passage du Mincio, de la bataille de Borghetto, de l'investissement de Mantoue, de l'arrivée du quartier-général de l'armée française à Vérone, ayant ses avant-postes sur les montagnes du Tyrol, firent changer les dispositions de la cour de Vienne. Cette armée, disait-on, cheminant à vol d'oiseau, aucun obstacle ne l'arrêtait ; il était important de réprimer son audace. Wurmser reçut ordre de se porter en Italie avec 30,000 hommes de l'armée du Haut-Rhin, afin de servir de réserve aux débris de l'arrivée de Beaulieu, qui se reformait dans le Tyrol, la Carinthie et la Carniole; de pouvoir marcher au secours de Mantoue, avant que cette place n'eût succombé; et de reconquérir les états héréditaires de la Lombardie, dont la conservation importait davantage que des conquêtes hasardeuses en France. L'empereur réunit, sous le

commandement de l'archiduc, ses deux armées du Rhin, lui ordonna de ne pas commencer les hostilités, de laisser subsister l'armistice. Mais cet ordre vint trop tard, seulement deux heures avant que les hostilités commençassent. L'archiduc, affaibli du détachement de Wurmser, renonça à tous les projets de conquêtes qu'il avait conçus, et borna son ambition à défendre le passage du Rhin et à couvrir l'Allemagne. Il avait sous ses ordres : 1° l'armée du Bas-Rhin, sous le général d'artillerie Wartensleben, et les feld-maréchaux-lieutenans Kray, Werneck, Hotze, Graber, Colloredo-Mels, Staader et Lindt ; sa force était de cent un bataillons, 71,000 hommes d'infanterie, cent trente-neuf escadrons, 22,700 hommes de cavalerie ; total 93,700 hommes, avec lesquels il devait fournir aux garnisons d'Ehrenbreitstein, de Mayence, de Manheim ; 2° l'armée du Haut-Rhin sous le commandement du général d'artillerie Latour, après le départ de Wurmser, et sous ceux des feld-maréchaux-lieutenans Starray, Frœlich, le prince de Furstemberg, Reuss, Riesch et le prince de Condé. Sa force était de cinquante-huit bataillons, 65,000 hommes d'infanterie ; cent vingt escadrons, 18,000 hommes de cavalerie, total 83,000 hommes : les forces totales

de l'Autriche, sur le Rhin, étaient ainsi de 176,700 hommes au mois de mai ; mais le départ de 30,000 hommes de cette armée pour l'Italie, sans compter le premier détachement de 6,000 hommes, réduisirent à 150,000 hommes l'armée de l'archiduc. Les deux armées françaises réunies comptaient plus de 150,000 combattans. Celle de Sambre-et-Meuse était de 65,000 hommes d'infanterie, 11,000 de cavalerie, total 76,000 hommes ; celle de Rhin-et-Moselle, 71,000 hommes d'infanterie, 6,500 de cavalerie, total 77,500 hommes. La première était divisée en trois corps, la gauche sous Kléber, formée par les divisions Collaud et Lefebvre, était sur la droite du Rhin, à Dusseldorf ; le général en chef Jourdan était dans le Hunsdruck, avec le centre formé par les divisions Championnet, Grenier et Bernadotte ; la droite sous les ordres de Marceau, était composée de sa division et de celle de Poncet ; le général Bonnaud commandait la réserve. L'armée de Rhin-et-Moselle était formée en trois corps ; Desaix commandait la gauche, il avait les divisions Baupuis et Delmas ; Saint-Cyr commandait le centre, divisions Duhesme et Taponnier ; Ferino commandait la droite, division Laborde et Thar-

reau ; le général Bourcier commandait la réserve de cavalerie.

§ III.

Le premier juin, Kléber partit de Dusseldorf avec son corps d'armée, fort de vingt-quatre bataillons et de vingt escadrons, arriva le 2 sur la Sieg, passa cette rivière après un combat d'avant-garde, enleva la position de Ukerath ; le 4, il attaqua le prince de Wurtemberg, campé avec un corps de 15,000 hommes sur les hauteurs d'Altenkirchen, le battit, lui prit 2,000 hommes, quatre drapeaux, douze pièces de canon et se porta sur la Lahn. Le général en chef Jourdan passa le Rhin à Neuwied et joignit sa gauche sur la Lahn. Marceau leva son camp de Bergfeld et se porta devant Mayence. Le prince Charles tira un détachement de 8,000 hommes du haut Rhin et marcha sur l'armée de Sambre-et-Meuse. Il attaqua le 15 juin, battit à Wetzlar la division Lefebvre, lui prit un drapeau et sept canons ; Jourdan abandonna le projet qu'il avait annoncé de livrer bataille le 17 juin, il se mit de tous côtés en retraite. Il repassa le Rhin sur les ponts de Cologne et de Neuwied, avec une

partie de son armée, dirigeant Kléber sur Dusseldorf. Poussé vivement par l'ennemi, ce général fut obligé de recevoir, le 19 juin, à Altenkirchen, un combat dont il se tira avec honneur; et sans éprouver une perte sensible, il regagna sa position de Dusseldorf.

Lorsque Wurmser avait mis en marche son détachement pour l'Italie, il avait resserré sa position, placé sa gauche au Rhin, à la petite ville de Franckenthal qu'il avait retranchée, et sa droite aux montagnes. Moreau le fit attaquer par Desaix et Saint-Cyr ; le premier manœuvra entre le Rhin et les montagnes ; le second par Hombourg et Deux-Ponts. Le 15 juin, après un combat assez chaud, l'arrière-garde autrichienne fut culbutée et obligée de se retirer dans la tête du pont de Manheim ; elle perdit un millier d'hommes, mais ce petit succès n'équivalait pas à l'échec qu'éprouvait, pendant ce temps, l'armée de Sambre-et-Meuse.

§ IV.

Le gouvernement français sentit enfin que les manœuvres de Moreau sur la rive gauche du Rhin, n'étaient d'aucun secours à l'armée de Sambre-et-Meuse ; il lui ordonna de passer

le Rhin : le 24 juin, à deux heures du matin, Desaix, avec 2,500 hommes, s'empara de l'île d'Erlhen-Rhin, et dans le courant de la matinée, enleva Kehl ; il prit 800 hommes et douze pièces de canon. Le soir, il commença à construire un pont de bateaux, qui fut achevé le 25 à midi. Dans cette journée, ces deux divisions, la réserve de cavalerie, le quartier-général et une division de Férino, passèrent sur la rive droite ; total 40,000 hommes. Le général Saint-Cyr, avec ses deux divisions, resta sur la rive gauche, vis-à-vis la tête de pont de Manheim ; une division de Férino sur le Haut-Rhin. Le général Starray, avec vingt-six bataillons, dont faisait partie l'armée de Condé et le contingent de Souabe, était chargé de la garde du Rhin, depuis la Suisse jusqu'à Rastadt ; Latour, avec vingt-deux bataillons, était à Manheim ; il gardait de Rastadt au Mein, et occupait, sur la rive gauche, la tête du pont de Manheim. Les troupes de Starray étaient disséminées le long de la rive droite. Il avait deux petits camps, chacun de 6,000 hommes, placés à peu de lieues de Kehl, l'un à Wilsteett, l'autre près d'Offembourg. Le 26, Férino remonta le Rhin, se porta sur le camp de Wilsteett, le 28, sur celui d'Offembourg : l'ennemi les évacua. Dans le même temps, Desaix, avec son corps et la

réserve de l'armée, se portait sur le Renchen, où le général Starray était en position avec 10,000 hommes. Il l'attaqua vivement, le força, lui prit dix pièces de canon, 1,200 hommes, et le poursuivit jusqu'à Rastadt, où le général Latour venait d'arriver de Manheim avec 25,000 hommes, et de prendre position derrière le Murg. Mais aussitôt que Saint-Cyr fut instruit du mouvement de l'ennemi, de Manheim sur le Haut-Rhin, il le suivit sur la rive gauche, passa le pont de Kehl, se porta sur Freudenstadt, enleva les redoutes, placées sur le mont Kniebis, et força le passage de la Murg, après un combat fort vif qui dura toute la journée. Le 15 juillet, le général Latour se replia sur l'Alb, ayant perdu 1,000 hommes. Le quartier-général français fut porté à Rastadt. Pendant ce temps, Férino s'emparait de la Kentzig, remontant le Rhin, et à mesure qu'il avançait, les brigades qui étaient en position sur la rive gauche, passaient ce fleuve et grossissaient son corps d'armée.

L'archiduc ayant appris le 24 juin, le passage du Rhin à Kehl, partit à la tête de vingt-quatre bataillons et deux escadrons pour se porter au secours de son armée du Haut-Rhin, laissant, pour observer Jourdan, 36,000 hommes sous les ordres de Wartensleben, et

26,000 au camp retranché de Hechtzheim, pour couvrir Mayence. Il rallia le général Latour derrière l'Alb ; il se trouvait avoir sous ses ordres quarante-cinq bataillons et quatre-vingts escadrons : savoir, à sa gauche, dans les montagnes, sous le général Keim, dix-neuf bataillons, dix-neuf escadrons ; au centre, devant Ettlingen, treize bataillons, vingt-huit escadrons ; à sa droite, sous le général Latour, dix bataillons, vingt-neuf escadrons ; et trois bataillons, quatre escadrons en observation. Avec des forces si considérables, il avait le projet d'attaquer, le 10, l'armée française et de la jeter dans le Rhin ; mais le général Moreau le prévint. Le 9, Saint-Cyr força le Rotensohl, battit Keim, jeta les Saxons sur le Necker. L'archiduc prévenu fit marcher son centre et sa droite contre Desaix. Celui-ci soutint les efforts de l'archiduc ; il paya d'audace, se maintint la plus grande partie du jour, fit sa retraite le soir sur une position un peu en arrière. Cette vigoureuse résistance en imposa à l'ennemi qui, craignant d'être coupé par le général St-Cyr qui déjà était arrivé à Nauenbourg, battit en retraite, le 10, sur Pforzheim, après avoir détaché dix bataillons pour compléter les garnisons de Philipsbourg et de Manheim. Le lendemain, il continua sa route sur Stuttgard, où il passa le

Necker, poursuivi par le général Saint-Cyr. De son côté, le général Férino avait forcé la position de Biberach sur la Kintzig, traversé la Forêt-Noire et était arrivé à Willingen ; l'ennemi avait entièrement évacué tout le pays entre le Rhin et les montagnes Noires ; les villes forestières avaient reçu garnison française.

§ V.

Aussitôt que l'on sut au quartier-général de Sambre-et-Meuse que l'armée du Rhin avait effectué son passage, le général Kléber partit de nouveau le 29 juin de Dusseldorf ; il fut rejoint par la division Grenier, qui passa le Rhin à Cologne : il eut un combat à Limbourg ; le 8 juillet, il passa la Lahn. Le général en chef Jourdan, avec le reste de l'armée, le joignit par le pont de Neuwied, poussa le général Wartensleben, eut des affaires d'avant-garde d'une médiocre importance, et passa la Lahn sur trois colonnes sur les ponts de Giessen, de Wetzlar et de Leun. Il eut un combat fort vif à Friedberg, battit l'ennemi, passa la Nidda, déboucha dans les plaines du Mein, prit position devant Francfort, et accorda à Wartensleben une suspension d'armes de quelques jours, pour traiter de la reddition de Francfort, qui ouvrit

ses pertes ; mais cela donna à l'ennemi le temps de gagner deux marches, et d'arriver sur le haut Mein. Francfort était bien armée, bien approvisionnée en munitions de guerre et de bouche. Le fort de Kœnigstein, situé à une marche de Francfort sur la grande chaussée de Cologne, se rendit le 21 juillet ; il y avait quatre-vingt-treize pièces de canon et 500 hommes de garnison.

§ VI.

Jourdan ayant reçu ses instructions du gouvernement, laissa Marceau avec 30,000 hommes devant les places ; et seulement avec six divisions, formant 50,000 hommes, il s'avança dans le cœur de l'Allemagne. Il suivit la lisière des montagnes de la Thuringe, qui bordent la Saxe, et s'éloigna ainsi du Danube. Le 21 juillet, son avant-garde entra dans Schweinfurt. Le quartier-général y arriva le 26. Wurtzbourg et sa citadelle, occupées par 3,000 hommes des troupes du prince-évêque, capitulèrent le 3 août. Le général Wartensleben, avec 31,000 hommes, se retira sur Bamberg, sans opposer de résistance. L'armée de Sambre-et-Meuse le suivit, passa la Rednitz à Bamberg, le battit au combat de Forcheim, le 6 août, ce qui le décida

à se retirer derrière la Wils. Le quartier-général français s'établit, le 11 août, à Lauf. Le fort de Rothemberg, placé sur la chaussée de Bayreuth à Amberg, capitula : il y avait quarante-trois bouches à feu. Le 15 août, les Français marchèrent sur Sulzbach et Amberg; ils se battirent toute la journée, quatre divisions furent engagées; l'ennemi évacua ses positions de la Wils et se retira derrière la Naab à Schwartzenfeld, s'éloignant toujours davantage de l'armée de l'archiduc. Le 19, l'armée française était au-delà de la Wils; le général Bernadotte fut détaché à Neumarck sur la chaussée de Ratisbonne à Nuremberg, à dix lieues de Ratisbonne : les deux armées étaient maîtresses de la rive gauche du Danube, elles pouvaient se considérer comme réunies. Le 20, le général en chef, avec cinq divisions, se porta sur la Naab; l'ennemi soutint un combat très-chaud sur les hauteurs de Wolfering, mais il les évacua dans la nuit. Le 21 août, la position de l'armée de Sambre-et-Meuse était la suivante : le quartier-général à Amberg; cinq divisions (40,000 hommes) bordaient la Naab, ayant devant elles l'armée de Wartensleben; sur la droite, à dix lieues, était détachée la division Bernadotte(7,000 hommes), observant la route de Ratisbonne. Marceau avec trois divi-

sions (30,000 hommes), bloquait Mayence, Ehrenbreitstein, et gardait le Mein. La Naab est une petite rivière qui se jette dans le Danube à une lieue au-dessus de Ratisbonne. La ligne d'opérations de l'armée de Sambre-et-Meuse était par Lauf, Nuremberg, Bamberg et Wurtzbourg ; elle n'avait aucune communication avec l'armée du Rhin, quoique les deux armées fussent maîtresses de la rive gauche du Danube, et qu'elles fussent placées entre l'armée de l'archiduc et celle de Wartensleben : elle était à une marche des frontières de la Bohême. Les combats d'Amberg et de Wolfering avaient été très-meurtriers. Le champ de bataille était resté aux Français ; du reste, les pertes des deux armées avaient été à peu près égales ; le nombre des prisonniers de part et d'autre n'avait pas dépassé 2 à 300 hommes. C'étaient les seuls événemens, et par eux-mêmes insignifians, qui eussent eu lieu depuis le départ de Francfort.

§ VII.

L'armée du Rhin avait passé le Necker le 22 juillet, et suivait le prince Charles par les deux chaussées de Gmünd sur la gauche et de Goppingen sur la droite ; ces deux chaussées qui

suivent, la première, la vallée de la Rembs, et la seconde, la vallée de la Wils, traversent les montagnes de l'Alb, appelées les Alpes wurtembergeoises. Les mouvemens de l'armée du Rhin furent lents, ce qui fit penser au prince Charles qu'elle n'était pas décidée à agir sérieusement au-delà du Necker, et lui firent prendre position sur le plateau de Weissenstein. Mais le 23 juillet, Desaix, étant arrivé à Gmünd, poursuivit, l'épée dans les reins, l'arrière-garde ennemie et engagea un combat à Aalen, où il fit 500 prisonniers. Le même jour, St-Cyr, qui débouchait par la chaussée de droite, arriva à Heydenheim sur la Brentz. Le 5 et le 8 août, des combats d'avant-garde eurent lieu avec des succès variés et la perte de quelques centaines d'hommes. Le contingent saxon abandonna l'armée autrichienne et retourna en Saxe

Cependant le prince Charles considérant que les armées françaises n'étaient séparées que par trois marches et allaient opérer leur jonction sur l'Altmulh, se décida à risquer une bataille pour s'y opposer. Son arrière-garde devint son avant-garde ; il la poussa à Eglingen, où elle fut attaquée par les Français qui la culbutèrent et lui firent 3 à 400 prisonniers : mais le 11, à la pointe du jour, toute l'armée autrichienne déboucha sur huit colonnes. L'armée

française était en avant de Neresheim, où elle occupait un front de huit lieues; elle avait présens quarante-huit bataillons et soixante-six escadrons (45,000 hommes). Duhesme, avec 6,000 hommes, formait la droite appuyé à la Brentz, à deux lieues du Danube; Taponier était au centre, ayant neuf bataillons sur les hauteurs de Dunstelkingen, trois à Dischingen un peu en arrière. Baupuy formait la gauche en avant de Schweindorf. Delmas, avec 8,000 hommes, formait l'avant-garde; il était à Bopfingen. Les trois colonnes de gauche de l'archiduc débouchèrent, deux par Dischingen et Dillingen, et attaquèrent en front et en queue Duhesme, le séparèrent du centre et le jetèrent une marche en arrière, dans le temps que la troisième, commandée par le général Frœlich, passait le Danube à Ulm, et prenait l'armée française par derrière. Le quartier-général français, les parcs, les administrations, furent chassés d'Heidenheim; ils se sauvèrent sur Aalen. Ainsi dès le commencement de la bataille, l'armée française était tournée, coupée, avait perdu sa ligne d'opérations; le désordre était dans ses parcs et réserves. Ce résultat était quelque chose; mais les trois colonnes, qui avaient été employées pour l'obtenir, se trouvant à trois lieues du champ de bataille, ne pouvaient pren-

dre part à l'action. Les deux colonnes de droite débouchèrent par la chaussée de Nordlingen, passèrent entre l'avant-garde et la gauche, et attaquèrent l'extrémité de la ligne de bataille où commandait le général Gazan; les trois colonnes du centre qui formaient l'attaque principale, dirigée par l'archiduc en personne, étaient fortes de dix-neuf bataillons et de vingt-quatre escadrons; elles débouchèrent d'Aufhausen, culbutèrent les postes de St.-Cyr qui ne s'attendait pas à une attaque aussi brusque et occupait encore la position où il s'était trouvé la veille au soir en terminant le combat d'Eglingen. Il les rallia sur les hauteurs de Dunstelkingen; tous les efforts de l'archiduc furent vains pendant tout le reste de la journée pour forcer ces positions. De part et d'autre, la perte fut de 6 à 7,000 hommes. A la nuit, l'archiduc reploya sa droite sur le chemin entre Nordlingen et Donawerth au camp de Mœrdingen et sa gauche à Dillingen sur le Danube. Le centre coucha sur son champ de bataille; une petite colonne française reprit Heidenheim et rétablit les communications de l'armée, ce qui décida Moreau à rester sur le champ de bataille pour ramasser ses blessés, préparer sa retraite, ou marcher en avant, suivant les renseignemens ultérieurs qu'il recevrait. Il était vainqueur,

l'armée de Sambre-et-Meuse avait déjà passé la Rednitz et paraissait se diriger par Amberg sur Ratisbonne ; elle avait plusieurs marches sur le prince Charles, qui, n'ayant pas réussi, dans la journée du 11, à culbuter l'armée française et à la jeter dans les défilés des montagnes de l'Alb, n'avait plus un moment à perdre pour ne pas se trouver enveloppé ; il fit sa retraite dans la nuit, regardant la jonction des deux armées comme faite, et renonçant à s'y opposer, puisqu'il leur abandonna la rive gauche du Danube, la Warnitz, l'Altmulh, et repassa le Danube et le Lech ; la campagne paraissait perdue pour les Autrichiens.

Pendant ce temps le général Férino, avec vingt-trois bataillons et dix-sept escadrons, le tiers de l'armée, après avoir traversé les montagnes de la Forêt-Noire, s'était emparé de Lindau et de Bregents sur le lac de Constance, où il avait laissé sept bataillons et trois escadrons, sous les ordres du général Laborde, pour observer les débouchés du Tyrol, et s'était avancé par Stockach, avec seize bataillons et quatorze escadrons, sur Memmingen. Le 13, le général Abattuci, qui commandait son avant-garde, attaqua le corps de Mindelheim et en détruisit plusieurs régimens ; après quoi il rejoignit l'armée du Rhin et forma sa droite sur le Lech.

§ VIII.

Le général Moreau resta plusieurs jours sur son champ de bataille de Néresheim; il marcha enfin sur Donawerth: mais il rétrograda sur Hochstet sans même envoyer un parti de cavalerie sur l'Altmulh, pour essayer d'opérer sa jonction avec l'armée de Sambre-et-Meuse. Cette hésitation, ces fausses manœuvres inspirèrent confiance à l'archiduc; il vit qu'il pouvait encore, ce qu'il n'espérait plus, s'opposer à la réunion des deux armées. Il laissa derrière le Lech le général Latour avec trente bataillons, pour contenir et retarder les mouvemens de l'armée du Rhin, et avec un détachement de 30,000 hommes, infanterie, cavalerie, artillerie, il passa le Danube et se porta sur la chaussée de Nuremberg. Le 22 août, il attaqua Bernadotte dans sa position en avant de Neumarck, le poursuivit dans Lauf et Nuremberg, le jeta sur Forcheim. Le général Wartensleben se mit sur le champ en mouvement, et repassa la Naab. L'armée de Sambre-et-Meuse se retira sur Amberg et Sulzbach; mais attaqué dans cette position, en front par Wartensleben, en flanc et sur les derrières par un détachement de l'armée du prince Charles, son géné-

ral ne jugea pas devoir risquer une affaire sérieuse. Sa retraite était devenue fort difficile ; il avait perdu sa ligne de communication, la chaussée de Lauf à Nuremberg ; il manœuvra à travers des montagnes et des chemins à peine praticables aux voitures ; son artillerie, ses charrois en furent fort désorganisés. Ces marches précipitées et sans ordre influèrent sur la discipline de l'armée, qui le 26, arriva à Forcheim, la gauche à Ebermenstadt, où elle séjourna le 28. Son général médita plusieurs opérations offensives ; mais que la rapidité de la marche du prince Charles, les démonstrations offensives qu'il faisait sur ses derrières, ne lui permirent pas d'exécuter : car déjà l'ennemi avait jeté une division sur Bamberg, avait porté l'alarme au quartier-général, mis le désordre dans les parcs et dans les administrations, intercepté la route de Bamberg à Schweinfurth, où l'armée ne put arriver, le 31 août, qu'en faisant pendant trois jours des marches forcées, et après s'être ouvert le chemin à la baïonnette ; elle séjourna dans cette ville, elle en avait besoin. Wurtzbourg était occupé par le général Hotze qui avec sa division bloquait la citadelle, où était enfermé le général Bellemont, commandant de l'artillerie, avec 800 hommes ; il était soutenu par la division Starray. L'archi-

duc avec le reste de l'armée était à une marche en arrière. Jourdan profita de cette dissémination de l'armée ennemie, et résolut de s'ouvrir la route de Wurtzbourg. Le 2 septembre avant midi, il se mit en marche ; il attaqua, le lendemain 3, le prince Charles. Kray et Wartensleben arrivèrent pendant la bataille ; ils lui opposèrent 40,000 hommes et 12,000 de cavalerie. Les Français n'étaient que 30,000 ; ils perdirent la bataille. Ils avaient laissé la division Lefebvre à Schweinfurth. Jourdan fit sa retraite sur Arnstein et la Lahn, où il arriva le 10 septembre, ses troupes harassées de fatigue et fort démoralisées ; il établit son quartier-général à Wetzlar. Depuis le 22 août il avait eu à combattre les armées de Wartensleben et de l'archiduc qui offraient 68,000 combattans ; il n'en avait que 44,000. Arrivé sur la Lahn, il fit sa jonction avec Marceau et une division de 10,000 hommes, qui lui arriva de la Hollande ; il se trouva alors supérieur à son ennemi. En quinze jours il avait perdu toutes ses conquêtes en Allemagne par le seul résultat des manœuvres de son ennemi, et par celui de la perte de la bataille de Wurtzbourg ; mais tout pouvait se réparer encore, tout portait à croire que le sort de la campagne devait changer et se terminer en notre faveur. Il conçut bien ce qu'il avait à

faire, mais il manqua d'activité et de résolution. Il se laissa prévenir sur la Lahn et rejeter au-delà du Rhin. Le brave Marceau fut tué au combat d'Altenkirken ; Kléber et Colaud avaient été renvoyés de l'armée pour insubordination. Il dissémina l'armée ; partie passa le Rhin, la division Lefebvre occupa le camp de Dusseldorf. Peu après Jourdan quitta le commandement ; mais par une singularité difficile à expliquer, le directoire le remplaça par Beurnonville, homme à peine capable de remuer un bataillon. L'archiduc quitta les bords de la Lahn, avec 12,000 hommes, pour se porter contre l'armée de Rhin-et-Moselle, qui était toujours en Bavière, laissant le général Wernech avec 50,000 hommes pour observer l'armée de Sambre-et-Meuse.

§ IX.

Le 23 août, douze jours après la bataille de Néresheim, l'armée française de Rhin-et-Moselle passa enfin le Danube, et se porta sur le Lech. Le général Desaix, formant la gauche, arrive vis-à-vis Rain à l'embouchure du Lech ; le centre, sous les ordres de Saint-Cyr, était à Augsbourg, et la droite, commandée par Férino, était vis-à-vis Landsberg. Le lieutenant-général Latour, chargé de défendre le passage

du Lech, avait placé trois bataillons dans Ingolstadt, une division de huit bataillons, vingt escadrons, vis-à-vis Rain, défendant le bas Lech, et s'était placé, avec quinze bataillons, sur les hauteurs de Friedberg vis-à-vis Augsbourg; le corps de Condé formait la gauche vis-à-vis Landsberg. Le 24, le général Férino força le passage au gué de Hanstetten; Saint-Cyr passa au gué de Lech-Hausen en avant d'Augsbourg, et Desaix au gué de Langwied. Les ponts d'Augsbourg furent sur-le-champ réparés, et après une vive résistance, le général Latour fut chassé des belles positions de Friedberg; il laissa dix-sept pièces de canon et 1,500 prisonniers dans les mains du vainqueur. Après le passage du Lech, la droite de l'armée française se porta sur Dachau à trois lieues de Munich, ayant son avant-garde sous les murs de cette ville; le centre sur Pfaffenhoffen et Geisenfeld, avec un corps d'observation sur Ingolstadt; le général autrichien porta son quartier-général à Landshut sur l'Iser, où il réunit son principal corps d'armée; la division du général Nauendorf (8,000 hommes), que l'archiduc avait détachée pour observer le Danube, après la bataille d'Amberg, occupait Abensberg, et couvrait Ratisbonne. Le corps de Condé occupait Munich, il attendit dans cette position, plusieurs jours,

le mouvement que ferait le général français ; mais voyant qu'il n'en faisait aucun, il soupçonna qu'il avait passé sur la rive gauche du Danube pour suivre le prince Charles ; en conséquence, le 1er septembre, il se porta avec toute son armée en plusieurs colonnes sur Geisenfeld, attaqua la gauche française, et arriva jusqu'à la Paar, mais ne tarda pas à être repoussé et à apprendre par les prisonniers que l'armée n'avait pas bougé, et était tout entière sur la rive droite du Danube ; il rentra alors dans ses positions : les pertes furent égales de part et d'autre dans ce combat. L'ennemi laissa un obusier au pouvoir des Français. Le 7 septembre, le général Moreau se décida, sans avoir aucun projet, à marcher en avant. Le 9, la gauche se porta à Neustadt, appuyée au Danube, vis-à-vis Abensberg, le centre sur Menburg et la droite à Mosbourg. Munich et Freysing étaient tombés au pouvoir des Français ; mais l'ennemi était en position sur la rive gauche de l'Iser. Moreau éprouva peu d'obstacles dans ce mouvement ; il y fit 5 à 600 prisonniers. L'ennemi s'attendait à ce qu'il se porterait sur Ratisbonne ; mais le 8 et le 9 il ne bougea pas, et le 10 il battit en retraite pour reprendre ses positions, et détacher le général Desaix, avec 12,000 hommes, à la recherche de l'armée de Sambre-et-Meuse,

qui alors était à plus de quatre-vingts lieues de lui, Desaix passa le Danube, dans la nuit du 10 au 12 à Neubourg et arriva le 12 à Achstett, poussa le 14 à Heydeck, à demi-chemin de Nuremberg ; là, il apprit en détail les événemens qui s'étaient passés depuis long-temps, et que déjà l'armée de Sambre-et-Meuse était repoussée sur le Rhin : il rétrograda ; le 16, il rejoignit l'armée sur le Danube. Cependant le général Latour instruit du mouvement de Desaix, se porta en avant, engagea sur tous les points des combats de peu d'importance ; mais ayant acquis des renseignemens sur la faiblesse du détachement de Desaix et la supériorité sur lui des forces sur la rive droite du Danube, il agit avec circonspection.

En abandonnant le Rhin, l'archiduc avait laissé dans les places de Mayence, 15,000 hommes d'infanterie et 1,200 de cavalerie ; d'Ehrenbreitstein 300 d'infanterie ; de Manheim 8,800 d'infanterie, 300 de cavalerie ; de Philipsbourg 2,500 d'infanterie, 300 de cavalerie. Jourdan avait laissé les divisions Marceau, Poncet, Bonnard (26,000), sur le Mein pour bloquer Mayence et Ehrenbreitstein. Mais Moreau n'avait laissé contre Manheim et Philipsbourg qu'une colonne mobile de 2,800, infanterie, cavalerie, artillerie, sous les ordres du général

de brigade Scherb, qu'il avait tirée de la garnison de Landau. L'archiduc, aussitôt son arrivée sur la Lahn, ordonna au général Pétrasch de tirer 9 bataillons de Manheim et de Philipsbourg, d'attaquer le général Scherb et d'enlever les têtes de pont de Kehl et d'Huningue. Le général Scherb était toujours à Bruchsal ; prévenu à temps par des déserteurs, il battit en retraite le 13 septembre et se retira sur Kehl qui n'était pas encore entièrement rétabli. Pétrasch l'y suivit et l'attaqua, le 18, avec des forces quadruples ; mais il échoua et perdit beaucoup de monde. Ce succès des Français fut dû en partie au zèle que montra la garde nationale de Strasbourg.

Moreau fut vivement alarmé d'un combat qui avait failli lui enlever sa retraite ; il sentit la nécessité de s'approcher du Rhin, il commença sa retraite. Il repassa le Lech le jour même que Jourdan repassait le Rhin ; il prit position, le 20, derrière la Schmutter, le 21 derrière la Mindel, le 22 derrière la Gunz : il marchait sur trois colonnes ; Férino commandait la gauche, Saint-Cyr le centre, et Desaix la droite, en le prenant dans le sens de la retraite. Le général Frœlich suivait Férino, Latour suivait Saint-Cyr et le général Nauendorf suivait la rive gauche du Danube à la hauteur de Desaix. La place forte

d'Ulm, qui n'avait aucune garnison, fut heureusement occupée par un détachement sous les ordres de Montrichard, vingt-quatre heures avant que le général Nauendorf eût pu y entrer. Le 24, l'armée française prit position sur l'Iser, appuyée à Férino sur Memmingen et à Desaix dans Ulm. Les 25, 26 et 27, elle continua sa retraite ; Desaix, suivant la rive gauche du Danube, se dirigeait sur Ehingen ; six heures après qu'il eût abandonné Ulm, les Autrichiens y entrèrent. Le 27, l'armée arriva sur le Feder-Sée ; là, elle apprit que le général Pétrasch occupait les débouchés des Montagnes Noires et que les villes frontières étaient occupées par une nuée de paysans insurgés. Le 28, le général Latour attaqua sur tous les points et fut partout repoussé ; le général Nauendorf, qui jusque là, avait fait la droite de l'armée autrichienne, la quitta, se porta sur Tubingen et se joignit à Pétrasch, dans la position de Rothweil, s'assurant ainsi en force des vallées de la Kintzig et de la Renchen, dans le temps que le prince Charles, avec un corps de 12,000 hommes, arrivait au village de Renchen, envoyant des coureurs sur la Kintzig près Kehl. Le général Latour, ainsi affaibli, n'avait plus que 25,000 hommes ; il se trouvait compromis : cependant il était campé à Stein-

hausen, ne paraissant rien redouter ; le général Moreau sentit la nécessité de l'éloigner pour pouvoir forcer les gorges ; le 2 octobre, il l'attaqua avec vigueur à Biberach ; quelque résistance que voulussent opposer les Autrichiens, ils furent accablés par le nombre et mis dans la plus complète déroute, laissant deux drapeaux, plusieurs pièces de canon et 4 à 5,000 prisonniers dans les mains du vainqueur.

Après cette bataille, Moreau continua sa retraite : les bagages, les embarras, les blessés, furent dirigés par les villes frontières sur Huningue ; il attaqua les gorges et s'empara des villages de Rothweil et Willingen, le 10 octobre ; par une contre-marche l'armée se porta sur les gorges du Val-d'Enfer ; Saint-Cyr arriva le 12 à Freybourg dans la vallée du Rhin. L'armée employa les 13, 14 et 15 à passer cet affreux défilé ; elle prit position derrière la petite rivière d'Eltz, couvrant Freybourg. Cependant le prince Charles était arrivé à Etteinheim, où il fut successivement rejoint le 15 octobre par Pétrasch, le 18 par Nauendorf, le 20 par Latour. Les corps de Condé et de Frœlich suivaient l'armée française en queue dans les gorges du Val-d'Enfer et sur les villes frontières ; ainsi les Français étaient réunis dès le 15, en commu-

nication avec la France par les ponts de Vieux-Brisach et de Huningue ; le moral et le matériel étaient améliorés, et cependant ils restèrent oisifs. Le 18, l'ennemi marcha à eux, avec 36,000 hommes, sa droite, appuyée au Rhin, commandée par Pétrasch, son centre commandé par Wartensleben et sa gauche par Latour ; on se battit avec vigueur, avec des pertes et des succès égaux. Frœlich et le corps de Condé étant entrés dans Waldkirch par la vallée de la Forêt Noire, le général en chef jugea devoir se rapprocher de Freybourg, refusant sa droite, mais couvrant toujours cette ville et Neu-Brisach. Le 21, Desaix passa le Rhin à Neu-Brisach, descendit par la rive gauche sur Strasbourg. L'armée évacua Freybourg, prit position : la droite appuyée à Kaudern, la gauche au Rhin, à Schliengen. Elle y fut attaquée le 23 ; affaiblie du corps de Desaix, elle se trouvait fort inférieure en nombre, mais occupant une belle position ; elle défendit son terrain, et le 26 octobre, repassa le Rhin sur le pont d'Huningue avec un peu de désordre. Férino resta sur le Haut-Rhin ; le reste de l'armée se porta sur Strasbourg. Ainsi, après avoir nourri la guerre quatre mois dans l'Allemagne, désarmé et détaché de la cause de l'empereur, le margrave de Bade, le duc de Wurtemberg et l'électeur

de Bavière, et leur avoir accordé des armistices et, imposé des contributions qu'elle n'eut pas le temps de recevoir, avoir remporté plusieurs victoires sans avoir éprouvé de défaites importantes, l'armée française repassa le Rhin ; il ne leur restait plus sur la rive droite que la place de Dusseldorf, la tête de pont de Kehl et celle d'Huningue.

§ X.

Dusseldorf, étant fort au nord, ne fixa pas l'attention des Autrichiens ; mais la place de Kehl et la tête du pont d'Huningue, permettaient à une partie de l'armée française d'hiverner sur la rive gauche, et d'inquiéter l'Allemagne ; ils résolurent de s'emparer de ces deux places. Le 28 octobre, 40,000 hommes les investirent et élevèrent des lignes de contrevallation devant Kehl ; elles étaient formées par quinze redoutes appuyées, la droite et la gauche, au Rhin, liées ensemble par des retranchemens, ayant, à peu près, trois mille cinq cents toises de développement, et investissant complètement, sur la rive droite, tout le système de fortification de Kehl. De leur côté, les Français travaillèrent avec la même activité à palissader et armer le fort et les ouvrages à cornes du Haut et du Bas-Rhin, à garnir de batteries toute la

rive gauche, et s'établirent solidement dans toutes les îles, spécialement dans celles de Ehrlen-Rhin et Touffue ; en avant de cette dernière, à quinze cents toises de Kehl, ils construisirent un bonnet de prêtre, en forme de tête de pont. La distance de ce bonnet de prêtre à la Kintzig, était de mille toises. Perpendiculairement au Rhin, ils établirent un camp retranché de mille toises de développement, et une tête de pont à l'île d'Ehrlen-Rhin. De Kehl, à l'embouchure de la Kintzig, en descendant le Rhin, il y avait cinq cents toises. Ces ouvrages étaient gardés par seize bataillons, qui se relevaient toutes les vingt-quatre heures. Malgré ces préparatifs formidables de défense, le prince Charles persista à assiéger une place qu'il ne pouvait bloquer que sur une rive, qu'il ne pouvait pas séparer de Strasbourg et de toute la France. Le 21 novembre, il ouvrit la tranchée sur les ouvrages de la Kintzig. Le 22 novembre, à la pointe du jour, Desaix sortit du camp retranché de Kehl, à la tête de 16,000 hommes d'infanterie et de 3,000 hommes de cavalerie ; il força les lignes de contrevallation, et s'empara du village de Sunheim, situé à une lieue du Rhin, et derrière le camp de l'ennemi. Mais il avait des forces

trop peu considérables ; il fut obligé de rentrer dans ses ouvrages après avoir défait plusieurs redoutes de la ligne de contrevallation, encloué quinze pièces de canon, en avoir pris six et fait quinze cents prisonniers. Le 28 novembre, l'ennemi démasqua, à la fois, toutes ses batteries. Le cheminement sur les ouvrages de la Kintzig n'avait été qu'une fausse attaque; la principale se dirigeait sur le bonnet de prêtre, en avant de l'île Touffue, et contre l'île d'Ehrlen-Rhin. Le projet de l'ennemi était de détruire les ponts du Rhin. Le 6 décembre, il s'empara de l'île Touffue et du bonnet de prêtre. Le 9 décembre, il s'empara de tout le dehors des retranchemens, se logea dans l'ancienne église de Kehl. Le 18, il s'empara de la droite des retranchemens français et de la redoute du Trou-de-Loup. Le 3 janvier, il s'empara de toute l'île d'Ehrlen-Rhin. Le 6, il attaqua la corne du Haut-Rhin, détruisit les ponts, et le 10 janvier, il entra dans Kehl, par capitulation. Les Français évacuèrent ce fort, et emportèrent tout sur la rive de Strasbourg. Les pertes de part et d'autre furent très-considérables, la consommation des munitions, immense. L'artillerie française était supérieure par le grand nombre de batteries qu'elle avait cons-

truites sur la rive gauche. Les frimas de novembre, de décembre et janvier firent beaucoup souffrir les deux armées.

Pendant ce temps, le prince de Furstemberg était resté vis-à-vis Huningue, avec treize bataillons. La droite de l'armée du Rhin, sous les ordres de Férino, était restée dans cette place. Le général Abbatucci, commandait dans la tête du pont, et à mesure que l'ennemi faisait des préparatifs et annonçait la volonté d'assiéger la tête du pont, ce jeune officier n'oubliait rien de ce qu'il fallait faire pour se préparer à la plus vigoureuse défense. Les batteries de l'ennemi furent prêtes le 25 novembre. Il canonna vivement la tête du pont ; le 29, le pont fut rompu. Le 30 novembre, les Autrichiens donnèrent l'assaut avec 6,000 hommes. Le combat fut vif et opiniâtre. L'ennemi fut repoussé, laissant le tiers de son monde sur le champ de bataille, ou prisonnier. Le jeune Abbatucci, général de vingt-quatre ans, de la plus belle espérance, sortit à la tête de la garnison pour chasser les Autrichiens d'une lunette où ils voulaient se loger ; il y réussit, mais il tomba blessé à mort. Le résultat de cet assaut fit suspendre le siége ; mais le 19 janvier, après la prise de Kehl, l'ennemi rouvrit la tranchée, et le 19 février, la garnison capitula

et repassa le Rhin. Le succès de ces deux opérations permit au prince Charles, de prendre ses quartiers d'hiver, le long de la rive gauche, dans le Brisgaw et le pays de Bade, et de détacher de puissans renforts pour l'armée qui se réunissait derrière la Piave, et dont il prit le commandement en février. Elle était destinée à venger Beaulieu, Wurmser, Alvinzi, et à reconquérir Mantoue, la Lombardie et l'Italie.

§ XI.

1ère *Observation.*—La mauvaise issue de cette campagne doit être attribuée au plan d'opérations adopté par le gouvernement. Le but de cette invasion en Allemagne, était 1° faire une diversion qui empêchât le cabinet de Vienne de tirer de nouveaux détachemens de ses armées du Rhin, pour en renforcer son armée d'Italie; 2° détacher les princes du corps germanique de l'empereur, soumettre les princes de Bade, de Wurtemberg, de Bavière, accroître la confédération de la neutralité prussienne, de la Saxe et des princes du nord qui n'y avaient pas encore adhéré; 3° nourrir la guerre en Allemagne, en tirer des contributions et des chevaux, afin de réorganiser l'infanterie, la cavalerie et l'artillerie,

et employer les ressources de la république à créer une armée de réserve ; 4° s'emparer des forteresses d'Ehrenbreitstein, de Mayence, de Manheim et de Philipsbourg, pour assurer les frontières du Rhin, et rendre disponibles, pour la fin de la campagne et pour la suivante, les troupes des blocus de ces places ; 5° assurer les quartiers d'hiver des troupes françaises en Allemagne, et leurs positions, en s'emparant d'Ingolstadt et d'Ulm, afin de pouvoir, après la prise de Mantoue, et au printemps de 1797, attaquer, de concert, du côté de l'Italie et de l'Allemagne, les états héréditaires.

Pour cela, il y avait deux choses à faire ; 1° bloquer strictement les places d'Ehrenbreitstein et de Philipsbourg, assiéger Mayence et Manheim ; 2° couvrir les siéges et blocus par une forte armée, qui portât la guerre au milieu de l'Allemagne, et menaçât les états héréditaires. Cette forte armée aurait dû être de quatre corps, chacun de trois divisions d'infanterie, plusieurs brigades de chasseurs et hussards et une réserve de grosse cavalerie, formant 140 à 150,000 hommes.

L'armée d'observation sur le Rhin devait être forte de trois corps, de sept divisions d'infanterie, de plusieurs brigades de cavalerie, en tout 60,000 hommes, garder, avec son

premier corps, fort de deux divisions, la Hollande, Dusseldorf, et bloquer Ehrenbreitstein ; avec son deuxième corps, fort de trois divisions, assiéger Mayence ; avec son troisième corps de deux divisions, bloquer Philipsbourg et Manheim, garder Kehl et la tête du pont d'Huningue. Total général des deux armées, 200 à 210,000 hommes ; ces troupes existaient. Les armées du Rhin et de Sambre-et-Meuse, au commencement de la campagne, étaient de 160,000 hommes ; l'armée de Hollande, de 30,000. On pouvait tirer 20,000 hommes de la Vendée et de l'intérieur de la France, où ils n'étaient pas nécessaires. Total 210,000 hommes.

La tranchée devant Mayence devait être ouverte le lendemain du jour où la place aurait été bloquée ; juin, juillet, août, septembre, étaient suffisans pour prendre cette place, et il était même possible qu'avec le même équipage de siége, on eût encore le temps de prendre Manheim. Les places de Ehrenbreistein et Philipsbourg n'auraient pas pu résister à neuf mois de blocus et auraient capitulé pendant l'hiver. La réunion de la grande armée aurait dû se faire sous les murs de Strasbourg, par la rive gauche du Rhin, dans le courant de février, mars et avril, par des mouvemens masqués. On pouvait concevoir de grandes espérances d'une

armée aussi considérable, qui eût passé le Rhin à l'improviste et se fût portée dans toutes les directions avec rapidité, écrasant les troupes dispersées pour la défense du fleuve ; les armées ennemies eussent abandonné le Rhin et se fussent concentrées sur le Danube. L'armée française eût occupé Ulm ; de ce point, comme centre d'opérations, elle aurait manœuvré dans le Wurtemberg sur la Warnitz, sur le Lech et dans la Bavière, n'ayant qu'une ligne d'opérations sur Kehl, Neu-Brisach et Huningue ; elle aurait tout écrasé par sa masse ; elle aurait pris ses quartiers d'hiver sur les frontières de la monarchie autrichienne, après avoir soumis et désarmé les princes du corps germanique.

Le plan de campagne, adopté à Paris, fut conçu dans un esprit opposé : 1° les places ne furent point bloquées, ni assiégées, mais seulement observées de loin ; 2° deux armées, sous les ordres de deux généraux indépendans l'un de l'autre, entrèrent en Allemagne par deux lignes d'opérations directement opposées ; elles marchèrent au hasard, sans concert, sans communications ; elles furent repoussées sans avoir été battues en bataille rangée : cela provenait des faux principes militaires qui prévalaient alors. On avait observé que dans la campagne de 1794, où les ennemis étaient maîtres des

places de Condé, Valenciennes, Landrecy et le Quesnoy; les Français avaient échoué dans diverses attaques directes sur le centre, et avaient réussi lorsqu'ils divisèrent leur armée en armées du Nord, et de Sambre-et-Meuse, en dirigeant l'une, celle de Pichegru, sur la droite de l'ennemi par Menin le long de la mer; et l'autre, celle de Jourdan, sur sa gauche par la Sambre. Le résultat du plan d'opération avait été la conquête de ces places et de la Belgique; l'ennemi avait été rejeté au-delà de la Roer et du Rhin; peu après les places de Flandre avaient successivement capitulé.

Mais les principes qu'on se fit sur ces observations sont faux. Les succès de cette campagne, bien loin de devoir être attribués au plan de campagne, ont, au contraire, eu lieu malgré le vice du plan, et par la seule cause de la grande supériorité des troupes que la république avait sur cette frontière; de sorte que, quoique divisées en deux armées séparées, chacune des armées de la république était presque aussi forte que l'armée autrichienne; à la bataille de Fleurus, le général Clairfaith avait une armée aussi forte que celle de Jourdan, mais celle de Jourdan n'était qu'une portion des troupes que la France avait au nord, et Clairfaith avait réuni la plus grande partie de ses forces; s'il eût

donné la bataille à fond et qu'il eût été vainqueur, il eût après battu Pichegru, et malgré le grand nombre des bataillons français, et par l'effet du vice du plan, les Français eussent été confondus. Si au lieu d'avoir deux armées, l'une sur la droite, l'autre sur la gauche, toute l'armée française se fût trouvée réunie sur la Sambre, sur les champs de Fleurus, en laissant un corps d'observation sur Dunkerque, l'armée de Jourdan, double de celle de Clairfaith, n'aurait éprouvé aucune résistance, aurait débordé comme un torrent sur la gauche de l'ennemi, et lui eût coupé sa retraite du Rhin, elle aurait eu un succès certain et décisif; mais les inconvéniens, résultant de tels principes militaires devenaient bien plus dangereux dans une guerre d'invasion en pays étranger. Les deux armées françaises avaient, en 1794, leurs flancs appuyés, l'une aux places de Charlemont, de Givet, de Philippeville, l'autre à la place de Dunkerque et à la mer; et leurs autres ailes étaient appuyées à des places ou à une partie du territoire français. La communication des deux armées était gênée par la position centrale de l'ennemi, mais elle avait lieu un peu plus en arrière. Dans la campagne de 1796, la gauche, la droite, et les derrières des deux armées étaient également en l'air: en Flandre

toutes les vingt-quatre heures, les deux armées étaient réaccordées par des ordres de Paris. En 1796, aucune direction centrale n'était plus possible, et tout devait partir d'un seul général en chef ; or, il y en avait deux ; il est donc vrai de dire qu'en 1794, les faux principes du plan de campagne empêchèrent les Français d'avoir des succès décisifs, mais qu'en 1796, ils furent cause de la perte et des désastres des armées de Sambre-et-Meuse et de Rhin-et-Moselle.

La république voulait la paix et la frontière du Rhin pour limite. On n'avait pas droit d'exiger cette frontière tant que l'ennemi occupait Mayence. Il fallait assiéger Mayence, siége d'autant moins dangereux que cette place est sur la rive gauche. Une armée qui marche à la conquête d'un pays a ses deux ailes appuyées à des pays neutres ou à de grands obstacles naturels, soit à de grands fleuves, soit à des chaînes de montagnes, ou elle n'en a qu'une ou point du tout ; dans le premier cas, elle n'a plus qu'à veiller à n'être point percée sur son front ; dans le second cas, elle doit s'appuyer à l'aile soutenue ; dans le troisième cas, elle doit tenir ses divers corps bien appuyés sur son centre, et ne jamais se séparer ; car, si c'est une difficulté à vaincre que d'avoir deux flancs en l'air, cet inconvénient double, si on en a

quatre, triple si on en a six, quadruple si l'on en a huit, c'est-à-dire, si on se divise en deux, trois ou quatre corps différens. La ligne d'opérations d'une armée, dans le premier cas, peut appuyer indifféremment du côté de la gauche et de la droite ; dans le second cas, elle doit appuyer à l'aile soutenue ; dans le troisième cas, elle doit être perpendiculaire sur le milieu de la ligne de marche de l'armée. Dans tous les cas, il faut, toutes les cinq ou six marches, avoir une place forte ou une position retranchée sur la ligne d'opérations pour y réunir des magasins de bouche et de guerre, y organiser les convois et en faire un centre de mouvement, un point de repère, qui raccourcisse la ligne d'opérations. Ulm est le premier pivot naturel de l'invasion en Allemagne; cette place, assise sur le Danube, donne à celui qui l'occupe des facilités pour manœuvrer sur les deux rives. C'est un point unique pour contenir de grands dépôts sur la plus grande rivière de l'Europe, rivière qui baigne les murs d'Ingolstadt, de Ratisbonne, de Passau, de Vienne ; du côté de la France, cette place est au débouché des montagnes Noires.

2e *Observation.*—(JOURDAN).—1° au début de la campagne, le général de l'armée de Sambre et-Meuse a manœuvré à la fois sur les deux

rives du Rhin, sa gauche séparée par ce fleuve de son centre et de sa droite. Si à Altenkirchen, le 7 juin, Kléber eût été attaqué par 30,000 hommes, au lieu de l'être par 15,000 hommes, il aurait été compromis. Au 1er juin, toute l'armée eût dû être réunie à Dusseldorf et marcher sur la Sieg, la Lahn, le Rhin, prendre là une bonne position sur les hauteurs, s'y retrancher, attendre que l'armée du Rhin eût passé sur la rive droite du Rhin.

2° L'arrivée, sur la Lahn, de l'archiduc avec un détachement, n'obligeait pas le général Jourdan à disloquer son armée : il pouvait d'abord se maintenir sur la Lahn, en se retranchant dans une bonne position, et s'il était décidé à se rapprocher de ses dépôts, il le devait faire en tenant toute son armée réunie sur la rive droite du Rhin ; il en eût ainsi imposé par sa contenance, l'ennemi n'aurait pas pu s'affaiblir devant lui, détacher vingt-quatre bataillons pour se porter contre l'armée de Rhin-et-Moselle.

3° Dans les premiers jours de juillet, l'armée de Sambre-et-Meuse se reporta en avant. Le passage du fleuve, effectué par l'armée du Rhin, avait obligé l'archiduc d'accourir sur le Haut-Rhin; il n'avait laissé à Wartensleben que 36,000 hommes, ils devaient être écrasés ; mais le prin-

cipe de ce temps-là était de marcher sur tous les chemins comme pour une battue. L'arrière-garde ennemie n'étant suivie que par des forces égales, n'étant pas en même temps débordée par sa droite, par sa gauche, percée par son centre, elle n'était jamais compromise, elle faisait autant de mal qu'elle en recevait.

4° Du Mein, le général de l'armée de Sambre-et-Meuse se porta sur Schweinfurth et Bamberg, sa gauche appuyée aux montagnes de la Saxe qui venait d'adhérer à la neutralité prussienne, et dont en conséquence le contingent avait quitté l'armée autrichienne, et sa droite en l'air ; par cette direction, il augmentait l'intervalle qui le séparait de l'armée du Rhin, puisqu'il s'éloignait du Danube, tandis que celle-ci passait sur la rive droite de ce fleuve. Les deux armées agissaient en sens inverse de ce qu'elles auraient dû faire ; l'une appuyait sur sa gauche, l'autre sur sa droite, tandis que la première eût dû appuyer sur sa droite, et la seconde sur sa gauche, afin de se réunir dans une masse compacte.

5° L'armée de Sambre-et-Meuse passa la Rednitz à Bamberg, le 8 août, marcha sur Nuremberg et Lauf, et de là faisant un crochet à gauche, se porta sur la Naab par Sulzbach et Amberg, prêtant ainsi pendant trente lieues, le flanc droit aux débouchés de la Bohême et le

flanc gauche aux débouchés du Danube, dont l'ennemi était maître, puisqu'il occupait encore la Bavière, la rive droite du Lech et la rive gauche de la Warnitz ; elle était donc en colonne sur l'épaisseur d'un ruban de trente lieues, environnée de tous côtés d'ennemis. Ainsi, si la marche de trente lieues, de Francfort à Bamberg, était contraire au but que l'on devait se proposer, la réunion des deux armées, la marche de Bamberg à Amberg était téméraire et compromettait évidemment le salut de l'armée ; cette partie de la Bavière, sur la rive droite de la Rednitz, est un pays de défilés, formés par les premiers mamelons des montagnes de la Bohême, pays ingrat, difficile, et n'ayant pour communiquer que la chaussée de Nuremberg à Amberg. Pour couvrir cette chaussée, Jourdan envoya la division Bernadotte à Neumarch à dix lieues de lui, menacer Ratisbonne. L'armée de Sambre-et-Meuse, de Francfort devait suivre la rive gauche du Mein, se porter sur Mergenthein, assurer son flanc droit en se réunissant à la gauche de l'armée du Rhin, et pirouettant alors sur sa droite, porter sa gauche sur Ratisbonne. Arrivée à Wurtzbourg, elle était encore à temps de prendre sa ligne droite sur Nuremberg ; son général devait marcher par la route de Neumarch et s'approcher de Ratis-

bonne ; dans tous les cas, il aurait manœuvré de manière à faire sa retraite, si elle devenait nécessaire, sur la gauche du Rhin, en remontant la Rednitz, jamais en la descendant.

6° Le général de l'armée de Sambre-et-Meuse apprit en même temps que le prince Charles marchait sur lui, qu'il avait battu Bernadotte, qu'il était maître de Lauf et de Nuremberg, et que toutes les communications de son armée étaient coupées : c'est que sa ligne d'opérations était mauvaise et qu'il manœuvrait contre toutes les règles de la guerre.

7° Mais Bernadotte battu, que pouvait faire le général en chef dans la fausse position où il était ? Il devait forcer le passage de la Naab avant l'arrivée de l'archiduc sur Amberg, se porter sur Ratisbonne, dont il n'était éloigné que de peu de lieues, et y opérer sa jonction avec l'armée du Rhin. Le premier mouvement de vigueur eût obligé le prince Charles à se concentrer, à rappeler tous ses détachemens, ce qui eût éclairci et dissipé cet orage imaginaire qui a toujours été en augmentant, parce que le général français y a constamment cédé. Les Autrichiens sont très-habiles à répandre de faux bruits, à créer une fausse opinion parmi les habitans ; ce sont de grands maîtres pour semer l'alarme sur les derrières d'une armée ;

mais si vous tirez du fourreau l'épée de Renaud, l'enchantement se dissipe aussitôt.

8°—1° A la bataille de Wurtzbourg, Jourdan laissa mal à propos le quart de ses forces à Schweinfurth ; la division Lefebvre de plus lui eût pu donner la victoire ; 2° s'il fût parti de cette ville à deux heures du matin le 2 septembre, il serait arrivé sur le champ de bataille à dix heures ; s'il eût attaqué, tête baissée, il aurait écrasé les vingt bataillons de Hotze et de Starray, se fût emparé de Wurtzbourg et eût pu s'y faire joindre par Marceau. L'archiduc avait maladroitement disséminé ses forces ; il ne put les réunir que fort tard dans la journée du 3 ; mais arrivé dès midi, le 2, Jourdan donna dix-huit heures à l'archiduc pour rallier son armée ; le 3 à neuf heures du matin, il avait en ligne 45,000 hommes ; 3° Jourdan occupa un champ de bataille triple de ce qu'il fallait ; il se trouva obligé de se placer sur une seule ligne : quelque intrépides que fussent ses troupes, elles devaient être rompues.

9° La Lahn, de Coblentz à Giessen, a vingt-quatre lieues de cours ; elle est à trente lieues de Dusseldorf ; si Jourdan eût réuni toutes ses divisions sur son extrême gauche à Wetzlar, il eût battu et rejeté son ennemi sur le Mein, peu après sur le Danube ; la supériorité de ses forces

était grande après la jonction du corps de Marceau et de la division de Hollande. Il annonça cette résolution, mais il perdit à la projeter le temps qu'il eût dû employer à l'exécuter ; son armée formait le cordon le long de la Lahn ; il fut percé à Limbourg par la retraite du corps de Marceau ; il reploya alors, en toute hâte, ses colonnes sur Altenkirchen ; 2° là, il était encore temps de reprendre l'offensive, de tout réparer, il manqua de résolution ; 3° lorsqu'il ordonna la retraite, il devait au moins la faire, s'il la jugeait indispensable, toute son armée réunie, jusqu'au camp retranché de Dusseldorf ; tant qu'elle resterait en masse sur la rive droite du Rhin, l'archiduc ne pourrait pas se dégarnir puisqu'il aurait toujours à redouter le mouvement offensif d'une armée aussi importante. Mais tout fut perdu, lorsque d'Altenkirchen, Jourdan disloqua son armée, que la gauche seule continua son mouvement sur Dusseldorf, et que le reste repassa le Rhin, comme si la rive gauche et le Hundsruck avaient quelque chose à craindre : c'était contre l'armée de Rhin-et-Moselle, qui était encore au cœur de l'Allemagne, que voulait aller l'archiduc. Alors seulement l'armée de Rhin-et-Moselle fut abandonnée.

10° La conduite de l'armée de Sambre-et-

Meuse, renforcée des troupes de Hollande, pendant octobre, novembre, décembre et janvier, est inexplicable.

3e *Observation.* — (MOREAU.) — Le passage du Rhin a eu lieu le 24 juin ; il aurait dû être fait du premier au 4 de ce mois, au moment où l'armée de Sambre-et-Meuse se mettait en mouvement. Le 24 juin, le jour du passage, les premières troupes arrivèrent sur la rive droite à trois heures du matin ; le pont aurait dû être achevé à midi, et l'armée entière être passée et rangée en bataille avant la pointe du jour du 25. Le pont ne fut fait que le 25 à midi ; c'était vingt-quatre heures trop tard. Les opérations comme le passage d'une rivière de la nature du Rhin, sont si délicates, que les troupes ne doivent pas rester exposées si longtemps sans communication.

2° Le 26, l'armée du Rhin n'avait que 40,000 hommes sur la rive droite ; Saint-Cyr, avec 20,000 hommes, resta dans le Palatinat sur la rive gauche, et Laborde, avec 10,000 hommes, sur le Haut-Rhin. Les trois corps et la réserve, formant toute l'armée forte de 60,000 hommes, devaient, le 26 à midi au plus tard, se trouver sur la rive droite, en marche pour surprendre et écraser les divisions ennemies disséminées le

long du fleuve. Le 27 juin, l'armée devait entrer à Rastadt, le 30, à Sforzheim, ayant isolé Philipsbourg, Manheim, et coupé l'ennemi du Necker, sur lequel elle devait être du premier au 4 juillet ; son général eût gagné quinze jours, se fût épargné plusieurs combats insignifians, et eût à leur place remporté plusieurs victoires éclatantes qui eussent encore affaibli son adversaire, alors si inférieur à lui, et avant que le prince Charles ne pût opérer son retour des bords de la Lahn. Les indécisions du général français donnèrent le temps au général ennemi de réunir son armée à Ettlingen, à trois marches de Kehl, treize jours après le passage du Rhin. Que pouvait craindre le général français pour le territoire de la république, lorsqu'il prenait l'offensive avec 70,000 hommes ?

3° Après le passage du Rhin, avant d'avoir fait sa jonction avec l'armée de Sambre-et-Meuse, ce général détache sa droite, faisant près du tiers de son armée (20,000 hommes), sous Férino, qui remonte la rive du Rhin, traverse les Montagnes Noires, et se porte sur le lac de Constance, dans le temps que le centre et la gauche se portent sur le Necker ; l'armée se trouvant ainsi coupée en deux parties, séparées par les Alpes wurtembergeoises, les

montagnes de la Forêt Noire et le Danube, tandis qu'au contraire le général Starray, qui était opposé à Férino, après avoir disputé les débouchés des Montagnes Noires, se centralise sur le Necker, rejoint la gauche du prince Charles ; les deux tiers de l'armée du Rhin arrivent sur le Necker, forts de 50,000 hommes ; ils avaient devant eux la majorité des troupes ennemies. Jourdan sur le Mein, et Férino sur le lac de Constance, n'avaient en tête que des forces très-inférieures. Ainsi, dans cette marche, les Français formaient trois corps séparés, n'ayant rien de commun, ayant trois lignes d'opérations, et six flancs, dont cinq en l'air. Puisque les flancs sont la partie faible, il les faut appuyer, et lorsqu'on ne le peut pas, en avoir le moins possible.

4° La marche de l'armée du Rhin sur Stuttgard, au travers des Alpes wurtembergeoises, est conforme à l'esprit de cette guerre ; mais son général devait faire occuper Ulm, place si importante, qu'il est impossible, sans sa possession, d'organiser la guerre dans le bassin du Danube, qui s'étend des montagnes du Tyrol et de la Suisse à celles de la Thuringe et de la Saxe : il devait appuyer sa droite au Danube ; alors, arrivé à Néresheim, il ne se fût pas trouvé en l'air. Mais, quoique tourné à la ba-

taille de Néresheim, par sa droite, par sa gauche, n'ayant aucun appui central, il soutint l'honneur des armes, il y montra du sang-froid et de la constance.

Après la bataille de Néresheim, il eût dû se porter à tire-d'aile sur la Warnitz et l'Altmulh, se joindre à Jourdan, placer son quartier-général à Ratisbonne, fortifier ce point, le plus important pour lui après celui d'Ulm, et manœuvrer sur les deux rives. La jonction des deux armées eût pu s'opérer dans la journée du 15 au 16 août ; le succès de la campagne eût été décidé : au lieu de cela, il fit ce que pouvait désirer son ennemi ; il resta douze jours sans rien faire dans le moment décisif de la campagne, se résolut enfin à passer le Danube et le Lech, après quoi il resta de nouveau seize jours inactif ; on eût dit qu'il ignorait qu'une armée française existait sur sa gauche. Ce ne fut que le 10 septembre, un mois après la bataille de Néresheim, et lorsque l'armée de Sambre-et-Meuse était déjà sur la Lahn, à quatre-vingts lieues de lui, qu'il se résolut de détacher la division Desaix sur la rive gauche du Danube, pour avoir des nouvelles de Jourdan. Le 19 septembre, il commença sa retraite, et repassa le Lech ; alors l'armée de Sambre-et-Meuse était hors de combat sur la rive gauche

du Rhin, et il avait contre lui toutes les forces de l'ennemi. Il resta ainsi trente-deux jours en présence du général Latour, qui avait des forces moitié des siennes, sans l'entamer, lui livrer bataille et l'écraser ; il ne lui fit au contraire éprouver aucun mal. La seule affaire importante de cette campagne est la bataille de Biberach, due à la nécessité dans laquelle se trouvait l'armée d'assurer sa retraite ; bataille qui aurait eu des résultats plus importans, si le lendemain on avait continué à agir, en poursuivant le général Latour avec une partie de l'armée, pendant que le reste manœuvrait pour rouvrir les débouchés des Montagnes Noires. C'est dans cette retraite qu'on sentit l'importance d'Ulm, cette clef du Danube.

6° Arrivé le 14 octobre à Freybourg et Vieux-Brisach, il y avait deux parti à prendre ; repasser le Rhin le même jour, et donner du repos à l'armée pour se réaccorder avec l'armée de Sambre-et-Meuse, ou marcher de suite contre le prince Charles pour profiter du moment où il n'était pas en force, le jeter au-delà de la Renchen et de la Murg, empêcher sa jonction avec Latour ; on se fût maintenu dans le pays de Bade et le Brisgaw. Au lieu de cela, le général français resta en position sur Freybourg, laissant le prince Charles rallier tous

ses détachemens ; et ce qui est plus extraordinaire encore, après avoir détaché le tiers de son armée sous le général Desaix sur la rive gauche du Rhin, il persista encore dans la même irrésolution, exposant les deux autres tiers à une destruction totale. Cette faute fut importante, l'armée rentra en France en désordre et dans l'attitude d'une armée vaincue et forcée, attitude qu'elle n'avait pas avant le 20, fière des succès de Biberach, et qu'elle n'eût pas eu si elle fût rentrée plutôt.

7° Une circonstance particulière de cette campagne est que les généraux français, malgré leurs fautes, n'éprouvèrent aucune perte sensible, et furent toujours en mesure de tout réparer. Moreau, après la bataille de Biberach, était encore maître du destin de la campagne. Il suffisait pour cela qu'il marchât sur Rothweil, écrasât Pétrasch et Nauendorf qui, réunis, n'avaient pas 15,000 hommes, après quoi il fallait se porter contre l'archiduc, qui était à l'embouchure de la Rench avec moins de 9,000 hommes. Le 15 octobre même, lorsque Moreau fut arrivé dans la vallée du Rhin, il pouvait encore tout réparer en remontant rapidement sur Kehl, il eût chassé l'archiduc de la Rench, et eût empêché sa jonction avec les corps de Nauendorf et de Latour ; en communication

avec l'armée de Sambre-et-Meuse, il l'eût infailliblement décidée à marcher en avant. Enfin, il pouvait encore tout réparer, même pendant le siége de ses têtes de pont. S'il eût débouché par le camp retranché de Kehl avec 50,000 hommes, il eût écrasé l'armée de siége du général Latour, qui était au plus de 35,000 hommes, et eût pu prendre encore ses quartiers d'hiver sur le Danube.

4e *Observation.*—1° Les armées françaises et autrichiennes étaient égales en nombre, mais l'archiduc avait 20,000 hommes de cavalerie de plus que son ennemi. Cet avantage eût été décisif chez une autre nation. Mais les Allemands ne savent pas se servir de leur cavalerie ; ils craignent de la compromettre, ils l'estiment au-delà de ce qu'elle vaut réellement ; ils la ménagent trop. L'artillerie à cheval est le complément de l'arme de la cavalerie. Vingt mille chevaux et cent-vingt bouches à feu d'artillerie légère équivalent à 60,000 hommes d'infanterie ayant cent-vingt bouches à feu. Dans les pays de grandes plaines, comme en Egypte, dans les déserts, en Pologne, il serait difficile d'assigner qui finirait par avoir la supériorité : 2,000 hommes de cavalerie avec douze pièces d'artillerie légère équivalent donc à 6,000 hommes d'infanterie avec six pièces d'artillerie ; en ligne de

bataille, ces divisions occupent une ligne de cinq cents toises, douze fantassins, ou quatre chevaux par toise. Un coup de canon qui tuerait tout ce qui existe sur une toise de solidité, tuerait donc douze fantassins, ou quatre cavaliers et quatre chevaux. La perte de douze fantassins est bien plus considérable que celle de quatre cavaliers et quatre chevaux, puisque c'est une perte de huit fantassins, plus seulement quatre chevaux. L'équipage de quatre cavaliers et de leurs chevaux n'équivaut pas à l'équipage de douze fantassins ; ainsi sous le point de vue même des finances, la perte de l'infanterie est plus coûteuse que celle de la cavalerie. Si l'archiduc eût commandé une nation qui fût dans les habitudes d'employer hardiment la cavalerie, et eût eu des officiers dressés à l'encourager et la faire battre, il eût été impossible à une armée française de pénétrer en Allemagne avec une infériorité de 20,000 hommes de cavalerie. On s'en convaincra, si l'on songe à ce que fit Napoléon avec de la cavalerie contre de l'infanterie russe et prussienne, à Vauchamp, Nangis, etc.

2° L'archiduc, lorsqu'il apprit en juin que l'armée française avait passé le Rhin à Kehl, partit des bords de la Lahn pour secourir le général Latour ; il laissa le général Wartensleben

avec 36,000 hommes sur le Bas-Rhin, et 26,000 hommes au camp retranché d'Hechtsheim devant Mayence. L'archiduc eût dû laisser seulement 8,000 hommes en garnison à Mayence avec quelques milliers de malingres, et seulement 25,000 hommes à Wartensleben, et se porter alors avec 60,000 hommes au secours de son armée du Haut-Rhin; il eût réuni sur l'Alb 90,000 à 100,000 hommes. Qui eût pu lui résister? Le 9 juillet, il eût battu Desaix, l'eût rejeté sur la rive gauche du Rhin et se fût emparé de Kehl et du Pont du Rhin; il n'avait rien à redouter de l'armée de Sambre-et-Meuse, puisqu'elle était disloquée; mais quand bien même elle eût repris l'offensive, et fût arrivée sur le Mein du 10 au 15 juillet, qu'est-ce que cela lui eût fait, si alors il se fût trouvé maître de Kehl et que l'armée de Moreau eût été rejetée en Alsace?

3° S'il eût réuni, dans un seul camp, sur sa droite, les 50,000 hommes qu'il avait sur l'Alb, qu'il eût, le 9 juillet, débouché en trois colonnes sur la Murg, il eût tourné Desaix par sa droite, par sa gauche, l'eût percé par le centre; il l'eût écrasé, jeté en Alsace, et se fût emparé du pont de Kehl. Saint-Cyr, coupé du Rhin, eût été rejeté sur le Necker, et Férino sur Huningue. Quand deux armées sont en bataille,

l'une contre l'autre ; que l'une, comme l'armée française, doit opérer sa retraite sur un pont ; que l'autre, comme l'armée autrichienne, peut se retirer sur tous les points de la demi-circonférence, tous les avantages sont à cette dernière ; c'est à elle à être audacieuse, à frapper de grands coups, à manœuvrer les flancs de son ennemi ; elle a les as, il ne lui reste plus qu'à s'en servir.

4° L'archiduc devait armer, approvisionner, jeter une bonne garnison dans Ulm, cette clef du Danube.

5° La bataille de Néresheim était la seule ressource qui lui restât pour empêcher la réunion des deux armées françaises sur l'Altmuhl ; vainqueur, il eût jeté l'armée de Rhin-et-Moselle dans les Alpes wurtembergeoises et sur le Necker ; ayant battu l'armée principale, celle de Sambre-et-Meuse, qui n'était que secondaire, aurait été obligée de se retirer sur le Mein : à la bataille de Néresheim, l'armée française était disséminée sur une ligne de huit lieues, dans un pays difficile, ses flancs étaient en l'air ; l'archiduc était maître de tout le cours du Danube, toute son attaque eût dû être par la gauche ; il eût dû prendre une ligne de bataille parallèle au Danube : sa retraite était assurée sur Ulm, le pont de Güntzbourg et celui de

Dillingen ; s'il eût manœuvré ainsi, il eût obtenu un grand succès. Les Français eussent payé cher la sottise de ne pas appuyer leur droite au Danube, et de ne pas avoir fait occuper Ulm par Férino.

6° N'ayant pas réussi à la bataille de Néresheim, l'archiduc renonça à s'opposer à la jonction des armées françaises ; s'il eût voulu l'empêcher encore, il eût opéré sa retraite sur la Warnitz et l'Altmulh, se maintenant sur la rive gauche du Danube ; en laissant 30,000 hommes sous le général Latour, derrière la Warnitz, il eût gagné les cinq, six marches dont il avait besoin pour se porter contre Jourdan ; au lieu de cela, il passa le Danube, la Warnitz et l'Altmulh. Wartensleben, de son côté, manœuvra pendant tout le mois d'août pour s'éloigner du Danube et couvrir la Bohême. Rien ne s'opposait donc plus à la réunion des deux armées françaises.

7° En passant le Danube et le Lech après la bataille de Néresheim, l'archiduc n'eut plus en vue, quoique l'on en ait dit, que de couvrir la Bavière ; sa position était délicate : l'armée de Rhin-et-Moselle était de 60,000 hommes, celle de Sambre-et-Meuse de 50,000; c'était donc 111,000 hommes qu'il pouvait considérer déjà comme réunis devant Ratisbonne, à cheval sur le Da-

nube; il n'avait à leur opposer que 90,000 hommes. La bataille de Neresheim avait empiré sa position; elle avait été avantageuse aux Français. Il fut rassuré lorsqu'il sut que Moreau, qui était resté plusieurs jours inactif, montrait la plus grande hésitation, se portait sur Donawerth, rétrogradait sur Aichstett, n'envoyait pas même des coureurs sur l'Altmulh; qu'enfin les généraux français manœuvraient comme s'ils eussent réciproquement ignoré qu'il existait une autre armée française en Allemagne; que les 400 hussards hongrois qui observaient l'Altmulh y étaient toujours, et envoyaient des partis jusqu'aux portes de Nuremberg et sur la Wannitz. C'est alors qu'il conçut l'idée de son beau mouvement, passa, le 17 août, le Danube avec 28,000 hommes, et se porta contre l'armée de Sambre-et-Meuse. On rapporte que, lorsqu'il en parla au général Latour qu'il laissait avec 30,000 hommes sur le Lech, ce général, effrayé des dangers qu'allait courir ce faible corps, lui fit quelques observations: " Comment lui serait-il " possible de faire tête à une armée française " victorieuse et double de la sienne?" à quoi le prince répondit: " Qu'importe que Moreau " arrive sous Vienne, si pendant ce temps je " bats l'armée de Jourdan?" Il avait raison, mais il eût dû rassurer ce général en le postant en

avant de Ratisbonne, avec ordre de se placer sur la rive gauche du Danube ; par ce moyen Moreau n'eût rien pu tenter sur la rive gauche.

8° L'archiduc n'attaqua Bernadotte à Neumarch que le 22 août, c'est-à-dire, cinq jours après avoir passé le Danube ; il l'attaqua mollement et ne lui fit aucun mal ; c'était mal exécuter une belle pensée ; Bernadotte aurait dû être cerné, attaqué vingt-quatre heures après le passage du Danube avec une telle impétuosité et supériorité de forces, que sa ruine totale en eût été le résultat.

9° Il se porta sur Amberg le 24 août, mais avec peu de troupes ; il employa la plus grande partie de ses 28,000 hommes à des objets secondaires ; il n'eût dû envoyer que quelques escadrons à la suite de Bernadotte, et tomber sur les derrières de Jourdan avec tout son corps, l'attaquant tête baissée ; il eût décidé de la campagne sur les bords de la Naab.

10° Lorsque, le 20 septembre, Jourdan disloqua son armée, et repassa sur la rive gauche du Rhin, l'archiduc eût dû se porter sur Ulm avec 40,000 hommes, ordonner au général Latour de passer sur la rive gauche du Danube au pont d'Ingolstadt pour le venir joindre à tire-d'aile. Il serait arrivé à Ulm en même temps que l'armée française, qui alors

eût dû faire tête à 70,000 hommes ; sa retraite fût devenue vraiment difficile. Mais au lieu de cela, l'archiduc ne ramena sur le Haut-Rhin que 12,000 hommes, laissant sans raison beaucoup de troupes sur le Bas-Rhin au général Wernech ; il employa mal une partie de ces 12,000 hommes à des objets secondaires, de sorte qu'il n'arriva près de Kehl qu'avec 8 à 9,000 hommes.

11° Il eût dû ordonner à Latour, Frœlich et Nadasti de manœuvrer sur la rive gauche du Danube, débordant l'armée en retraite ; ils eussent été là en position de recevoir Petrasch et tous les détachemens.

12° L'archiduc a manœuvré, cette campagne, sur de bons principes, mais timidement, comme un homme qui les entrevoit, mais ne les a pas médités : il n'a pas frappé de grands coups, et jusqu'au dernier moment, comme nous l'avons dit, les généraux français ont toujours pu rétablir leurs affaires, tandis que dans le combat de la Murg l'archiduc eût dû décider de la campagne.

5° *Observation.* A la fin de décembre les armées françaises étaient en repos depuis deux mois ; elles étaient réorganisées, recrutées, parfaitement remises et supérieures aux armées autrichiennes qui leur étaient opposées. Ce-

pendant le prince Charles osa, devant elles, ouvrir la tranchée à la fois devant les têtes de pont de Kehl et de Huningue. Si toute l'armée du Rhin, renforcée d'un détachement de Sambre-et-Meuse, eut débouché par Kehl ou par Huningue, elle pouvait à la pointe du jour attaquer les camps du prince Charles avec des forces doubles des siennes, enlever toutes les lignes de contrevallation, prendre toute l'artillerie, les parcs, les magasins, obtenir une victoire éclatante qui eût réparé les désastres de la campagne, rétabli l'honneur des armes françaises, compromis la sûreté de l'Allemagne et lui eût permis d'hiverner sur la rive droite du Rhin. Si l'armée française n'avait été composée que de soldats de nouvelles levées et sans instruction ni moral, supposition qui est juste l'opposé de ce qui existait, sans doute que le général français n'eût pu hasarder de faire lever des siéges par une bataille ; mais alors même, ayant plus de bras, plus de moyens, une position plus avantageuse que l'ennemi, il devait entasser ouvrages sur ouvrages, batteries sur batteries ; cheminer par des lignes de contre-attaque appuyées par les positions de la rive gauche et par les îles ; et alors même ces siéges devaient tourner à la confusion de l'ennemi, entraîner la ruine de

ses équipages et de ses troupes, et l'obliger par lassitude à entrer dans ses quartiers d'hiver.

Ces deux siéges ne font pas honneur à la prudence du prince Charles, mais sont extrêmement glorieux et témoignent de la bravoure et du bon esprit de son armée; ils seront toujours considérés par les militaires comme des faits peu honorables aux armées françaises. La possession des deux têtes de pont était en effet très-importante pour la France; le Rhin est un grand obstacle; elle obligeait l'ennemi à abandonner toute la vallée du Rhin, jusqu'aux Montagnes Noires, à l'armée française, ce qui eût été à la fois avantageux sous les points de vue militaires et des finances; les alarmes de l'Allemagne n'eussent pas permis aux Autrichiens de porter tant de troupes en Italie. Les officiers français ont dit, pour leur excuse, que le gouvernement les laissait dans le plus grand dénuement, que la solde n'était pas payée, qu'ils étaient mal nourris; que le génie et l'artillerie n'avaient aucun fonds pour pourvoir à leurs besoins. Mais ces raisons n'ont point été goûtées; les privations ne prouvaient que davantage la nécessité de confondre l'ennemi par un coup de tonnerre et une bataille décisive où toutes les chances étaient en faveur des Français; il y avait plus d'espace qu'il n'en fallait pour

qu'une armée de 50,000 hommes pût se déployer dans les îles et dans le terrain compris entre le bonnet de prêtre et la Kintzig. De leur côté, les officiers autrichiens qui ont voulu justifier l'imprudence et l'inconsidération de ces siéges de la part du prince Charles, ont dit qu'il était instruit de l'esprit de découragement qui existait dans l'armée française, de l'étonnement que l'issue de la campagne avait produit sur les chefs, et que c'est surtout sur leur irrésolution qu'il avait compté pour mener à bien une entreprise aussi dangereuse, qu'il croyait nécessaire au succès de la campagne qu'il méditait pour l'Italie. D'autres ont dit que ces siéges avaient été entrepris par des ordres de Vienne et contre son avis. Cela est possible.

CHAPITRE XII.

BATAILLE D'ARCOLE.

I. Le maréchal Alvinzi arrive en Italie à la tête d'une troisième armée.—II. Bon état de l'armée française ; l'opinion de tous les peuples d'Italie appelle ses succès.—III. Bataille de la Brenta (5 novembre) ; Vaubois évacue le Tyrol en désordre. —IV. Bataille de Caldiero (12 novembre).—V. Murmures et sentimens divers qui agitent les soldats français.— VI. Marche de nuit de l'armée sur Ronco ; l'armée y passe l'Adige sur un pont de bateaux (15 novembre) ; elle rentre triomphante dans Vérone, par la porte de Venise, sur la rive droite (18 novembre).

---

§ Ier.

Tous les courriers qui portaient à Vienne les nouvelles des succès du prince Charles, étaient suivis par les courriers de Wurmser, qui ne rendaient compte que de ses désastres. La cour passa tout le mois de septembre dans ces alternatives de joie et de tristesse. La satisfaction qu'elle éprouvait de ses triomphes, ne

compensait pas la consternation qu'elle avait de ses défaites.

L'Allemagne était sauvée ; mais l'Italie était perdue ; l'armée qui gardait cette frontière avait disparu. Son nombreux état-major, son vieux maréchal et quelques débris, n'avaient trouvé de salut qu'en s'enfermant dans Mantoue, qui, réduite aux abois, manquant de tout, en proie aux fièvres de l'automne, allait être contrainte d'ouvrir ses portes au vainqueur. Le conseil aulique sentit le besoin de faire des efforts extraordinaires ; il rassembla deux armées ; la première dans le Frioul, l'autre dans le Tyrol, les mit sous les ordres du maréchal Alvinzi, et lui ordonna de marcher pour sauver Mantoue, et délivrer Wurmser.

§ II.

Le contre-coup des armées de Sambre-et-Meuse et du Rhin, devait se faire sentir promptement en Italie. Si ces deux armées ne se maintenaient pas sur la rive droite du Rhin, il était urgent qu'elles fissent de puissans détachemens pour renforcer l'armée d'Italie. Le directoire promettait beaucoup, mais tenait peu ; il envoya cependant douze bataillons, ti-

rés de l'armée de la Vendée, qui arrivèrent à Milan, dans le courant de septembre et d'octobre ; on avait eu soin de les faire marcher en douze colonnes. On accrédita l'opinion que chacune de ces colonnes était d'un régiment, et au grand complet, ce qui eût été un renfort très-considérable.

Il est vrai que le soldat français n'avait pas besoin d'être rassuré ; il était plein de confiance dans son chef et dans sa propre supériorité ; il était bien payé, bien habillé, bien nourri ; l'artillerie était belle et nombreuse ; la cavalerie bien montée.

Les peuples d'Italie s'étaient associés aux intérêts de l'armée ; leur liberté, leur indépendance, y étaient attachées ; ils étaient aussi convaincus de la supériorité du soldat français sur les soldats allemands, que de celle du général, vainqueur de Beaulieu et de Wurmser, sur le maréchal Alvinzi.

Depuis le mois de juillet dernier, l'opinion était bien changée. Alors, à l'annonce de l'arrivée de Wurmser, toute l'Italie s'était attendue à son triomphe : aujourd'hui, personne ne mettait en doute celui de l'armée française.

L'esprit public des peuples transpadans, de Bologne, Modène et Reggio étaient tels,

qu'ils pouvaient se suffire à eux-mêmes pour repousser l'armée du pape, si elle avançait sur leur territoire, comme elle en faisait la menace.

§ III.

Au commencement d'octobre, le maréchal Alvinzi était encore avec son armée devant l'Isonzo ; mais à la fin de ce mois, il porta son quartier-général à Conegliano, derrière la Piave ; Masséna placé à Bassano, observait ses mouvemens.

Davidowich avait réuni, dans le Tyrol, un corps d'armée de 18,000 hommes, y compris les milices tyroliennes. Le général de division Vaubois couvrait Trente, occupant le Lavis avec un corps de 12,000 hommes. La division Augereau, la réserve de cavalerie, et le grand quartier-général français, étaient à Vérone. Le projet d'Alvinzi était d'opérer, dans Vérone, sa jonction avec Davidowich, et de là marcher sur Mantoue. Il jeta, le premier novembre, deux ponts sur la Piave, et se dirigea en trois colonnes sur la Brenta. Masséna, menaçant de l'attaquer, l'obligea de déployer toute son armée, et lorsqu'il eut reconnu qu'elle était de plus de 40,000 hommes, il leva son camp de Bassano, repassa la Brenta, et s'appro-

cha de Vicence, Napoléon y rejoignit avec la division Augereau et sa réserve, et le 6, à la pointe du jour, il marcha pour donner bataille à Alvinzi, qui avait suivi le mouvement de Masséna. Il avait porté son quartier-général à Fonte-Niva, son avant-garde, sous le général Liptay, sur la rive droite de la Brenta, à Carmignano, en avant de sa gauche, que commandait le général Provera. Sa droite, sous les ordres de Quasdanowich était en position, entre Bassano et Vicence. Le général Mitrouski commandait un corps d'observation dans les gorges de la Brenta, et le général Hohenzollern commandait sa réserve. Masséna attaqua à la petite pointe du jour, et après un combat de plusieurs heures, rejeta l'avant-garde, Quasdanowich, Liptay et la division Provera, sur la rive gauche de la Brenta, tuant beaucoup de monde, et faisant des prisonniers. Napoléon se porta, à la tête de la division Augereau, contre Quasdanowich, le chassa de Lenove, et le rejeta sur Bassano. Il était quatre heures après midi ; il attachait la plus grande importance à passer le pont, et à s'emparer, ce jour même, de la ville ; mais, Hohenzollern étant arrivé, il ordonna à sa brigade de réserve d'avancer pour seconder l'attaque du pont ; un bataillon de 900 Croates, qui avait été coupé, s'était jeté dans un village,

sur le grand chemin ; aussitôt que la tête de la réserve parut pour traverser le village, elle fut accueillie par un feu très-vif ; il fallut faire avancer des obusiers. Le village fut pris ; les Croates passés par les armes ; mais on éprouva un retard de deux heures, et lorsqu'on arriva au pont, la nuit était close ; il fallut remettre au lendemain à forcer ce passage.

Vaubois avait reçu l'ordre d'attaquer les positions de l'ennemi, sur la rive droite du Lavis. Le premier novembre, il attaqua les positions de Saint-Michel et Sogonzano. L'ennemi était en force, il se défendit avec la plus grande intrépidité. Le succès de Vaubois ne fut pas complet, et la tentative qu'il fit le lendemain ne fut pas plus heureuse ; enfin, attaqué à son tour, il fut forcé dans sa position du Lavis, et obligé d'abandonner Trente. S'étant rallié, il prit position à Calliano ; mais Laudon, manœuvrant par la rive droite de l'Adige, avec ses Tyroliens, l'avait débordé, s'était emparé de Nomi et de Torbole. Son dessein paraissait être de se porter sur Montebaldo et Rivoli. Vaubois n'avait plus personne sur la rive droite, et ne pouvait plus rien opposer à cette manœuvre, qui, si elle eût été exécutée par l'ennemi, eût compromis le salut de son corps et celui de toute l'armée. Ces nouvelles arrivèrent au quar-

tier-général français, à deux heures du matin. Il n'y avait plus à hésiter, il fallait courir en toute hâte sur Vérone, si vivement menacée, abandonner le premier projet, et toute idée de diversion. Le projet primitif du général en chef avait été, après avoir jeté Alvinzi, au-delà de la Piave, de remonter les gorges de la Brenta, de couper Davidowich. Le colonel Vignoles, de l'état-major, officier de confiance, fut envoyé pour réunir à Vérone toutes les troupes qu'il pourrait trouver, et les porter sur la Corona et Rivoli. Il y trouva un bataillon du 40e, qui venait d'y arriver de la Vendée; il en imposa aux premiers tirailleurs ennemis, qui abordèrent sur la Corona. Le lendemain, Joubert arriva dans cette position importante avec la quatrième légère, tirée du blocus de Mantoue; il n'y eut dès lors plus rien à craindre. Dans ce temps, Vaubois jeta des ponts sur l'Adige, repassa sur la rive droite, et vint occuper, en force, la position de la Corona et de Rivoli.

L'armée française, de la Brenta fila toute la journée du 7 au travers de la ville de Vicence, qui, témoin de la victoire qu'elle avait obtenue, ne put s'expliquer ce mouvement de retraite. Alvinzi, de son côté, avait commencé sa retraite à trois heures du matin, pour passer la Piave; mais il ne tarda pas être instruit, par

sa cavalerie légère, du mouvement rétrograde de l'armée française ; il revint sur la Brenta, et le lendemain passa cette rivière pour suivre le mouvement de son ennemi. Napoléon se porta à la division Vaubois, la fit réunir sur le plateau de Rivoli, et lui dit : " Soldats, je " ne suis pas content de vous ; vous n'avez " montré ni discipline, ni constance, ni bra- " voure ; aucune position n'a pu vous rallier ; " vous vous êtes abandonnés à une terreur pa- " nique. Vous vous êtes laissé chasser de posi- " tions où une poignée de braves devait arrêter " une armée. Soldats de la 39e et de la 85e vous " n'êtes pas des soldats français. Général chef " d'état-major, faites écrire sur les drapeaux : " *Ils ne sont plus de l'armée d'Italie !* " Cette harangue, prononcée d'un ton sévère arracha des larmes à ces vieux soldats : les lois de la discipline ne purent étouffer les accens de leur douleur ; plusieurs grenadiers qui avaient des armes d'honneur s'écrièrent : " Général, on " nous a calomniés ; mettez-nous à l'avant- " garde, et vous verrez si la 39e et la 85e sont " de l'armée d'Italie." Ayant ainsi produit l'effet qu'il voulait, il leur adressa quelques paroles de consolation. Ces deux régimens, quelques jours après, se couvrirent de gloire.

§ IV.

En dépit des revers qu'il venait d'essuyer sur la Brenta, les opérations d'Alvinzi se trouvaient couronnées du plus brillant succès. Il était maître de tout le Tyrol et de tout le pays entre la Brenta et l'Adige. Mais le plus difficile lui restait encore à faire ; c'était de passer l'Adige de vive force devant l'armée française, d'opérer sa jonction avec Davidowich, en passant sur le corps des braves postés en avant de Vérone. La chaussée de Vérone à Vicence longe l'Adige pendant trois lieues, jusqu'à Villa-Nova, où elle tourne perpendiculairement à gauche, se dirigeant droit sur Vicence. A Villa-Nova, la petite rivière de l'Alpon la coupe et se jette, après avoir traversé Arcole, dans l'Adige, près Albaredo ; sur la gauche de Villa-Nova se trouvent des hauteurs, connues sous le nom de position de Caldiero ; en les occupant, on couvre Vérone et on est en mesure de tomber sur les derrières de l'ennemi, qui manœuvre sur le bas Adige. Une fois la défense de Montebaldo assurée, et les troupes de Vaubois ayant repris contenance, Napoléon résolut d'occuper Caldiero, comme donnant plus de chances à la défensive et plus d'énergie

à son attitude. Le 11, à deux heures après-midi, l'armée passa les ponts de Vérone ; la brigade Verdier, en tête, culbuta l'avant-garde ennemie, fit plusieurs centaines de prisonniers, et prit position, à la nuit, au pied de Caldiero. Le feu des bivouacs, le rapport des affidés, celui des prisonniers, ne laissèrent aucun doute sur les intentions d'Alvinzi ; il recevait la bataille et s'était établi solidement sur ces belles positions, appuyant sa gauche aux marais d'Arcole, et sa droite au mont Olivetto et au village de Colognola. Cette position est bonne dans les deux sens. Il s'était couvert par quelques redoutes et de formidables batteries. A la pointe du jour on reconnut la ligne de bataille de l'ennemi : sa gauche était inexpugnable ; sa droite parut mal appuyée. Pour profiter de cette faute, Masséna reçut ordre de marcher avec sa division, pour occuper un mamelon qui débordait la droite de l'ennemi et qu'il avait négligé d'occuper. Le général de brigade Launay gravit la hauteur avec intrépidité à la tête d'un corps de tirailleurs ; mais s'étant trop avancé, il ne put être soutenu à temps par la division qui, après avoir gravi la hauteur, se trouva arrêtée par un ravin. Il fut repoussé et fait prisonnier. L'ennemi éclaire sur sa faute, rectifia de suite sa position ; il ne

fut plus possible de l'attaquer avec espérance de succès. Cependant le feu était engagé sur toute la ligne, et se soutint toute la journée. La pluie tombait par torrens ; les terres étaient tellement trempées, que l'artillerie française ne pouvait faire aucun mouvement, tandis que celle des Autrichiens étant en position et avantageusement placée, produisait tout son effet. L'ennemi fit plusieurs tentatives pour attaquer à son tour, mais fut vivement repoussé. Les deux armées bivouaquèrent sur leurs positions respectives. La pluie continua toute la nuit avec une telle force, que, dans la matinée du lendemain, le général en chef jugea convenable de rentrer dans son camp en avant deVérone.

Les pertes, dans cette affaire, furent égales ; l'ennemi s'attribua, avec raison, la victoire ; ses avant-postes s'approchèrent de St.-Michel, et la situation des Français devint vraiment critique.

§ V.

Vaubois avait fait des pertes considérables ; il n'avait plus que 8,000 hommes. Les deux autres divisions, après s'être vaillamment battues sur la Brenta, et avoir manqué leur opé-

ration sur Caldiero, n'avaient plus que treize mille hommes sous les armes. Le sentiment des forces de l'ennemi était dans toutes les têtes.

Les soldats de Vaubois, pour justifier leur retraite, disaient s'être battus un contre trois. L'ennemi avait perdu aussi sans doute, mais il était plus nombreux, mais il avait gagné beaucoup de pays. Il avait compté à son aise le petit nombre de Français; aussi ne doutait-il plus de la délivrance de Mantoue, ni de la conquête de l'Italie. Dans son délire, il réunit et fit fabriquer avec ostentation une grande quantité d'échelles, menaçant d'enlever Vérone d'assaut. La garnison de Mantoue s'était réveillée; elle faisait de fréquentes sorties, harcelait sans cesse les assiégeans, qui n'étaient que 8 à 9,000 pour contenir une garnison de 25,000, dont 10 à 12,000, il est vrai, étaient malades. Les Français n'étaient plus en position de prendre l'offensive nulle part; ils étaient contenus d'un côté par la position de Caldiero, de l'autre par les gorges du Tyrol. Mais quand même les positions de l'ennemi eussent permis d'entreprendre contre lui, sa supériorité numérique était trop connue; il fallait lui laisser prendre l'initiative, et attendre patiemment ce qu'il voudrait entreprendre. La saison était extrê-

ment mauvaise, tous les mouvemens se faisaient dans la boue. L'affaire de Caldiero, celle du Tyrol, avaient sensiblement baissé le moral du soldat français; il avait bien encore le sentiment de sa supériorité à nombre égal, mais il ne croyait pas pouvoir résister à un nombre si supérieur. Un grand nombre de braves avaient été blessés deux ou trois fois à différentes batailles, depuis l'entrée en Italie. La mauvaise humeur s'en mêlait:

" Nous ne pouvons pas, seuls, disaient-" ils, remplir la tâche de tous. L'armée d'Al-" vinzi, qui se trouve ici, est celle devant " laquelle les armées du Rhin, et de Sambre-et " Meuse se sont retirées, et elles sont oisives " dans ce moment; pourquoi est-ce à nous à " remplir leur tâche? Si nous sommes battus " nous regagnerons les Alpes en fuyards et " sans honneur; si, au contraire, nous sommes " vainqueurs, à quoi aboutira cette nouvelle " victoire? On nous opposera une autre armée " semblable à celle d'Alvinzi, comme Alvinzi " lui-même a succédé à Wurmser, comme " Wurmser a succédé à Beaulieu, et dans cette " lutte inégale il faudra bien que nous finis-" sions par être écrasés." Napoléon faisait répondre; " Nous n'avons plus qu'un effort à " faire, et l'Italie est à nous. L'ennemi est sans

" doute plus nombreux, mais la moitié de ses " troupes est composée de recrues; battu, " Mantoue succombe, nous demeurons maîtres " de tout, nos travaux finissent ; car non-seu- " lement l'Italie, mais encore la paix générale " est dans Mantoue. Vous voulez aller sur les " Alpes, vous n'en êtes plus capables ; des bi- " vouacs arides et glacés de ces stériles ro- " chers, vous avez bien pu conquérir les plai- " nes délicieuses de la Lombardie ; mais des " bivouacs riants et fleuris de Italie, vous " n'êtes plus capables de retourner dans les " neiges. Des secours nous sont arrivés, d'au- " tres sont en route ; que ceux qui ne veulent " plus se battre ne cherchent pas de vains pré- " textes ; car, battez Alvinzi, et je vous réponds " de votre avenir." Ces paroles, répétées par tout ce qu'il y avait de cœurs généreux, relevaient les âmes, et faisaient passer successivement à des sentimens opposés. Ainsi, tantôt l'armée, dans son découragement, eût voulu se retirer, tantôt, remplie d'enthousiasme, elle parlait d'aller en avant. " Est-ce aux soldats " d'Italie de souffrir patiemment les insultes " et les provocations de ces esclaves !" Lorsque l'on apprit à Brescia, Bergame, Milan, Crémone, Lodi, Pavie, Bologne, que l'armée avait essuyé un échec ; les blessés, les malades sor-

tirent des hôpitaux, encore mal guéris, pour reprendre leur place dans les rangs ; les blessures d'un grand nombre de ces braves étaient encore sanglantes. Ce spectacle touchant remplissait l'âme des plus vives émotions.

§ VI.

Enfin, le 14 novembre, à la nuit tombante, le camp de Vérone prit les armes ; trois colonnes se mirent en marche dans le plus grand silence, traversèrent la ville, passèrent l'Adige sur les trois ponts et se formèrent sur la rive droite. L'heure du départ, la direction, qui est celle de la retraite, le silence que garde l'ordre du jour, contre l'habitude constante d'annoncer qu'on va se battre, la situation des affaires, tout, enfin, indique qu'on se retire. Ce premier pas de retraite entraîne nécessairement la levée du siége de Mantoue et présage la perte de l'Italie. Ceux des habitans qui plaçaient dans les victoires des Français l'espoir de leurs nouvelles destinées, suivent, inquiets et le cœur serré, les mouvemens de cette armée qui emporte toutes leurs espérances. Cependant l'armée, au lieu de suivre la route de Peschiera, prend tout à coup à gauche, longe l'Adige, et arrive avant le jour à Ronco ; Andréossy ache-

vait d'y jeter un pont. Aux premiers rayons du soleil, elle se voit avec étonnement, par un simple à gauche, sur l'autre rive. Alors les officiers et les soldats qui, du temps qu'ils poursuivaient Wurmser, avaient traversé ces lieux, commencèrent à deviner l'intention de leur général : il veut tourner Caldiero qu'il n'a pu enlever de front ; avec 13,000 hommes ne pouvant lutter en plaine contre 40,000, il porte son champ de bataille sur des chaussées entourées de vastes marais, où le nombre ne pourra rien, mais où le courage des têtes de colonnes décidera de tout. L'espérance de la victoire ranime alors tous les cœurs, et chacun promet de se surpasser pour seconder un plan si beau et si hardi. Kilmaine était resté dans Vérone avec 1,500 hommes de toutes armes, les portes fermées, les communications sévèrement interdites ; l'ennemi ignorait parfaitement ce mouvement. Le pont de Ronco fut jeté sur la droite de l'Alpon, à peu près à un quart de lieue de son embouchure ; ce qui a été un objet de critique pour les militaires mal instruits. En effet, si le pont eût été placé sur la rive gauche vis-à-vis Albaredo, 1° l'armée se fût trouvée déboucher par une vaste plaine, et c'est ce que son général voulait éviter ; 2° Alvinzi qui occupait les hauteurs de

Caldiero eût, en garnissant la rive droite de l'Alpon, couvert la marche de la colonne qu'il aurait dirigée sur Vérone ; il eût forcé cette ville faiblement gardée et eût opéré sa jonction avec l'armée du Tyrol ; la division de Rivoli, prise entre deux feux, eût été obligée de se retirer sur Peschiera, l'armée tout entière en eût été étrangement compromise ; au lieu qu'en jetant le pont sur la droite de l'Alpon, on obtenait l'avantage inappréciable 1° d'attirer l'ennemi sur trois chaussées, traversant un vaste marais ; 2° de se trouver en communication avec Vérone, par la digue qui remonte l'Adige et passe au village de Porcil et de Gambione, où Alvinzi avait son quartier-général, sans que l'ennemi eût aucune position à prendre, ni pût couvrir d'aucun obstacle naturel le mouvement des troupes qu'il aurait fait marcher pour attaquer Vérone. Cette attaque n'était plus possible, puisque toute l'armée française l'eût pris en queue, pendant que les murailles de la ville en auraient arrêté la tête. Trois chaussées partent du pont de Ronco : la première, celle de gauche, se dirige sur Vérone en remontant l'Adige, passe aux villages de Bionde, de Porcil, où elle débouche en plaine ; la deuxième, celle du centre, conduit à Villa-Nova et traverse le village d'Arcole, en pas-

sant l'Alpon sur un petit pont de pierre ; la troisième, celle de droite, descend l'Adige et conduit à Albaredo. Il y a trois mille six cents toises de Ronco à Porcil, deux mille de Porcil à Caldiero, trois lieues de Caldiero à Vérone. Il y a deux mille deux cents toises de Ronco à Arcole, trois mille du pont d'Arcole à Villa-Nova ; cent de Ronco à l'embouchure de l'Alpon, cinq cents de là à Albaredo.

Trois colonnes s'engagèrent sur ces trois chaussées : celle de gauche remonta l'Adige jusqu'à l'extrémité des marais, au village de Porcil, d'où elle apercevait les clochers de Vérone ; il était dès-lors impossible à l'ennemi de marcher sur cette ville. La colonne du centre se porta sur Arcole, où les tirailleurs français parvinrent jusqu'au pont sans être aperçus : deux bataillons de Croates avec deux pièces de canon, y bivouaquaient pour garder les derrières de l'armée, et surveiller les partis que la garnison de Legnago aurait pu jeter dans la campagne ; cette place n'étant qu'à trois lieues sur la droite. Le pays entre Arcole et l'Adige n'étaint point gardé ; Alvinzi s'était contenté d'ordonner des patrouilles de hussards qui, trois fois par jour, parcouraient les digues des marais sur les bords de l'Adige. La route de Ronco à Arcole rencontre l'Alpon à douze

cents toises, delà elle remonte pendant dix mille toises la rive droite de ce petit ruisseau, jusqu'au pont de pierre qui tourne perpendiculairement à droite et entre dans le village d'Arcole. Les Croates étaient bivouaqués, la droite appuyée au village et la gauche vers l'embouchure, ayant devant leur front la digue dont ils n'étaient séparés que par le ruisseau ; tirant devant eux, ils prirent en flanc la colonne dont la tête était sur Arcole ; elle se replia en toute hâte jusqu'au pont où la chaussée cesse de prêter le flanc à la rive gauche. Augereau, indigné de ce mouvement rétrograde de son avant-garde, s'élança sur le pont à la tête de deux bataillons de grenadiers ; mais accueilli par une vive fusillade de flanc, il fut ramené sur sa division. Alvinzi, instruit de cette attaque ne la comprit pas d'abord ; cependant à la pointe du jour, il put observer des clochers voisins le mouvement des Français. Les reconnaissances de ses hussards furent reçues à coups de fusil sur toutes les digues et poursuivies par la cavalerie : il lui fut dès-lors évident que les Français avaient passé l'Adige et se trouvaient sur ses derrières. Il lui parut insensé d'imaginer qu'on pût jeter ainsi toute une armée dans des marais impraticables ; il pensa que c'était des troupes légères qui s'étaient portées de ce

côté pour l'inquiéter et pour masquer une attaque réelle qui déboucherait par la chaussée de Vérone. Cependant ses reconnaissances lui ayant rapporté que tout était tranquille sur Vérone, il jugea important de chasser des marais ces troupes légères ; il dirigea une division sur la digue d'Arcole, sous Métrouski, et une sur la digue de gauche, sous Provera. Vers neuf heures du matin, elles attaquèrent vivement ; Masséna, qui était chargé de la digue gauche, ayant laissé engager l'ennemi, courut sur lui au pas de charge, l'enfonça, lui causa beaucoup de perte, et fit un grand nombre de prisonniers.

La même chose arriva sur la digue d'Arcole : aussitôt que l'ennemi eut dépassé le coude de la chaussée, il fut attaqué au pas de charge, mis en déroute par Augereau, laissant des prisonniers et du canon au pouvoir du vainqueur ; les marais furent couverts de cadavres. Il devenait de la plus haute importance de s'emparer d'Arcole, puisque de là, en débouchant sur les derrières de l'ennemi, on se fût emparé du pont de Villa-Nova sur l'Alpon, qui était sa seule retraite, et qu'on y eût été établi avant qu'il pût être fermé ; mais Arcole résista à plusieurs attaques. Napoléon voulut essayer un dernier effort de sa

personne ; il saisit un drapeau, s'élance sur le pont et l'y place ; la colonne qu'il commandait l'avait à moitié franchi, lorsque le feu de flanc et l'arrivée d'une division ennemie firent manquer l'attaque ; les grenadiers de la tête, abandonnés par la queue, hésitèrent ; mais entraînés par la fuite, ils ne voulurent pas se dessaisir de leur général ; ils le prirent par les bras, les habits, et l'entraînèrent avec eux au milieu des morts, des mourans et de la fumée ; il fut précipité dans un marais, il y enfonça jusqu'à la moitié du corps, il était au milieu des ennemis : les grenadiers s'aperçurent que leur général était en danger, un cri se fit entendre : " *Soldats en avant pour sauver le général.*" Ces braves revinrent aussitôt au pas de course sur l'ennemi, le repoussèrent jusqu'au-delà du pont, et Napoléon fut sauvé. Cette journée fut celle du dévouement militaire. Lannes était accouru de Milan, blessé à Governolo, il était encore souffrant, il se plaça entre l'ennemi et Napoléon, le couvrit de son corps, et reçut trois blessures, ne voulant jamais le quitter. Muiron aid-de-camp du général en chef, fut tué couvrant de son corps son général. Mort héroïque et touchante ! Belliard, Vignoles furent blessés en ramenant les troupes en avant. Le brave général Robert fut tué, c'était un soldat solide

au feu. Le général Guieux passa l'Adige à Albaredo sur le bac avec une brigade. Arcole fut pris à revers ; mais pendant ce temps, Alvinzi, instruit du véritable état des choses, avait conçu tout le danger de sa position ; il avait abandonné Caldiero en toute hâte, défait ses batteries et fait repasser le pont à tous ses parcs et ses réserves.

Les Français, du haut du clocher de Ronco, virent avec douleur cette proie leur échapper, et ce fut à la vue des mouvemens précipités de l'ennemi, qu'on put juger toute l'étendue et les conséquences du dessein de Napoléon. Chacun vit quels pouvaient être les résultats d'une combinaison si profonde et si hardie.

L'armée ennemie, par sa retraite précipitée, échappait à sa destruction ; ce ne fut que vers les quatre heures que le général Guieux put marcher sur Arcole par la rive gauche de l'Alpon : le village fut enlevé sans coup férir ; mais alors il était sans intérêt ; il était six heures trop tard ; l'ennemi avait pris sa position naturelle ; Arcole n'était plus qu'un poste intermédiaire entre le front des deux armées, tandis que le matin, il était sur les derrières de l'ennemi.

Toutefois de grands résultats avaient couronné cette journée ; Caldiero était évacué, Vé-

rone ne courait plus de dangers, deux divisions d'Alvinzi avaient été défaites avec des pertes considérables ; de nombreuses colonnes de prisonniers et grand nombre de trophées défilèrent au travers du camp et remplirent d'enthousiasme les soldats et les officiers ; chacun reprit la confiance et le sentiment de la victoire.

Cependant Davidowich avec le corps du Tyrol avait attaqué la Corona et s'en était emparé ; il occupait Rivoli. Vaubois occupait les hauteurs de Bassolingo ; Kilmaine, débarrassé de toute crainte sur la rive gauche, par l'évacuation de Caldiero, avait dirigé son attention sur l'enceinte de Vérone et la rive droite ; mais si Davidowich marchait sur Vaubois, et le forçait à se jeter sur Mantoue, il faisait lever le blocus de cette ville et coupait la retraite au quartier-général et à l'armée qui était à Ronco. Il y a treize lieues de Rivoli à Mantoue, il y en a dix de Ronco à cette ville, par de très-mauvais chemins ; il fallait donc être, à la pointe du jour, en mesure de soutenir Vaubois, de protéger le blocus de Mantoue et les communications de l'armée, et de battre Davidowich ; il s'était avancé dans la journée. Pour la réussite de ce projet, il était nécessaire de calculer les heures.

Le général en chef, dans l'incertitude de ce

qui se serait passé dans la journée, crut devoir supposer que tout aurait été mal du côté de Vaubois ; qu'il avait été forcé et qu'il avait pris position entre Roverbelá et Castel-Novo. Il fit évacuer Arcole qui avait coûté tant de sang, replia l'armée sur la rive droite de l'Adige, ne laissant sur la rive gauche qu'une brigade et quelques pièces de canon, et ordonna dans cette position que le soldat fît la soupe. Si l'ennemi avait marché sur Rivoli, il fallait lever le pont de l'Adige, disparaître devant Alvinzi, arriver à temps pour secourir Vaubois. Il laissa à Arcole des bivouacs allumés et entretenus par des piquets de grand'garde, pour qu'Alvinzi ne s'aperçût de rien. A quatre heures du matin l'armée prit les armes ; mais dans le même moment un officier de Vaubois apprit qu'il était encore, à six heures du soir, en position à Russolino, et que Davidowich n'avait pas bougé. Ce général avait commandé un des corps de Wurmser ; il se ressouvenait de la leçon et n'avait garde de se compromettre. Cependant vers les trois heures du matin Alvinzi, instruit de la marche rétrograde des Français, fit occuper Arcole et Porcil et dirigea au jour deux colonnes sur les deux digues : la fusillade s'engagea à deux cents toises du pont de Ronco ; les Français le repassèrent au pas de charge, tom-

bèrent sur l'ennemi, le rompirent et le poursuivirent jusqu'aux débouchés des marais, qu'il remplit de ses morts : des drapeaux, du canon et des prisonniers, furent les trophées de cette journée, où deux nouvelles divisions autrichiennes furent défaites.

Sur le soir, le général en chef, par les mêmes motifs et les mêmes combinaisons que la veille, fit les mêmes mouvemens, concentrant toutes ses troupes sur la rive droite de l'Adige, ne laissant qu'une avant-garde sur la rive gauche.

Alvinzi, induit en erreur par un espion qui assurait que les Français étaient en marche sur Mantoue et n'avaient laissé qu'une avant-garde sur Ronco, déboucha de son camp avant l'aurore.

A cinq heures du matin, le quartier-général français sut que Davidowich n'avait point fait de mouvement, que Vaubois était dans ses mêmes positions ; l'armée repassa le pont, les têtes de colonnes des deux armées se rencontrèrent à moitié des digues ; le combat fut opiniâtre, indécis pendant un moment, la 75^{e} fut rompue ; les balles arrivaient sur le pont : le général en chef plaça la 32^{e} en embuscade, ventre à terre dans un petit bois de saules, le long de la digue, près la tête du pont ; elle se releva à

propos, fit une décharge, marcha à la baïonnette, et culbuta dans les marais une colonne serrée, épaisse dans toute sa longueur; c'étaient 3,000 Croates, ils y périrent tous. Masséna sur la gauche éprouvait des vicissitudes ; mais il marcha à la tête de ses troupes, son chapeau au bout de son épée en signe de drapeau, et fit un horrible carnage de la division qui lui était opposée. Après midi le général en chef jugea qu'enfin le moment de finir était venu, car si Vaubois avait été battu ce même jour par Davidowich, il serait obligé de se porter la nuit prochaine à son secours et à celui de Mantoue. Dès lors Alvinzi se porterait sur Vérone, il recueillerait l'honneur et les résultats de la victoire ; tant d'avantages remportés dans trois journées seraient perdus, au lieu que s'il le repoussait au-delà de Villa-Nova, il pourrait marcher au secours de Vaubois par Vérone. Il fit compter soigneusement le nombre des prisonniers, récapitula les pertes de l'ennemi, il acquit la preuve qu'il s'était affaibli dans ces trois jours de plus de 25,000 hommes, qu'ainsi désormais ses forces en bataille ne seraient pas supérieures de beaucoup plus d'un tiers aux Français. Il ordonna de sortir des marais, et d'aller attaquer l'ennemi en plaine. Les circonstances de ces trois journées avaient tellement

changé le moral des deux armées, que la victoire était assurée. L'armée passa le pont jeté à l'embouchure de l'Alpon ; Elliot, aide-de-camp du général en chef, avait été chargé d'en construire un second, il y fut tué. A deux heures après-midi l'armée française était en bataille, sa gauche à Arcole et sa droite dans la direction de Porto-Legnago ; elle avait en face l'ennemi dont la droite appuyait à l'Alpon et la gauche à des marais ; il était à cheval sur la route de Vicence. L'adjudant-général Lorset était parti de Legnago avec 6 à 700 hommes, quatre pièces de canon et 200 chevaux, pour tourner les marais auxquels l'ennemi appuyait sa gauche. Vers trois heures, au moment où ce détachement se portait en avant, que la canonnade était vive sur toute la ligne, et que les tirailleurs étaient aux mains, le chef d'escadron Hercule eut ordre de se diriger avec vingt-cinq guides et quatre trompettes au travers des roseaux, et de charger sur l'extrémité de la gauche de l'ennemi, lorsque la garnison de Legnago commencerait à canonner par derrière. Cet officier exécuta ce mouvement avec intelligence, et contribua beaucoup au succès de la journée : la ligne fut rompue, l'ennemi se mit en retraite ; son général avait échelonné 6 à 7,000 hommes sur ses derrières, pour assurer

ses parcs et sa retraite ; il n'avait pas sur le champ de bataille plus de monde que les Français ; il fut mené battant toute la soirée, et perdit beaucoup de prisonniers : l'armée passa la nuit dans sa position. Malgré trois jours de victoires, ce fut un problême parmi les généraux et officiers supérieurs, de savoir ce qu'ordonnerait le général pour le lendemain ; ils pensaient que content d'avoir éloigné l'ennemi, il ne s'engagerait pas dans les plaines du Vicentin et qu'il regagnerait Vérone par la rive gauche de l'Adige, pour de là marcher sur Davidowich et occuper Caldiero, ce qui avait été le premier but de sa manœuvre. Mais l'ennemi avait tant souffert, ces trois jours, dans son personnel et dans son moral, qu'il n'était plus à redouter dans la plaine : au jour, on reconnut qu'il avait fait sa retraite sur Vicence ; l'armée le poursuivit, mais arrivée à Villa-Nova, la cavalerie seule continua sa poursuite : l'infanterie s'arrêta pour attendre les rapports de la contenance que ferait son arrière-garde. Le général en chef entra dans le couvent de Saint-Boniface, l'église avait servi d'ambulance, 4 à 500 blessés y avaient été entassés, la plus grande partie étaient morts ; il en sortait une odeur cadavéreuse ; il reculait d'horreur, lorsqu'il s'entendit nommer par son nom. Deux malheureux soldats étaient depuis

trois jours au milieu des morts, sans avoir mangé, sans avoir été pansés ; ils désespéraient d'eux-mêmes, mais furent rappelés à la vie par la vue de leur général ; tous les secours leur furent prodigués. Ayant reçu les rapports que l'ennemi, dans la plus grande déroute, ne tenait nulle part, et que son arrière-garde avait déjà dépassé Montebello, il se porta par un à gauche, sur Vérone pour attaquer l'armée du Tyrol. Les éclaireurs arrêtèrent un officier d'état-major, que Davidowich envoyait à Alvinzi ; il venait des montagnes et se croyait au milieu des siens. D'après ses dépêches, on apprit que depuis trois jours les ennemis ne s'étaient point communiqués, que Davidowich ignorait tout ce qui se passait. Alvinzi perdit dans les trois journées d'Arcole 18,000 hommes, dont 6,000 prisonniers, quatre drapeaux et dix-huit pièces de canon.

L'armée française rentra triomphante dans Vérone par la porte de Venise, trois jours après en être sortie mystérieusement par la porte de Milan. On se peindrait difficilement l'étonnement et l'enthousiasme des habitans : les ennemis mêmes les plus déclarés ne purent comprimer leur admiration, et joignirent leurs hommages à ceux des patriotes ; mais l'armée ne s'arrêta pas, elle passa l'Adige, se porta

sur Davidowich, qui, le 17, avait attaqué Bassolino, et avait jeté Vaubois sur Castel-Novo. Masséna se porta sur Castel-Novo, s'y joignit avec Vaubois, attaqua Rivoli. Augereau se porta sur la rive gauche de l'Adige, sur Dolce, prit 1,500 hommes, deux équipages de pont, neuf canons et beaucoup de bagage ; cependant de si grands résultats n'étaient pas obtenus sans perte. L'armée avait plus que jamais besoin de repos, il n'était pas convenable qu'elle se portât dans le Tyrol, et qu'elle s'étendît jusqu'à Trente. Il était à croire que Mantoue ouvrirait ses portes avant que le général autrichien pût se former une nouvelle armée : la garnison de cette place était réduite à la demi-ration, elle avait grand nombre de déserteurs ; les hôpitaux étaient encombrés ; tout annonçait une prompte reddition ; la mortalité y était très-grande, les maladies moissonnaient chaque jour plus de monde qu'il n'en eût fallu pour gagner une grande bataille.

CHAPITRE XIII.

NÉGOCIATIONS PENDANT 1796.

I. Avec la république de Gênes.—II. Avec le roi de Sardaigne.—III. Avec le duc de Parme.—IV. Avec le duc de Modène.—V. Avec la cour de Rome.—VI. Avec le grand-duc de Toscane.—VII. Avec le roi de Naples.—VIII. Avec l'empereur d'Allemagne.—IX. Congrès lombard; République cispadane.

---

§ Ier.

LA minorité de l'aristocratie qui gouvernait la république de Gênes, la majorité du tiers-état, le peuple tout entier de la rivière du Ponent, étaient favorables aux idées françaises. La ville de Gênes était la seule ville de cet état qui eût de la consistance; elle était défendue par une double enceinte bastionnée, une nombreuse artillerie, 6,000 hommes de troupes de ligne et 6,000 gardes nationaux; au premier signal du sénat, 30,000 hommes des corporations inférieures telles que celles des charbonniers et des portefaix: les paysans des vallées de la Polcevera,

du Beragno et de la Fontana-Bona, étaient prêts à se porter pour la défense du prince. Il fallait une armée de 40,000 hommes, un équipage de siége, et deux mois de travaux, pour s'emparer de cette capitale. En 1794, 1795 et au commencement de 1796, l'armée austro-sarde la couvrait au nord et communiquait avec elle par la Bochetta ; l'armée française la couvrait à l'ouest et communiquait avec elle par la Corniche de Savone ; placée ainsi entre les deux armées belligérantes, Gênes était en mesure d'être également secourue par l'une ou par l'autre, elle tenait la balance entre elles ; celle pour laquelle elle se serait déclarée, aurait acquis un grand avantage ; elle était donc, dans cette circonstance, d'un grand poids dans les affaires d'Italie. Le sénat sentait toute la délicatesse et la force que lui donnait cette position ; il s'en prévalut pour se maintenir neutre, et se refuser constamment aux offres et aux menaces de la coalition. Son commerce s'étendit, il fit refluer dans la république d'immenses richesses. Mais son port avait été violé par l'escadre anglaise ; la catastrophe de la frégate la *Modestè* avait ému vivement tous les cœurs français : la convention avait dissimulé, mais en attendant le moment favorable pour

exiger une réparation éclatante. Plusieurs des familles nobles, les plus attachées à la France, avaient été bannies ; c'était une nouvelle insulte que le gouvernement français avait à redresser. Après les batailles de Loano, dans l'hiver de 1796, le directoire jugea le moment d'autant plus favorable, que la pénurie où était son armée d'Italie, lui faisait attacher une grande importance à un secours extraordinaire de cinq à six millions. Ces négociations étaient entamées lorsque Napoléon arriva au commandement de l'armée ; il désapprouva cette mesquine politique qui ne pouvait être couronnée d'aucun succès, et qui avait nécessairement pour résultat d'aigrir et d'indisposer le peuple important de cette capitale. " Il faut, disait-il, es- " calader les remparts, s'y établir par un coup " de main vigoureux, détruire l'aristocratie, ou " respecter son indépendance ; et surtout lui " laisser son argent." Peu de jours après, les armées ennemies ayant été rejetées au-delà du Pô, et le roi de Sardaigne ayant posé les armes, la république de Gênes fut à la merci de la France. Le directoire eût voulu y établir la démocratie ; mais déjà les armées françaises étaient trop en avant. La présence et peut-être le séjour pendant plusieurs semaines d'un corps de

15,000 Français sous les murs de Gênes, eût été nécessaire pour assurer le succès d'une pareille révolution.

Déjà tout retentissait de la marche de Wurmser, qui alors traversait l'Allemagne et entrait dans le Tyrol. Depuis lors, la défaite de Wurmser, les manœuvres dans le Tyrol et par les gorges de la Brenta, les mouvemens d'Alvinzi pour débloquer Wurmser dans Mantoue, rendirent successivement nécessaire la concentration de l'armée sur l'Adige ; d'ailleurs l'armée n'avait rien à redouter des Génois ; les dominateurs étaient divisés entre eux et le peuple nous était favorable.

Girola, ministre de l'empereur, profitant de l'éloignement de l'armée et favorisé secrètement par les familles feudataires, avait allumé une insurrection dans les fiefs impériaux, et formé des bandes de déserteurs piémontais, de vagabonds, sans emploi par le licenciement des troupes légères piémontaises, et de prisonniers autrichiens mal gardés par les Français, qui s'échappaient en route. Ces bandes infestaient tout l'Apennin et les derrières de l'armée. Il devint urgent, dans le courant de juin, de mettre fin à cet état de choses ; un détachement de 1,200 hommes et la

présence du général en chef à Tortone, suffirent pour faire tout rentrer dans l'ordre ; il donna alors des instructions au ministre français à Gênes, Faypoult, pour entamer des négociations, afin d'accroître notre influence dans le gouvernement, autant que cela se pourrait faire sans rendre nécessaire la présence d'une armée.

Il exigea 1° l'expulsion du ministre autrichien Girola ; 2° l'expulsion des familles feudataires, conformément à un des statuts de la république ; 3° enfin le rappel des familles bannies.

Ces négociations traînèrent en longueur. Sur ces entrefaites, cinq bâtimens de commerce français furent enlevés sous le feu des batteries génoises, sans que celles-ci les protégeassent; le sénat, alarmé des menaces des agens français, envoya à Paris le sénateur Vincente Spinola, fort agréable à la France, qui, après quelques négociations, signa, le 6 octobre 1796, une convention avec le ministre des relations extérieures Charles Lacroix. Tous les griefs de la France contre Gênes furent mis en oubli, le sénat paya quatre millions de contributions et rappela les bannis; il eût été possible et on eût dû profiter de cette circonstance

pour lier cette république par une alliance offensive et défensive, accroître son territoire des fiefs impériaux et de Massa di Carara, et en exiger un contingent de 4,200 hommes d'infanterie, 400 de cavalerie et 200 d'artillerie. Mais l'utilité de ce système d'alliance avec des oligarques répugna aux démocrates de Paris. Toutefois, par cette convention, la tranquillité fut rétablie et dura jusqu'à la convention de Montebello, en 1797, et pendant que l'armée française fut en Allemagne, il ne s'éleva aucun sujet de plainte sur la conduite des peuples de Gênes.

§ II.

L'armistice de Cherasco avait isolé l'armée autrichienne et permis à l'armée française de la jeter hors de l'Italie, d'investir Mantoue et d'occuper la ligne de l'Adige. La paix conclue à Paris au mois de mai suivant, mit au pouvoir de la France toutes les places fortes du Piémont, hormis Turin. Le roi de Sardaigne se trouva ainsi à la disposition de la république. Son armée était réduite à un effectif de 20,000 hommes ; son papier-monnaie menaçait de la ruine des particuliers et de l'état ; ses peuples étaient mécontens et divisés ; les idées françaises

mêmes avaient des partisans, quoique chez un petit nombre de personnes. Des politiques eussent voulu révolutionner le Piémont, afin de n'avoir plus aucune inquiétude sur les derrières de l'armée, et d'accroître nos moyens contre l'Autriche ; mais il était impossible de renverser le trône de Sardaigne, sans intervenir directement et avec des forces imposantes ; et les scènes qui se passaient devant Mantoue occupaient suffisamment toutes les troupes de la république en Italie ; d'ailleurs la révolution du Piémont pouvait entraîner dans une guerre civile : on serait obligé alors de laisser dans ce pays, pour le contenir, plus de troupes françaises qu'il ne serait possible d'en tirer de piémontaises, et en cas de retraite, la population, qui aurait été mise en fermentation, se porterait à des excès inévitables : les rois d'Espagne et de Prusse ne pouvaient-ils pas d'ailleurs être alarmés de voir la république, en haine des rois, renverser de ses propres mains un prince avec qui elle avait, peu avant, signé la paix ? Ces considérations portèrent Napoléon à arriver au même résultat par une route opposée ; celle d'un traité d'alliance offensive et défensive avec le roi de Sardaigne ; ce parti réunissait tous les avantages et n'avait aucun inconvénient : 1° ce traité serait lui-même une proclamation qui

contiendrait les mécontens, qui ne pourraient plus ajouter foi aux protestations des démocrates de l'armée qui ne manquaient pas de leur promettre l'appui de la France ; le pays resterait donc tranquille : 2° une division de bonnes, belles et vieilles troupes de 10,000 Piémontais, renforcerait l'armée française, et lui donnerait de nouvelles chances de succès : 3° l'exemple de la cour de Turin influerait heureusement sur les Vénitiens et contribuerait à les décider à chercher, dans une alliance avec la France, une garantie pour l'intégrité de leur territoire et le maintien de leur constitution ; et cependant les troupes piémontaises réunies à l'armée française en prendraient l'esprit et s'attacheraient au général qui les aurait menées à la victoire ; dans tous les cas, elles seraient des ôtages placés au milieu de l'armée, qui garantiraient des dispositions du peuple piémontais, et s'il était vrai que le roi ne put se maintenir, placé entre les républiques démocrates de Ligurie, de Lombardie et de France, sa chute serait le résultat de la nature des choses et non le résultat d'un acte politique, de nature à aliéner les autres rois alliés de la France. " L'alliance de la France avec la Sar-
" daigne, disait Napoléon, c'est un géant qui
" embrasse un pygmée ; s'il l'étouffe, c'est con-

" tre sa volonté, et par le seul effet de la diffé-
" rence extrême de leurs organes."

Le directoire ne voulut pas comprendre la sagesse et la profondeur de cette politique ; il autorisa l'ouverture des négociations, mais il en entrava la conclusion. Le sieur Poussielgues, secrétaire de légation à Gênes, eut pendant plusieurs mois des pourparlers à Turin ; il trouva la cour disposée à s'allier à la république, mais ce négociateur peu habile se laissa entraîner à des concessions qui évidemment étaient exagérées ; il promit la Lombardie au roi de Sardaigne. Or, il ne pouvait être nullement question d'accroître les états de ce prince, ni de lui donner des espérances que l'on ne voulait pas réaliser: il gagnait suffisamment à un traité, par la garantie qu'il en recevait de l'intégrité de son royaume.

Lorsque Mantoue ouvrit ses portes et que Napoléon marcha sur Tolentino pour y dicter la paix au saint-siége, et pouvoir de là marcher sur Vienne, il comprit l'importance de mettre fin aux affaires du Piémont, et autorisa le général Clarke à négocier, avec M. de Saint-Marsan, un traité d'alliance offensive et défensive ; ce traité fut signé à Bologne le premier mars 1797. Le roi recevait de la république la garantie de ses états ; il fournissait à l'armée

française un contingent de 8,000 hommes d'infanterie, 2,000 de cavalerie et vingt pièces de canon. Ne doutant pas de la ratification d'un traité ordonné par le général en chef, la cour de Turin s'empressa de réunir son contingent, qui se fût trouvé avec l'armée en Carinthie; mais le directoire hésita à ratifier ce traité, le contingent resta en Piémont, cantonné près de Novarre, pendant toute la campagne de 1797.

§ III.

La politique à suivre avec l'infant duc de Parme, était prescrite par nos rapports avec l'Espagne ; il lui fut d'abord accordé un armistice le 9 mai 1796 ; et quelques mois après, il signa à Paris sa paix avec la république ; mais le ministère français ne sut pas réaliser le but que s'était proposé le général en chef. Les succès de l'armée d'Italie avaient décidé le roi d'Espagne à conclure, en août 1796, un traité d'alliance offensive et défensive avec la république; en conséquence, il eût été facile de décider la cour de Madrid à envoyer une division de 10,000 hommes sur le Pô, pour garder l'infant de Parme, et, moyennant l'appât d'un accroissement de territoire pour ce prince,

faire marcher cette division sous les drapeaux français ; sa présence en aurait imposé à Rome et à Naples, et n'eût pas été d'un petit avantage pour le succès des événemens militaires ; l'alliance avec l'Espagne ayant décidé les Anglais à évacuer la Méditerranée, les escadres françaises et espagnoles en étaient maîtresses, ce qui facilitait les mouvemens des troupes espagnoles en Italie. La vue d'une division espagnole dans les rangs de l'armée française, eût eu une heureuse influence pour décider le sénat à une alliance avec la France, ce qui eût augmenté l'armée de 10,000 Esclavons.

§ IV.

L'armistice de Milan, du 20 mai, avait fait cesser l'état de guerre avec le duc de Modène ; l'armée française était peu nombreuse, le pays qu'elle occupait était immense, un détachement de deux ou trois bataillons pour un objet secondaire eût été une faute. L'armistice avec Modène mettait tous les moyens de ce duché à la disposition de l'armée, et n'exigeait l'emploi d'aucune troupe pour y maintenir la tranquillité publique. Le commandeur d'Est, chargé des pouvoirs du duc, entama à Paris des négociations pour la paix définitive : le mi-

nistère français, sagement, ne se pressa pas de rien conclure. Le duc, tout dévoué aux Autrichiens, s'était retiré à Venise, et la régence, qui gouvernait ses états, avait fait passer plusieurs convois de vivres dans Mantoue, au moment où le blocus fut levé, au commencement d'août et à la fin de septembre; aussitôt que le général en chef eut connaissance d'une contravention aussi directe à l'armistice, il s'en plaignit à la régence qui prétendait vainement s'en justifier sur l'existence d'anciens traités. Cependant, dans cette circonstance, un détachement de la garnison de Mantoue, qui avait passé le Pô à Borgo-Forte, fut coupé: il se porta à Reggio, le 20 octobre, voulant se rendre en Toscane; les habitans de Reggio fermèrent les portes de la ville: le détachement se réfugia dans le fort de Monte Chérisio où les patriotes le cernèrent et lui firent mettre bas les armes; deux Reggiens furent tués dans ce petit combat; ce furent les premiers Italiens qui scellèrent de leur sang la liberté de leur pays! Les prisonniers conduits à Milan par un détachement de la garde nationale de Reggio, y furent reçus en triomphe par le congrès lombard, la garde nationale de Milan et le général en chef; ce fut l'objet de plusieurs fêtes civiques qui contribuèrent à exalter les imagi-

nations italiennes. Reggio proclama sa liberté; le peuple de Modène en voulut faire autant, mais il fut contenu par la garnison: dans cet état de choses, il n'y avait pas deux partis à prendre. Le général en chef déclara que l'armistice de Milan avait été violé par la conduite de la régence en ravitaillant Mantoue ; il fit occuper militairement les trois duchés de Reggio, Modène, la Mirandole; et le 8 octobre, en vertu de son droit de conquête, il en proclama l'indépendance. Cette résolution améliora la position de l'armée, puisqu'à une régence malveillante, se trouva substitué un gouvernement provisoire tout dévoué à la cause française ; des gardes nationales composées de patriotes chauds s'armèrent dans toutes les villes des trois duchés.

§ V.

L'état de guerre ayant cessé avec Rome, par l'armistice de Bologne, le 23 juin 1796, cette cour envoya à Paris monsignor Petrarchi. Après quelques semaines de pourparlers, le ministre envoya à sa cour le projet du traité du directoire. La congrégation des cardinaux jugea qu'il contenait des choses contraires à la foi, et n'était pas admissible ; monsignor

Petrarchi fut rappelé. En septembre les négociations se rouvrirent à Florence ; les commissaires du gouvernement près de l'armée furent chargés des pouvoirs du directoire. Dès les premières conférences, ils présentèrent à monsignor Galeppi, plénipotentiaire du pape, un traité en soixante articles, comme *sine qua non*; déclarant qu'ils ne pouvaient y rien changer. On jugea à Rome qu'il contenait également des choses contre la foi ; monsignor Galeppi fut rappelé, et les négociations rompues le 25 septembre. La cour de Rome ne doutant plus que le gouvernement français ne voulût sa perte, se livra au désespoir, et résolut de se lier exclusivement avec la cour de Vienne. Elle commença par suspendre l'armistice de Bologne ; elle devait encore payer seize millions, qui étaient en marche pour Bologne, où ils devaient être livrés au trésor de l'armée. Ces convois d'argent retournèrent à Rome ; leur rentrée y fut un triomphe. Monsignor Albani partit le 6 octobre pour Vienne, pour solliciter l'appui de cette cour ; les princes romains offrirent des dons patriotiques, levèrent des régimens. Le pape envoya des proclamations pour allumer la guerre sainte, si le territoire du saint-siége était attaqué. Tous ces efforts de la cour de Rome étaient évalués pou-

voir produire une armée de 10,000 hommes, des plus misérables troupes possibles; mais elle comptait sur le roi de Naples, qui s'engagea secrètement à la soutenir avec une armée de 30,000 hommes; et, quoique l'inimitié et la mauvaise foi du cabinet des Deux-Siciles fussent connus du Vatican, il en invoquait le secours: "Tout moyen leur est bon dans "leur délire, écrivait le ministre Cacault; ils "s'accrocheraient à un fer rouge." Cet état de choses eut un effet fâcheux sur toute l'Italie.

Napoléon n'avait pas besoin de ce surcroît d'embarras; déjà il était menacé par Alvinzi, dont les troupes se rassemblaient dans le Tyrol et sur la Piave; il reprocha au ministère français de l'avoir laissé étranger à des négociations que seul il pouvait diriger. S'il eût été chargé de les diriger, comme cela eût dû être, il en eût retardé l'ouverture de deux ou trois semaines, afin d'avoir reçu les seize millions que devait le saint-siége, pour satisfaire à l'armistice de Bologne. Il n'eût pas souffert que l'on mêlât dans le traité, à la fois, les affaires spirituelles et temporelles; puisque une fois celles-ci arrangées, ce qui était l'essentiel, quelques mois de retard étaient indifférens pour s'entendre pour le spirituel; mais le mal était fait. Le gouvernement, qui le reconnut, l'investit

de l'autorité nécessaire pour y porter remède, s'il était possible. La question consistait à gagner du temps, à calmer les passions, à rendre la confiance, et à contenir dans les bornes les esprits alarmés du Vatican. Il chargea le sieur Cacault, agent de France à Rome, de désavouer confidentiellement tout ce qu'il y avait eu de spirituel dans les négociations de Paris et de Florence : de faire connaître qu'il était chargé de la négociation ; que l'on n'aurait plus affaire au directoire ni aux commissaires, mais à lui Ces ouvertures opérèrent un bon effet. Pour frapper davantage les esprits, le général se rendit à Ferrare, le 21 octobre, descendit chez le cardinal Mattei, archevêque de cette ville, et eut plusieurs conférences avec lui ; il le convainquit de ses intentions pacifiques, et le fit partir pour Rome, porter directement au pape des paroles de paix. Peu de jours après, la bataille d'Arcole mit fin aux espérances qu'avait fait naître en Italie l'armée d'Alvinzi. Napoléon jugea le moment favorable pour terminer les affaires de Rome ; il se porta à Bologne avec 1,500 Français et 4,000 Cispadans et Lombards, menaçant de marcher sur Rome ; mais, pour cette fois, cette cour se moqua de ces menaces ; elle était en correspondance avec son ministre à Vienne pour traiter, et savait que deux nou-

velles et nombreuses armées s'avançaient en Italie. Le cardinal et le ministre autrichien à Rome disaient hautement : " S'il le faut, le " pape évacuera Rome ; car plus le général fran- " çais s'éloignera de l'Adige, et plus nous se- " rons près de notre salut." En effet, quelques jours après, Napoléon instruit des mouvemens d'Alvinzi, repassa le Pô, et se porta, à tire-d'ailes, à Vérone. Mais la bataille de Rivoli détruisit pour toujours, dans le mois de janvier 1797, les espérances des ennemis de la France. Mantoue, peu après, ouvrit ses portes ; le moment de punir Rome était arrivé : une petite armée gallo-italienne marcha sur l'Apennin. Toutes les difficultés entre la France et cette cour furent terminées par le traité de Tolentino, comme on le verra au chapitre XV.

§ VI.

Le grand-duc de Toscane est le prince d'Europe, qui le premier a reconnu la république. Lorsque l'armée envahit l'Italie, il était en paix avec la France ; ses états situés au-delà de l'Apennin, n'avaient aucune influence sur le théâtre de la guerre. Si, après l'investissement de Mantoue, une brigade française se porta sur Livourne, ce fut pour en chasser

le commerce anglais, et faciliter la délivrance de la Corse; du reste les états de Toscane furent respectés. La garnison de Livourne ne fut jamais au-dessus de 1,800 hommes. C'était sans doute un sacrifice que l'emploi de trois bataillons à un objet secondaire; mais on y employa d'abord la 57e demi-brigade, qui avait beaucoup souffert, et avait besoin de repos. Manfredini, premier ministre du grand-duc, montra de l'habileté et de l'activité pour faire disparaître les obstacles qui pouvaient nuire à son maître, qui lui dut alors la conservation de ses états. Trois ou quatre conventions de peu d'importance furent signées entre le général français et le marquis de Manfredini; par la dernière, signée à Bologne, Livourne fut évacué par la garnison française: à cette occasion le grand-duc, pour solder d'anciens comptes, versa deux millions dans le trésor de l'armée. A la paix de Campo-Formio, ce prince conserva l'intégrité de ses états. Il avait éprouvé quelques inquiétudes, mais aucun dommage, pendant la guerre d'Italie; il ne lui fut fait aucun tort, tant par respect pour les traités existans, que par l'envie d'adoucir l'animosité dont était animée la maison de Lorraine contre la république, et la détacher de l'Angleterre.

§ VII.

Lorsque l'armée française fut arrivée sur l'Adige, et que la moyenne et basse Italie se trouvèrent par-là interceptées de l'Allemagne, le prince Pignatelli arriva au quartier-général, demanda pour le roi de Naples, et obtint un armistice qui fut signé le 5 juin 1796. La division de cavalerie napolitaine de 2,400 chevaux, qui faisait partie de l'armée de Beaulieu, prit des cantonnemens autour de Brescia, au milieu de l'armée française. Un plénipotentiaire napolitain se rendit à Paris pour négocier et signer la paix définitive avec la république. Le traité éprouva des difficultés, par les chicanes déplacées que l'on fit à Paris, et aussi par l'effet de cette mauvaise foi constante de la cour des Deux-Siciles. Le directoire devait se trouver trop heureux de désarmer le roi de Naples, puisque ce prince avait 60,000 hommes sous les armes et pouvait disposer de 25 à 30,000 hommes pour envoyer sur le Pô. Napoléon ne cessait de presser la conclusion de ce traité. Le ministère des relations extérieures de Paris voulait une contribution de quelques millions que la cour de Naples se refusait, avec raison, à payer ; mais dans le courant de septembre,

lorsqu'il fut connu que l'alliance de l'Espagne avec la France, et la délivrance de la Corse du joug anglais, avaient décidé le cabinet de Saint-James à rappeler ses escadres de la Méditerranée, ce qui donnait la domination de la Méditerranée et de l'Adriatique aux escadres de Toulon, la cour de Naples alarmée, souscrivit à tout ce que voulait le directoire, et la paix fut signée le 8 octobre. Mais la haine et la mauvaise foi de ce cabinet, le peu de respect qu'il portait à sa signature et à ses traités, étaient tels, que long-temps après la paix, il se plaisait à inquiéter l'Italie par des mouvemens de troupes sur ses frontières, et des menaces offensives, comme si l'on eût été, en effet, en état de guerre. Il serait difficile d'exprimer l'indignation qu'excitait ce défaut de toute pudeur et de tout respect humain, et qui entraîna enfin la perte de ce cabinet.

§ VIII.

Le gouvernement français prescrivit à Napoléon, au commencement de septembre, lorsque ses armées du Rhin et de Sambre-et-Meuse étaient encore en Allemagne, d'écrire à l'empereur que s'il ne consentait pas à la paix, il dé-

truirait ses établissemens maritimes de Fiume et de Trieste. Il n'y avait rien à se promettre d'une démarche aussi inconvenante. Plus tard, lorsque les armées de Sambre-et-Meuse et du Rhin eurent été rejetées en France, et que les têtes de pont de Kehl et d'Huningue étaient assiégées, Moreau proposa un armistice auquel l'archiduc se refusa, déclarant prétendre à la possession des deux têtes de pont, mais comme le maréchal Wurmser avec près de 30,000 Autrichiens, était bloqué dans Mantoue, et que les efforts d'Alvinzi pour le dégager venaient d'échouer à Arcole, le directoire conçut l'espoir de faire accepter le principe d'un armistice général, qui conserverait Huningue et Kehl à la France, et Mantoue à l'Autriche. Le général Clarke reçut en conséquence les pouvoirs nécessaires pour se rendre à Vienne et proposer cet armistice général, qui durerait jusqu'en juin 1797 ; les siéges de Kehl et d'Huningue seraient levés et le *statu quo* établi pour Mantoue. Des commissaires autrichiens et français feraient passer tous les jours dans cette place tous les vivres nécessaires aux habitans et aux troupes. Le général Clarke arriva le 1^er^ décembre à Milan, pour se concerter avec le général en chef qui fut chargé de faire toutes les démarches nécessaires pour obtenir

à ce plénipotentiaire les passe-ports dont il avait besoin. Napoléon lui dit : Les siéges de Kelh et d'Huningue sont faciles à faire lever ; l'archiduc n'a devant Kelh que 40,000 hommes ; il faut qu'à la pointe du jour, Moreau sorte de son camp retranché avec 60,000 hommes, le batte, prenne ses parcs et détruise tous ses ouvrages ; d'ailleurs Kehl et la tête du pont d'Huningue ne valent pas Mantoue ; il n'y aurait aucun moyen de constater le nombre des habitans, hommes, femmes et enfans, pas même celui de la garnison ; le maréchal Wurmser en réduisant tout le monde à la demi-ration, gagnerait en six mois de quoi vivre pendant six autres mois ; si l'on prétendait que l'armistice dût servir pour entamer des négociations de paix, c'était une nouvelle raison de ne pas le proposer pendant que Mantoue était au pouvoir de l'Autriche ; qu'il fallait donc gagner une bataille sous les murs de Kelh et attendre la reddition de Mantoue, pour offrir alors un armistice et la paix ; cependant les ordres du gouvernement étaient précis. Le général Clarke écrivit à l'empereur, et lui envoya une lettre du directoire ; en conséquence le baron de Vincent, aide-de-camp de l'empereur, et le général Clarke se réunirent le 3 janvier à Vicence ; ils y eurent deux

conférences; le baron de Vincent déclara que l'empereur ne pouvait recevoir à Vienne un plénipotentiaire de la république qu'il ne reconnaissait pas; que d'ailleurs il ne pouvait se séparer de ses alliés, et qu'enfin si le ministre français avait quelque communication à faire, il pouvait s'adresser à M. Giraldi, ministre d'Autriche à Turin. Ainsi, heureusement, cette idée désastreuse d'un armistice fut éludée par l'ennemi. Le plénipotentiaire français était à peine de retour sur l'Adige, que déjà Alvinzi manœuvrait pour débloquer Mantoue, ce qui donna lieu aux batailles de Rivoli et de la Favorite, comme on le verra dans le chapitre XIV.

Cependant le cabinet du Luxembourg voulut voir dans cette réponse du baron de Vincent, et on ne sait pourquoi, une porte ouverte aux négociations; et dans le courant de janvier 1797, il adressa au général Clarke des instructions pour la paix qu'il était autorisé à signer, moyennant, 1° que l'empereur renoncerait à la Belgique et au pays de Luxembourg; 2° qu'il reconnaîtrait à la république la cession de Liége et autres petits enclaves qui avaient été faits; 3° qu'il promettrait son influence pour donner en Allemagne une indemnité au Stathouder; 4° que, de son côté, la république restituerait à l'Autriche tous ses états d'Italie.

Ces conditions n'obtinrent pas l'approbation de Napoléon, qui croyait que la république avait le droit d'exiger les limites du Rhin et un état en Italie, qui nourrît l'influence française et maintînt dans sa dépendance la république de Gênes, le roi de Sardaigne et le pape ; car l'Italie ne pouvait plus être considérée comme avant la guerre ; si jamais les Français repassaient les Alpes sans y conserver un auxiliaire puissant, les aristocraties de Gênes, de Venise et le roi de Sardaigne se serreraient à l'Autriche par des liens indissolubles, influencés par la nécessité de garantir leur existence intérieure contre les idées démocratiques et populaires. Venise, qui depuis un siècle n'était d'aucune influence dans la balance de l'Europe, éclairée désormais par l'expérience, et le danger qu'elle venait de courir, aurait de l'énergie, des trésors et des armées pour renforcer l'empereur, et comprimer les idées de liberté et d'indépendance de la terre-ferme. Pontifes, rois, nobles, se réuniraient pour défendre leurs priviléges et fermer les Alpes aux idées modernes.

Trois mois après, Napoléon signa les préliminaires de paix sur les bases des limites du Rhin, c'est-à-dire, avec la place de Mayence, et une population de 1,500,000 âmes de plus à

la république, au-dessus de ce que demandait le directoire, et l'existence d'une ou deux républiques démocratiques en Italie, communiquant avec la Suisse, barrant toute l'Italie du nord au midi, des Alpes au Pô, cernant le roi de Sardaigne et couvrant, en suivant la ligne du Pô, la moyenne et la basse Italie. Au besoin, les armées françaises débouchant par Gênes, Parme, Modène, Bologne, pouvaient se trouver tout d'abord sur la Piave, ayant tourné le Mincio, Mantoue et l'Adige. Cette république de 3,000,000 d'habitans assurerait l'influence française sur les 3,000,000 d'habitans du royaume de Sardaigne, et les 3,000,000 âmes des états de l'église et de la Toscane, et même sur le royaume de Naples.

§ IX.

La conduite à tenir avec les peuples de la Lombardie était délicate ; la France était décidée à conclure la paix dès que l'empereur renoncerait à la Belgique et au Luxembourg ; à ce prix elle lui restituerait la Lombardie. On ne pouvait donc contracter aucun engagement, donner aucune garantie contraire à ces dispositions secrètes du cabinet. D'un autre côté, toutes les dépenses de l'armée devaient être

supportées par le pays, ce qui non-seulement absorbait les revenus, mais donnait lieu à un surcroît de charges plus ou moins grand, selon les lieux où séjournait plus ou moins de troupes. En France on avait supprimé les impôts indirects ; le système de contributions était fort insuffisant, le trésor était indépendant, tout était conduit avec désordre, corruption et malhabileté ; on laissait manquer tous les services ; il fallait y envoyer des contributions d'Italie, des sommes fort importantes pour secourir les armées du Rhin, les escadres de Toulon et de Brest, et même les administrations à Paris. Cependant il devenait essentiel de contrebalancer en Italie l'influence du parti autrichien, qui se composait de la noblesse, et d'une partie du clergé sur lequel Rome agissait avec plus ou moins de succès. Napoléon soutint le parti qui voulait l'indépendance de l'Italie, mais sans se compromettre, et il captiva, malgré l'état critique des temps, l'opinion de la majorité de ces peuples. Il porta non-seulement un grand respect à la religion, mais n'oublia rien de ce qui pouvait lui concilier l'esprit du clergé. Il sut se servir à propos du talisman, du mot de liberté et surtout de celui d'indépendance nationale, qui depuis les temps de Rome n'a jamais cessé d'être cher aux Italiens.

Il confia l'administration des provinces, des villes et des communes aux habitans, en choisissant les hommes les plus recommandables et qui jouissaient de la plus haute faveur populaire ; il confia la police aux gardes nationales, qui dans toute la Lombardie furent levées à l'instar de celles de la France, aux couleurs italiennes, rouge, blanc et vert. Milan avait été Guelfe ; c'était encore la disposition générale des esprits. Les patriotes devenaient tous les jours plus nombreux, les idées françaises faisaient tous les jours de nouveaux progrès, et l'esprit public fut tel, après la destruction de Wurmser, que le général en chef autorisa le congrès lombard à opérer la levée d'une légion de 3,000 hommes. Dans le courant de novembre, les généraux polonais Zayoncheck et Dombrouski accoururent de Pologne, avec un grand nombre de leurs officiers, pour offrir leurs services à l'Italie ; on autorisa le congrès à lever une légion de 3,000 Polonais. Ces troupes ne furent jamais mises en ligne contre les Autrichiens ; mais elles servirent à maintenir la tranquillité publique et à contenir l'armée du pape. Lorsque des circonstances difficiles décidèrent le général en chef à proclamer la république cispadane, le congrès lombard fut vivement alarmé ; mais on lui fit sentir que

cela tenait aux différences des circonstances. La ligne d'opérations de l'armée ne passait pas par le territoire cispadan ; et enfin il ne fut pas difficile de convaincre les plus éclairés que, quand il serait vrai que cela tînt au désir du gouvernement français, de ne pas prendre des engagemens que le succès de la guerre pouvait ne pas lui permettre de tenir, cela ne devait pas les alarmer ; car enfin, il était bien évident que le sort du parti français en Italie dépendait du hasard des champs de bataille ; que d'ailleurs, cette garantie, que dès aujourd'hui la France donnait à la république cispadane, leur était également favorable, puisque s'il arrivait qu'un jour la fatalité des circonstances obligeât la France à consentir au retour des Autrichiens en Lombardie, la république cispadane serait alors un réfuge pour les Lombards, et un foyer où se conserverait le feu sacré de la liberté italienne.

Reggio, Modène, Bologne et Ferrare, situés sur la rive droite du Pô, comprenaient toute l'étendue du pays, depuis l'Adriatique jusqu'aux états de Parme, par lesquels ils touchaient à la république de Gênes, et, par celle-ci, à la France. Si l'on craignait d'être obligé de restituer la Lombardie à l'Autriche pour faciliter la paix, on sentait d'autant plus l'importance

de conserver une république démocratique sur la rive droite du Pô, sur laquelle la maison d'Autriche n'avait aucun droit ni aucune réclamation à faire valoir.

Ces quatre états existèrent plusieurs mois indépendans sous le gouvernement de leurs municipalités ; une junte de sûreté générale composée des Caprara, etc., fut organisée pour concerter les mesures de défense, et contenir les malveillans. Un congrès composé de cent députés, se réunit à Modène dans le courant de novembre ; les couleurs lombardes y furent proclamées couleurs italiennes ; quelques bases de gouvernement furent décrétées, savoir : la suppression de la féodalité, l'égalité, les droits de l'homme ; ces petites républiques se fédérèrent pour la défense commune, et se cotisèrent pour lever une légion italienne, forte de 3,000 hommes. Le congrès était composé de personnes de tous les états ; des cardinaux, des nobles, des négocians, des hommes de loi, des hommes de lettres : insensiblement les idées s'agrandirent, la presse était libre, et enfin au commencement de janvier 1797, après quelques résistances, l'esprit de localité fut vaincu ; ces peuples se réunirent en une seule république, sous le nom de Cispadane, dont Bologne fut déclarée la capi-

tale, et ils adoptèrent une constitution représentative. Le contre-coup s'en fit sentir à Rome. L'organisation et l'esprit de ces nouveaux républicains fut une barrière efficace contre l'esprit que propageait le saint-siége, et contre les troupes qu'il réunissait en Romagne. Le congrès lombard se lia avec la république Cispadane qui, dès ce moment, fixa les regards de tous les Italiens. La ville de Bologne est des villes d'Italie, celle qui a montré constamment le plus d'énergie, et le plus de vraies lumières. En février 1797, après la paix de Tolentino, la Romagne ayant été cédée par le pape, dut être naturellement réunie à la république cispadane, ce qui en porta la population à près de 2,000,000 d'âmes.

Tel était l'état de l'Italie à la fin de l'année 1796 et au printemps de 1797, lorsque l'armée française se résolut à traverser les Alpes juliennes, et à marcher sur Vienne.

CHAPITRE XIV.

BATAILLE DE RIVOLI.

I. Affaire de Rome.—II. Situation de l'armée autrichienne.—III. Situation de l'armée française.—IV. Plan d'opérations adopté par la cour de Vienne.—V. Combat de Saint-Michel (12 janvier).—VI. Bataille de Rivoli.—VII. Passage de l'Adige par le général Provera ; sa marche sur Mantoue (14 janvier).—VIII. Bataille de la Favorite (16 janvier).—Capitulation de Mantoue (2 février).

§ 1er.

LE sénat de Venise s'exaspérait tous les jours davantage contre la cause française ; mais une double crainte enchaînait sa haine : la présence de l'armée victorieuse, et l'esprit de fermentation de la plupart de ses villes de terre-ferme. Cependant il faisait des levées d'Esclavons ; de nouveaux bataillons arrivaient successivement dans les lagunes. Les deux partis étaient en présence dans toutes les villes de la terre-ferme. Les châteaux de Vérone et de Brescia étaient occupés par les troupes françaises. Des troubles survenus à Bergame firent sentir la nécessité d'occuper la citadelle. Le général Baraguey-

d'Hilliers en prit possession. Cette précaution parut suffisante dans l'espérance que nourrissait Napoléon de la prompte reddition de Mantoue. Il ne voulait pas, avant la chûte de cette place, s'engager avec le sénat dans des discussions qui eussent compliqué sa position ; ainsi des deux côtés on dissimulait encore.

Les négociations avec Rome étaient rompues ; l'expérience avait prouvé qu'on ne pouvait rien obtenir de cette cour que par la présence de la force. Il fallait mettre un terme à cet état d'incertitude qui maintenait la fermentation en Italie. Avant l'arrivée des nouvelles armées autrichiennes, 3,000 Français et 4,000 Italiens passèrent le Pô et entrèrent à Bologne le 6 janvier ; le général en chef s'y était rendu de Milan. Manfrédini, premier ministre du grand duc de Toscane, accourut pour ménager les intérêts de ce prince : il remporta, à Florence, la conviction que les Français marchaient sur Rome ; le Vatican ne fut point dupe de ces menaces. Il avait connaissance des plans adoptés à Vienne et en espérait le succès. Le ministre d'Autriche soutenait son courage ; rien n'était plus heureux pour leurs vues que d'attirer les Français dans le fond de l'Italie ; il fallait même que le pape

quittât Rome si cela était nécessaire ; la défaite des Français sur l'Adige en serait d'autant plus assurée ; c'était sur les rives du Tibre que se déciderait le sort de l'Italie.

§ II.

En effet, Alvinzi recevait tous les jours des renforts considérables ; le Padouan, le Trévisan, et tout le Bassanais, étaient couverts de ses troupes. Les deux mois qui s'étaient écoulés depuis la bataille d'Arcole, l'Autriche les avait mis à profit pour faire arriver dans le Frioul des divisions tirées des rives du Rhin où les armées françaises étaient en quartier d'hiver. Elle avait imprimé un mouvement national à toute la monarchie. Elle leva dans le Tyrol plusieurs bataillons d'excellens tirailleurs. Il fut aisé de leur persuader qu'ils devaient défendre leur territoire et aider à reconquérir l'Italie, si essentielle à la prospérité de leurs montagnes.

Les succès de l'Autriche en Allemagne dans la campagne dernière, et ses défaites en Italie, avaient agité l'esprit public de ses peuples en sens opposé ; les grandes villes offrirent des bataillons de volontaires ; Vienne en

fournit quatre : les bataillons de Vienne reçurent de l'impératrice des drapeaux brodés de ses propres mains ; ils les perdirent, mais après les avoir défendus avec honneur.

Au commencement de janvier 1797, l'armée autrichienne d'Italie était de huit divisions d'infanterie, de forces égales, auxquelles étaient attachées plusieurs brigades de cavalerie légère, et d'une division de cavalerie de réserve, en tout 65 à 70,000 combattans (soixante quatre bataillons, trente escadrons), et 6,000 Tyroliens, sans compter 24,000 hommes de la garnison de Mantoue ; total 96 à 100,000 hommes.

§ III.

L'armée française avait été renforcée depuis Arcole de deux demi-brigades d'infanterie, tirées des côtes de la Provence, la 57e en faisait partie, et d'un régiment de cavalerie, en tout 7,000 hommes, ce qui compensait les pertes d'Arcole et du blocus de Mantoue ; elle était formée en cinq divisions : Joubert en commandait une et occupait Monte Baldo, Rivoli et Busselingo ; Rey, avec une division moins forte, était en réserve à Dezenzano ;

Masséna était à Vérone, ayant une avant-garde à Saint-Michel; Augereau était à Legnago, son avant-garde à Bevilaqua; Serrurier bloquait Mantoue. Ces cinq divisions comptaient sous les armes 43,000 hommes, dont 31,000 seulement à l'armée d'observation.

Joubert avait couvert la Corona de retranchemens; Vérone, Legnago, Peschiera Pizzighettone, étaient en bon état; les citadelles de Brescia, de Bergame, le fort de Fuentès, la citadelle de Ferrare et le fort d'Urbain, étaient également occupés par les Français, et des chaloupes canonnières les rendaient maîtres des quatre lacs de Garda, de Como, de Lugano et Majeur.

§ IV.

Wurmser avait attaqué par trois débouchés, par la chaussée de la Chièse, par Monte-Baldo, par la vallée de l'Adige. Ses colonnes devaient se réunir sur Mantoue. Quelques mois après, Alvinzi était entré en Italie avec deux armées, l'une par le Tyrol, l'autre par la Piave, la Brenta et l'Adige; elles devaient se réunir à Vérone. La cour de Vienne adopta cette fois

un nouveau plan qui se liait avec les opérations de Rome. Elle ordonna de faire deux grandes attaques, la principale par Monte-Baldo ; la seconde sur le bas Adige par les plaines du Padouan : elles devaient être indépendantes l'une de l'autre. Les deux corps d'armée se réuniraient devant Mantoue. Le principal devait déboucher par le Tyrol ; s'il battait l'armée française, il arriverait sous les murs de Mantoue et y trouverait le corps qui s'y serait porté en traversant l'Adige. Si la principale attaque échouait et que la seconde réussît, le siége de Mantoue serait également levé et la place approvisionnée ; alors ce corps d'armée se jetterait dans le Serraglio, et établirait ses communications avec Rome ; Wurmser prendrait le commandement de l'armée qui se formait dans la Romagne, avec ses 5,000 hommes de cavalerie, son état-major et sa nombreuse artillerie de campagne. La grande quantité de généraux, d'officiers et de cavaliers démontés qui se trouvaient dans Mantoue, serviraient à discipliner l'armée du pape et à former une diversion qui obligerait les Français à avoir aussi deux corps d'armée, l'un sur la rive droite, l'autre sur la rive gauche du Pô. Un agent secret fort intelligent, envoyé de

Vienne à Mantoue, fut arrêté par une sentinelle, comme il franchissait le dernier poste de l'armée de blocus. On lui fit rendre sa dépêche qu'il avait avalée ; elle était renfermée dans une boule de cire à cacheter. C'était une petite lettre écrite en français en caractères très-fins, signée de l'empereur François. Il annonçait à Wurmser qu'il serait incessamment dégagé. Dans tous les cas il lui ordonnait de ne pas capituler, d'évacuer la place, de passer le Pô, de se rendre dans les états du pape, et de prendre le commandement de l'armée du saint-siège.

§ V.

En exécution du plan adopté par la cour de Vienne, Alvinzi commanda la principale attaque, composée de 45,000 hommes, et porta son quartier-général de Bassano à Roveredo ; le général Provera prit le commandement du corps d'armée destiné à agir sur le bas Adige : trois divisions, 20,000 hommes ; il établit son quartier-général à Padoue. Le 12 janvier sa division de gauche, commandée par Bayalitsch, prit position à Caldiero, et Hohenzollern, avec l'avant-garde, à Montagnana. Le 12 Hohenzollern marcha sur Bevilaqua, où était l'avant-

garde française, commandée par le brave général Duphot qui, après une légère resistance, se retira derrière l'Adige en passant sur les ponts de Porto-Legnago. La division de Bayalitsch attaqua Saint-Michel : elle était de huit bataillons, six escadrons. Masséna marcha au secours de son avant-garde ; les Autrichiens rompus, furent poursuivis l'épée dans les reins jusqu'à Caldiero, laissant 900 prisonniers.

Instruit à Bologne, par les agens de Venise, du mouvement de l'armée autrichienne sur Padoue, le général en chef avait fait camper les troupes italiennes sur les frontières de la Transpadane, pour tenir en échec l'armée du pape, et dirigé les 3,000 Français de Bologne sur Ferrare, où ils avaient passé le Pô à Ponte-di-Lagoscura ; de sa personne il avait traversé ce fleuve à Borgo-Forte et passé au quartier-général de Roverbella ; il arriva à Vérone pendant le combat de Saint-Michel. Il ordonna le soir à Masséna de reployer dans la nuit toute sa division derrière Vérone. L'ennemi était en opération ; il fallait tenir toutes les troupes au-delà du défilé, pour pouvoir se porter sans retard où serait la véritable attaque. Dans la nuit il reçut de Legnago le rapport que l'armée autrichienne était en mouvement sur le bas Adige, que le grand état-major y était, que l'on avait vu

deux équipages de pont. Le rapport du général Duphot ne laissait aucun doute sur les nombreuses forces déployées devant lui ; il avait vu plus de 12,000 hommes, il supposait que ce n'était que la première ligne. Joubert, de la Corona, manda que, pendant toute la journée du 12, il avait été attaqué, mais qu'il avait contenu et repoussé l'ennemi, ce qui paraissait confirmer l'opinion que la principale attaque était sur le bas Adige.

§ VI.

L'ennemi n'avait pas encore démasqué ses projets, le moment de prendre un parti n'était pas arrivé. Les troupes se tinrent prêtes à faire une marche de nuit ; la division campée à Dezenzano, se porta le 13 à Castelnovo, pour y attendre de nouveaux ordres. Les nouvelles de la Chièse étaient rassurantes de ce côté. Il pleuvait à grand flots ; à 10 heures les troupes étaient sous les armes, mais Napoléon n'était pas encore décidé de quel côté il les dirigerait : descendraient-elles ou remonteraient-elles les rives de l'Adige ? A dix heures du soir les rapports de Monte-Baldo et du bas Adige arrivèrent. Joubert mandait que le 13, à neuf heures du matin, l'ennemi avait déployé de grandes

forces, qu'il s'était battu toute la journée ; que sa position était très-resserrée ; qu'il avait eu le bonheur de se maintenir ; mais qu'à deux heures après midi, s'étant aperçu qu'il était débordé à sa gauche, par la marche d'une division autrichienne qui longeait le lac de Garda et menaçait de se placer entre Peschiera et lui, et par sa droite, par une autre division qui avait longé la rive gauche de l'Adige, jeté un pont près Dolce, à une lieue de Rivoli, passé ce fleuve, et filait par la rive droite, longeant le pied de Monte-Magone pour enlever le plateau de Rivoli, il avait jugé indispensable d'envoyer une brigade pour s'assurer de ce plateau important, la clef de toute la position ; et que sur les quatre heures il avait jugé de même nécessaire de suivre ce mouvement de retraite, afin d'arriver de jour sur le plateau de Rivoli ; qu'il serait obligé d'évacuer dans la nuit, s'il ne recevait des ordres contraires, sur le bas Adige. Provera avait bordé la rive gauche, les tirailleurs se fusillaient des deux côtés. Le projet de l'ennemi se trouva dès lors démasqué. Il fut évident qu'il opérait avec deux corps ; le principal sur Monte Baldo et un plus petit sur le bas Adige. La division Augereau parut suffisante pour disputer et défendre le passage de la rivière à Provera ;

mais le danger était imminent du côté de Monte-Baldo, il n'y avait pas un moment à perdre, puisque l'ennemi allait faire sa jonction avec son artillerie et sa cavalerie, en s'emparant du plateau de Rivoli, et que si on pouvait l'attaquer avant qu'il se fût saisi de ce point important, il serait obligé de combattre sans artillerie et sans cavalerie. Toutes les troupes se mirent donc en marche pour être à la pointe du jour à Rivoli ; le général en chef s'y rendit lui-même, il y arriva à deux heures du matin.

Le temps s'était éclairci, le clair de lune était superbe ; il monta sur les différentes hauteurs, et observa les lignes des feux ennemis ; elles remplissaient le pays entre l'Adige et le lac de Garda, l'atmosphère en était embrasé. Il distingua fort bien cinq camps, chacun composé d'une colonne, qui avaient déjà commencé leurs mouvemens dès la veille. Les feux des bivouacs annonçaient 40 à 45,000 hommes. Les français ne pouvaient opérer sur ce champ de bataille qu'avec 22,000 hommes ; c'était encore une très-grande disproportion ; mais ils avaient sur l'ennemi l'avantage de soixante pièces de canon et de plusieurs régimens de cavalerie. Il parut évident, par la position des cinq bivouacs ennemis, qu'Alvinzi

ne voulait pas attaquer avant dix heures du matin. La première colonne, celle de Luzignan, à la droite, était fort éloignée ; elle paraissait avoir pour but de cerner le plateau de Rivoli par derrière ; elle ne pouvait être arrivée avant dix heures. La deuxième colonne, celle de Liptay, semblait vouloir attaquer la position de gauche du plateau. La troisième colonne, celle de Koblos, rasait le pied du Monte Magnone, la quatrième colonne, commandée par Ocskay, était sur la crête du Monte Magnone, se dirigeant sur la chapelle Saint-Marc. La cinquième colonne se composait de quatorze bataillons, de l'artillerie, de la cavalerie et des bagages de l'armée ; elle avait passé l'Adige à Dolce, avait descendu la rive droite au pied du Monte Magnone : elle se trouvait vis-à-vis Osteria della Dugana, en échelons près le hameau d'Incanole au pied du plateau de Rivoli : elle devait déboucher par cette chaussée ; alors Alvinzi aurait eu son infanterie, son artillerie et sa cavalerie. La sixième colonne, sous Wukassowich, était sur la rive gauche de l'Adige, vis-à-vis de la Chièse vénitienne.

Sur cet aperçu, Napoléon établit son plan : il ordonna à Joubert, qui avait évacué la chapelle St-Marc sur Monte Magnone, et qui n'occupait plus le plateau de Rivoli que par une arrière-

garde, de reprendre de suite l'offensive, de se réemparer de la chapelle sans attendre le jour, de pousser la quatrième colonne d'Ocskay aussi loin que possible. Dix Croates, instruits par un prisonnier de l'évacuation de Saint-Marc, venaient d'y entrer, lorsque Joubert fit remonter à la chapelle le général Vial à quatre heures du matin et la reprit. La fusillade s'engagea avec un régiment de Croates et successivement avec toute la colonne d'Ocskay. Mais au jour, elle était déjà repoussée sur le milieu de la crête de Monte Magnone. La troisième colonne autrichienne, celle de Koblos, pressa alors sa marche, et un peu avant neuf heures, elle arriva sur les hauteurs de gauche du plateau de Rivoli, mais sans artillerie. La 14e et la 85e demi-brigades françaises, qui étaient en bataille sur cette position, avaient chacune une batterie ; la 14e occupait la droite, elle repoussa les attaques de l'ennemi ; la 85e fut débordée et rompue ; le général en chef courut à la division Masséna, qui ayant marché toute la nuit, prenait un peu de repos au village de Rivoli, la mena à l'ennemi, et en moins d'une demi-heure, cette colonne fut battue et mise en déroute. La colonne Liptay accourut au secours de Koblos ; il était dix heures et demie. Quasdanowich, qui était au fond de la vallée, s'aperçut que

Joubert n'avait laissé personne à la chapelle Saint-Marc, qu'il s'était porté en avant à la suite d'Ocskay, et que le feu s'approchait du plateau de Rivoli : il crut le moment propice pour déboucher ; il détacha trois bataillons pour gravir sur la chapelle, deux pour favoriser le passage de sa cavalerie et de son artillerie. Du succès de cette entreprise dépendait le gain de la bataille, mais l'exécution en était difficile ; c'était une véritable escalade. Joubert fit rétrograder au pas de course trois bataillons, qui arrivèrent à la chapelle avant ceux de l'ennemi et les rejetèrent au fond de la vallée. La batterie française, de quinze pièces, placée au plateau de Rivoli, mitrailla tout ce qui se présenta pour déboucher. Le colonel Leclerc chargea par peloton avec trois cents chevaux. Le chef d'escadron Lasalle chargea plus loin avec 200 hussards ; l'intrépidité de ces charges décida du succès ; l'ennemi fut culbuté dans le ravin ; tout ce qui avait débouché, infanterie, cavalerie, artillerie, fut pris ; la moitié de l'armée, formée des colonnes de Quasdanowich et de Wukassowich, n'ayant pu déboucher, devint inutile et ne fut d'aucun secours. Pendant ce temps, la première colonne, celle de Luzignan, arrivait à la position qui lui était indiquée ; elle avait rencontré la réserve française de Dezen-

zano, composée de la 57e et de la 58e, en position à Orza, elle laissa une de ses brigades pour la tenir en échec ; l'autre brigade, forte de 5,000 hommes, se déploya sur les hauteurs de Pipolo, à cheval sur le chemin de Vérone, derrière le plateau de Rivoli, appuyant sa droite à l'Adige ; elle n'avait point d'artillerie, elle croyait avoir tourné l'armée française ; mais il était trop tard : à peine fut-elle arrivée sur la hauteur qu'elle put voir la déroute d'Ocskay, Koblos, Liptay ; elle pressentit le sort qui l'attendait, elle était sans ressources. Elle fut d'abord canonnée par quinze pièces de 12 de la réserve, pendant un quart-d'heure, et aussitôt après abordée et entièrement prise. Sa deuxième brigade, qu'elle avait laissée en arrière, contre la réserve de Dezenzano, se mit alors en retraite ; elle fut suivie, dispersée, en grande partie tuée ou prise. Il était deux heures après midi, l'ennemi était partout battu et vivement harcelé. Joubert avança avec tant de rapidité, qu'un moment on crut toute l'armée d'Alvinzi prise. L'Escalier était la seule retraite de l'ennemi ; mais son général sentant le danger où il était, fit volte-face avec une réserve, contint Joubert et même lui fit perdre un peu de terrain. La bataille était ga-

gnée ; les Français avaient pris les douze pièces de canon débouchées par Incanole, des drapeaux et fait 7,000 prisonniers. Deux détachemens de la 18e et de la 32e, qui rejoignaient l'armée, avaient donné dans la division Luzignan, pendant qu'elle coupait la chaussée de Vérone. Ils répandirent le bruit sur les derrières que l'armée française était cernée et perdue. Dans cette journée, le général en chef fut plusieurs fois entouré par l'ennemi ; il eut plusieurs chevaux blessés. Le général Chabot occupait Vérone avec une poignée de monde.

§ VII.

Dans le même jour, Provera jeta un pont à Anghiari près Legnago, passa le fleuve et marcha sur Mantoue ; il laissa une réserve à la garde de ses ponts. Augereau ne put les attaquer que le 5 ; il eut un combat de quelques heures, il tua ou prit la garde et brûla les pontons ; mais Provera avait gagné une marche sur lui ; le blocus de Mantoue était compromis. Il est difficile d'empêcher un ennemi qui a des équipages de pont de passer une rivière ; lorsque l'armée qui défend le passage a pour

but de couvrir un siége ; elle doit avoir pris ses mesures pour arriver à une position intermédiaire entre la rivière qu'elle défend et la place qu'elle couvre, avant l'ennemi. Aussitôt que Provera eut passé l'Adige, Augereau aurait dû se diriger sur la Molinella ; il y serait arrivé avant lui.

Napoléon ayant appris, le 14 à deux heures après midi, au milieu de la bataille de Rivoli, que Provera jetait un pont à Anghiari, prévit sur-le-champ ce qui allait arriver. Il laissa à Masséna, à Murat et à Joubert, le soin de suivre le lendemain Alvinzi, et partit à l'heure même avec quatre régimens pour se rendre devant Mantoue ; il avait treize lieues à faire. Il entra à Roverbella, comme Provera arrivait devant Saint-Georges. Hohenzollern, avec l'avant-garde, s'était présenté le 16, à l'aube du jour, à la porte de Saint-Georges à la tête d'un régiment ayant des manteaux blancs ; sachant que ce faubourg n'était couvert que par une simple ligne de circonvallation, il espérait le surprendre. Miolis, qui y commandait ne se gardait que du côté de la ville ; il savait qu'une division française était sur l'Adige et croyait l'ennemi très-loin. Les hussards de Hohenzollern ressemblaient au premier de hussard français. Cependant un vieux

sergent de la garnison de Saint-Georges, qui faisait du bois à deux cents pas de la place, fixa cette cavalerie ; il conçut des doutes qu'il communiqua à un tambour qui l'accompagnait ; il leur parut que les manteaux blancs étaient bien neufs pour être de Berchini. Ces braves gens, dans l'incertitude, se jetèrent dans Saint-Georges, criant aux armes, et poussèrent la barrière. Hohenzollern se mit au galop, mais il n'était plus temps, il fut reconnu et mitraillé, les troupes abordèrent bientôt les parapets. A midi, Provera cerna la place. Le brave Miolis avec 1,500 hommes se défendit toute la journée, et donna ainsi le temps aux secours partis de Rivoli d'arriver.

§ VIII.

Provera communiqua avec Mantoue par une barque au travers du lac, et concerta les opérations du lendemain. Le 16, au jour, Wurmser sortit avec la garnison et prit position à la Favorite. A une heure du matin, Napoléon plaça le général Victor, avec les quatre régimens qu'il avait amenés, entre la Favorite et Saint-Georges, pour empêcher la garnison de Mantoue de se joindre à l'armée de secours. Serrurier, à la tête des troupes du blocus, at-

taqua la garnison ; la division Victor attaqua l'armée de secours ; c'est à cette bataille que la 57e mérita le nom de *Terrible*. Elle aborda la ligne autrichienne et renversa tout ce qui voulut résister ; à deux heures après midi, la garnison ayant été rejetée dans la place, Provera capitula et posa les armes. Beaucoup de drapeaux, des bagages, des parcs, 6,000 prisonniers et plusieurs généraux tombèrent au pouvoir du vainqueur. Pendant ce temps-là, une arrière-garde que Provera avait laissée à la Molinella, fut attaquée par le général Point de la division Augereau, battue et prise ; il ne s'échappa du corps de Provera que 2,000 hommes qui restaient au-delà de l'Adige ; tout le reste fut pris ou tué. Cette bataille fut appelée bataille de la Favorite, du nom d'un palais des ducs de Mantoue, situé près du champ de bataille.

Du côté de Pazzone, Joubert poussa toute la journée du 15 Alvinzi devant lui, et arriva si rapidement sur l'Escalier de Brentino que 5,000 hommes furent coupés et pris. Murat, avec deux bataillons de troupes légères embarquées sur le lac de Garda, tourna la Corona ; Alvinzi s'échappa avec peine. Joubert se porta sur Trente, occupa les anciennes positions du Lavis ; il fit un millier de prisonniers dans di-

verses reconnaissances. Le général Augereau marcha à Castel-Franco et de là à Trévise ; il eut aussi à soutenir quelques légères affaires. Masséna occupa Bassano et plaça ses avant-postes sur la Piave ; il fit 1,200 prisonniers dans deux combats d'avant-garde.

Les troupes autrichiennes repassèrent la Piave. Les neiges remplissaient toutes les gorges du Tyrol ; ce fut le plus grand obstacle que Joubert eut à surmonter. L'infanterie française triompha de tout. Joubert entra dans Trente et occupa le Tyrol italien. On prit tous les malades autrichiens et beaucoup de magasins. L'armée occupa les mêmes positions qu'avant la bataille d'Arcole. Les trophées recueillis pendant janvier aux divers combats sont : 25,000 prisonniers, vingt-quatre drapeaux ou étendards et soixante pièces de canon. Enfin la perte de l'ennemi fut de 35,000 hommes au moins.

Bessière porta à Paris les drapeaux. Les prisonniers étaient si nombreux qu'ils donnèrent de l'embarras ; beaucoup se sauvèrent en route par la Suisse : il y avait un système organisé à cet effet ; cependant le général Reyles escortait avec 4,000 hommes.

C'est pour reconnaître les services rendus dans tant de batailles par le général Masséna

que, depuis, l'empereur le nomma *duc de Rivoli.*

§ IX.

Depuis long-temps, la garnison de Mantoue était à la demi-ration; les chevaux étaient mangés. On fit connaître à Wurmser les résultats de la bataille de Rivoli. Il n'avait plus rien à espérer. On le somma de se rendre; il répondit fièrement qu'il avait des vivres pour un an. Cependant à quelques jours de là, Klenau, son premier aide-de-camp, se rendit au quartier-général de Serrurier. Il protesta que la garnison avait encore pour trois mois de vivres; mais que le maréchal ne croyant pas que l'Autriche pût dégager la place à temps, sa conduite serait réglée par les conditions qu'on lui ferait. Serrurier répondit qu'il allait prendre les ordres du général en chef à ce sujet. Napoléon se rendit à Roverbella; il resta incognito enveloppé dans son manteau pendant que la conversation s'engagea entre les deux généraux. Klenau, employant tous les moyens d'usage, dissertait longuement sur les grands moyens qui restaient à Wurmser et la grande quantité de vivres qu'il avait dans ses magasins de réserve. Le général en chef s'approcha de la table, prit la plume et écrivit près d'une de-

mi-heure ses décisions en marge des propositions de Wurmser, pendant que la discussion durait toujours avec Serrurier. Quand il eût fini : " Si Wurmser, dit-il à Klenau, avait seu- " lement pour dix-huit ou vingt jours de vi- " vres et qu'il parlât de se rendre, il ne mérite- " rait aucune capitulation honorable ; mais je " respecte l'âge, la bravoure et les malheurs du " maréchal : voici les conditions que je lui ac- " corde, s'il ouvre ses portes demain. S'il tarde " quinze jours, un mois, deux mois, il aura " encore les mêmes conditions ; il peut attendre " jusqu'à son dernier morceau de pain. Je pars " à l'instant pour passer le Pô et je marche sur " Rome. Vous connaissez mes intentions, al- " lez les dire à votre général." Klenau, qui n'avait rien conçu aux premières paroles, ne tarda pas à juger à qui il avait affaire. Il prit connaissance des décisions dont la lecture le pénétra de reconnaissance pour un procédé aussi généreux et aussi peu attendu. Il ne fut plus question de dissimuler ; il convint qu'ils n'avaient plus de vivres que pour trois jours. Wurmser fit solliciter le général français, puisqu'il devait traverser le Pô, de venir le passer à Mantoue, ce qui lui éviterait beaucoup de détours et de mauvais chemins ; mais déjà tous les arrangemens étaient disposés. Wurmser lui

écrivit pour lui exprimer toute sa reconnaissance ; et peu de jours après, il lui expédia un aide-de-camp à Bologne pour l'instruire d'une trame d'empoisonnement qui devait avoir lieu dans la Romagne, et lui donna les renseignemens nécessaires pour s'en garantir. Cet avis fut utile. Le général Serrurier présida aux détails de la reddition de Mantoue, et vit défiler devant lui le vieux maréchal et tout l'état-major de son armée : déjà Napoléon était dans la Romagne. L'indifférence avec laquelle il se dérobait au spectacle si flatteur d'un maréchal de grande réputation, généralissime des forces autrichiennes en Italie, à la tête de son état-major, lui remettant son épée, fut remarquée dans toute l'Europe. La garnison de Mantoue s'élevait encore à 20,000 hommes, dont 12,000 combattans, trente généraux, quatre-vingts commissaires et employés de toute espèce et le grand quartier-général de Wurmser. Dans les trois blocus, depuis le mois de juin, 27,500 soldats étaient morts dans les hôpitaux ou avaient été tués dans les diverses sorties.

Joubert, né dans le département de l'Ain (l'ancienne Bresse), avait étudié pour le barreau : la révolution lui fit prendre le parti des armes. Il servit à l'armée d'Italie, et y fut fait général de brigade et de division. Il était grand,

maigre, semblait naturellement d'une faible complexion ; mais il avait trempé sa constitution au milieu des fatigues, des camps et de la guerre des montagnes. Il était intrépide, vigilant, actif. Il fut fait général de division en novembre 1796, pour remplacer Vaubois. Il eut le commandement du corps du Tyrol. On verra qu'il se fit honneur dans les campagnes d'Allemagne. Il était fort attaché à Napoléon qui le chargea, en novembre 1797, de porter au directoire les drapeaux de l'armée d'Italie. En 1799, il se jeta dans les intrigues de Paris et fut nommé général en chef de l'armée d'Italie, après la défaite de Moreau ; il épousa alors la fille du sénateur Semonville. Il fut tué glorieusement à la bataille de Novi. Il était jeune encore et n'avait pas acquis toute l'expérience nécessaire. Il était fait pour arriver à une grande renommée militaire.

FIN DU TROISIÈME VOLUME DES MÉMOIRES.

De l'Imprimerie de G. Schulze, à Londres.

LISTE DES CARTES, &c.

TROISIÈME VOLUME DES MÉMOIRES.

Fac-Simile d'une page des Manuscrits écrits à Ste.-Hélène par le Général Montholon, sous la dictée de Napoléon et corrigés de sa propre main. *En face du titre.*

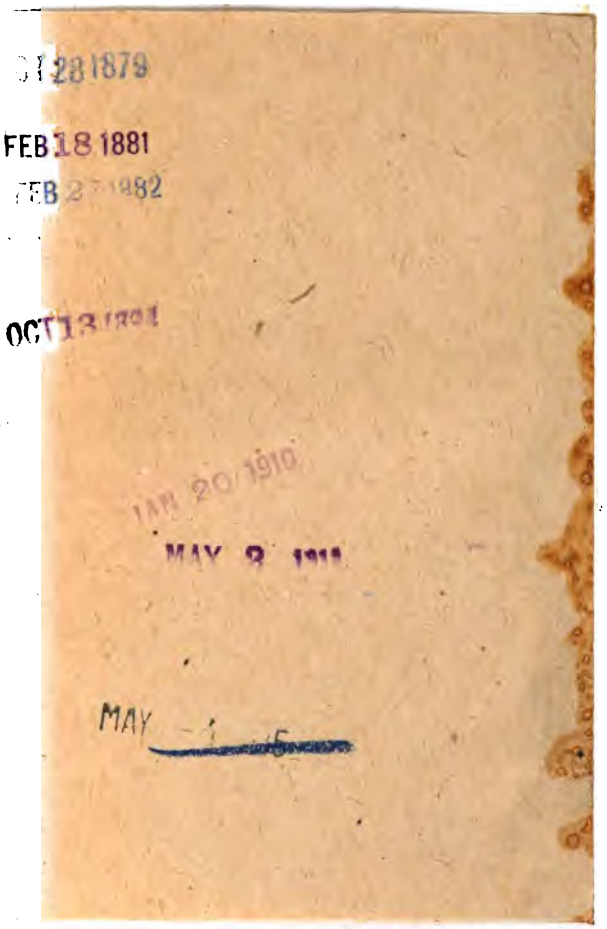
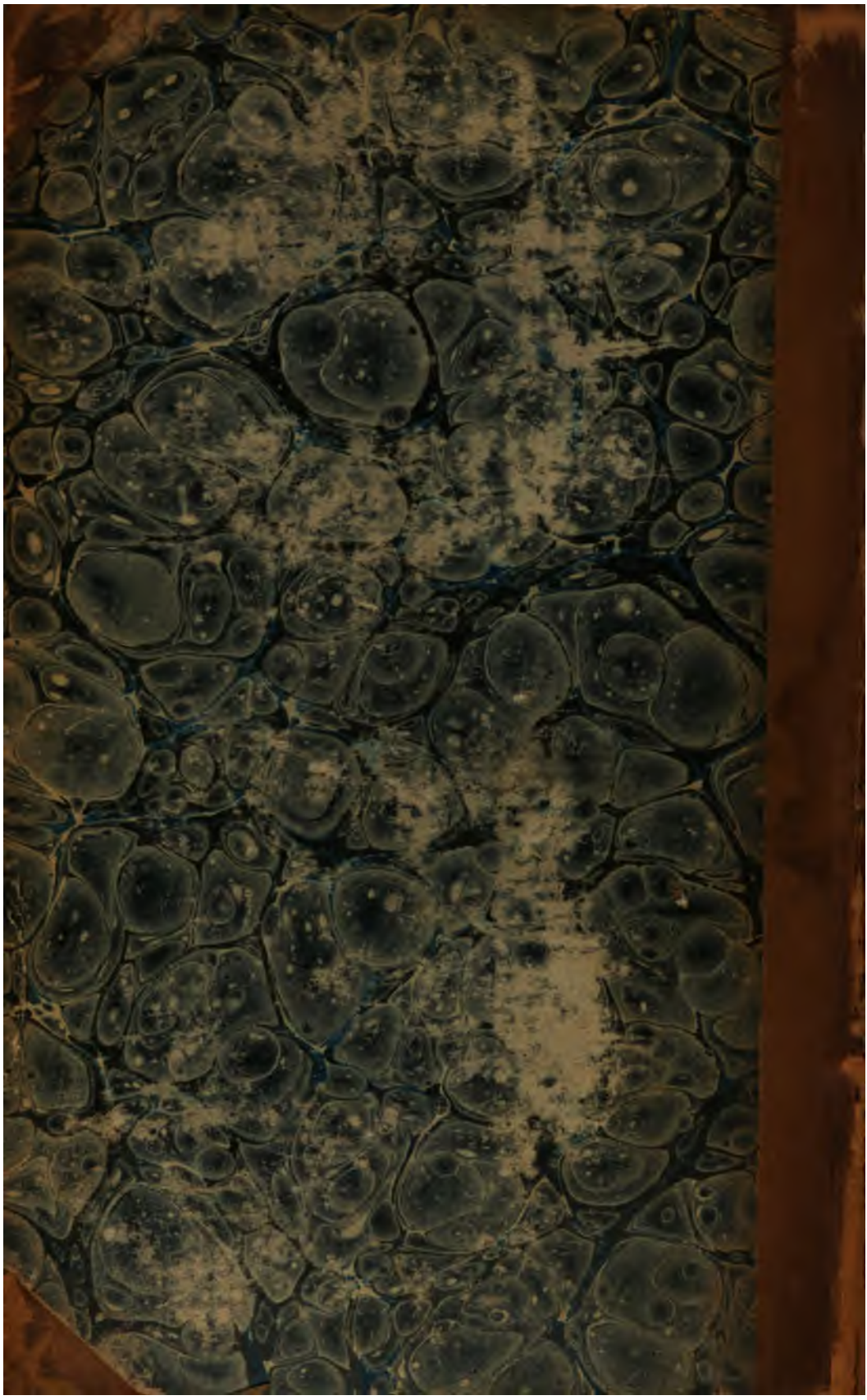
TROISIÈME VOLUME DES MÉLANGES.

Fac-Simile d'une page écrite au crayon par Napoléon à Ste.-Hélène, et faisant partie de ses Mémoires.

A la fin du volume.

Fac-Simile d'une page des Manuscrits écrits à Ste.-Hélène, par le Général Montholon, comme mise au net de l'écriture presque illisible de Napoléon.

A la fin du volume, après la précédente.


28 1879
FEB 18 1881
FEB 27 1882
OCT 13 1891
JAN 20 1910
MAY 2 1911
MAY